This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

Vet. Fr. II B. 821

ZAHAROFF
FUND

Digitized by Google

Digitized by Google

Bought from R. Hatchwell

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

# ŒUVRES

## COMPLETTES

## DE M. MARMONTEL.

TOME PREMIER.

Digitized by Google

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
31 OCT 1974
OF OXFORD
LIBRARY

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

# CONTES MORAUX,

PAR M. MARMONTEL,
*de l'Académie Françoise.*

TOME PREMIER.

*A LIEGE,*
Chez BASSOMPIERRE, fils, Libraire.

M. DCC. LXXVII.

Digitized by Google

Digitized by Google

# PRÉFACE.

ENGAGÉ, il y a quelques années, à écrire sur la Comédie, je cherchois dans la nature les regles & les moyens de l'art. Cette étude me conduisit à examiner s'il étoit vrai, comme on l'a dit, que tous les grands traits du ridicule eussent été saisis par Moliere & par les Poëtes qui l'ont suivi.

En parcourant le tableau de la société, je crus appercevoir que dans les combinaisons inépuisables des folies & des travers de tous les états, un homme de génie trouveroit encore de quoi s'occuper. J'avois même recueilli quelques observations que je voulois proposer aux jeunes Poëtes, lorsque M. de Boissi, mon ami, me demanda quelque morceaux de prose à insérer dans le Mercure. Il me vint dans l'idée de mettre en



Digitized by Google

œuvre, dans un Conte, l'un des traits de ma collection ; & je choisis pour essai la ridicule prétention d'être aimé uniquement pour soi-même. Ce Conte eut le succès que pouvoit avoir une bagatelle. Mon ami me pressa de lui en donner un second. Je me proposai d'y faire sentir la folie de ceux qui emploient l'autorité pour mettre une femme à la raison ; & je pris pour exemple un Sultan & son esclave, comme les deux extrémités de la domination & de la dépendance. Ce nouvel essai me réussit encore ; & flatté d'avoir saisi le goût du public dans un genre que l'on daigna regarder comme nouveau, je continuai à m'y exercer.

L'idée singuliere que les jeunes personnes se font de l'amour d'après la lecture des romans, & le chagrin qu'elles ont de ne pas le trouver dans la nature tel qu'il est peint dans les livres, étoit un petit ridicule à combattre ; & pris sous

Digitized by Google

deux points de vue différents, il fut le ſujet de deux Contes. Dans l'un, c'eſt une femme mécontente de ſa façon d'aimer. Dans l'autre, c'eſt une femme mécontente de la façon dont elle eſt aimée.

Les trois nuances de ce qu'on appelle amour dans le monde, la fantaiſie, la paſſion & le goût, me donnerent l'idée des *Quatre Flacons*.

Dans le Conte appellé *Heureuſement*, je tâchai de faire voir à quoi tient le plus ſouvent la vertu d'une honnête femme, & combien ſa foibleſſe doit la rendre indulgente pour les fautes mêmes qu'elle a ſu éviter.

Celui des *deux Infortunées* eſt un exemple des dangers auxquels un jeune homme, d'un naturel doux & facile, eſt expoſé dans le monde.

La hardieſſe avec laquelle certains petits originaux ſe donnent le nom de philoſophes, m'a fourni le ſujet du *Philoſophe ſoi-diſant*.



Digitized by Google

Le ſot orgueil de l'homme exigeant, qui veut que tout ſoit fait pour lui, eſt peut-être le plus théâtral des ridicules qui ont échappé à Moliere. Je n'ai fait que l'effleurer; mais un homme de talent doit ſentir combien ce caractere développé ſeroit digne de la ſcene comique.

La prédilection aveugle & cruelle d'une mauvaiſe mere pour l'un de ſes enfants, & les chagrins qu'elle ſe prépare; l'attention d'une bonne mere à diriger l'inclination de ſa fille, & le ſuccès qui en eſt le prix, ſont encore des ſujets fort au-deſſus de l'eſquiſſe que j'en ai donnée.

Perſuadé qu'un mari eſt ſouvent complice des égarements de ſa femme, ou par un excès de foibleſſe, ou par un excès de rigueur, j'ai voulu rendre ſenſible cette vérité : qu'il y a peu de femmes qu'on ne retînt dans le devoir avec la raiſon, de la douceur & du

Digitized by Google

courage. Mais le caractere du *Bon Mari* n'eſt pas de ceux dont il ſuffit de tracer l'eſquiſſe. Comme il tient le milieu entre deux excès oppoſés, ce ſont les nuances qui le diſtinguent: & j'y ai donné tous mes ſoins.

Le ridicule que j'ai attaqué dans le *Connoiſſeur*, eſt trop nuiſible aux Lettres pour mériter des ménagements. J'avouerai cependant que des conſidérations perſonnelles m'ont engagé à l'adoucir. J'ai pris le Connoiſſeur bonhomme, au lieu du Connoiſſeur jaloux & tyrannique, qui veut protéger les talents en dépit d'eux-mêmes, & qui perſécute ſourdement tous ceux qu'il ne peut ſubjuguer. C'eſt au Théâtre à en faire juſtice. Pour moi, j'ai mieux aimé détourner les yeux de ſur mes modeles que de les peindre trop reſſemblans. On verra de même que ſi j'ai deſſiné de fantaiſie les perſonnages de quelques prétendus beaux eſprits, ce n'eſt pas

Digitized by Google

faute d'en avoir eu de plus ridicules & de plus mépriſables à copier d'après la nature ; mais j'aime encore moins la vérité que je ne hais la ſatyre.

Les plaintes des peres ſur les égarements de leurs fils ne ſont que trop fréquentes & que trop bien fondées ; mais n'ont-ils eux-mêmes aucune négligence à ſe reprocher ? Quels ſacrifices ont-ils faits au grand intérêt de prévenir ou de corriger dans leurs enfants les vices dont ils ſe plaignent ? J'ai tâché de leur faire voir de quoi un bon pere eſt capable, & cet exemple m'a paru mériter le titre de l'*Ecole des Peres*.

La réflexion & l'étude du monde m'ont fourni de nouveaux ſujets. On voit des époux dignes de s'aimer, en défiance l'un de l'autre, paſſer de la froideur à l'antipathie, & d'une prévention injuſte ſe faire à tous deux un malheur réel. C'eſt ce que j'ai peint dans *le Mari Sylphe*. Le moyen de concilia-

Digitized by Google

tion que j'ai pris eſt un peu ſingulier ; mais il eſt reçu au théâtre : il n'y a de moi dans cette fable que les détails épiſodiques, les caracteres, & la moralité.

Rien de plus heureux pour un homme foible que l'aſcendant qu'auroit ſur lui une femme vertueuſe & ſage. L'exemple que j'en ai tracé dans *la Femme comme il y en a peu*, eſt aſſez rare, & le titre l'annonce ; mais il peut être encourageant.

Les hommes ſi délicats entre eux ſur les loix de l'honnêteté, ſemblent s'en être diſpenſés à l'égard des femmes. Le crime de la ſéduction eſt pour la plupart une gentilleſſe : loin d'en rougir, ils en font vanité. C'eſt à rendre odieux ce vice de nos mœurs qu'eſt deſtiné le Conte intitulé, *Laurette*.

Dans *l'Amitié à l'Epreuve*, j'ai peint des mœurs bien différentes. On y voit la vertu expoſée au plus dangereux de

Digitized by Google

tous les combats. Je l'ai rendue victorieuſe, mais de maniere à inſpirer, je crois, à l'homme le plus sûr de lui-même, la crainte d'un pareil danger.

En écrivant ſur la comédie du Miſanthrope, j'avançai il y a quelque temps, que Moliere, dans le perſonnage de Philinte, avoit prétendu oppoſer à Alceſte un homme du monde, & non pas un ſage. Il m'eſt venu depuis dans la penſée d'eſſayer comment le Miſanthrope auroit ſoutenu le contraſte d'un homme vraiment vertueux. C'eſt ce foible eſſai que je donne ſous le titre du *Miſanthrope corrigé*.

Il eſt des caracteres qui, pour être préſentés dans toute leur force, exigent des combinaiſons & des développements dont un Conte n'eſt pas ſuſceptible; je ne puis que les indiquer. Il eſt en d'autres qui ne ſont pas aſſez généraux pour être peints ſans donner lieu aux applications perſonnelles; je m'abſtiens même

Digitized by Google

de les désigner. On sait combien la fausse clef des caracteres a chagriné leur Auteur (*a*); & je ne dois pas ignorer de quoi les méchans sont capables.

Quelquefois il s'est présenté des sujets qui, sans avoir une moralité directement relative à nos mœurs, me donnoient des situations touchantes, ou des tableaux intéressans : tels sont *Lausus & Lydie*, *la Bergere des Alpes*, *Annette & Lubin*, *les Mariages Samnites*; mais dans ceux-là même j'ai eu pour objet de rendre la vertu aimable. Enfin j'ai tâché par-tout de peindre ou les mœurs de la société ou les sentiments de la nature; & c'est ce qui m'a fait donner à ce recueil le titre de *Contes Moraux*.

A la vérité des caracteres j'ai voulu joindre la simplicité des moyens, & je n'ai guere pris que les plus familiers. Ainsi un petit serin me sert à détromper

(*a*) La Bruyere.

Digitized by Google

& à guérir une femme de l'aveugle paſſion qui l'obſede ; ainſi quelques traits changés à un tableau réconcilient deux époux ; ainſi la nouvelle du jour, le ſpectacle, le jeu, la promenade, ſont les épreuves qui développent les caracteres de deux Amans, & qui éclairent une jeune perſonne ſur le choix d'un époux digne d'elle.

Je dirai peu de choſe du ſtyle : quand c'eſt moi qui raconte, je me livre à l'impreſſion actuelle du ſentiment ou de l'image que je dois rendre : c'eſt mon ſujet qui me donne le ton. Quand je fais parler mes perſonnages, tout l'art que j'y emploie eſt d'être préſent à leur entretien, & d'écrire ce que je crois entendre. En général, la plus naïve imitation de la nature dans les mœurs & dans le langage, eſt ce que j'ai recherché dans ces Contes. S'ils n'ont pas ce mérite, ils n'en ont aucun.

Je propoſai, il y a quelques années,

Digitized by Google

dans l'un des articles de l'Encyclopédie, de ſupprimer les *dit-il* & les *dit-elle*, du dialogue vif & preſſé. J'en ai fait l'eſſai dans ces Contes ; & il me ſemble qu'il a réuſſi. Cette maniere de rendre le récit plus rapide, n'eſt pénible qu'au premier inſtant : dès qu'on y eſt accoutumé, il fait briller le talent de bien lire.

Lorſqu'on fit la ſeconde édition de ce Recueil, je voulus qu'on imprimât ſéparément les trois Contes nouveaux que je donnois alors, & qui manquoient à la premiere. J'aurois ménagé au public dans celle-ci la même facilité de compleier les précédentes ; mais pour exiger d'un Libraire ce ſurcroît de dépenſe, il faudroit pouvoir lui ſauver la fraude des contrefaçons.

Je n'ai pu voir ſans émulation mes Contes, dans leur nouveauté, traduits en Italien, en Allemand, deux fois en Anglois, & mis en action avec ſuccès ſur

Digitized by Google

les théâtres de Paris & de Londres. Ces encouragemens ont produit un effet tout opposé à la négligence ; & j'espere que le public daignera s'en appercevoir.

Les nouveaux Contes que je publie sont, *le Mari Sylphe*, *Laurette*, *la Femme comme il y en a peu*, *l'Amitié à l'épreuve*, & *le Misanthrope corrigé*. Ces sujets peuvent n'être pas tous également heureux ; mais l'attention que j'ai donnée aux détails & au style, est par-tout la même.

C'est dans le dessein de varier les tons ou de rapprocher les contrastes, que j'ai changé dans cette édition l'ordre observé dans les premieres, & entremêlé quelques-uns des nouveaux Contes parmi les anciens.

Les soins qu'on s'est donnés pour embellir cette édition, lui assurent un avantage inconteſtable sur toutes les éditions furtives ; & c'est en partie dans cette vue qu'on s'est mis en frais pour la décorer.

CONTES

Digitized by Google

Digitized by Google

ALCIBIADE

Digitized by Google

# CONTES MORAUX.

## ALCIBIADE, ou LE MOI.

LA nature & la fortune sembloient avoir conspiré au bonheur d'Alcibiade. Richesses, talens, beauté, naissance, la fleur de l'âge & de la santé : que de titres pour avoir tous les ridicules ! Alcibiade n'en avoit qu'un : il vouloit être aimé pour lui-même. Depuis la coquetterie jusqu'à la sagesse, il avoit tout séduit dans Athenes : mais en lui, étoit-ce bien lui qu'on aimoit ? Cette délicatesse lui prit un matin, comme il venoit de faire sa cour à une prude : c'est le moment des réflexions. Alcibiade en fit sur ce qu'on appelle le



Digitized by Google

ſentiment pur, la métaphyſique de l'amour. Je ſuis bien dupe, diſoit-il, de prodiguer mes ſoins à une femme qui ne m'aime peut-être que pour elle-même ! Je le ſaurai, de par tous les Dieux ; & s'il en eſt ainſi, elle peut chercher parmi nos athletes un ſoupirant qui me remplace.

La belle prude, ſuivant l'uſage, oppoſoit toujours quelque foible réſiſtance aux deſirs d'Alcibiade. C'étoit une choſe épouvantable ! elle ne pouvoit y penſer ſans rougir. Il falloit aimer comme elle aimoit, pour s'y réſoudre. Elle auroit voulu pour tout au monde qu'il fût moins jeune & moins empreſſé. Alcibiade la prit au mot. Je m'apperçois, Madame, lui dit-il un jour, que ces complaiſances vous coûtent : hé-bien, je veux vous donner une preuve de l'amour le plus parfait. Oui, je conſens, puiſque vous le voulez, que nos ames ſeules ſoient unies, & je vous donne ma parole de n'exiger rien de plus.

La prude loua cette réſolution d'un air bien capable de la faire évanouir ; mais Alcibiade tint bon. Elle en fut ſurpriſe & piquée ; cependant il fallut diſſimuler.

Le jour ſuivant, tout ce que le déshabillé peut avoir d'agaçant fut mis en uſage. La vivacité du deſir brilloit dans les yeux de la prude ; dans ſon maintien la nonchalance & la volupté. Les

Digitized by Google

voiles les plus légers, le désordre le plus favorable, tout en elle invitoit Alcibiade à s'oublier. Il apperçut le piege. Quelle victoire, lui dit-il, Madame, quelle victoire à remporter sur moi-même ! Je vois bien que l'amour m'éprouve, & je m'en applaudis : la délicatesse de mes sentiments en éclatera davantage. Ces voiles transparents & légers, ces coussins dont la volupté semble avoir formé son trône, votre beauté, mes desirs ; combien d'ennemis à vaincre ! Ulysse n'y échapperoit pas ; Hercule y succomberoit. Je serai plus sage qu'Ulysse & moins fragile qu'Hercule. Oui, je vous prouverai que le seul plaisir d'aimer peut tenir lieu de tous les plaisirs. Vous êtes charmant, lui dit-elle, & je puis me flatter d'avoir un amant unique ; je ne crains qu'une chose, c'est que votre amour ne s'affoiblisse par la rigueur. Au contraire, interrompit vivement Alcibiade, il n'en sera que plus ardent. — Mais, mon cher enfant, vous êtes jeune ; il est des momens où l'on n'est pas maître de soi ; & je crois votre fidélité bien hasardée, si je vous livre à vos désirs. — Soyez tranquille, Madame ; je vous réponds de tout. Si je puis vaincre mes désirs auprès de vous, auprès de qui n'en serai-je pas le maître ? — Vous me promettez du moins, lui dit-elle, que s'ils deviennent trop



Digitized by Google

preſſants vous m'en ferez l'aveu? Je ne veux point qu'une mauvaiſe honte vous retienne. Ne vous piquez pas de me tenir parole: il n'eſt rien que je ne vous pardonne plutôt qu'une infidélité. — Oui, Madame, je vous avouerai ma foiblesse de la meilleure foi du monde, quand je ſerai prêt à y ſuccomber: mais laiſſez-moi du moins éprouver mes forces; je ſens qu'elles iront encore loin, & j'eſpere que l'amour m'en donnera de nouvelles. La prude étoit furieuſe; mais ſans ſe démentir elle ne pouvoit ſe plaindre: elle ſe contraignit encore, dans l'eſpoir qu'à une nouvelle épreuve Alcibiade ſuccomberoit. Il reçut le lendemain à ſon réveil un billet conçu en ces termes: « J'ai paſſé la plus cruelle nuit; venez » me voir. Je ne puis vivre ſans vous ».

Il arrive chez la prude. Les rideaux des fenêtres n'étoient qu'entr'ouverts; un jour tendre ſe gliſſoit dans l'appartement à-travers des ondes de pourpre. La prude étoit encore dans un lit parſemé de roſes. Venez, lui dit-elle d'une voix plaintive, venez calmer mes inquiétudes. Un ſonge affreux m'a tourmentée cette nuit: j'ai cru vous voir aux genoux d'une rivale. Ah! j'en frémis encore! Je vous l'ai dit, Alcibiade, je ne puis vivre dans la crainte que vous ne ſoyez infidele: mon malheur ſeroit d'autant plus ſenſible, que

Digitized by Google

j'en ferois moi-même la cauſe, & je veux du moins n'avoir rien à me reprocher. Vous avez beau me promettre de vous vaincre ; vous êtes trop jeune pour le pouvoir long-temps. Ne vous connois-je pas ? Je ſens que j'ai trop exigé de vous, je ſens qu'il y a de l'imprudence & de la cruauté à vous impoſer une loi ſi dure. Comme elle parloit ainſi, de l'air du monde le plus touchant, Alcibiade ſe jetta à ſes pieds. Je ſuis bien malheureux, lui dit-il, Madame, ſi vous ne m'eſtimez pas aſſez pour me croire capable de m'attacher à vous par les ſeuls liens du ſentiment ! Après tout, de quoi me ſuis-je privé ? De ce qui déshonore l'amour. Je rougis de voir que vous comptiez ce ſacrifice pour quelque choſe. Mais fût-il auſſi grand que vous vous l'imaginez, je n'en aurai que plus de gloire. Non, mon cher Alcibiade, lui dit la prude en lui tendant la main; je ne veux point d'un ſacrifice qui te coûte : je ſuis trop sûre & trop flattée de l'amour pur & délicat que tu m'as ſi bien témoigné. Sois heureux, j'y conſens. Je le ſuis, Madame, s'écria-t-il, du bonheur de vivre pour vous : ceſſez de me ſoupçonner & de me plaindre : vous voyez l'amant le plus fidele, le plus tendre, le plus reſpectueux... Et le plus ſot, interrompit-elle en tirant bruſquement ſes rideaux, & elle appella ſes



Digitized by Google

eſclaves. Alcibiade ſortit furieux de n'avoir été aimé que comme un autre, & bien réſolu de ne plus revoir une femme qui ne l'avoit pris que pour ſon plaiſir. Ce n'eſt pas ainſi, dit-il, qu'on aime dans l'âge d'innocence; & ſi la jeune Glicérie éprouvoit pour moi ce que ſes yeux ſemblent me dire, je ſuis bien certain que ce ſeroit de l'amour tout pur.

Glicérie, dans ſa quinzieme année, attiroit déja les vœux de la plus brillante jeuneſſe. Qu'on imagine une roſe au moment de s'épanouir, tels étoient la fraîcheur & l'éclat de ſa beauté.

Alcibiade ſe préſenta & ſes rivaux ſe diſſiperent. Ce n'étoit point encore l'uſage à Athenes de s'épouſer pour ſe haïr & pour ſe mépriſer le lendemain; & l'on donnoit aux jeunes gens, avant l'hymen, le loiſir de ſe voir & de ſe parler avec une liberté décente. Les filles ne ſe repoſoient pas ſur leurs gardiens du ſoin de leur vertu. Elles ſe donnoient la peine d'être ſages elles-mêmes. La pudeur n'a commencé à combattre foiblement, que depuis qu'on lui a dérobé les honneurs de la victoire. Celle de Glicérie fit la plus belle défenſe. Alcibiade n'oublia rien pour la ſurprendre ou pour la gagner. Il loua la jeune Athénienne ſur ſes talens, ſes graces, ſa beauté; il lui fit ſentir dans tout ce qu'elle diſoit,

Digitized by Google

une fineſſe qu'elle n'y avoit pas miſe, & une délicateſſe dont elle ne ſe doutoit pas. Quel dommage qu'avec tant de charmes elle n'eût pas un cœur ſenſible ! Je vous adore, lui diſoit-il, & je ſuis heureux ſi vous m'aimez. Ne craignez pas de me le dire : une candeur ingénue eſt la vertu de votre âge. On a beau donner le nom de prudence à la diſſimulation : cette belle bouche n'eſt pas faite pour trahir les ſentimens de votre cœur : qu'elle ſoit l'organe de l'amour, c'eſt pour lui-même qu'il l'a formée. Si vous voulez que je ſois ſincere, lui répondit Glicérie avec une modeſtie mêlée de tendreſſe, faites du moins que je puiſſe l'être ſans rougir. Je veux bien ne pas trahir mon cœur, mais je veux auſſi ne pas trahir mon devoir, & je trahirois l'un ou l'autre ſi j'en diſois davantage. Glicérie vouloit avant de s'expliquer, que leur hymen fût conclu. Alcibiade vouloit qu'elle s'expliquât avant de penſer à l'hymen. Il ſera bien temps, diſoit-il, de m'aſſurer de votre amour, quand l'hymen vous en aura fait un devoir, & que je vous aurai réduit à la néceſſité de feindre ! C'eſt aujourd'hui, que vous êtes libre, qu'il ſeroit flatteur pour moi d'entendre de votre bouche l'aveu déſintéreſſé d'un ſentiment naturel & pur. — Hé-bien, ſoyez content, & ne me reprochez plus



Digitized by Google

de n'avoir pas un cœur ſenſible : il l'eſt du moins depuis que je vous vois. Je vous eſtime aſſez pour vous confier mon ſecret ; mais à préſent qu'il m'eſt échappé, j'exige de vous une complaiſance : c'eſt de ne me plus parler tête-à-tête, que vous ne ſoyez d'accord avec ceux dont je dépends. L'aveu qu'Alcibiade venoit d'obtenir, auroit fait le bonheur d'un amant moins difficile ; mais ſa chimere l'occupoit. Il voulut voir juſqu'au bout s'il étoit aimé pour lui-même. Je ne vous diſſimulerai pas, lui dit-il, que la démarche que je vais faire peut avoir un mauvais ſuccès. Vos parens me reçoivent avec une politeſſe froide que j'aurois priſe pour un congé, ſi le plaiſir de vous voir n'eût vaincu ma délicateſſe ; mais ſi j'oblige votre pere à s'expliquer, il ne ſera plus temps de feindre. Il eſt membre de l'Aréopage ; Socrate, le plus vertueux des hommes, y eſt ſuſpect & odieux ; je ſuis l'ami & le diſciple de Socrate, & je crains bien que la haine qu'on a pour lui ne s'étende juſqu'à moi. Mes craintes vont trop loin peut-être ; mais enfin, ſi votre pere nous ſacrifie à ſa politique, s'il me refuſe votre main ; à quoi vous déterminez-vous ? A être malheureuſe, lui répondit Glicérie, & à céder à ma deſtinée. — Vous ne me verrez donc plus ? — Si l'on me défend de vous

Digitized by Google

voir, il faudra bien que j'obéisse. — Vous obéirez donc aussi, si l'on vous propose un autre époux? — Je serai la victime de mon devoir. — Et par devoir vous aimerez l'époux qu'on vous aura choisi? Je tâcherai de ne le point haïr. Mais quelles questions vous me faites! Que penseriez-vous de moi si j'avois d'autres sentimens? — Que vous m'aimeriez comme on doit aimer. — Il est trop vrai que je vous aime. — Non, Glicérie, l'amour ne connoît point de loi; il est au dessus de tous les obstacles. Mais je vous rends justice: ce sentiment est trop fort pour votre âge: il veut des ames fermes & courageuses, que les difficultés irritent, & que les revers n'étonnent pas. Un tel amour est rare, je l'avoue. Vouloir un état, un nom, une fortune dont on dispose, se jetter enfin dans les bras d'un mari pour se sauver de ses parens; voilà ce qu'on appelle amour, & voilà ce que j'appelle desir de l'indépendance. Vous êtes bien le maître, lui dit-elle, les larmes aux yeux, d'ajouter l'injure au reproche. Je ne vous ai rien dit que de tendre & d'honnête. Ai-je balancé un moment à vous sacrifier vos rivaux? Ai-je hésité à vous avouer votre triomphe? Que me demandez-vous de plus? Je vous demande, lui dit-il, de me jurer une constance à toute épreuve, de me jurer que vous serez à moi,

Digitized by Google

quoi qu'il arrive, & que vous ne ſerez qu'à moi. — En vérité, Seigneur, c'eſt ce que je ne ferai jamais. — En vérité, madame, je devois m'attendre à cette réponſe, & je rougis de m'y être expoſé. A ces mots, il ſe retira outré de colere, & ſe diſant à lui-même : j'étois bien bon d'aimer un enfant qui n'a point d'ame, & dont le cœur ne ſe donne que par avis de parens !

Il y avoit dans Athenes une jeune veuve qui paroiſſoit inconſolable de la perte de ſon époux. Alcibiade lui rendit, comme tout le monde, les premiers devoirs, avec le ſérieux que la bienſéance impoſe auprès des perſonnes affligées. La veuve trouva un ſoulagement ſenſible dans les entretiens de ce diſciple de Socrate, & Alcibiade un charme inexprimable dans les larmes de la veuve. Cependant leur morale s'égayoit de jour en jour. On fit l'éloge des bonnes qualités du défunt, & puis on convint des mauvaiſes. C'étoit bien le plus honnête homme du monde ! mais il n'avoit préciſément que le ſens commun. Il étoit aſſez bien de figure, mais ſans élégance & ſans grace, rempli d'attentions & de ſoins, mais d'une aſſiduité fatigante. Enfin, on étoit au déſeſpoir d'avoir perdu un ſi bon mari, mais bien réſolue à n'en pas prendre un ſecond. Eh ! quoi, dit Alcibiade, à votre âge renoncer à l'hymen ! Je vous

Digitized by Google

avoue, répondit la veuve, qu'autant l'eſclavage me répugne, autant la liberté m'effraie. A mon âge, livrée à moi-même, & ne tenant à rien, que vais-je devenir? Alcibiade ne manqua pas de lui inſinuer qu'entre l'eſclavage de l'hymen & l'abandon du veuvage, il y auroit un milieu à prendre, & qu'à l'égard des bienſéances, rien au monde n'étoit plus facile à concilier avec un tendre attachement. On fut révoltée de cette propoſition; on eût mieux aimé mourir. Mourir dans l'âge des amours & des graces! il étoit facile de faire voir le ridicule d'un tel projet, & la veuve ne craignoit rien tant que de ſe donner des ridicules. Il fut donc réſolu qu'elle ne mourroit pas: il étoit déja décidé qu'elle ne pouvoit vivre ſans tenir à quelque choſe; ce quelque choſe devoit être un amant, & ſans prévention elle ne connoiſſoit point d'homme plus digne qu'Alcibiade de lui plaire & de l'attacher. Il redoubla ſes aſſiduités; d'abord elle s'en plaignit, bien-tôt elle s'y accoutuma, enfin elle y exigea du myſtere; & pour éviter les imprudences, on s'arrangea décemment.

Alcibiade étoit au comble de ſes vœux. Ce n'étoit ni les plaiſirs de l'amour, ni les avantages de l'hymen qu'on aimoit en lui, c'étoit lui-même; du moins le croyoit-il ainſi. Il triomphoit

Digitized by Google

de la douleur, de la sageſſe, de la fierté d'une femme, qui n'exigeoit de lui que du ſecret & de l'amour. La veuve de ſon côté s'applaudiſſoit de tenir ſous ſes loix l'objet de la jalouſie de toutes les beautés de la Grece. Mais combien peu de perſonnes ſavent jouir ſans confidens! Alcibiade amant ſecret, n'étoit qu'un amant comme un autre, & le plus beau triomphe n'eſt flateur qu'autant qu'il eſt ſolemnel. Un auteur a dit que ce n'eſt pas tout que d'être dans une belle compagne, ſi l'on n'a quelqu'un à qui l'on puiſſe dire: La belle campagne! La veuve trouva de même que ce n'étoit pas aſſez d'avoir Alcibiade pour amant; ſi elle ne pouvoit dire à quelqu'un: J'ai pour amant Alcibiade. Elle en fit donc la confidence à une amie intime, qui le dit à ſon amant, & celui-ci à toute la Grece. Alcibiade étonné qu'on pu bliâtſon aventure, crut devoir en avertir la veuve, qui l'accuſa d'indiſcrétion. Si j'en étois capable, lui dit-il, je laiſſerois courir des bruits que j'aurois voulu répandre; & je ne ſouhaite rien tant que de les faire évanouir. Obſervons-nous avec ſoin, évitons en public de nous trouver enſemble; & quand le haſard nous réunira, ne vous offenſez point de l'air diſtrait & diſſipé que j'affecterai auprès de vous. La veuve reçut tout cela d'aſſez mauvaiſe humeur. Je

Digitized by Google

ſens bien, lui dit-elle, que vous en ſerez plus à votre aiſe : les aſſiduités, les attentions vous gênent, & vous ne demandez pas mieux que de pouvoir voltiger. Mais, moi, quelle contenance voulez-vous que je tienne ? Je ne ſaurois prendre ſur moi d'être coquette : ennuyée de tout en votre abſence, rêveuſe & embarraſſée auprès de vous, j'aurai l'air d'être jouée, & je le ſerai peut-être en effet. Si l'on eſt perſuadé que vous m'avez, il n'y a plus aucun remede : le public ne revient pas. Quel ſera donc le fruit de ce prétendu myſtere ? Nous aurons l'air ; vous, d'un amant détaché, moi, d'une amante délaiſſée. Cette réponſe de la veuve ſurprit Alcibiade ; la conduite qu'elle tint acheva de le confondre. Chaque jour elle ſe donnoit plus d'aiſance & de liberté. Au ſpectacle elle exigeoit qu'il fût aſſis derriere elle, qu'il lui donnât la main pour aller au Temple, qu'il fût de ſes promenades & de ſes ſoupers. Elle affectoit ſur-tout de ſe trouver avec ſes rivales : & au milieu de ce concours, elle vouloit qu'il ne vît qu'elle. Elle lui commandoit d'un ton abſolu, le regardoit avec myſtere, lui ſourioit d'un air d'intelligence, & lui parloit à l'oreille avec cette familiarité qui annonce au public qu'on eſt d'accord. Il vit bien qu'elle le menoit par-tout, comme un eſ-

Digitized by Google

clave enchaîné à ſon char. J'ai pris des airs pour des ſentiments, dit-il avec un ſoupir : ce n'eſt pas moi qu'elle aime, c'eſt l'éclat de ma conquête, elle me mépriſeroit, ſi elle n'avoit point de rivales. Apprenons-lui que la vanité n'eſt pas digne de fixer l'amour.

La jalouſie des Philoſophes ne pouvoit pardonner à Socrate de n'enſeigner en public que la vérité & la vertu : on portoit chaque jour à l'Aréopage les plaintes les plus graves contre ce dangereux citoyen. Socrate occupé à faire du bien, laiſſoit dire de lui tout le mal qu'on imaginoit : mais Alcibiade dévoué à Socrate, faiſoit face à ſes ennemis. Il ſe préſentoit aux Magiſtrats : il leur reprochoit d'écouter des lâches, & d'épargner des impoſteurs ; & ne parloit de ſon maître que comme du plus juſte & du plus ſage des mortels. L'enthouſiaſme rend éloquent : dans les conférences qu'il eut avec l'un des membres de l'Aréopage, en préſence de la femme du Juge, il parla avec tant de douceur & de véhémence, de ſentiment & de raiſon ; ſa beauté s'anima d'un feu ſi noble & ſi touchant, que cette femme vertueuſe en fut émue juſqu'au fond de l'ame. Elle prit ſon trouble pour de l'admiration. Socrate, dit-elle à ſon époux, eſt en effet un homme divin s'il fait de ſemblables diſciples. Je ſuis en-

Digitized by Google

chantée de l'éloquence de ce jeune homme : il n'eſt pas poſſible de l'entendre ſans devenir meilleur. Le Magiſtrat qui n'avoit garde de ſoupçonner la ſageſſe de ſon épouſe, rendit à Alcibiade l'éloge qu'elle avoit fait de lui. Alcibiade en fut flatté : il demanda au mari la permiſſion de cultiver l'eſtime de ſa femme. Le bon homme l'y invita. Ma femme, dit-il, eſt Philoſophe auſſi, & je ſerai bien aiſe de vous voir aux priſes. Rodope (c'étoit le nom de cette femme reſpectable) ſe piquoit en effet de Philoſophie, & celle de Socrate dans la bouche d'Alcibiade la gagnoit de plus en plus. J'oubliois de dire qu'elle étoit dans l'âge où l'on n'eſt plus jolie, mais où l'on eſt encore belle ; où l'on eſt peut-être un peu moins aimable, mais où l'on ſait beaucoup mieux aimer. Alcibiade lui rendit des devoirs : elle ne ſe défia ni de lui ni d'elle-même. L'étude de la ſageſſe rempliſſoit tous leurs entretiens. Les leçons de Socrate paſſoient de l'ame d'Alcibiade dans celle de Rodope, & dans ce paſſage elles prenoient de nouveaux charmes : c'étoit un ruiſſeau d'eau pure qui couloit au-travers des fleurs. Rodope en étoit chaque jour plus altérée : elle ſe faiſoit définir ſuivant les principes de Socrate, la ſageſſe & la vertu, la juſtice & la vérité. L'amitié vint à

Digitized by Google

ſon tour, & après en avoir approfondi l'eſſence, je voudrois bien ſavoir, dit Rodope, quelle différence met Socrate entre l'amour & l'amitié? Quoique Socrate ne ſoit point de ces Philoſophes qui analyſent tout, lui répondit Alcibiade, il diſtingue trois amours : l'un groſſier & bas, qui nous eſt commun avec les animaux ; c'eſt l'attrait du beſoin & le goût du plaiſir : l'autre pur & céleſte qui nous rapproche des Dieux ; c'eſt l'amitié plus vive & plus tendre : le troiſieme enfin, qui participe des deux premiers, tient le milieu entre les Dieux & les brutes ; & ſemble le plus naturel aux hommes ; c'eſt le lien des ames cimenté par celui des ſens.

Socrate donne la préférence au charme pur de l'amitié ; mais comme il ne fait point un crime à la nature d'avoir uni l'eſprit a la matiere, il n'en fait pas un à l'homme de ſe reſſentir de ce mêlange dans ſes penchants & dans ſes plaiſirs. C'eſt ſur-tout lorſque la nature a pris ſoin d'unir un beau corps avec une belle ame, qu'il veut qu'on reſpecte l'ouvrage de la nature ; car quelque laid que ſoit Socrate, il rend juſtice à la beauté. S'il ſavoit, par exemple, avec qui je m'entretiens de Philoſophie, je ne doute pas qu'il ne me fît une querelle d'employer ſi mal mes leçons. Je vous diſpenſe

dispense d'être galant, interrompit Rodope : je parle à un sage ; & tout jeune qu'il est, je veux qu'il m'éclaire, & non pas qu'il me flatte. Revenons aux principes de votre maître. Il permet l'amour, dites-vous ; mais en connoît-il les égarements & les excès ? Oui, Madame, comme il connoît ceux de l'ivresse, & il ne laisse pas de permettre le vin. La comparaison n'est pas juste, dit Rodope : on est libre de choisir ses vins, & d'en modérer l'usage ; a-t-on la même liberté en amour ! il est sans choix & sans mesure. Oui, sans doute, reprit Alcibiade, dans un homme sans mœurs & sans principes, mais Socrate commence par former des hommes éclairés & vertueux, & c'est à ceux-là qu'il permet l'amour. Il sait bien qu'ils n'aimeront rien que d'honnête, & alors on ne court aucun risque à aimer à l'excès. L'ascendant mutuel de deux ames vertueuses ne peut que les rendre plus vertueuses encore. Chaque réponse d'Alcibiade applanissoit quelque difficulté dans l'esprit de Rodope, & rendoit le penchant qui l'attiroit vers lui plus glissant & plus rapide. Il ne restoit plus que la foi conjugale, & c'étoit-là le nœud gordien. Rodope n'étoit pas de celles avec qui on le tranche ; il falloit le dénouer : Alcibiade s'y prit de loin. Comme ils en étoient un jour



Digitized by Google

ſur l'article de la ſociété. Le beſoin dit Alcibiade, a réuni les hommes, l'intérêt commun a réglé leurs devoirs, & les abus ont produit les loix. Tout cela eſt ſacré ; mais tout cela eſt étranger à notre ame. Comme les hommes ne ſe touchent qu'au dehors, les devoirs mutuels qu'ils ſe ſont impoſés ne paſſent point la ſuperficie. La nature ſeule eſt la légiſlatrice du cœur : elle ſeule peut inſpirer la reconnoiſſance, l'amitié, l'amour : le ſentiment ne ſauroit être un devoir d'inſtitution. De-là vient, par exemple, que dans le mariage on ne peut ni promettre ni exiger qu'un attachement corporel. Rodope qui avoit goûté le principe, fut effrayée de la conſéquence : Quoi ! dit-elle, je n'aurois promis à mon mari que de me comporter comme ſi je l'aimois ! — Qu'avez-vous donc pu lui promettre ? De l'aimer en effet, lui répondit-elle d'une voix mal aſſurée. — Il vous a donc promis à ſon tour d'être non-ſeulement aimable, mais de tous les hommes le plus aimable à vos yeux ? — Il m'a promis d'y faire ſon poſſible, & il me tient parole. — Eh bien, vous faites votre poſſible auſſi pour l'aimer uniquement, mais ni l'un ni l'autre vous n'êtes garants du ſuccès ! voilà une morale affreuſe, s'écria Rodope ! — Heureuſement, Madame, elle n'eſt pas ſi affreuſe : il y auroit trop de

Digitized by Google

coupables si l'amour conjugal étoit un devoir essentiel. — Quoi, Seigneur vous doutez! — Je ne doute de rien, Madame; mais ma franchise peut vous déplaire, & je ne vous vois pas disposée à l'imiter. Je croyois parler à un Philosophe, & je ne parlois qu'à une femme d'esprit. Je me retire confus de ma mépriſe; mais je veux vous donner pour adieux un exemple de sincérité. Je crois avoir des mœurs aussi pures, aussi honnêtes que la femme la plus vertueuse; je sais tout aussi-bien qu'elle à quoi nous engage l'honneur, & la religion du serment; je connois les loix de l'hymen, & le crime de les violer; cependant eussai-je épousé mille femmes, je ne me ferois pas le plus léger reproche de vous trouver vous seule plus belle, plus aimable mille fois que ces mille femmes ensemble. Selon vous, pour être vertueuse, il ne faut avoir ni une ame ni des yeux; je vous félicite d'être arrivée à ce degré de perfection.

Ce discours prononcé du ton du dépit & de la colere, laissa Rodope dans un étonnement dont elle eut peine à revenir. Dès-lors Alcibiade cessa de la voir. Elle avoit découvert dans ses adieux un intérêt plus vif que la chaleur de la dispute; elle sentit de son côté que ses conférences philosophiques n'étoient pas ce qu'elle regrettoit



Digitized by Google

le plus. L'ennui de tout, le dégoût d'elle-même, une répugnance ſecrette pour les empreſſemens de ſon mari; enfin le trouble & la rougeur que lui cauſoit le ſeul nom d'Alcibiade, tout lui faiſoit craindre le danger de le revoir; & cependant elle brûloit du deſir de le revoir encore. Son mari le lui ramena. Comme elle lui avoit fait entendre qu'ils s'étoient piqués l'un & l'autre ſur une diſpute de mots, le magiſtrat en fit une plaiſanterie à Alcibiade, & l'obligea de revenir. L'entrevue fut ſérieuſe; le mari s'en amuſa quelque temps; mais ſes affaires l'appelloient ailleurs. Je vous laiſſe, leur dit-il, & j'eſpere qu'après vous être brouillés ſur les mots, vous vous réconcilierez ſur les choſes. Le bon homme n'y entendoit pas malice, mais ſa femme en rougit pour lui.

Après un aſſez long ſilence, Alcibiade prit la parole : nos entretiens, Madame, faiſoient mes délices, & avec toutes les facilités poſſibles d'être diſſipé, vous m'aviez fait goûter & préférer à tout les charmes de la ſolitude. Je n'étois plus au monde, je n'étois plus à moi-même, j'étois à vous tout entier. Ne penſez pas qu'un fol eſpoir de vous ſéduire & de vous égarer ſe fût gliſſé dans mon ame : la vertu, bien plus que l'eſprit & la beauté, m'avoit enchaîné ſous vos

Digitized by Google

loix. Mais vous aimant d'un amour auſſi délicat que tendre, je me flattois de vous l'inſpirer. Cet amour pur & vertueux vous offenſe, ou plutôt il vous importune, car il n'eſt pas poſſible que vous le condamniez de bonne foi. Tout ce que je ſens pour vous, Madame, vous l'éprouvez pour un autre; vous me l'avez avoué. Je ne puis vous le reprocher ni m'en plaindre; mais convenez que je ne ſuis pas heureux. Il n'y a peut-être qu'une femme dans Athenes qui ait de l'amour pour ſon mari, & c'eſt préciſément de cette femme que je deviens éperdu; en vérité, vous êtes bien fou pour le diſciple d'un ſage! lui dit Rodope en ſouriant. Il répliqua le plus ſérieuſement du monde; elle repartit en badinant; il lui prit la main, elle ſe fâcha; il baiſa cette main, elle voulut ſe lever; il la retint, elle rougit, & la tête tourna aux deux philoſophes.

Il n'eſt pas beſoin de dire combien Rodope fut déſolée, ni comment elle ſe conſola: tout cela ſe ſuppoſe aiſément dans une femme vertueuſe & paſſionnée.

Elle trembloit ſur-tout pour l'honneur & le repos de ſon mari. Alcibiade lui fit le ſerment d'un ſecret inviolable; mais la malice du public le diſpenſa d'être indiſcret. On ſavoit bien qu'il n'étoit pas homme à parler ſans ceſſe de philo-



Digitized by Google

ſophie à une femme aimable. Ses aſſiduités donnerent des ſoupçons; les ſoupçons dans le monde valent des certitudes. Il fut décidé qu'Alcibiade avoit Rodope. Le bruit en vint aux oreilles de l'époux. Il n'avoit garde d'y ajouter foi; mais ſon honneur & celui de ſa femme exigeoient qu'elle ſe mît au-deſſus du ſoupçon. Il lui parla de la néceſſité d'éloigner Alcibiade, avec tant de douceur, de raiſon & de confiance, qu'elle n'eut pas même la force de repliquer. Rien de plus accablant pour une ame ſenſible & naturellement vertueuſe, que de recevoir des marques d'eſtime qu'elle ne mérite plus.

Rodope dès ce moment réſolut de ne plus voir Alcibiade; & plus elle ſentoit pour lui de foibleſſe, plus elle lui montra de fermeté dans la réſolution qu'elle avoit priſe de rompre avec lui ſans retour. Il eut beau la combattre avec toute ſon éloquence. J'ai pu me laiſſer perſuader, lui dit-elle, que les torts ſecrets qu'on avoit avec un mari n'étoient rien; mais les ſeules apparences ſont des torts réels, dès qu'elles attaquent ſon honneur, ou qu'elles troublent ſon repos. Je ne ſuis pas obligée à aimer mon époux, je veux le croire; mais le rendre heureux autant qu'il dépend de moi eſt un devoir indiſpenſable. — Ainſi, Madame, vous préférez ſon

Digitized by Google

bonheur au mien? — Je préfere, lui dit-elle, mes engagements à mes inclinations : ce mot échappé ſera ma derniere foibleſſe. Et! je me croyois aimé! s'écria Alcibiade avec dépit. Adieu, Madame : je vois bien que je n'ai dû mon bonheur qu'au caprice d'un moment. Voilà de nos honnêtes femmes! pourſuivit-il. Quand elles nous prennent, c'eſt excès d'amour; quand elles nous quittent, c'eſt effort de vertu; & dans le fond cet amour & cette vertu ne ſont qu'une fantaiſie qui leur vient, ou qui leur paſſe. J'ai mérité tous ces outrages, dit Rodope en fondant en larmes. Une femme qui ne s'eſt pas reſpectée ne doit pas s'attendre à l'être. Il eſt bien juſte que nos foibleſſes nous attirent des mépris.

Alcibiade après tant d'épreuves, étoit bien convaincu qu'il ne falloit plus compter ſur les femmes; mais il n'étoit pas aſſez ſûr de lui-même pour s'expoſer à de nouveaux dangers; & tout réſolu qu'il étoit à ne plus aimer, il ſentoit confuſément le beſoin d'aimer encore.

Dans cette inquiétude ſecrette, comme il ſe promenoit un jour ſur le bord de la mer, il vit venir à lui une femme que ſa démarche & ſa beauté lui auroient fait prendre pour une Déeſſe, s'il ne l'eût pas reconnue pour la courtiſanne Erigone. Il vouloit s'éloigner, elle l'aborda.



Digitized by Google

Alcibiade, lui dit-elle, la philoſophie te rendra fou, Dis-moi, mon enfant, eſt-ce à ton âge qu'il faut s'enſévelir tout vivant dans ſes idées creuſes & triſtes? Crois-moi, fois heureux: l'on a toujours le temps d'être ſage. Je n'aſpire à être ſage, lui dit-il, que dans le deſſein d'être heureux. — La belle route pour arriver au bonheur! Crois-tu que je me conſume, moi, dans l'étude de la ſageſſe? & cependant eſt-il d'honnête femme plus contente de ſon ſort? Ce Socrate t'a gâté: c'eſt dommage; mais il y a de la reſſource, ſi tu veux prendre de mes leçons. Depuis long-temps j'ai des deſſeins ſur toi: je ſuis jeune, belle & ſenſible, & je crois valoir, ſans vanité, un philoſophe à longue barbe. Ils enſeignent à ſe priver: triſte ſcience! viens à mon école; je t'apprendrai à jouir. Je ne l'ai que trop bien appris à mes dépens, lui dit Alcibiade: le faſte & les plaiſirs m'ont ruiné. Je ne ſuis plus cet homme opulent & magnifique, que ſes folies ont rendu ſi célébre, & je ne me ſoutiens aujourd'hui qu'aux dépens de mes créanciers. — Bon! eſt-ce là ce qui te chagrine? conſole-toi: j'ai de l'or, des pierreries à foiſon, & les folies des autres ſerviront à réparer les tiennes. Vous me flattez beaucoup, lui répondit Alcibiade, par des offres ſi obligeantes; mais

Digitized by Google

je n'en abuſerai point. — Que veux-tu dire avec ta délicateſſe ? l'amour ne rend-il pas tout commun ? D'ailleurs, qui s'imaginera que tu me doives quelque choſe ? tu n'es pas aſſez fat pour t'en vanter, & j'ai trop de vanité pour le publier moi-même. — Je vous avoue que vous me ſurprenez ; car enfin vous avez la réputation d'être avare. — Avare ! oui, ſans doute, avec ceux que je n'aime pas, pour être prodigue avec celui que j'aime. Mes diamants me ſont bien chers, mais tu m'es plus cher encore ; & s'il le faut, tu n'as qu'à parler : demain je te les ſacrifie. Votre généroſité, reprit Alcibiade, me confond & me pénétre : je vous donnerois le plaiſir de l'exercer, ſi je pouvois du moins la reconnoître en jeune homme ; mais je ne dois pas vous diſſimuler que l'uſage immodéré des plaiſirs n'a pas ſeulement ruiné ma fortune, j'ai trouvé le ſecret de vieillir avant l'âge. Je le crois bien, reprit Erigone en ſouriant : tu as connu tant d'honnêtes femmes ! mais je vais bien plus te ſurprendre : un ſentiment vif & délicat eſt tout ce que j'attends de toi ; & ſi ton cœur n'eſt pas ruiné, tu as encore de quoi me ſuffire. Vous plaiſantez, dit Alcibiade ! — Point du tout. Si je prenois un Hercule pour amant, je voudrois qu'il fût un Hercule ; mais je veux qu'Alcibiade

Digitized by Google

m'aime en Alcibiade, avec toute la délicateſſe de cette volupté tranquille, dont la ſource eſt dans le cœur. Si du côté des ſens tu me ménages quelque ſurpriſe, à la bonne heure : je te permets tout, & je n'exige rien. En vérité, dit Alcibiade, je demeure auſſi enchanté que ſurpris ; & ſans l'inquiétude & la jalouſie que me cauſeroient mes rivaux. — Des rivaux ! tu n'en auras que de malheureux, je t'en donne ma parole. Tiens, mon ami ; les femmes ne changent que par coquetterie ou par curioſité, & tu ſens bien que chez moi l'une & l'autre ſont épuiſées. Si je ne connoiſſois point les hommes, la parole que je te donne ſeroit un peu haſardée ; mais en te les ſacrifiant je ſais bien ce que je fais. Après tout, il y a un bon moyen de te tranquilliſer : tu as une campagne aſſez loin d'Athenes, où les importuns ne viendront pas nous troubler. Te ſens tu capable d'y ſoutenir le tête-à-tête ? nous partirons quand tu voudras. Non, lui dit-il, mon devoir me retient pour quelque temps à la ville. Mais ſi nous nous arrangeons enſemble, devons-nous nous afficher ? — Tu en es le maître : ſi tu veux m'avouer, je te proclamerai ; ſi tu veux du myſtere, je ſerai plus diſcrette & plus réſervée qu'une prude. Comme je ne dépends de perſonne, & que je ne t'aime que pour toi,

Digitized by Google

je ne crains ni ne desire d'attirer les yeux du public. Ne te gêne point, consulte ton cœur, & si je te conviens, mon soupé nous attend. Allons prendre à témoins de nos sermens les Dieux du plaisir & de la joie. Alcibiade prit la main d'Erigone, & la baisant avec transport ; enfin, dit-il, j'ai trouvé de l'amour, & c'est d'aujourd'hui que mon bonheur commence.

Ils arrivent chez la courtisanne. Tout ce que le goût peut inventer de délicat & d'exquis pour flater tous les sens à la fois, sembloit concourir dans ce soupé délicieux à l'enchantement d'Alcibiade. C'étoit dans un sallon pareil que Vénus recevoit Adonis, lorsque les amours leur versoient le nectar, & que les graces leur servoient l'ambroisie. Quand j'ai pris, dit Erigone, le nom d'une des maîtresses de Bacchus, je ne me flatois pas de posséder un jour un mortel plus beau que le vainqueur de l'Inde. Que dis-je ? un mortel, c'est Bacchus, Apollon & l'amour que je possede ; & je suis dans ce moment l'heureuse rivale d'Erigone, de Calliope & de Psyché. Je vous couronne donc, ô mon jeune Dieu, de pampre, de laurier & de myrthe : puissai-je rassembler à vos yeux tous les attraits qu'ont adoré les immortels dont vous réunissez les charmes. Alcibiade enivré d'amour-

Digitized by Google

propre & d'amour, déploya tous ces talents enchanteurs qui séduisoient la sagesse même. Il chanta son triomphe sur la lyre. Il compara son bonheur à celui des Dieux, & il se trouva plus heureux, comme on le trouvoit plus aimable.

Après le soupé, il fut conduit dans un appartement voisin, mais séparé de celui d'Erigone. Reposez-vous, mon cher Alcibiade, lui dit-elle en le quittant? puisse l'amour ne vous occuper que de moi dans vos songes! daignez du moins me le faire croire; & si quelque autre objet vient s'offrir à votre pensée, épargnez ma délicatesse, & par un mensonge complaisant, réparez le tort involontaire que vous aurez eu pendant le sommeil. Eh quoi! lui répondit tendrement Alcibiade, me réduirez-vous au plaisir de l'illusion! Vous n'aurez jamais avec moi, lui dit-elle, d'autres loix que vos desirs. A ces mots elle se retira en chantant.

Alcibiade transporté, s'écria: ô pudeur! ô vertu! qu'êtes-vous donc: si dans un cœur où vous n'habitez point se trouve l'amour pur & chaste, l'amour tel qu'il descendit des cieux pour animer l'homme encore innocent, & pour embellir la nature! Dans cet excès d'admiration & de joie, il se leve, il va surprendre Erigone.

Erigone le reçut avec un sourire. Sensible sans

Digitized by Google

emportements, ſon cœur ne ſembloit enflammé que des deſirs d'Alcibiade. Deux mois s'écoulerent dans cette union délicieuſe, ſans que la courtiſanne démentît un ſeul moment le caractere qu'elle avoit pris; mais le jour fatal approchoit qui devoit diſſiper une illuſion ſi flatteuſe.

Les apprêts des jeux en l'honneur de Neptune faiſoient l'entretien de toute la jeuneſſe d'Athenes. Erigone parla de ces jeux, & de la gloire d'y remporter le prix, avec tant de vivacité, qu'elle fit concevoir à ſon amant le deſſein d'entrer dans la carriere, & l'eſpoir d'y triompher. Mais il vouloit lui ménager le plaiſir de la ſurpriſe.

Le jour que devoient ſe célébrer les jeux, Alcibiade la quitta pour s'y rendre. Si l'on nous voyoit enſemble à ce ſpectacle, lui dit-il, on ne manqueroit pas d'en tirer des conſéquences; & nous ſommes convenus d'éviter juſqu'au ſoupçon. Rendons-nous au Cirque chacun de notre côté. Nous nous retrouverons ici après la fête, & je vous demande à ſoupé.

Le peuple s'aſſemble, on ſe place. Erigone ſe préſente, elle attire tous les regards. Les jolies femmes la voient avec envie, les laides avec dépit, les vieillards avec regret, les jeunes gens avec un tranſport unanime. Cependant les yeux d'Erigone errans ſur cet amphithéâtre immenſe,

Digitized by Google

ne cherchoient qu'Alcibiade. Tout-à-coup elle voit paroître devant la barriere les courſiers & le char de ſon amant : elle n'oſoit en croire ſes yeux ; mais bientôt un jeune homme, plus beau que l'amour & plus fier que le dieu Mars, s'élance ſur ce char brillant. C'eſt Alcibiade, c'eſt lui-même ! Ce nom paſſe de bouche en bouche ; elle n'entend plus autour d'elle que ces mots : c'eſt Alcibiade, c'eſt la gloire & l'ornement de la jeuneſſe Athénienne. Erigone en pâlit de joie. Il jetta ſur elle un regard qui ſembloit être le préſage de la victoire. Les chars ſe rangent de front, la barriere s'ouvre, le ſignal ſe donne, la terre retentit en cadence ſous les pas des courſiers, un nuage de pouſſiere les enveloppe. Erigone ne reſpire plus. Toute ſon ame eſt dans ſes yeux, & ſes yeux ſuivent le char de ſon amant à travers ces flots de pouſſiere. Les chars ſe ſéparent, les plus rapides ont l'avantage, celui d'Alcibiade eſt du nombre. Erigone tremblante fait des vœux à Caſtor, à Pollux, à Hercule, à Apollon : enfin elle voit Alcibiade à la tête, & n'ayant plus qu'un concurrent. C'eſt alors que la crainte & l'eſpérance tiennent ſon ame ſuſpendue. Les roues des deux chars ſemblent tourner ſur le même eſſieu, & les chevaux conduits par les mêmes rênes. Alcibiade redouble

Digitized by Google

d'ardeur, & le cœur d'Erigone se dilate; son rival force de vîtesse, & le cœur d'Erigone se resserre de nouveau : chaque alternative lui cause une soudaine révolution. Les deux chars arrivent au terme ; mais le concurrent d'Alcibiade l'a dévancé d'un élan. Tout-à-coup mille cris font retentir les airs du nom de Pisicrate de Samos. Alcibiade consterné se retire sur son char, la tête penchée & les rênes flottantes, évitant de repasser du côté du cirque, où Erigone accablée de confusion s'étoit couvert le visage de son voile. Il lui sembloit que tous les yeux attachés sur elle lui reprochoient d'aimer un homme qui venoit d'être vaincu. Cependant un murmure général se fait entendre autour d'elle; elle veut voir ce qui l'excite : c'est Pisicrate qui ramene son char du côté où elle est placée. Nouveau sujet de confusion & de douleur. Mais quelle est sa surprise lorsque ce char s'arrêtant à ses pieds, elle en voit descendre le vainqueur, qui vient lui présenter la couronne triomphale ! Je vous la dois, lui dit-il, Madame, & je viens vous en faire hommage. Qu'on imagine, s'il est possible, tous les mouvements dont l'ame d'Erigone fut agitée à ce discours : mais l'amour y dominoit encore. Vous ne me devez rien, dit-elle à Pisicrate en rougissant : mes vœux, pardonnez

Digitized by Google

ma franchiſe, mes vœux n'ont pas été pour vous. Ce n'en eſt pas moins, répliqua-t-il, le deſir de vaincre à vos yeux qui m'en a acquis la gloire. Si je n'ai pas été aſſez heureux pour vous intéreſſer au combat, que je le ſois du moins aſſez pour vous intéreſſer au triomphe. Alors il la preſſa de nouveau, de l'air du monde le plus touchant, de recevoir ſon offrande : tout le peuple l'y invitoit par des applaudiſſements redoublés. L'amour-propre enfin l'emporta ſur l'amour : elle reçut le laurier fatal, pour céder, dit-elle, aux acclamations & aux inſtances du peuple ; mais, qui le croiroit ? elle le reçut avec un air riant, & Piſicrate remonta ſur ſon char enivré d'amour & de gloire.

Dès qu'Alcibiade fut revenu de ſon premier abattement : tu es bien foible & bien vain, ſe dit-il à lui-même, de t'affliger à cet excès ! & de quoi ? de ce qu'il ſe trouve dans le monde un homme plus adroit ou plus heureux que toi ! Je vois ce qui te déſole : tu aurois été tranſporté de vaincre aux yeux d'Erigone, & tu crains d'en être moins aimé après avoir été vaincu. Rends-lui plus de juſtice : Erigone n'eſt point une femme ordinaire ; elle te ſaura gré de l'ardeur que tu as fait paroître ; & quant au mauvais ſuccès, elle ſera la premiere à te faire rougir de

ta

Digitized by Google

ta ſenſibilité pour un ſi petit malheur. Allons la voir avec confiance. J'ai même lieu de m'applaudir de ce moment d'adverſité : c'eſt pour ſon cœur une nouvelle épreuve, & l'amour me ménage un triomphe plus flatteur que n'eût été celui de la courſe. Plein de ces idées conſolantes, il arrive chez Erigone ; il trouve le char du vainqueur à la porte.

Ce fut pour lui un coup de foudre. La honte, l'indignation, le déſeſpoir, s'emparent de ſon ame. Eperdu & frémiſſant, ſes pas égarés ſe tournent comme d'eux-mêmes vers la maiſon de Socrate.

Le bon homme qui avoit aſſiſté aux jeux, accourut au-devant de lui. Fort bien, lui dit-il, vous venez vous conſoler avec moi, parce que vous êtes vaincu ? Je gage, libertin, que je ne vous aurois pas vu ſi vous aviez triomphé. Je n'en ſuis pas moins reconnoiſſant. J'aime bien qu'on vienne à moi dans l'adverſité. Une ame enivrée de ſon bonheur s'épanche où elle peut ; la confiance d'une ame affligée eſt plus flatteuſe & plus touchante. Avouez cependant que vos chevaux ont fait des merveilles. Comment donc ! vous n'avez manqué le prix que d'un pas ! vous pouvez vous vanter d'avoir, après Pificrate de Samos, les meilleurs courſiers de la Grece, &



Digitized by Google

en vérité il eſt bien glorieux pour un homme d'exceller en chevaux ! Alcibiade confondu n'entendit pas même la plaiſanterie de Socrate. Le philoſophe, jugeant du trouble de ſon cœur par l'altération de ſon viſage, qu'eſt-ce donc, lui dit-il d'un ton plus ſérieux ? une bagatelle, un jeu d'enfant vous affecte ! Si vous aviez perdu un empire, je vous pardonnerois à peine d'être dans l'état d'humiliation & d'abattement où je vous vois. Ah ! mon cher maître, s'écrie Alcibiade revenant à lui-même, qu'on eſt malheureux d'être ſenſible ! il faut avoir une ame de marbre dans le ſiecle où nous vivons. J'avoue, reprit Socrate, que la ſenſibilité coûte cher quelquefois, mais c'eſt une ſi bonne choſe, qu'on ne ſauroit trop la payer. Voyons cependant ce qui vous arrive.

Alcibiade lui raconta ſes aventures avec la prude, la jeune fille, la veuve, la femme du Magiſtrat, & la courtiſanne qui dans l'inſtant même venoit de le ſacrifier. De quoi vous plaignez-vous, lui dit Socrate, après l'avoir entendu ? Il me ſemble que chacune d'elles vous a aimé à ſa façon, de la meilleure foi du monde. La prude, par exemple, aime le plaiſir ; elle le trouvoit en vous ; vous l'en priviez, elle vous renvoie, ainſi des autres. C'eſt leur bonheur ;

Digitized by Google

n'en doutez pas, qu'elles cherchoient dans leur amant. La jeune fille y voyoit un époux qu'elle pouvoit aimer en liberté & avec décence, la veuve, un triomphe éclatant qui honoreroit sa beauté; la femme du magistrat, un homme aimable & discret, avec qui, sans danger & sans éclat, sa philosophie & sa vertu pourroient prendre du relâche; la courtisanne, un homme admiré, applaudi, desiré partout, qu'elle auroit le plaisir secret de posséder seule, tandis que toutes les beautés de la Grece se disputeroient vainement la gloire de le captiver. Vous avouez donc, dit Alcibiade, qu'aucune d'elles ne m'a aimé pour moi? Pour vous! s'écria le philosophe! ah, mon cher enfant! qui vous a mis dans la tête cette prétention ridicule? Personne n'aime que pour soi. L'amitié, ce sentiment si pur, ne fonde elle-même ses préférences que sur l'intérêt personnel; & si vous exigez qu'elle soit désintéressée, vous pouvez commencer par renoncer à la mienne. J'admire, poursuivit-il, comme l'amour-propre est sot dans ceux mêmes qui ont le plus d'esprit! Je voudrois bien savoir quel est ce *moi* que vous voulez qu'on aime en vous? La naissance, la fortune & la gloire, la jeunesse, les talents & la beauté ne sont que des accidents. Rien de tout cela n'est vous, & c'est tout cela



Digitized by Google

qui vous rend aimable. Le *moi* qui réunit ces agréments, n'eſt en vous que le canevas de la tapiſſerie ; la broderie en fait le prix. En aimant en vous tous ces dons, on les confond avec vous-même. Ne vous engagez pas, croyez-moi, dans des diſtinctions qu'on ne fait point, & prenez comme on vous le donne, le réſultat de ce mélange : c'eſt une monnoie dont l'alliage fait la conſiſtance, & qui perd ſa valeur au creuſet. Au ſurplus, il en eſt de l'amour & de l'amitié comme de tous les mouvements de l'ame : ce n'eſt jamais que ſon bien qu'elle cherche ; & ſi du vôtre elle fait le ſien, vous devez être fort content d'elle. Oui, mon enfant, chacun fait tout pour ſoi ; & ſi jamais vous vous dévouez pour la patrie, ce qui pourroit bien arriver, vous le ferez pour votre plaiſir. N'exigez donc pas que l'amour ſoit plus généreux que l'héroïſme, & trouvez bon qu'une femme ne faſſe pour vous que ce qu'il lui plaît. Je ne ſuis pas fâché que votre délicateſſe vous ait détaché de la prude & de la veuve, ni que la réſolution de Rodope, & la vanité d'Erigone vous ait rendu la liberté ; mais je regrette Glicérie, & je vous conſeille d'y retourner. Vous vous moquez, dit Alcibiade : c'eſt un enfant qui veut qu'on l'épouſe. — Hé-bien ? vous l'épouſerez. — L'ai-

Digitized by Google

Digitized by Google

SOLIMAN II

Digitized by Google

je bien entendu ? c'eſt Socrate qui me conſeille le mariage ! — Pourquoi non ? ſi votre femme eſt ſage & raiſonnable, vous ſerez un homme heureux ; ſi elle eſt méchante ou coquette, vous deviendrez un philoſophe ; vous ne pouvez jamais qu'y gagner.

## SOLIMAN II.

C'EST un plaiſir de voir les graves Hiſtoriens ſe creuſer la tête pour trouver de grandes cauſes aux grands événements. Le valet-de-chambre de Sylla auroit peut-être bien ri d'entendre les politiques raiſonner ſur l'abdication de ſon maître ; mais ce n'eſt pas de Sylla que je veux parler.

Soliman II. épouſa ſon eſclave au mépris des loix des Sultans. On ſe peint d'abord cette eſclave comme une beauté accomplie, avec une ame élevée, un génie rare, une politique profonde. Rien de tout cela : voici le fait.

Soliman s'ennuyoit au milieu de ſa gloire : les plaiſirs variés, mais faciles du ſerrail, lui étoient devenus inſipides. Je ſuis las, dit-il un jour, de ne voir ici que des machines careſſantes, Ces eſclaves me font pitié. Leur molle docilité n'a rien de piquant, rien de flatteur. C'eſt à



Digitized by Google

des cœurs nourris dans le sein de la liberté, qu'il seroit doux de faire aimer l'esclavage.

Les fantaisies d'un Sultan sont des loix pour ses ministres. On promit des sommes considérables à qui ameneroit au serrail des esclaves Européennes. Il en vint trois en peu de temps, qui pareilles aux trois graces, sembloient avoir partagé entr'elles tous les charmes de la beauté.

Des traits nobles & modestes, des yeux tendres & languissants ; un esprit ingénu & une ame sensible distinguoient la touchante Elmire. L'entrée du serrail, l'image de la servitude l'avoient glacée d'un mortel effroi : Soliman la trouva évanouïe dans les bras des femmes. Il approche ; il la rappelle à la lumiere ; il la rassure avec bonté. Elle leve sur lui de grands yeux bleus mouillés de larmes ; il lui tend la main, il la soutient lui-même ; elle le suit d'un pas chancelant. Les esclaves se retirent, & dès qu'il est seul avec elle : Ce n'est pas de l'effroi, lui dit-il, belle Elmire, que je prétends vous inspirer. Oubliez que vous avez un maître ; ne voyez en moi qu'un amant. Le nom d'amant ne m'est pas moins incommu que celui de maître, lui dit-elle, & l'un & l'autre me font trembler. On m'a dit, & j'en frémis encore, que j'étois destinée à vos plaisirs. Hélas ! Eh quel plaisirs peut-on avoir à

Digitized by Google

tyranniſer la foibleſſe & l'innocence ? Croyez-moi, je ne ſuis point capable des complaiſances de la ſervitude ; & le ſeul plaiſir qu'il vous ſoit permis de goûter avec moi, eſt celui d'être généreux. Rendez-moi à mes parens & à ma patrie ; & en reſpectant ma vertu, ma jeuneſſe & mes malheurs, méritez ma reconnoiſſance, mon eſtime & mes regrets.

Ce diſcours d'une eſclave étoit nouveau pour Soliman : ſa grande ame en fut émue. Non, lui dit-il, ma chere enfant, je ne veux rien devoir à la violence. Vous m'enchantez : je ferois mon bonheur de vous aimer & de vous plaire ; mais je préfere le tourment de ne vous voir jamais, à celui de vous voir malheureuſe. Cependant, avant que de vous rendre la liberté, permettez-moi d'eſſayer du moins s'il ne me ſeroit pas poſſible de diſſiper l'effroi que vous cauſe le nom d'eſclave. Je ne vous demande qu'un mois d'épreuve ; après quoi, ſi mon amour ne peut vous toucher, je ne me vengerai de votre ingratitude qu'en vous livrant à l'inconſtance & à la perfidie des hommes. Ah ! Seigneur, s'écria Elmire avec un ſaiſiſſement mêlé de joie, que les préjugés de ma patrie ſont injuſtes, & que vos vertus y ſont peu connues ! Soyez tel que je vous vois, & je ceſſe



Digitized by Google

de compter ce jour au nombre des jours malheureux.

Quelques momens après, elle vit entrer des eſclaves portant des corbeilles remplies d'étoffes & de bijoux précieux. Choiſiſſez, lui dit le Sultan ; ce ſont des vêtemens, non des parures qu'on vous préſente : rien ne ſauroit vous embellir. Décidez-moi, lui dit Elmire en parcourant des yeux ces corbeilles. Ne me conſultez pas, repliqua le Sultan : je hais ſans diſtinction tout ce qui peut me dérober vos charmes. Elmire rougit ; & le Sultan s'apperçut qu'elle préféroit les couleurs les plus favorables au caractere de ſa beauté. Il en conçut une douce eſpérance. Le ſoin de s'embellir eſt preſque le deſir de plaire.

Le mois d'épreuve ſe paſſa en galanteries timides de la part du Sultan ; & du côté d'Elmire, en complaiſance & en attentions délicates. Sa confiance pour lui augmentoit chaque jour ſans quelle s'en apperçût. D'abord il ne lui fut permis de la voir qu'après la toilette, & juſqu'au déshabillé ; bientôt il fut admis au déshabillé & à la toilette. C'étoit là que ſe formoit le plan des amuſemens du jour & du lendemain. Ce que l'un propoſoit étoit préciſément ce qu'alloit propoſer l'autre. Leurs diſputes ne rouloient que ſur les larcins d'idées. Elmire dans ces diſputes

Digitized by Google

ne s'appercevoit pas des petites négligences qui échappoient à ſa pudeur. Un peignoir dérangé, une jarretiere miſe imprudemment, &c. ménageoient au Sultan des plaiſirs dont il n'avoit garde de rien témoigner. Il ſavoit, & c'étoit beaucoup ſavoir pour un Sultan, qu'il y a de la mal-adreſſe à avertir la pudeur des dangers où elle s'expoſe; qu'elle n'eſt jamais plus farouche que lorſqu'elle eſt alarmée, & que pour la vaincre il faut l'apprivoiſer. Cependant, plus il découvroit de charmes dans Elmire, plus il ſentoit redoubler ſes craintes à l'approche du jour qui pouvoit les lui enlever.

Ce terme fatal arrive. Soliman fait préparer des caiſſes remplies d'étoffes, de pierreries & de parfums. Il ſe rend chez Elmire ſuivi de ces préſens. C'eſt demain, lui dit-il, que je vous ai promis de vous rendre la liberté, ſi vous la regrettez encore. Je viens m'acquitter de ma parole & vous dire adieu pour jamais. Quoi! dit Elmire tremblante, c'eſt demain! je l'avois oublié. C'eſt demain, reprit le Sultan, que livré à mon déſeſpoir, je vais être le plus malheureux des hommes. — Vous êtes donc bien cruel à vous-même de m'en avoir fait ſouvenir! — Hélas! il ne tient qu'à vous, Elmire, que je l'oublie pour toujours. Je vous avoue, lui dit-elle, que votre douleur

Digitized by Google

me touche, que vos procédés m'ont intéreſſée à votre bonheur, & que ſi pour vous marquer ma reconnoiſſance, il ne falloit que prolonger de quelque tems mon eſclavage. — Non, Madame, je ne ſuis que trop accoutumé au bonheur de vous poſſéder. Je ſens que plus je vous aurois connue, & plus il me ſeroit affreux de vous perdre : ce ſacrifice me coûtera la vie ; mais je ne le rendrois que plus douloureux en le différant. Puiſſe votre patrie en être digne ! puiſſent les mortels à qui vous allez plaire, vous mériter mieux que moi ! Je ne vous demande qu'une grace, c'eſt de vouloir bien accepter ces préſens, comme de foibles gages de l'amour le plus pur & le plus tendre que vous-même, oui, que vous-même ſoyez capable d'inſpirer. Non, lui dit-elle d'une voix preſque éteinte, je n'accepte point ces préſens. Je parts ; vous le voulez ! mais je n'emporterai de vous que votre image. Soliman levant les yeux ſur Elmire, rencontra les ſiens mouillés de larmes. Adieu donc, Elmire. — Adieu Soliman. Ils ſe dirent tant & de ſi tendres adieux, qu'ils finirent par ſe jurer de ne ſe ſéparer de la vie. Les avenues du bonheur où il n'avoit fait que paſſer rapidement avec ſes eſclaves d'Aſie, lui avoient paru ſi délicieuſes avec Elmire, qu'il avoit trou-

Digitized by Google

vé un charme inexprimable à les parcourir pas à pas. Mais arrivé au bonheur même, ſes plaiſirs eurent dès-lors le défaut qu'ils avoient eu ; ils devinrent trop faciles, & bientôt après languiſſans. Leurs jours, ſi remplis juſqu'alors, commencerent à avoir des vuides. Dans l'un de ces momens où la ſeule complaiſance retenoit Soliman auprès d'Elmire : Voulez-vous, lui dit-il, que nous entendions une eſclave de votre patrie dont on m'a vanté la voix ? Elmire à cette propoſition ſentit bien qu'elle étoit perdue ; mais contraindre un amant qui s'ennuie, c'eſt l'ennuyer encore plus. Je veux, lui dit-elle, tout ce qu'il vous plaira ; & l'on fit venir l'eſclave.

Délia (c'étoit le nom de la muſicienne) avoit la taille d'une Déeſſe. Ses cheveux effaçoient le noir de l'ébéne, & ſa peau la blancheur de l'ivoire. Deux ſourcils hardiment deſſinés, couronnoient ſes yeux étincelans : dès qu'elle vint à préluder, ſes levres du plus beau vermeil, laiſſerent voir deux rangs de perles enchâſſées dans le corail. D'abord elle chanta les victoires de Soliman, & le héros ſentit élever ſon ame au ſouvenir de ſes triomphes. Son orgueil encore plus que ſon goût, applaudiſſoit aux accens de cette voix éclatante qui rempliſſoit la ſalle de ſon volume harmonieux.

Digitized by Google

Délia changea de mode pour chanter la volupté. Alors elle prit le Théorbe, inſtrument favorable au développement d'un bras arrondi & aux mouvemens d'une main délicate & légere. Sa voix plus flexible & plus tendre, ne fit plus entendre que des ſons touchans. Ses modulations liées par des nuances inſenſibles, exprimoient le délire d'une ame enivrée de plaiſir, ou épuiſée de ſentiment. Ses ſons, tantôt expirant ſur ſes levres, tantôt enflés & battus rapidement, rendoient tour-à-tour les ſoupirs de la pudeur & la véhémence du déſir; & ſes yeux encore plus que ſa voix animoient ces vives peintures.

Soliman hors de lui-même, la dévoroit de l'oreille & des yeux. Non, diſoit-il, jamais une ſi belle bouche n'a formé de ſi beaux ſons. Que celle qui chante ſi bien le plaiſir, doit l'inſpirer & le goûter avec délices! Quel charme de reſpirer cette haleine harmonieuſe, & de recueillir au paſſage ces ſons animés par l'amour! Le Sultan égaré dans ces réflexions, ne s'appercevoit pas qu'il battoit la meſure ſur le genou de la tremblante Elmire. Le cœur ſerré de jalouſie, elle reſpiroit à peine. Qu'elle eſt heureuſe, diſoit-elle tout bas à Soliman, d'avoir une voix ſi docile! Hélas! ce devroit être l'organe de mon cœur! Tout ce qu'elle exprime, vous me l'avez

Digitized by Google

fait éprouver. Ainſi parloit Elmire, mais Soliman ne l'écoutoit pas.

Délia changea de ton une ſeconde fois pour célébrer l'inconſtance. Tout ce que la mobile variété de la nature a d'intéreſſant & d'aimable, fut retracé dans ſes chants. On croyoit voir le pavillon voltiger ſur les roſes, & les zéphirs s'égarer parmi les fleurs. Ecoutez la Tourterelle, diſoit Délia: elle eſt fidelle, mais elle eſt triſte. Voyez la Fauvette volage: le plaiſir agite ſes aîles; ſa brillante voix n'éclate que pour rendre grace à l'amour. L'onde ne ſe glace que dans le repos; un cœur ne languit que dans la conſtance. Il n'eſt qu'un mortel ſur la terre qu'il ſoit poſſible d'aimer toujours. Qu'il change, qu'il jouiſſe de l'avantage de rendre mille cœurs heureux; tous le préviennent ou le ſuivent. On l'adore dans ſes bras; on l'aime encore dans les bras d'un autre. Qu'il ſe rende ou qu'il ſe dérobe à nos deſirs, il trouvera par-tout l'amour, par-tout il le laiſſera ſur ſes traces.

Elmire ne put diſſimuler plus long-temps ſon dépit & ſa douleur. Elle ſe leve & ſe retire: le Sultan ne la rappelle point; & tandis qu'elle va ſe noyer dans ſes larmes, en répétant mille fois: ah l'ingrat! ah le perfide, Soliman charmé de ſa divine cantatrice, va réaliſer avec elle

Digitized by Google

quelques-uns des tableaux qu'elle lui a peints si vivement. Dès le lendemain matin la malheureuse Elmire lui écrivit un billet plein d'amertume & de tendreſſe, où elle lui rappelloit la parole qu'il lui avoit donnée. Cela eſt juſte, dit le Sultan : qu'on la renvoie dans ſa patrie, comblée de mes bienfaits. Cette enfant-là m'aimoit de bonne foi, & j'ai des torts avec elle.

Les premiers moments de ſon amour pour Délia ne furent qu'une ivreſſe; mais dès qu'il eut le temps de la réflexion, il s'apperçut qu'elle étoit plus pétulante que ſenſible, plus avide de plaiſir que flattée d'en donner ; en un mot, plus digne que lui d'avoir un Serrail ſous ſes loix. Pour nourrir ſon illuſion, il invitoit quelquefois Délia à lui faire entendre cette voix qui l'avoit enchanté ; mais cette voix n'étoit plus la même. L'impreſſion s'en affoibliſſoit chaque jour par l'habitude ; & ce n'étoit plus qu'une émotion légere, lorſqu'une circonſtance imprévue la diſſipa pour jamais.

Le principal miniſtre. du ſerrail vint déclarer au Sultan qu'il n'étoit plus poſſible de contenir l'indocile vivacité d'une de ces eſclaves d'Europe ; qu'elle ſe moquoit des défenſes & des menaces, & qu'elle ne lui répondoit que par de ſanglantes railleries & des éclats de rire immodérés. Soliman

Digitized by Google

qui étoit trop grand homme pour traiter en affaire d'état la police de ſes plaiſirs, fut curieux de voir cette jeune évaporée. Il ſe rendit chez elle ſuivi de l'Eunuque. Dès qu'elle vit paroître Soliman : Graces au ciel, dit-elle ; voici une figure humaine. Vous êtes, ſans doute, le ſublime Sultan dont j'ai l'honneur d'être eſclave ? Faites-moi le plaiſir de chaſſer ce vieux coquin qui me choque la vue. Le Sultan eut bien de la peine à ne pas rire de ce début. Roxelane, lui dit-il, (c'eſt ainſi qu'on l'avoit nommée) reſpectez, s'il vous plaît, le miniſtre de mes volontés. Les mœurs du Serrail ne vous ſont point connues ; en attendant qu'on vous en inſtruiſe, modérez-vous & obéiſſez. Le compliment eſt honnête, dit Roxelane, *Obéiſſez* ! eſt-ce là de la galanterie Turque ? Vous m'avez l'air d'être bien aimé, ſi c'eſt ſur ce ton-là que vous débutez avec les femmes ! *Reſpectez le miniſtre de mes volontés* ! Vous avez donc des volontés ? & quelles volontés, juſte ciel, ſi elles reſſemblent à leur miniſtre ! Un vieux monſtre amphibie qui nous tient enfermées comme dans un bercail, & qui rode à l'entour avec des yeux terribles, ſans ceſſe prêt à nous dévorer ! Voilà le confident de vos plaiſirs & le gardien de notre ſageſſe ? Il faut lui rendre juſtice ; ſi vous le payez pour vous faire haïr, il ne vole pas ſes gages. Nous

Digitized by Google

ne pouvons faire un pas qu'il ne gronde. Il nous défend juſqu'à la promenade & aux viſites mutuelles. Bientôt il va nous peſer l'air & nous meſurer la lumiere. Si vous l'aviez vu frémir hier au ſoir pour m'avoir trouvée dans ces jardins ſolitaires ? Eſt-ce que vous lui ordonnez de nous en interdire l'entrée ? Avez-vous peur qu'il ne pleuve des hommes ? & quand il en tomberoit quelques-uns des nues, le grand mal ? le Ciel nous devroit ce miracle.

Tandis que Roxelane parloit ainſi, le Sultan examinoit avec ſurpriſe le feu de ſes regards & le jeu de ſa phiſionomie. Par Mahomet ! diſoit-il en lui-même, voilà le plus joli minois qui ſoit dans toute l'Aſie. On n'en fait de ſemblables qu'en Europe. Roxelane n'avoit rien de beau, rien de régulier dans les traits ; mais leur enſemble avoit cette ſingularité piquante qui touche plus que la beauté. Un regard parlant, une bouche fraîche & tapiſſée de roſes, un fin ſourire, un nez en l'air, une taille leſte & bien priſe, tout cela donnoit à ſon étourderie un charme qui déconcertoit la gravité de Soliman. Mais les grands, dans ces ſituations, ont la reſſource du ſilence, & Soliman ne ſachant que lui répondre, prit le parti de ſe retirer en cachant ſon embarras ſous un air de majeſté.

L'Eunuque

Digitized by Google

L'Eunuque lui demanda ce qu'il ordonnoit de cette eſclave audacieuſe. C'eſt un enfant, répondit le Sultan ; il faut lui paſſer quelque choſe.

L'air, le ton, la figure, le caractere de Roxelane avoit excité dans l'ame de Soliman un trouble & une émotion que le ſommeil ne put diſſiper. A ſon réveil il fit venir le chef des Eunuques. Il me ſemble, lui dit-il, que tu es aſſez mal dans la cour de Roxelane ; pour faire ta paix, va lui annoncer que j'irai prendre du thé avec elle. A l'arrivée du miniſtre, les femmes de Roxelane ſe hâterent de l'éveiller. Que me veut ce ſinge, s'écria-t-elle en ſe frottant les yeux ? Je viens, répondit l'Eunuque, de la part de l'Empereur, baiſer la pouſſiere de vos pieds, & vous annoncer qu'il viendra prendre du thé avec les délices de ſon ame. — Va te promener avec ta harangue. Mes pieds n'ont point de pouſſiere ; & je ne prends pas du thé ſi matin.

L'Eunuque ſe retira ſans repliquer, & rendit compte de ſon ambaſſade. Elle a raiſon, dit le Sultan : pourquoi l'avoir éveillée ? Vous faites tout de travers. Dès qu'il fut grand jour chez Roxelane, il s'y rendit. Vous êtes en colere contre moi, lui dit-il ? On a troublé votre ſommeil, & j'en ſuis la cauſe innocente. Çà faiſons la paix ; imitez-moi : vous voyez que j'oublie



Digitized by Google

tout ce que vous m'avez dit hier. — Vous l'oubliez ? Tant pis : je vous ai dit de bonnes choſes. Ma franchiſe vous déplaît, je le vois bien ; mais vous vous y accoutumerez. Et n'êtes-vous pas trop heureux de trouver une amie dans une eſclave ? Oui, une amie qui s'intéreſſe à vous, & qui veut vous apprendre à aimer. Que n'avez-vous fait quelque voyage dans ma patrie ! C'eſt-là que l'on connoît l'amour, c'eſt-là qu'il eſt vif & tendre ; & pourquoi ? parce qu'il eſt libre. Le ſentiment s'inſpire, & ne ſe commande point. Notre mariage, à beaucoup près, ne reſſemble pas à la ſervitude ; cependant un mari aimé eſt un prodige. Tout ce qui s'appelle devoir attriſte l'ame, flétrit l'imagination, refroidit le deſir, émouſſe cette pointe d'amour-propre qui fait tout le ſel de l'amour. Or, ſi l'on a tant de peine à aimer ſon mari, combien plus il eſt difficile d'aimer ſon maître, ſur-tout s'il n'a pas l'adreſſe de cacher les fers qu'il nous donne ! Auſſi, reprit le Sultan, n'oublierai-je rien pour adoucir votre ſervitude ; mais vous devez à votre tour. — Je dois : & toujours du devoir ! défaites-vous, croyez-moi, de ces termes humiliants. Ils ſont déplacés dans la bouche d'un galant homme, qui a l'honneur de parler à une jolie femme. — Mais Roxelane, oubliez-vous qui je ſuis, & qui vous êtes ? — Qui

Digitized by Google

vous êtes, & qui je ſuis? Vous êtes puiſſant, je ſuis jolie : nous voilà, je crois de pair. Cela pourroit être dans votre patrie, reprit le Sultan avec hauteur ; mais ici, Roxelane, je ſuis maître, & vous êtes eſclave. — Oui, je ſais que vous m'avez achetée ; mais le brigand qui m'a vendue, n'a pu vous donner ſur moi que les droits qu'il avoit lui-même, les droits de rapine & de violence, en un mot les droits d'un brigand, & vous êtes trop honnête homme pour vouloir en abuſer. Après tout, vous êtes mon maître, parce que ma vie eſt en vos mains ; mais je ne ſuis plus votre eſclave, ſi je ſais mépriſer la vie ; & franchement la vie qu'on mene ici mérite peu qu'on la ménage. Quelle idée funeſte, s'écria le Sultan! me prenez-vous pour un barbare? Non, ma chere Roxelane, je ne veux employer mon pouvoir qu'à rendre pour vous & pour moi cette vie délicieuſe. Ma foi, cela s'annonce mal, dit Roxelane : ces gardiens, par exemple, ſi noirs, ſi dégoûtants, ſi difformes, ſont-ce là les ris & les jeux qui accompagnent ici l'amour? — Ces gardiens ne ſont pas ici pour vous ſeule. J'ai cinq cents femmes ſur leſquelles nos mœurs & nos loix m'obligent à faire veiller. Et à quoi bon cinq cents femmes, lui demanda-t-elle en confidence? — C'eſt une eſpece de



Digitized by Google

faſte que m'impoſe la dignité de Sultan. — Mais qu'en faites-vous, s'il vous plaît ? car vous n'en prêtez à perſonne. — L'inconſtance, répondit le Sultan, a introduit cet uſage. Un cœur qui n'aime point, a beſoin de changer. Il n'appartient qu'à l'amant d'être fidele, & je ne le ſuis moi-même que depuis que je vous vois. Que le nombre de ces femmes ne vous cauſe aucun ombrage ; elles ne ſerviront qu'à orner votre triomphe. Vous les verrez toutes empreſſées à vous plaire, & vous ne me verrez occupé que de vous. En vérité, dit Roxelane d'un air compatiſſant, vous méritiez un meilleur ſort. C'eſt dommage que vous ne ſoyez pas un ſimple particulier dans ma patrie ; j'aurois pour vous quelque foibleſſe : car au fond ce n'eſt pas vous que je hais, c'eſt ce qui vous environne. Vous êtes beaucoup mieux qu'il n'appartient à un Turc : vous avez même quelque choſe d'un François, & j'en ai aimé, ſans flatterie, qui ne vous valoient pas. Vous avez aimé, s'écria Soliman avec effroi ! Oh ! point du tout ; je n'ai eu garde ! Ne prétendez-vous pas encore qu'on ait dû être ſage toute ſa vie pour ceſſer de l'être avec vous ? En vérité ces Turcs ſont plaiſants. — Et vous n'avez pas été ſage ! O ciel ! que viens-je d'entendre ? je ſuis trahi, je ſuis déſeſpéré. Ah ! qu'ils périſſent, les

Digitized by Google

traîtres qui ont voulu m'en impoſer. Pardonnez-leur, dit Roxelane : les pauvres gens n'ont pas tort. De plus habiles s'y trompent. Du reſte, le mal n'eſt pas grand. Que ne me rendez vous la liberté, ſi vous ne me croyez pas digne des honneurs de l'eſclavage ? — Oui, oui, je vous la rendrai cette liberté dont vous avez ſi bien uſé. A ces mots le Sultan ſe retira furieux, & il diſoit en lui-même : Je l'avois bien prévu que ce petit nez retrouſſé auroit fait quelque ſottiſe.

On ne peut ſe peindre l'égarement où l'avoit jetté l'imprudent aveu de Roxelane. Tantôt il veut qu'on la chaſſe, & tantôt qu'on l'enferme, & puis qu'on l'amene à ſes pieds, puis encore qu'on l'éloigne. Le grand Soliman ne ſait plus ce qu'il dit. Seigneur, lui repréſenta l'Eunuque, faut-il vous déſeſpérer pour une bagatelle ? Une de plus, une de moins ; eſt-ce une choſe ſi rare ? D'ailleurs, qui ſait ſi l'aveu qu'elle vous a fait n'étoit pas un artifice pour ſe faire renvoyer ? — Que dis-tu Quoi ! ſeroit-il poſſible ? C'eſt cela même. Il m'ouvre les yeux. On n'avoue point ces vérités. C'eſt une feinte, c'eſt une ruſe. Ah ! la perfide ? Diſſimulons à notre tour : je veux la pouſſer à bout. Ecoute : va lui dire . . . que je lui demande à ſouper ce ſoir . . . Mais non, fais venir la Cantatrice : il vaut mieux la lui envoyer.



Digitized by Google

Délia fut chargée d'employer tout ſon art à gagner la confiance de Roxelane. Dès que celle-ci l'eut entendue, Quoi ! lui dit-elle, jeune & belle comme vous êtes, il vous charge de ſes meſſages, & vous avez la foibleſſe de lui obéir ! Allez, vous n'êtes pas digne d'être ma compatriote. Ah ! je vois bien qu'on le gâte, & qu'il faut que je me charge ſeule d'apprendre à vivre à ce Turc. Je vais lui envoyer dire que je vous retiens à ſouper ; je veux qu'il répare ſon impertinence. — Mais, Madame, il trouvera mauvais. — Lui ! je voudrois bien voir qu'il trouvât mauvais ce que je trouve bon. — Mais il m'a ſemblé qu'il deſiroit de vous voir tête-à-tête. — Tête à-tête — ! Ah ! nous n'en ſommes pas là ; & je lui ferai bien voir du pays, avant que nous ayions rien de particulier à nous dire.

Le Sultan fut auſſi ſurpris que piqué d'apprendre qu'ils auroient un tiers. Cependant il ſe rendit de bonne heure chez Roxelane. Dès qu'elle le vit paroître elle courut au-devant de lui d'un air auſſi délibéré que s'ils avoient été le mieux du monde enſemble. Voilà, dit-elle, un joli homme qui vient ſouper avec nous. Madame, vous voulez bien de lui ? Avouez, Soliman, que je ſuis une bonne amie. Allons, approchez, ſaluez Madame. Là, fort bien. A préſent remer-

Digitized by Google

ciez-moi. Doucement ! Je n'aime pas qu'on appuie ſur la reconnoiſſance. A merveille ! je vous aſſure qu'il m'étonne. Il n'a que deux leçons ; voyez comme il a profité ! Je ne déſeſpere pas d'en faire quelque jour un François.

Qu'on s'imagine l'étonnement d'un Sultan, & d'un Sultan vainqueur de l'Aſie, de ſe voir traiter comme un écolier par une Eſclave de dix-huit ans. Elle fut pendant le ſoupé d'une gaieté, d'une folie inconcevables. Le Sultan ne ſe poſſédoit pas de joie. Il l'interrogeoit ſur les mœurs de l'Europe. Un tableau n'attendoit pas l'autre. Nos préjugés, nos ridicules, nos travers, tout fut ſaiſi, tout fut joué. Soliman croyoit être à Paris. La bonne tête ! s'écrioit-il, la bonne tête ! De l'Europe elle tomba ſur l'Aſie, ce fut bien pis : la morgue des hommes, l'imbécillité des femmes, l'ennui de leur ſociété, la mauſſade gravité de leurs amours rien ne lui étoit échappé, quoiqu'elle n'eût rien vu qu'en paſſant. Le Serrail eut ſon tour ; & Roxelane commença par féliciter le Sultan d'avoir imaginé le premier d'aſſurer la vertu des femmes par la nullité abſolue des Noirs. Elle alloit s'étendre ſur l'honneur que lui feroit dans l'hiſtoire cette circonſtance de ſon regne ; mais il la pria de l'épargner. Çà, dit-elle, je m'apperçois que j'occupe des moments que Délia



Digitized by Google

rempliroit bien mieux. Mettez-vous à ſes pieds pour obtenir un de ces airs qu'elle chante, dit-on, avec tant de goût & tant d'ame. Délia ne ſe fit point prier, Roxelane parut charmée; elle demanda tout bas un mouchoir à Soliman; il lui en donna un ſans ſe douter de ſon deſſein. Madame, dit-elle à Délia en le lui préſentant, c'eſt de la part du Sultan que je vous donne le mouchoir; vous l'avez bien mérité. Oui, ſans doute, dit le Sultan outré de dépit; & préſentant ſa main à la Cantatrice, il ſe retira avec elle.

Dès qu'ils furent ſeuls: Je vous avoue, lui dit-il, que cette étourdie me confond. Vous voyez le ton qu'elle a pris avec moi; je n'ai pas le courage de m'en fâcher: en un mot, j'en ſuis fou, & je ne ſais comment m'y prendre pour la réduire. Seigneur, lui dit Délia, je crois avoir démêlé ſon caractere. L'autorité n'y peut rien; vous n'avez plus que l'extrême froideur, ou l'extrême galanterie. La froideur peut la piquer, mais je crains qu'il ne ſoit plus temps. Elle ſait que vous l'aimez. Elle jouira en ſecret de la violence qu'il vous en coûtera, & vous reviendrez plutôt qu'elle. Ce moyen d'ailleurs eſt triſte & pénible; & s'il vous échappe un moment de foibleſſe, ce ſera à recommencer. Hé bien, dit le Sultan, eſſayons de la galanterie.

Digitized by Google

Dans le Serrail dès-lors chaque jour fut une nouvelle fête, dont Roxelane étoit l'objet; mais elle recevoit tout cela comme un hommage qui lui étoit dû, sans intérêt & sans plaisir, avec une complaisance tranquille. Le Sultan lui demandoit quelquefois : Comment avez-vous trouvé ces jeux, ces concerts, ces spectacles ? Assez bien, disoit-elle ; mais il y manquoit quelque chose. — Et quoi ! — Des hommes & de la liberté.

Soliman étoit au désespoir ; il eut recours à Délia. Ma foi, lui dit la Musicienne, je ne sais plus ce qui peut la toucher, à-moins que la gloire ne s'en mêle. Vous recevez demain les Ambassadeurs de vos alliés, ne pourrois-je pas la mener voir cette cérémonie à-travers un voile, qui nous déroberoit aux yeux de votre Cour ? Et croyez-vous, dit le Sultan, qu'elle y soit sensible ? Je l'espere, dit Délia : les femmes de son pays aimenr la gloire. Vous m'enchantez, s'écria Soliman ! Oui, ma chere Délia, je vous devrai mon bonheur.

Au retour de cette cérémonie, qu'il eut soin de rendre la plus pompeuse qu'il fut possible, il se rendit chez Roxelane. Allez, lui dit-elle, ôtez-vous de mes yeux, & ne me revoyez jamais. Le Sultan demeura immobile & muet d'étonnement. C'est donc ainsi, poursuivit-elle, que

Digitized by Google

vous ſavez aimer ! La gloire & les grandeurs, les ſeuls biens dignes de toucher une ame, ſont pour vous ſeul ; la honte & l'oubli, les plus accablans de tous les maux, ſont mon partage ; & vous voulez que je vous aime ! je vous hais plus que la mort. Le Sultan voulut tourner ce reproche en plaiſanterie. Rien n'eſt plus ſérieux, reprit-elle. Si mon amant n'avoit qu'une cabane, je partagerois ſa cabane, & je ſerois contente ; il a un trône, je veux partager ſon trône, ou il n'eſt pas mon amant. Si vous ne me croyez pas digne de régner ſur les Turcs, renvoyez-moi dans ma patrie, où toutes les jolies femmes ſont ſouveraines & bien plus abſolues que je ne le ſerois ici ; car c'eſt ſur les cœurs qu'elles regnent. L'Empire du mien ne vous ſuffit donc pas, lui dit le Sultan de l'air du monde le plus tendre ? — Non, je ne veux point d'un cœur qui a des plaiſirs que je n'ai pas. Ne me parlez plus de vos fêtes : jeux d'enfants que tout cela. Il me faut des ambaſſades. — Mais, Roxelane, ou vous êtes folle, ou vous rêvez. — Et que trouvez-vous donc de ſi extravagant à vouloir régner avec vous ? eſt-on faite de maniere à déparer un trône ? Et croyez-vous qu'on eût moins de nobleſſe & de dignité que vous à aſſurer de ſa protection ſes ſujets, & ſes alliés ?

Digitized by Google

Je crois, dit le Sultan, que vous ferez tout avec grace; mais il ne dépend pas de moi de remplir votre ambition, & je vous prie de n'y plus penſer. — N'y plus penſer? Oh, je vous réponds que je ne penſerai à autre choſe, & que je ne vais plus rêver que ſceptre, couronne, ambaſſade. Elle tint parole. Le lendemain matin elle avoit déjà fait le deſſein de ſon diadême? Elle n'étoit plus indéciſe que ſur la couleur du ruban qui devoit l'attacher. Elle ſe fit porter des étoffes ſuperbes pour ſes habits de cérémonie; & dès que le Sultan parut, elle lui demanda ſon avis pour le choix. Il fit tous ſes efforts pour la détourner de cette idée; mais la contradiction la plongeoit dans une triſteſſe mortelle, & pour l'en retirer, il étoit obligé de flatter ſon illuſion. Alors elle devenoit d'une gaieté brillante. Il ſaiſiſſoit ces moments pour lui parler d'amour; mais ſans l'écouter elle lui parloit politique. Toutes ſes réponſes étoient déjà préparées pour les harangues des députés ſur ſon avénement à la couronne. Elle avoit même des projets de réglements pour les états du Grand-Seigneur. Elle vouloit qu'on plantât des vignes & qu'on bâtit des ſalles d'Opéra: qu'on ſupprimât les Eunuques, parce qu'ils n'étoient bons à rien; qu'on enfermât les jaloux, parce qu'ils troubloient la ſociété; & qu'on bannît

Digitized by Google

tous les gens intéreſſés, parce qu'ils devenoient des fripons tôt ou tard. Le Sultan s'amuſa quelque temps de ſes folies ; cependant il brûloit du plus violent amour ſans aucun eſpoir d'être heureux. Au moindre ſoupçon de violence elle devenoit furieuſe, & vouloit ſe donner la mort. D'un autre côté, Soliman ne trouvoit pas l'ambition de Roxelane ſi folle ; car enfin, diſoit-il, n'eſt-il pas cruel d'être ſeul privé du bonheur d'aſſocier à mon ſort une femme que j'eſtime & que j'aime ? Tous mes ſujets peuvent avoir une épouſe légitime, une loi bizarre ne défend l'hymen que pour moi. Ainſi parloit l'amour ; mais la politique le faiſoit taire. Il prit le parti de confier à Roxelane les raiſons qui le retenoient. Je ferois, lui dit-il, mon bonheur de ne rien laiſſer manquer au vôtre ; mais nos mœurs. — Ce ſont des contes. — Nos loix. — Ce ſont des chanſons. — Les Prêtres. — De quoi ſe mêlent-ils ? — Le peuple & les ſoldats. — Que leur importe ! En ſeront-ils plus malheureux, quand vous m'aurez pour épouſe ? Vous avez bien peu d'amour, ſi vous avez ſi peu de courage ! Elle fit tant que Soliman eut honte d'être ſi timide. Il fait venir le Muphti, le Viſir, le Caïmacan, l'Aga de la mer & celui des Janiſſaires, & il leur dit : J'ai porté auſſi loin que je l'ai pu la gloire du Croiſſant ; j'ai

Digitized by Google

affermi la puiſſance & le repos de mon Empire, & je ne veux pour récompenſe de mes travaux que de jouir au gré de mes ſujets d'un bonheur dont ils jouiſſent tous. Je ne ſais quelle loi, qui ne nous vient pas du prophete, interdit aux Sultans les douceurs du lit nuptial ; je me vois par-là réduit à des eſclaves que je mépriſe, & j'ai réſolu d'épouſer une femme que j'adore. Préparez mon peuple à cet hymen. S'il l'approuve, je reçois ſon aveu comme un témoignage de ſa reconnoiſſance ; mais s'il oſoit en murmurer, vous lui direz que je le veux. L'aſſemblée reçut les ordres du Sultan dans un reſpectueux ſilence, & le peuple ſuivit cet exemple.

Soliman tranſporté de joie & d'amour, vint prendre Roxelane pour la mener à la Moſquée, & il diſoit tout bas en l'y conduiſant : Eſt-il poſſible qu'un petit nez retrouſſé renverſe les loix d'un Empire ?

Digitized by Google

# LE SCRUPULE,

## OU

## L'AMOUR MÉCONTENT DE LUI-MÊME.

LE Ciel ſoit loué, dit Beliſe en quittant le deuil de ſon époux : je viens de remplir un devoir bien affligeant & bien pénible ! il étoit temps que cela finit. Se voir livrée dès l'âge de ſeize ans à un homme que l'on ne connoît pas ; paſſer les plus beaux jours de ſa vie dans l'ennui, la diſſimulation, la ſervitude ; être l'eſclave & la victime d'un amour qu'on inſpire & qu'on ne ſauroit partager ; quelle épreuve pour la vertu ! Je l'ai ſubie, m'en voilà quitte. Je n'ai rien à me reprocher : car enfin je n'ai point aimé mon époux ; mais j'ai fait ſemblant de l'aimer, & cela eſt bien plus héroïque. Je lui ai été fidelle malgré ſa jalouſie ; en un mot, je l'ai pleuré : c'eſt, je crois, porter la bonté d'ame auſſi loin qu'elle peut aller. Enfin, rendue à moi-même, je ne dépends plus que de ma volonté, & ce n'eſt que d'aujourd'hui que je vais commencer à vivre. Ah ! que mon cœur va s'enflammer,

Digitized by Google

Digitized by Google

LE SCRUPULE

Digitized by Google

ſi quelqu'un parvient à me plaire ! Mais conſultons-nous bien avant que d'engager ce cœur, & ne courons, s'il eſt poſſible, ni le riſque de ceſſer d'aimer, ni celui de ceſſer d'être aimée. Ceſſer d'être aimée ! cela eſt difficile, reprit-elle, en conſultant ſon miroir ; mais ceſſer d'aimer eſt encore pis. Le moyen de feindre long-temps un amour qu'on ne ſent plus ? Je n'en aurois jamais la force. Quitter un homme après l'avoir pris, eſt une effronterie qui me paſſe ; & puis les plaintes, le déſeſpoir, les éclats d'une rupture ; tout cela eſt affreux. Aimons puiſque le ciel nous a donné un cœur ſenſible ; mais aimons pour toute la vie, & ne nous flattons point ſur ces goûts paſſagers, ces fantaiſies capricieuſes qu'on prend ſi ſouvent pour l'amour. J'ai le temps de choiſir & de m'éprouver : il ne s'agit, pour éviter toute ſurpriſe, que de me former une idée bien claire & bien préciſe de l'amour. J'ai lu que l'amour eſt une paſſion qui de deux ames n'en fait qu'une, qui les pénetre en même-temps & les remplit l'une de l'autre, qui les détache de tout, qui leur tient lieu de tout, & qui fait de leur bonheur mutuel leur ſoin & leur deſir unique. Tel eſt l'amour, ſans doute ; & d'après cette idée, il me ſera bien aiſé de diſtinguer en moi-même & dans les autres l'illuſion de la réalité.

Digitized by Google

Sa premiere épreuve se fit sur un jeune magistrat avec qui le partage de la succession de son époux l'avoit mise en relation. Le président de S... avec une figure aimable, un esprit cultivé, un caractere doux & sensible, étoit simple dans sa parure, naturel dans son maintien, modeste dans ses propos. Il ne se piquoit d'être connoisseur ni en équipages, ni en pompons. Il ne parloit point de ses chevaux aux femmes, ni de ses bonnes fortunes aux hommes. Il avoit tous les talents de son état sans ostentation, & tous les agréments d'un homme du monde sans ridicule. Il étoit le même au palais & dans la société: non qu'il opinât dans un soupé, ni qu'il plaisantât à l'audience; mais comme il n'affectoit rien, il n'étoit jamais déguisé.

Belise fut touchée d'un mérite si rare. Il avoit gagné sa confiance, il obtint son amitié, & sous ce nom le cœur va bien loin. La succession du mari de Belise étant réglée; me seroit-il permis, dit un jour le président à la veuve, de vous demander une confidence? vous proposez-vous de demeurer libre, ou le sacrifice de votre liberté fera-t-il encore un heureux? Non, Monsieur, lui dit-elle, j'ai trop de délicatesse pour faire jamais un devoir à personne de ne vivre que pour moi. Ce devoir seroit bien doux, reprit le galant

Digitized by Google

galant magiſtrat, & je crains bien que ſans votre aveu plus d'un amant ne ſe l'impoſe ! A la bonne heure, dit Beliſe, qu'on m'aime ſans y être obligé : c'eſt le plus flatteur de tous les hommages. — Cependant, Madame, je ne vous ſoupçonne point d'être coquette. — Oh ! vous auriez tort : j'ai la coquetterie en horreur ; — Mais vouloir être aimée ſans aimer ! — Et qui vous dit, Monſieur, que je n'aimerai point ? On ne prend point de ces réſolutions à mon âge. Je ne veux ni gêner ni être gênée : voilà tout. — Fort bien, vous voulez que l'engagement ceſſe où finira le penchant ? Je veux que l'un & l'autre ſoit éternel, & c'eſt pour cela que je veux éviter juſqu'à l'ombre de la contrainte. Je me ſens capable d'aimer toute ma vie en liberté ; mais à vous parler vrai, je ne répondrois pas d'aimer deux jours dans l'eſclavage.

Le préſident vit bien qu'il falloit ménager ſa délicateſſe, & ſe contenter avec elle de la qualité d'ami. Il eut la modeſtie de s'y réduire, & dès-lors tout ce que l'amour a de plus tendre fut mis en uſage pour la toucher. Il y parvint. Je ne vous dirai point par quels degrés la ſenſibilité de Beliſe étoit chaque jour plus émue ; qu'il vous ſuffiſe de ſavoir qu'elle en étoit au point où la ſageſſe en équilibre avec l'amour, n'attend plus qu'un léger effort pour laiſſer pencher la balance.



Digitized by Google

Ils en étoient là, & ils étoient tête-à-tête. Les yeux du préſident enflammés d'amour, dévoroient les charmes de Beliſe ; il preſſoit tendrement ſa main. Beliſe tremblante, reſpiroit à peine. Le préſident la ſollicitoit avec l'éloquence paſſionnée du deſir. Ah ! Préſident, lui dit-elle enfin, ſeriez-vous capable de me tromper ? A ces mots le dernier ſoupir de la pudeur ſembloit s'échapper de ſes levres. Non, Madame, lui dit-il, c'eſt mon cœur, c'eſt l'amour même qui vient de parler par ma bouche, & que je meure à vos pieds, ſi... Comme il tomboit aux pieds de Beliſe, ſon genou porta ſur une patte de *Joujou*, le chien favori de la jeune veuve. *Joujou* fit un cri de douleur. Ah ! Monſieur, que vous êtes mal-adroit, s'écria Beliſe avec un mouvement de colere ! Le Préſident rougit & fut déconcerté. Il prit *Joujou* dans ſon ſein, lui baiſa la patte offenſée, lui demanda mille fois pardon, & le pria de ſolliciter ſa grace. *Joujou* revenu de ſa douleur, rendit au Préſident ſes careſſes. Vous le voyez, Madame, il a le cœur bon : il me pardonne ; c'eſt un bel exemple pour vous. Beliſe ne répondit point. Elle étoit tombée dans une rêverie profonde & dans un ſérieux glacé. Il voulut d'abord prendre ce ſérieux pour un badinage ; & ſe remettre aux genoux de Beliſe pour l'appaiſer.

Digitized by Google

De grace, Monsieur, levez-vous, lui dit-elle : ces libertés me déplaisent, & je ne croyois pas y avoir donné lieu.

Qu'on s'imagine l'étonnement du Président. Il fut deux minutes confondu sans proférer une parole. Quoi! Madame, lui dit-il enfin, seroit-il possible qu'un accident aussi léger, m'eût attiré votre colere? Point du tout, Monsieur, mais je puis sans colere trouver mauvais qu'on soit à mes genoux : c'est une situation qui ne convient qu'aux amants heureux, & je vous estime trop pour vous soupçonner d'avoir osé prétendre à l'être. Je ne vois point, Madame, répliqua le Président avec émotion, en quoi un espoir fondé sur l'amour me rendroit moins estimable; mais oserai-je vous demander, puisque l'amour est un crime à vos yeux, quel est le sentiment que vous m'avez témoigné? De l'amitié, Monsieur, de l'amitié, & je vous prie très-fort de vous en tenir là. Je vous demande pardon, Madame, j'aurois juré que c'étoit autre chose; je vois bien que je ne m'y connois pas. — Cela se peut, Monsieur, bien d'autres que vous s'y trompent. Le Président ne put soutenir plus long-temps un caprice aussi étrange. Il sortit, le désespoir dans l'ame, & il ne fut point rappellé.

Dès que Belise fut seule, N'allois-je pas faire



Digitized by Google

une belle folie, dit-elle avec dépit ? J'ai vu le moment où ma foibleſſe cédoit à un homme que je n'aimois pas. On a bien raiſon de dire qu'on ne connoît rien moins que ſoi-même. J'aurois juré que je l'adorois, qu'il n'étoit rien dont je ne fuſſe diſpoſée à lui faire le ſacrifice ; point du tout : il lui arrive, ſans le vouloir, de faire du mal à mon petit chien, & cet amour ſi paſſionné fait place à la colere. Un chien me touche plus que lui, & je ne balance point à prendre parti pour ce petit animal contre l'homme du monde que je croyois aimer le plus ! N'eſt-ce point là un amour bien vif, bien ſolide & bien tendre ? Et voilà comme nous prenons nos idées pour des ſentiments, on s'eſt échauffé la tête, & l'on croit avoir le cœur enflammé : on part de-là pour faire toutes ſortes de ſottiſes ; l'illuſion ceſſe, le dégoût ſurvient ; il faut eſſuyer l'ennui d'être conſtante ſans amour, ou changer avec indécence. Oh ! mon cher *Joujou*, que ne te dois-je pas ? C'eſt toi qui m'as détrompée : ſans toi je ſerois peut-être en ce moment accablée de confuſion & déchirée de remords.

Soit que Beliſe aimât ou n'aimât point le Préſident, car ces ſortes de queſtions ne roulent guere que ſur l'équivoque des termes ; il eſt certain qu'à force de ſe dire qu'elle ne l'aimoit

Digitized by Google

pas, elle parvint à s'en convaincre ; & un jeune Militaire acheva bientôt de le lui perſuader.

Lindor venoit d'obtenir une compagnie de Cavalerie, au ſortir des Pages. La fraîcheur de la jeuneſſe, l'impatience du déſir, l'étourderie & la légéreté, qui ſont des graces à ſeize ans, & des ridicules à trente, rendirent intéreſſant aux yeux de Beliſe cet enfant bien né ; qui avoit l'honneur d'appartenir à la famille de ſon époux. Lindor s'aimoit beaucoup lui-même, comme de raiſon ; il voit qu'il étoit bien fait & d'une figure charmante. Il le diſoit quelquefois ; mais il rioit de ſi bon cœur après l'avoir dit ; il montroit en riant une bouche ſi fraîche & de ſi belles dents, qu'on pardonnoit ces naïvetés à ſon âge. Il mêloit d'ailleurs des ſentimens ſi fiers & ſi nobles aux enfantillages de l'amour-propre, que tout cela enſemble n'avoit rien que d'intéreſſant. Il vouloit avoir une jolie maîtreſſe, & un excellent cheval de bataille ; il ſe regardoit dans une glace faiſant l'exercice à la Pruſſienne. Il prioit Beliſe de lui prêter le *Sopha couleur de roſe*, & lui demandoit ſi elle avoit lu le *Polibe de Folard*. Il lui tardoit d'être au printemps pour avoir un habit délicieux en cas de paix, ou pour entrer en campagne s'il y avoit guerre. Ce mêlange de frivolité & d'héroïſme, eſt peut-être ce qu'il y a de



Digitized by Google

plus séduisant aux yeux d'une femme. Un pressentiment confus que cette jolie petite créature qui badine à une toilette, qui se caresse, qui se mire, va peut-être dans deux mois se précipiter à travers les batteries sur un escadron ennemi, ou grimper comme un Grenadier sur une breche minée; ce pressentiment donne aux gentillesses d'un petit-maître un caractere de merveilleux qui étonne & qui attendrit : mais la fatuité ne sied qu'à la jeunesse militaire. C'est un avis que je donne en passant aux petits-maîtres de tous états.

Belise fut donc sensible aux graces naïves & légeres de Lindor. Il s'étoit passionné pour elle dès la premiere visite. Un jeune Page est pressé d'aimer. Ma belle cousine, lui dit-il un jour (car il la nommoit ainsi à cause de leur alliance), je ne demande au Ciel que deux choses : de faire mes premieres armes contre les Anglois & avec vous. Vous êtes un étourdi, lui dit-elle, & je vous conseille de ne désirer ni l'un ni l'autre : l'un n'arrivera peut-être que trop tôt, & l'autre n'arrivera jamais. — Jamais! cela est bien fort, ma belle cousine. Mais je m'attendois à cette réponse : elle ne me rebute point. Tenez, je gage qu'avant ma seconde campagne, vous cesserez d'être cruelle. A présent que je n'ai pour

Digitized by Google

moi que mon âge & ma figure, vous me traitez comme un enfant; mais quand vous aurez entendu dire : Il s'eſt trouvé à telle affaire, ſon régiment a donné dans telle occaſion ; il s'eſt diſtingué, il a pris un poſte, il a couru mille dangers ; c'eſt alors que votre petit cœur palpitera de crainte, de plaiſir, peut-être d'amour, que ſait-on ; ſi j'étois bleſſé, par exemple ! Oh ! cela eſt bien touchant ! Pour moi ſi j'étois femme je voudrois que mon amant eût été bleſſé à la guerre. Je baiſerois ſes cicatrices, je trouverois une volupté infinie à les compter. Ma belle couſine, je vous montrerai les miennes. Vous n'y tiendrez pas. — Allez jeune fou, faites votre devoir en galant homme, & ne m'affligez point par des préſages qui font trembler. — Voyez-vous ſi je n'ai pas dit vrai ? Je vous fais trembler d'avance. Ah ! la ſeule idée vous touche, que ſera la réalité ? Çà, ma belle couſine, vous pouvez vous fier à moi, ne me donnerez-vous point quelque à compte ſur les lauriers que je vais cueillir ?

C'étoit tous les jours de ſemblables folies. Beliſe qui faiſoit ſemblant d'en rire, n'en étoit pas moins ſenſiblement touchée ; mais cette vivacité qui faiſoit tant d'impreſſion dans ſon ame, empêchoit Lindor de s'en appercevoir. Il n'é-



Digitized by Google

toit ni assez éclairé, ni assez attentif pour observer en elle les gradations du sentiment, & pour en tirer avantage. Ce n'est pas qu'il ne fût aussi entreprenant que la politesse l'exige; mais un regard l'intimidoit, & la crainte de déplaire balançoit en lui l'impatience d'être heureux. Aussi deux mois se passerent-ils en légeres tentatives sans aucun succès décidé. Cependant leur amour mutuel s'animoit de plus en plus; & quelque foible que fût la résistance de Belise, elle en étoit lasse elle-même, lorsque le signal de la guerre vint donner l'alarme aux amours.

A ce signal terrible tous leurs travaux sont suspendus: l'un s'envole sans attendre la réponse au billet le plus galant; l'autre manque au rendez-vous où l'on devoit le couronner: c'est une révolution générale dans tout l'empire des plaisirs.

Lindor eut à peine le temps de prendre congé de Belise. Elle s'étoit reproché cent fois les rigueurs qu'elle n'avoit pas. Ce pauvre enfant, disoit-elle, m'aime de toute son ame: rien de plus naturel ni de plus tendre que l'expression de ses sentimens. Il est fait à peindre; il est beau comme le jour; il est étourdi: qui ne l'est pas à son âge? mais il a le cœur excellent. Il ne tient qu'à lui de s'amuser: il trouveroit peu de cruelles; cepen-

Digitized by Google

dant il ne voit que moi, il ne reſpire que pour moi, & je le traite avec une hauteur. Je ne ſais pas comment il y tient. J'avoue que ſi j'étois à ſa place, je laiſſerois bien vîte cette Beliſe ſi ſévere s'ennuyer avec ſa vertu ; car enfin la ſageſſe eſt bonne quelquefois, mais toujours de la ſageſſe ! Comme elle faiſoit ces réflexions, on vint lui dire que les négociations de la paix étoient rompues, & que les officiers avoient ordre de rejoindre leurs corps ſans différer d'un ſeul inſtant. A cette nouvelle tout ſon ſang ſe gela dans ſes veines. Il va partir, s'écria-t-elle le cœur ſaiſi & pénétré ! Il va ſe battre, il va mourir peut-être, & je ne le verrai plus ! Lindor arrive en uniforme. Je viens vous dire adieu, ma belle couſine : je pars ; nous allons nous voir de près avec l'ennemi. La moitié de mes vœux eſt remplie, & j'eſpere qu'à mon retour vous remplirez l'autre moitié. Je vous aime bien, ma belle couſine ! ſouvenez-vous un peu de votre petit couſin : il reviendra fidele, il vous en donne ſa parole. S'il eſt tué il ne reviendra pas ; mais on vous remettra ſa bague & ſa montre. Vous voyez ce petit chien d'émail ? Il vous retracera mon image, ma fidélité, ma tendreſſe, & vous le baiſerez quelquefois. En prononçant ces dernieres paroles il ſourioit tendrement, & ſes yeux

Digitized by Google

étoient mouillés de larmes. Beliſe qui ne pouvoit plus retenir les ſiennes, lui dit de l'air du monde le plus affligé : Vous nous quittez bien gaiement, Lindor ! Vous dites que vous m'aimez ; ſont-ce là les adieux d'un amant ? Je croyois qu'il étoit affreux de s'éloigner de ce qu'on aime. Mais il n'eſt pas tems de vous faire des reproches : venez, embraſſez-moi. Lindor tranſporté, uſa de cette permiſſion juſqu'à la licence, & Beliſe ne s'en fâcha point. Et à quand votre départ, lui dit-elle ? — Tout-à-l'heure. — Tout-à-l'heure ? Quoi ! vous ne ſoupez point avec moi ! — Cela eſt impoſſible. — J'avois mille choſes à vous dire. — Dites-les-moi bien vîte : mes chevaux m'attendent. — Vous êtes bien cruel de me refuſer une ſoirée ! — Ah ! ma belle couſine, je vous donnerois ma vie ; il y va de mon honneur ; mes heures ſont comptées ; il faut que j'arrive à la minute. Songez, s'il y avoit une affaire & que je n'y fuſſe point, je ſerois perdu : votre petit couſin ne ſeroit pas digne de vous. Laiſſez-moi vous mériter.

Beliſe l'embraſſa de nouveau en le baignant de ſes larmes. Allez, lui dit-elle, je ſerois au déſeſpoir de vous attirer un reproche : votre bonheur m'eſt auſſi cher que le mien. Soyez ſage, ne vous expoſez qu'autant que le devoir

Digitized by Google

l'exige, & revenez tel que je vous vois. Vous ne me donnez pas le tems de vous en dire davantage ; mais nous nous écrirons : adieu. — Adieu, ma belle coufine. — Adieu, adieu, mon cher enfant.

C'eſt ainſi que parmi nous la galanterie eſt l'ame du point d'honneur qui eſt celle de nos armées. Nos femmes n'ont pas beſoin d'aller au-devant de nos guerriers pour les renvoyer au combat ; mais le mépris dont elles accablent un lâche, & l'accueil qu'elles font aux hommes courageux, rendent leurs amans intrépides.

Beliſe paſſa la nuit dans la plus profonde douleur : ſon lit fut baigné de ſes larmes. Le jour ſuivant, elle écrivit à Lindor : tout ce qu'une ame tendre & délicate peut inſpirer de plus touchant étoit exprimé dans ſa lettre. O vous qu'on éleve ſi mal ! qui vous apprend à ſi bien écrire ? la nature ſe plait-elle à nous humilier en vous vengeant ?

Lindor dans ſa réponſe pleine de feu & de déſordre, exprimoit tour-à-tour les deux paſſions de ſon ame, l'ardeur militaire & l'amour. L'impatience de Beliſe ne lui laiſſa aucun repos qu'elle n'eût reçu cette réponſe. Leur relation s'établit & ſe ſoutint ſans interruption la moitié de la campagne ; & la derniere lettre qu'on écrivoit,

Digitized by Google

étoit toujours la plus vive ; la derniere qu'on attendoit, toujours la plus desirée. Lindor, pour son malheur, eut un confident jaloux. Tu es enchanté, lui dit celui-ci, de la passion que tu inspires ? Si tu savois à quoi tout cela tient ! Je connois les femmes. Veux-tu faire une épreuve sur celle que tu aimes ? Ecris-lui que tu as perdu un œil ; je gage qu'elle te conseille de prendre patience & de l'oublier. Lindor bien sûr de son triomphe, consentit à cette épreuve ; & comme il ne savoit pas mentir, son ami dicta cette lettre. Belise fut au désespoir : l'image de Lindor vint s'offrir à son esprit, mais avec un œil de moins. Cette grande mouche noire le rendoit méconnoissable. Quel dommage ! disoit elle en soupirant. Ses deux yeux étoient si beaux ! les miens les rencontroient avec tant de plaisir ! L'amour s'y peignoit avec tant de charmes ! Mais il n'en est que plus intéressant, & je dois l'en aimer davantage. Il doit être désolé : il tremble sur-tout de m'en paroître moins aimable. Ecrivons-lui pour le rassurer, pour le consoler, s'il est possible. C'étoit la premiere fois que Belise avoit été obligée de se dire : *écrivons-lui*. Sa lettre fut froide malgré elle : elle s'en apperçut, la déchira, l'écrivit de nouveau. Les expressions étoient assez fortes ; mais le tour en étoit con-

Digitized by Google

traînt & le ſtyle recherché. Cette mouche noire à la place d'un bel œil lui offuſquoit l'imagination & lui glaçoit le ſentiment. Hé ! ceſſons de nous flatter, dit-elle, en déchirant une ſeconde fois ſa lettre : ce pauvre enfant n'eſt plus aimé : un œil perdu bouleverſe mon ame. J'ai voulu faire l'héroïne, je ſuis une femmelette : n'affectons point des ſentimens au-deſſus de mon caractere. Lindor ne mérite pas qu'on le trompe. Il compte ſur une ame généreuſe & ſenſible ; ſi je ne le ſuis pas aſſez pour l'aimer encore, je dois l'être aſſez pour le déſabuſer : ſon mépris deviendra ma peine. Je ſuis déſolée, lui écrivit-elle, & bien plus à plaindre que vous : vous n'avez perdu qu'un agrément, & je vais perdre votre eſtime comme j'ai perdu la mienne. Je me croyois digne de vous aimer & d'être aimée de vous ; je ne le ſuis plus : mon cœur ſe flattoit d'être au-deſſus des événements ; un ſeul accident m'a changée. Conſolez-vous, Monſieur : vous aurez toujours de quoi plaire à une femme raiſonnable ; & après l'humiliant aveu que je viens de vous faire, vous n'avez plus à me regretter.

Lindor fut au déſeſpoir à la lecture de ce billet : le *Monſieur* ſur-tout lui parut une injure atroce. *Monſieur* ! s'écrioit-il. Ah ! la perfide ! Son petit couſin, *Monſieur* ! On donne du *Monſieur* à un

Digitized by Google

borgne. Il alla trouver ſon ami. Je te l'avois bien dit, mon cher, lui dit le confident. Voilà le moment de te venger; ſi tu n'aimes mieux attendre la fin de la campagne pour ménager à ton héroïne le plaiſir de la ſurpriſe. Non, je veux la confondre dès aujourd'hui, lui dit le malheureux Lindor. Il lui écrivit donc qu'il étoit enchanté de l'avoir éprouvée, que *Monſieur* avoit encore ſes deux yeux, mais que ces yeux ne la verroient plus que comme la plus ingrate de toutes les femmes. Beliſe fut anéantie, & prit dès ce moment le parti de renoncer au monde & de s'enſévelir à la campagne. Allons végéter, diſoit-elle, je ne ſuis bonne qu'à cela.

Dans le voiſinage de cette campagne étoit une eſpece de Philoſophe dans la vigueur de l'âge, qui après avoir joui de tout pendant ſix mois de l'année à la ville, venoit jouir ſix mois de lui-même dans une ſolitude voluptueuſe. Il rendit ſes devoirs à Beliſe. Vous avez, lui dit-elle, la réputation d'être ſage; dites-moi quel eſt votre plan de vie? De plan, Madame, je n'en eus jamais, répondit le Comte de P. Je fais tout ce qui m'amuſe, je recherche tout ce que j'aime, & j'évite avec ſoin ce qui m'ennuye ou me déplaît. — Vivez-vous ſeul? Voyez-vous du monde? — je vois quelquefois notre Paſteur à

Digitized by Google

à qui j'enſeigne la morale ; je cauſe avec des Laboureurs plus inſtruits que tous nos Savants ; je donne le bal à de petites Villageoiſes les plus jolies du monde, je fais pour elles des lotteries de dentelles & de rubans, & je marie les plus amoureuſes. Quoi ! dit Beliſe avec étonnement, ces gens-là connoiſſent l'amour ? — Mieux que nous, Madame, mieux que nous cent fois. Ils s'aiment comme des tourterelles : ils me donnent appétit d'aimer. — Vous avouerez cependant que cela aime ſans délicateſſe. — Hé ! Madame, la délicateſſe eſt un rafinement de l'art ; ils ont l'inſtinct de la nature, & cet inſtinct les rend heureux. On parle d'amour à la ville, on ne le fait que dans le champs. Ils ont en ſentiment ce que nous avons en eſprit. J'ai eſſayé comme un autre d'aimer & d'être aimé dans le monde ; le caprice, les convenances arrangent & dérangent tout : une liaiſon n'eſt qu'une rencontre. Ici le penchant fait le choix : vous verrez dans les jeux que je leur donne, comme ces cœurs ſimples & tendres ſe cherchent ſans le ſavoir, & s'attirent tour-à-tour. Vous me faites, reprit Beliſe, un tableau de la campagne auquel je ne m'attendois pas. On dit ces gens là ſi à plaindre ! — Ils l'étoient, Madame, il y a quelques années ; mais j'ai le ſecret de rendre leur con-

Digitized by Google

dition plus douce. — Oh ! vous me direz votre ſecret, interrompit Beliſe avec vivacité ; je veux auſſi en faire uſage. — Il ne tient qu'à vous. Le voici : J'ai quarante mille livres de rente ; j'en dépenſe dix ou douze à Paris dans les deux ſaiſons que j'y paſſe, huit ou dix dans ma maiſon de campagne, & par cette économie, j'ai vingt mille livres à perdre ſur les échanges que je fais. — Et quels échanges faites-vous ? — J'ai des champs bien cultivés, des prairies bien arroſées, des vergers clos & plantés avec ſoin. — Hé-bien ? — Hé-bien, Lucas, Blaiſe, Nicolas, mes voiſins & mes bons amis, ont des terreins en friche ou appauvris ; ils n'ont pas de quoi les cultiver ; je leur cede les miens troc pour troc ; & la même étendue de terrein qui les nourriſſoit à peine, les enrichit dans deux moiſſons. La terre ingrate ſous leurs mains devient fertile dans les miennes. Je lui choiſis la ſemence, le plant, l'engrais, la culture qui lui convient, & dès qu'elle eſt en bon état, je penſe à un nouvel échange : ce ſont là mes amuſements. Cela eſt charmant, s'écria Beliſe ! vous ſavez donc l'agriculture ? — Un peu, Madame ; je m'en inſtruis, je confronte la théorie des Savants avec l'expérience des Laboureurs ; je tâche de corriger ce que je vois de défectueux dans les ſpéculations des

Digitized by Google

des uns & dans la pratique des autres : c'eſt une étude amuſante. — Oh ! je le crois, & je veux m'y livrer auſſi. Comment donc ? Mais vous devez être adoré dans ces cantons ; ces pauvres laboureurs doivent vous regarder comme leur pere. — Oui, Madame, nous nous aimons beaucoup. — Je ſuis heureuſe, Monſieur le Comte, que le hazard m'ait procuré un voiſin tel que vous ! Voyons-nous ſouvent, je vous prie : je veux ſuivre vos travaux, prendre votre méthode, & devenir votre rival dans le cœur de ces bonnes gens. — Vous n'aurez, Madame, ni rivaux ni rivales par-tout où vous voudrez plaire, & lors même que vous ne le voudrez pas.

Telle fut leur premiere entrevue ; & dès ce moment, voilà Beliſe villageoiſe, toute occupée de l'agriculture, converſant avec ſes fermiers ; & ne liſant que la *Maiſon Ruſtique*. Le Comte l'invita à l'une des fêtes qu'il donnoit les jours conſacrés au repos, & la préſenta à ſes Payſans comme une nouvelle bienfaictrice, ou plutôt comme leur Souveraine. Elle fut témoin de l'amour & du reſpect qu'ils avoient pour lui. Ces ſentiments ſe communiquent : ils ſont ſi naïfs & ſi tendres ! C'eſt le plus ſublime de tous les éloges, & Beliſe en fut touchée au point d'en être jalouſe ; mais que cette jalouſie étoit loin



Digitized by Google

de la haine ! Il faut avouer, disoit-elle, qu'ils ont bien raison de l'aimer. Indépendamment de ses bienfaits, personne au monde n'est plus aimable.

Il s'établit dès ce jour entr'eux la liaison la plus intime, & en apparence la plus philosophique. Leurs entretiens ne rouloient que sur l'étude de la nature, sur les moyens de rajeunir cette terre notre vieille nourrice, qui s'épuise pour ses enfants. La botanique leur indiquoit les plantes salutaires aux troupeaux & celles qui leur étoient pernicieuses; la méchanique leur donnoit des forces pour élever les eaux à peu de frais sur les collines altérées, & pour soulager le travail des animaux destinés au labourage; l'histoire naturelle leur apprenoit à calculer les inconvéniens & les avantages économiques dans le choix de ces animaux laborieux. La pratique confirmoit ou corrigeoit leurs observations, & on faisoit les expériences en petit, afin de les rendre moins coûteuses. Le jour du repos revenoit, & les jeux suspendoient les études.

Belise & le philosophe se mêloient aux danses de ces villageois. Belise s'apperçut avec surprise qu'aucun d'eux ne s'occupoit d'elle. Vous allez, dit-elle à son ami, me soupçonner d'une coquetterie bien étrange; mais je ne veux rien vous

Digitized by Google

dissimuler. On m'a dit cent fois que j'étois jolie; j'ai par-dessus ces payſannes l'avantage de la parure ; cependant je ne vois dans les yeux des jeunes payſans aucunes traces d'émotion à ma vue. Ils ne penſent qu'à leurs compagnes ; ils n'ont des ames que pour elles. Rien n'eſt plus naturel, Madame, lui dit le Comte, le délir ne vient jamais ſans quelque lueur d'eſpérance ; & ces gens-là ne vous trouvent belle que comme ils trouvent belles les étoiles & les fleurs. Vous me ſurprenez, dit Beliſe, eſt-ce l'eſpérance qui rend ſenſible ? — Non, mais elle dirige la ſenſibilité. — On n'aime donc qu'avec l'eſpoir de plaire ? — Non vraiment, Madame ; & ſans cela qui pourroit ne pas vous aimer ? Un philoſophe eſt donc galant, reprit Beliſe avec un ſourire ? — Je ſuis vrai, Madame, & ne ſuis point philoſophe ; mais ſi je méritois ce nom, je n'en ſerois que plus ſenſible : un vrai philoſophe eſt homme & fait gloire de l'être. La ſageſſe ne contredit la nature que lorſque la nature a tort. Beliſe rougit, le Comte ſe troubla, & ils furent quelque temps les yeux baiſſés ſans oſer rompre le ſilence. Le Comte voulut renouer l'entretien ſur les charmes de la campagne ; mais leurs propos furent confus, entrecoupés & ſans ſuite : on ne ſavoit plus ce qu'on avoit dit, encore moins ce



Digitized by Google

qu'on alloit dire. Ils se quittèrent enfin, l'une rêveuse, l'autre distrait, & craignant tous deux d'en avoir trop dit.

La jeunesse des villages voisins s'assembla le lendemain pour leur donner une fête : la gaieté en faisoit l'ornement. Belise en fut enchantée ; mais le dénouement la surprit. Le Magister avoit fait des chansons à la louange de Belise & du Comte, & les couplets disoient que Belise étoit l'ormeau, & que le Comte étoit le lierre. Celui-ci ne savoit s'il devoit leur imposer silence, ou prendre la chose en badinant ; mais Belise en fut offensée. Je vous demande pardon pour eux ; Madame, lui dit le Comte en la ramenant : ces bonnes gens disent ce qu'ils pensent, ils n'en savent pas davantage. Je les aurois fait taire, si j'avois eu le courage de les affliger. Belise ne lui répondit rien, & il se retira pénétré de douleur de l'impression qu'avoit fait sur elle cet innocent badinage.

Que je suis malheureuse, dit Belise après le départ du Comte ! Voilà encore un homme que e vais aimer. Cela est si clair que ces paysans s'en apperçoivent : ce sera comme avec les autres, un feu léger, une étincelle. Non, je ne veux plus le voir : il est honteux de vouloir inspirer une passion, quand on n'en est pas susceptible.

Digitized by Google

Le Comte ſe livreroit à moi ſans réſerve & de la meilleure foi : c'eſt un homme reſpectable dont je ferois le malheur ſi je venois à m'en détacher. Le lendemain il envoya ſavoir ſi elle étoit viſible. — Quel parti prendre ? ſi je le refuſe aujourd'hui, il faudra le recevoir demain ; ſi je perſiſte à ne plus le voir, que va-t-il penſer de ce changement ? Qu'a-t-il fait qui ait pu me déplaire ? Lui laiſſerai-je croire que je me défie de lui ou de moi ? Après-tout, qui m'aſſure qu'il m'aime ? & quand il m'aimeroit, ſuis-je obligée de l'aimer ? Je lui ferai entendre raiſon, je lui peindrai mon caractere, il m'en eſtimera davantage : il faut le voir. Le Comte vint.

Je vais bien vous ſurprendre, lui dit-elle ; j'ai été ſur le point de rompre avec vous. — Avec moi, Madame ! & pourquoi ? quel eſt mon crime ? — D'être aimable & dangereux. Je vous déclare que je ſuis venue chercher le repos ; que je ne crains rien tant que l'amour ; que je ne ſuis pas faite pour un engagement ſolide ; que j'ai l'ame la plus légere, la plus inconſtante qui fût jamais ; que je mépriſe les goûts paſſagers, & que je n'ai pas un aſſez grand fonds de ſenſibilité pour en avoir de durables. Voilà mon caractere ; je vous en avertis. Je réponds de moi pour l'amitié ; mais pour l'amour il n'y faut pas compter ;

& afin de n'avoir aucun reproche à me faire, je ne veux abſolument ni en inſpirer ni qu'on m'en inſpire. Votre ſincérité encourage la mienne, lui répondit le Comte; vous allez me connoître à mon tour. J'ai pris pour vous, ſans m'en douter & ſans le vouloir, l'amour le plus tendre & le plus violent : c'eſt ce qui pouvoit m'arriver de plus heureux, & je m'y livre de tout mon cœur, quoi que vous puiſſiez m'annoncer. Vous vous croyez légere & inconſtante, il n'en eſt rien. Je crois connoître mieux que vous le caractere de votre ame. — Non, Monſieur, je me ſuis éprouvée, & vous allez en juger. Elle lui raconta l'hiſtoire du Préſident & celle du jeune Page. Vous les aimiez, Madame, vous les aimiez : vous vous êtes découragée mal-à-propos. Votre colere contre le Préſident étoit ſans conſéquence : le premier mouvement eſt toujours pour le chien, mais le ſecond eſt pour l'amant; ainſi l'a voulu la nature. Le refroidiſſement de votre amour pour le Page n'auroit pas été plus durable : un œil de moins produit toujours cet effet; mais peu-à-peu on s'y accoutume. Quant à la durée d'une paſſion, il faut être juſte. Quel eſt l'inſenſé qui exige l'impoſſible? Je deſire ardemment de vous plaire, j'en ferai ma félicité; mais ſi votre penchant pour moi venoit à s'affoiblir, ce ſeroit un mal-

Digitized by Google

heur, ce ne seroit pas un crime. Hé quoi ! parce qu'il n'est point dans la vie de plaisir sans mélange, faut-il se priver de tout, renoncer à tout ? Non, Madame, il faut tirer parti de ce qu'on a de bon, se pardonner à soi-même & aux autres ce qui est moins bien ou ce qui est mal. Nous menons ici une vie douce & tranquille, l'amour nous manque, il peut l'embellir : laissons le faire, s'il s'en va, l'amitié nous reste ; & quand la vanité ne s'en mêle point, l'amitié qui survit à l'amour en est bien plus douce, plus intime & plus tendre. — En vérité, Monsieur, voilà une morale bien étrange ! — Elle est simple & naturelle, Madame, Je ferois des romans tout comme un autre ; mais la vie n'est pas un roman : nos principes comme nos sentiments doivent être pris dans la nature. Rien n'est plus facile que d'imaginer des prodiges en amour ; mais tous ces héros n'existent que dans la tête des auteurs : ils disent ce qu'ils veulent ; nous faisons ce que nous pouvons. C'est un malheur sans doute, de cesser de plaire, c'en est un plus grand de cesser d'aimer ; mais le comble du malheur, c'est de passer sa vie à se craindre & à se combattre. Fiez-vous à vous-même, Madame, & daignez vous fier à moi. Il est assez cruel de ne pouvoir pas aimer toujours, sans se condamner à n'aimer jamais. Imitons nos villa-



Digitized by Google

geois : ils n'examinent pas s'ils s'aimeront long-temps, il leur ſuffit de ſentir qu'ils s'aiment. Je vous étonne? Vous avez été élevée dans le pays des chimeres. Croyez-moi, vous êtes bien née; revenez à la vérité, laiſſez-vous guider par la nature : elle vous conduira beaucoup mieux qu'un art qui ſe perd dans le vuide, & qui réduit le ſentiment à rien à force de l'analyſer.

Si Beliſe ne fut point perſuadée, elle fut bien moins affermie dans ſa premiere réſolution; & dès que la raiſon chancelle, il eſt aiſé de la renverſer. Celle de Beliſe ſuccomba ſans peine, & jamais un amour mutuel ne rendit deux cœurs plus heureux. Livrés l'un à l'autre en liberté, ils oublioient l'univers, ils s'oublioient eux-mêmes : toutes les facultés de leurs ames réunies en une ſeule, ne formoient plus qu'un tourbillon de feu dont l'amour étoit le centre, dont le plaiſir étoit l'aliment.

Cette premiere ardeur ſe ralentit, & Beliſe en fut alarmée; mais le Comte la raſſura. On revint aux amuſemens champêtres. Beliſe trouva que la nature s'étoit embellie, que le ciel étoit plus ſerein & la campagne plus riante; les jeux des villageois lui plaiſoient davantage : ils lui rappelloient un ſouvenir délicieux. Leur travaux l'intéreſſoient beaucoup plus : Mon amant, diſoit-elle

Digitized by Google

en elle-même, eſt le dieu qui les encourage; ſon humanité, ſa bienfaiſance ſont comme des ruiſſeaux qui fertiliſent ces champs. Elle aimoit à s'entretenir avec les Laboureurs des bienfaits que répandoit ſur eux ce mortel qu'ils appelloient leur pere. L'amour lui rendoit perſonnel tout le bien qu'on diſoit de lui. Elle paſſa ainſi toute la belle ſaiſon à l'aimer, à l'admirer, à lui voir faire des heureux, & à le rendre heureux elle-même.

Beliſe avoit propoſé au Comte de paſſer l'hiver loin de la ville, & il lui avoit répondu en ſouriant: Je le veux bien. Mais dès que la campagne commença à ſe dépouiller, que la promenade fut interdite, que les jours furent pluvieux, les matinées froides, & les ſoirées longues, Beliſe ſentit avec amertume que l'ennui s'emparoit de ſon ame, & qu'elle deſiroit de revoir Paris. Elle en fit l'aveu à ſon amant avec ſa franchiſe ordinaire. Je vous l'avois prédit; vous n'avez pas voulu me croire: l'événement ne juſtifie que trop la mauvaiſe opinion que j'avois de moi-même. — Quel eſt donc cet événement? — Ah! mon cher Comte, puiſqu'il faut vous le dire je m'ennuie: je ne vous aime plus. Vous vous ennuyez, cela eſt poſſible; lui répondit le Comte avec un ſourire; mais vous ne m'en aimez pas moins; c'eſt la campagne que vous n'aimez plus.

Digitized by Google

— Hé ! Monsieur, pourquoi me flatter ? tous les lieux, tous les temps sont agréables avec ce que l'on aime. — Oui, dans les romans, je vous l'ai déjà dit ; mais non pas dans la nature. Vous avez beau dire, insista Belise ; je sens très bien qu'il y a deux mois que j'aurois été heureuse avec vous dans un désert. — Sans doute, Madame : telle est l'ivresse d'une passion naissante ; mais ce premier feu n'a qu'un temps. L'amour heureux se calme & se modere : l'ame dès-lors moins agitée commence à devenir sensible aux impressions du dehors : on n'est plus seul dans le monde ; on éprouve le besoin de se distraire & de s'amuser. — Ah ! Monsieur, à quoi réduisez-vous l'amour ? — A la vérité, ma chere Belise. — Au néant, mon cher Comte, au néant. Vous cessez de me suffire, j'ai donc cessé de vous aimer. — Non tout ce que j'adore, non, je n'ai point perdu votre cœur, & je vous serai toujours cher. — Toujours cher : oui, sans doute ; mais comment ? — Comme je veux l'être. — Ah ! je sens trop mon injustice pour me la dissimuler — Non Madame, vous n'êtes point injuste. Vous m'aimez assez : j'en suis content, & je ne veux pas être aimé davantage. Serez-vous plus difficile que moi ? — Oui, Monsieur : je ne me pardonnerai jamais d'avoir pu m'ennuyer avec l'homme du

Digitized by Google

monde le plus aimable. — Et moi, Madame, & moi qui ne me vante de rien, je m'ennuie auſſi par fois avec la plus adorable de toutes les femmes, & je me le pardonne. — Quoi! Monſieur, vous vous ennuyez avec moi? — Avec vous-même; & je ne laiſſe pas de vous aimer plus que ma vie. Etes-vous contente? — Allons, Monſieur, retournons à Paris. — Oui, Madame, j'y conſens; mais ſouvenez-vous que le mois de Mai, nous retrouvera à la campagne. — Je n'en crois rien. — Je vous l'aſſure, & plus amoureux que jamais.

Beliſe, de retour à la ville, commença par ſe livrer à tous les amuſemens que l'hiver raſſemble, avec une avidité qu'elle croyoit inſatiable. Le Comte de ſon côté s'abandonna au torrent du monde, mais avec moins de vivacité. Peu-à-peu l'ardeur de Beliſe ſe ralentit. Les ſoupés lui paroiſſoient longs; elle s'ennuyoit au ſpectacle. Le Comte avoit ſoin de la voir rarement; ſes viſites étoient courtes, & il prenoit les heures où elle étoit environnée d'une foule d'adorateurs. Elle lui demanda un jour tout bas: Que vous ſemble de Paris! — Tout m'y amuſe & rien ne m'y attache. — Pourquoi ne venez-vous pas ſouper avec moi? — Vous m'avez tant vu, Madame! Je ſuis diſcret: le monde a ſon tour; j'aurai

Digitized by Google

le mien. — Vous êtes donc toujours persuadé que je vous aime ? — Je ne parle jamais d'amour à la ville. Que pensez-vous, Madame, du nouvel Opéra, poursuivit-il à haute voix ? Et la conversation devint générale.

Belise comparoit toujours le Comte à ce qu'elle voyoit de mieux, & toujours la comparaison concluoit à son avantage. Personne, disoit-elle, n'a cette candeur, cette simplicité, cette égalité de caractere ; personne n'a cette bonté d'ame & cette élévation de sentimens. Quand je me rappelle nos entretiens, tous nos jeunes gens ne me semblent que des perroquets bien instruits. Il a bien raison de douter qu'on cesse de l'aimer après l'avoir connu ! Mais non, ce n'est pas l'estime qu'il a de lui-même, c'est l'estime qu'il a de moi qui lui donne cette confiance. Que je serois heureuse si elle étoit fondée ! Telles étoient les réflexions de Belise ; & plus elle sentoit renaître son inclination pour lui, plus elle se trouvoit bien avec elle-même. Enfin le desir de le voir devint si pressant, qu'elle ne put résister à celui de lui écrire. Il se rendit auprès d'elle ; & l'abordant avec un sourire : Quoi, Madame, lui dit-il, un tête-à-tête ! vous m'exposez à faire des jaloux. Personne, Monsieur, n'a droit de l'être, lui dit Belise ; & vous savez que je n'ai plus que des

Digitized by Google

amis. Mais vous, ne craignez-vous pas d'inquiéter quelque nouvelle conquête ? Je n'en ai fait qu'une en ma vie, répondit le Comte ; elle m'attend à la campagne, & j'irai la voir ce printems. — Elle seroit à plaindre si elle étoit à la ville : vous y êtes si occupé, qu'elle risqueroit d'être négligée. — Elle s'y amuseroit, Madame, & n'y penseroit pas à moi. Laissons-là les détours, reprit-elle : pourquoi vous vois-je si rarement & si peu ? — Pour vous laisser jouir en liberté de tous les plaisirs de votre âge. — Vous ne serez jamais de trop, Monsieur : ma maison est la vôtre ; regardez-la comme telle, j'en serai flattée, je le desire, & j'ai acquis le droit de l'exiger. Non, Madame, n'exigez rien ; je serois au désespoir de vous déplaire : mais permettez-moi de ne vous revoir qu'au retour de la belle saison. Cette obstination la piqua vivement. Allez, Monsieur, lui dit-elle avec dépit, allez chercher des plaisirs où je ne serai pas, j'ai mérité votre inconstance. Dès ce jour elle n'eut pas un moment de repos : elle s'informoit de ses démarches ; elle le cherchoit & le suivoit des yeux aux promenades & aux spectacles ; les femmes qu'il voyoit lui devinrent odieuses ; elle ne cessoit de questionner ses amis. L'hiver lui parut d'une longueur mortelle, quoiqu'on ne fût encore qu'au commen-

Digitized by Google

cement du mois de Mars. Quelques beaux jours étant venus, il faut, dit-elle, que je le confonde & que je me juſtifie. J'ai tort juſqu'à préſent ; il a ſur moi cet avantage ; mais demain il ne l'aura plus. Elle le fit prier de ſe rendre chez elle : tout étoit prêt pour le départ. Le Comte arrive. Donnez-moi la main, lui dit Beliſe, pour monter dans mon carroſſe. Où allons-nous donc, Madame, lui dit-il ? — Nous ennuyer à la campagne. A ces mots, le Comte fut tranſporté de joie. Beliſe au mouvement de la main qui la ſoutenoit, s'apperçut du ſaiſiſſement & de l'émotion qu'elle faiſoit naître. O mon cher Comte ! lui dit-elle en preſſant cette main qui trembloit ſous la ſienne, que ne vous dois-je pas ? Vous m'avez appris à aimer, vous m'avez convaincue que j'en étois capable ; & en m'éclairant ſur mes ſentiments, vous m'avez fait la plus douce des violences : vous m'avez forcée à m'eſtimer moi-même & à me croire digne de vous. L'amour eſt content. Je n'ai plus de ſcrupule, & je ſuis heureuſe.

Digitized by Google

Digitized by Google

LES QUATRE FLACONS

Digitized by Google

# LES QUATRE FLACONS, OU LES AVENTURES D'ALCIDONIS DE MÉGARE.

J'AI grand regret à la Féerie. C'étoit pour les imaginations vives une source de plaisirs innocents, & la maniere la plus honnête de faire d'agréables songes. Aussi les climats de l'Orient étoient-ils peuplés autrefois de Génies & de Fées. Les Grecs les regardoient comme des intelligences médiatrices entre les hommes & les Dieux : témoin le Démon familier de Socrate, témoin la Fée qui protégeoit Alcidonis, comme je vais le raconter.

La Fée Galante, avoit pris Alcidonis en amitié, même avant qu'il vint au monde. Elle présida à sa naissance, & le doua du don de plaire, sans aucun penchant décidé à l'amour. Sa jeunesse ne fut que le développement des talents & des graces qu'il avoit reçus en partage. Il avoit passé sa quinzieme année lorsque son pere, l'un des plus riches & des plus honnêtes citoyens de

Digitized by Google

Mégare, l'envoyant à Athenes, pour y faire ſes exercices, lui dit en l'embraſſant : Mon cher fils, vous allez trouver dans le monde une foule de jeunes évaporés, qui ſe répandent en injures contre les femmes. N'en croyez rien. Ceux-là n'affectent de les mépriſer, que parce qu'ils n'ont pu parvenir à les rendre mépriſables. Pour moi, à commencer par votre mere, ma vertueuſe épouſe, j'ai reconnu dans le beau ſexe une délicateſſe de ſentiment, une candeur, une vérité dont peu d'hommes ſont capables. Faites comme moi; choiſiſſez une femme honnête, d'une humeur égale, d'un caractere ſolide, d'une vertu ſociable & douce. Il y en a par-tout. Mon aveu ſuivra votre choix. Je ſuis bon pere : je ne veux que votre bonheur.

Alcidonis plein de ces leçons, arrive à Athenes. Sa premiere viſite fut à Séliane, à qui on l'avoit recommandé. Séliane, dans ſa jeuneſſe, avoit été jolie & belle : elle étoit belle encore; mais elle commençoit à n'être plus jolie. Après les premiers complimens. Que venez-vous faire ici, lui dit un vieux Capitaine, l'époux de Séliane, & l'ancien ami de ſon pere? C'eſt bien à votre âge qu'on s'enſévelit auprès des femmes! Le Cirque, le Pirée, voilà vos écoles, & non pas ce cercle frivole, qu'on appelle le beau monde.

Je

Digitized by Google

Je ſuis furieux quand je vois arriver un jeune homme à Athenes. C'eſt à Sparte qu'on devroit aller.

Alcidonis fut déconcerté par une ſi vive apoſtrophe ; mais Séliane prit ſon parti avec chaleur. Je vous reconnois bien-là, dit-elle à ſon mari. Sparte, le Cirque, le Pirée ! Eh qu'apprend-on, s'il vous plaît, dans ces écoles ſi fameuſes ? A s'enrichir & à ſe battre, répondit bruſquement l'époux. — A s'enrichir, voilà qui eſt noble ! A ſe battre, voilà qui eſt gracieux ! le premier eſt indigne de l'ambition d'un galant homme, & le ſecond ne s'apprend que trop tôt. — Non pas ſi-tôt, Madame, non pas ſi-tôt que vous croyez. Je doute qu'après avoir paſſé ſa jeuneſſe à une toilette, on ſoit ni bon guerrier ni bon ſoldat. — Et moi, je ne vois rien de plus gauche, de plus mauſſade qu'un homme qui n'a jamais appris qu'à ſe battre. Ne diroit-on pas que vous n'êtes ici que pour vous égorger ! La paix a ſes talents & ſes vertus, comme la guerre. On n'eſt pas toujours à la tête d'une troupe. — Et voilà le mal, de par tous les Dieux ! voilà le mal. Je voudrois qu'il fût défendu, même en temps de paix, de quitter les drapeaux, ſur peine de la vie. — Quoi ! Monſieur, vous voulez donc que nous n'ayons pas un ſeul homme ? — Vous en



Digitized by Google

aurez, Madame, vous en aurez de reſte. Il y en a tant d'inutiles à l'état! — Fort bien, vous nous réduiſez au rebut de la république. Les femmes vous doivent des remerciements. — Je les en diſpenſe. — Non, Monſieur, nous ſommes citoyennes, & nous cédons généreuſement à l'état toutes les figures qui nous déplaiſent, tous ces viſages à faire peur, tous ces caracteres féroces qui ne s'amuſent qu'à tuer, & qui ne ſont bons qu'à cela. — Et vous vous réſervez les jolis hommes, qui aiment à vivre, n'eſt-ce pas? — Aſſurément. — C'eſt fort bien dit, & l'Aréopage ne manquera pas d'en faire un décret pour vous plaire. Seigneur, pardonnez: ma femme eſt folle. Je vous laiſſe; car je n'y tiens plus. Par Hercule, Madame, faut-il que je ſois votre mari! Ces choſes là n'arrivent qu'à moi. A ces mots, il ſortit, en tapant du pied, & ferma bruſquement la porte.

Voici un ſingulier ménage, dit Alcidonis! Madame, avez-vous ſouvent de pareilles ſcenes? Mais, oui, répondit-elle froidement, toutes les fois que j'ai du monde. — Et quand vous êtes ſeuls? — Il gronde encore, mais un peu plus bas. — Et comment l'avez-vous épouſé? — Comme on épouſe, par convenance & par raiſon. Au reſte, c'eſt le meilleur homme du monde. Dès

Digitized by Google

qu'il m'ennuie, je le contredis ; il s'impatiente & se retire. L'on en fait tout ce qu'on veut. Je vous conseille de lui marquer de la déférence. Son amitié n'est pas à négliger : cela est bon à quelque chose. Etes-vous recommandé ici à beaucoup de monde ? — Aux amis particuliers de mon pere, & le nombre n'est pas grand. — Tant mieux, nous nous verrons plus souvent. Je le souhaite pour vous-même ; car en entrant dans un monde nouveau, le plus sage a besoin d'un guide. — Daignerez-vous m'en servir, Madame ? — Ou mon mari, ou moi : vous choisirez. Mon choix est fait. Ainsi se passa leur premiere entrevue.

Quand le mari fut de retour, vous êtes étrange, lui dit Séliane ! Votre ton a effarouché ce jeune homme. — Que vous vouliez apprivoiser ? — Je vous entends, Monsieur ; je vais ordonner que ma porte lui soit fermée. — Eh ! non, Madame, non, je ne suis point jaloux. Ce seroit commencer un peu tard ! Je ne l'ai pas été de votre jeunesse ; je ne le serai pas de votre maturité. — Voilà de vos galanteries ; mais j'y suis accoutumée. Souvenez-vous cependant que vous devez une visite au fils de votre ancien ami. — Je le verrai, Madame ; je sais vivre, & l'on peut se fier à moi sur l'article des procédés.

Le lendemain, en entrant chez Alcidonis, il



Digitized by Google

reprit leur entretien de la veille. Hé bien, lui dit-il, allez-vous donner dans les mœurs efféminées de la jeuneſſe Athénienne ? Ma femme vous y a diſpoſé ſans doute ? Gardez-vous bien, non pas d'elle, car ſon temps eſt paſſé, grace au ciel ; mais gardez-vous de ſes ſemblables. Ce ſont les ſirenes les plus dangereuſes ! Nulle ſûreté dans leur commerce. Cela vous prend, vous trompe & vous quitte ſans pudeur. On diroit, à les voir ſe jouer des hommes, qu'ils ne ſont faits que pour leurs plaiſirs. S'il eſt ainſi, dis Alcidonis, les femmes d'Athenes ne reſſemblent guere à celles de Mégare ! A Mégare, c'eſt tout comme ici. Vous tenez de votre vieux pere. Le bon homme ne juroit que par ſa chaſte moitié. C'étoit par complaiſance pour lui qu'elle ſe paroit & voyoit du monde ; par piété, qu'elle s'enfermoit avec un jeune prêtre de Minerve ; par recueillement, qu'elle alloit paſſer les ſoirées dans une petite maiſon qu'il lui avoit arrangée lui-même : il s'endormoit ſur ſa vertu de la meilleure foi du monde. — Il avoit raiſon, ſans doute ; & je vous prie de reſpecter la mémoire de ma mere. — Ta mere ! ta mere étoit une femme : ne veux-tu pas qu'on l'eût faite exprès ? J'en ai bien vu ? je ne connois que mon extravagante qui ſoit exactement fidelle ; & encore eſt-ce moi,

Digitized by Google

qui l'ai formée, Je l'ai rendue vertueuſe en dépit d'elle-même ; mais je n'ai pu lui ôter ce fonds de coquetterie, que la nature ou l'exemple leur inſpre preſque en naiſſant. Je gage qu'elle eſt capable encore de chercher à te ſéduire, pour le plaiſir de ſe moquer de toi. Tu ne ſerois pas le premier qu'elle auroit mis au déſeſpoir. Elle s'amuſoit autrefois à ce petit jeu-là, & puis elle m'en faiſoit des contes, dont elle rioit comme une folle. Heureuſement elle vieillit, & le danger n'eſt plus ſi grand.

Alcidonis fut occupé une partie de la nuit de tout ce qu'il venoit d'entendre. Les femmes, diſoit-il, ſont donc ici bien redoutables ! & il s'endormit dans la réſolution de les fuir.

La Fée Galante lui apparut en ſonge, & lui dit : Rien ne reſſemble tant aux hommes que les femmes. Tout le bien, tout le mal qu'on en publie, eſt vrai en particulier, & faux en général. Il ne faut, ni ſe fier à tout, ni ſe défier de tout. Vivez avec les femmes, mais ne vous y livrez qu'à propos. Je ne vous ai point donné de caractere, afin que vous ſoyez plus flexible au leur. Un homme décidé eſt un homme inſociable. Vous ſerez charmant, ſi l'on dit de vous. *On en fait tout ce qu'on veut.* Mais ce n'eſt pas aſſez de plaire, il faut encore ſavoir aimer, &



Digitized by Google

n'aimer ni trop ni trop peu. Il y a trois sortes d'amour, la passion, le goût & la fantaisie. Tout l'art d'être heureux consiste à placer bien ces trois nuances. Pour cela, voici quatre flacons dont vous seul pourrez faire usage. Ils sont différents de vertu, comme de couleurs. Vous boirez du flacon pourpre, pour aimer éperdument; du couleur de rose, pour effleurer le sentiment & le plaisir; du bleu, pour le goûter sans inquiétude & sans ivresse; & du blanc, pour revenir à votre état naturel. A ces mots l'image de la Fée s'évanouit comme une vapeur.

Alcidonis s'éveille enchanté d'un si beau songe. Mais quelle fut sa surprise, en trouvant en effet les quatre flacons sous sa main! Ah! pour le coup, dit-il, je n'en prendrai qu'à mon aise. Il se leve en rendant grace à la Fée, & le même jour il revoit Séliane. Elle étoit seule, Vous avez vu mon mari, lui dit-elle? Ne s'est-il pas déchaîné contre la galanterie? — Beaucoup. — Il vous a dit mille horreurs des femmes? — Il est vrai. — Je me flatte qu'il m'a exceptée. — Il n'a même excepté que vous, sur l'article de la fidélité. — Le bon homme! — Il est persuadé que vous lui êtes fidelle; mais il prétend que vous n'en êtes que plus dangereuse, & que vous vous moquez impitoyablement de ceux qui ont le malheur de vous aimer. — Et

Digitized by Google

voilà comme il me décrie ! il mériteroit bien... Mais non, je dois me reſpecter moi-même. - Votre vertu, dit-il, eſt de ſa façon ; c'eſt lui qui vous a rendu honnête. — Lui ! — Lui-même ; & malgré vous. — malgré moi ! Celui-là eſt fort. Je lui ferai bien voir ſi l'on me rend honnête malgré moi. — Je vous avoue qu'à votre place... Et j'aurois bien à me venger auſſi de l'inſulte qu'il fait à ma mere. — A votre mere ! — Il a oſé me dire que mon pere n'étoit qu'un ſot, & qu'il n'y avoit que lui au monde qui ne le fût pas. — Le malheureux ! C'eſt bien à lui de ſe vanter ! Mais encore une fois, je me reſpecte. Non, Monſieur, je ne ſuis point coquette ; & puiſqu'il m'oblige à me juſtifier, j'ai le cœur auſſi tendre & plus tendre qu'une autre. — Et qu'en faites-vous de ce cœur ? — Hélas ! je n'en fait rien du tout : mais vous croyez bien que ce n'eſt pas pour ſes beaux yeux que je le garde. Je ſuis ſage pour mon repos, pour ne pas m'expoſer au caprice, à l'inconſtance, à l'ingratitude des hommes. Je ſens que ſi j'aimois, j'aimerois paſſionnément, & je voudrois être aimée de même. — Ah ! vous le ſeriez. — Je n'oſe m'en flatter : rien n'eſt plus foible, plus vain, plus léger que l'amour de vos pareils. Ils ont des goûts, des fantaiſies ; mais la paſſion de l'amour, cette ivreſſe qui en fait le charme, & qui en



Digitized by Google

eſt l'excuſe, ils ne la connoiſſent pas. — Pour moi, Madame, je ſais bien où il y en a de cet amour que vous méritez; & ſi j'étois sûr du retour, j'en prendrois une bonne doſe! Séliane fourit de la ſimplicité d'Alcidonis (car la Fée lui donnoit auprès d'elle cet air naïf, ce ton ingénu, que les coquettes aiment tant.) Non lui dit-elle, on ne s'enflamme pas ainſi tout-à-coup; eh le moyen de nous aimer? nous ne nous connoiſſons pas encore. — A la bonne heure, Madame: je ne ſuis pas preſſé. Demain nous nous connoîtrons mieux. — Je vous verrai donc demain? — Oui, Madame. — L'après-dînée, entendez-vous? car je veux vous éviter l'ennui de trouver mon mari. Nous ſerons ſeuls, nous ſerons libres, & je vous parlerai raiſon.

Alcidonis ne manqua pas de ſe trouver au rendez-vous, avec ſes flacons dans ſa poche. Séliane le reçut dans le négligé le plus ſéduiſant. Voilà, dit Alcidonis en la voyant, le privilege de la beauté; moins elle a de parure, & plus elle a de charmes. Séliane fit ſemblant de rougir. Savez-vous, lui dit-elle, que vous êtes dangereux avec cette ingénuité feinte? on s'y laiſſeroit prendre, & on y ſeroit trompée. — Moi, Madame, vous tromper! Je n'ai jamais trompé perſonne. — Et vous voulez commencer par moi. — Non, je vous le

Digitized by Google

jure. — Pourquoi donc ces propos flatteurs, ces regards tendres ? — Vous êtes belle, j'ai des yeux, je dis ce que je vois ; il n'y a point là de flatterie. — En effet, votre tranquillité fait bien voir que vous n'avez aucun intérêt à me séduire. — Ah ! Ah ! si vous vouliez, cette tranquillité me passeroit bien vîte. — Oh ! sans doute ; & pour vous enflammer, vous n'attendez que mon aveu, n'est-pas ? — Rien n'est plus vrai ; vous n'avez qu'à dire. — En vérité, vous êtes bon, avec ce ton froidement résolu. — C'est que je suis sûr de mon fait. — Quoi, si je vous faisois voir quelque envie d'être aimée ? — Vous le feriez à point nommé : je vous en donne ma parole. — Je vois bien, Alcidonis, que vous ne savez à quoi vous vous engagez, ni combien je suis exigeante. — Exigez, Madame, exigez ; mon cœur vous défie. Je vous aimerai tant qu'il vous plaira. — Vous m'aimeriez donc, si je voulois, à la folie ? — A la folie, soit ; il ne m'en coûtera pas davantage. — Sa simplicité me charme. Eh bien, oui, je veux que vous m'aimiez, & que vous m'aimiez beaucoup. — A la passion. — A la passion. — Et vous m'aimerez de même ? — Je le crois. — Ce n'est pas assez. J'en suis sûre. — Cela me suffit, & vous allez voir beau jeu. — Où allez-vous donc ? — Je suis à vous ; je ne demande qu'une minute.

Digitized by Google

Le crédule Alcidonis s'étant retiré dans un coin, but l'elixir du flacon pourpre, juſqu'à la dernière goutte.. Il reparoît les yeux enflammés, le cœur palpitant, la voix éteinte. Plus de fadeur, plus de galanterie : ſon langage étoit rapide, entrecoupé, plein de ſubſtance & de chaleur. Les mots ne pouvoient ſuffire aux ſentimens. Des accens inarticulés ſuppléoient aux paroles ; un geſte véhément, une action impétueuſe en redoubloient l'énergie. Cette éloquence pathétique mit Séliane hors d'elle-même. Elle eſt émue, agitée, interdite : elle a peine à le reconnoître : elle a peine à concevoir ce changement prodigieux. Elle veut paroître douter, craindre, héſiter encore : inutiles efforts ! Son cœur s'attendrit, ſes yeux s'animent, ſa raiſon l'abandonne ; & l'on eût dit, l'inſtant d'après, qu'elle avoit bu au même flacon.

Deux mois ſe paſſerent dans des tranſports qu'ils avoient peine à contenir. Le mari ne ceſſoit de plaiſanter Alcidonis ſur ſes aſſiduités auprès de ſa femme. Pauvre dupe, lui diſoit-il, vous n'avez pas voulu me croire ! Vous y êtes pris ; j'en ſuis bien aiſe. Conſumez-vous auprès d'elle : voilà un temps bien employé ! Alcidonis ſe vengeoit le mieux qu'il pouvoit de cette ironie inſultante. Mais ſa paſſion n'étoit plus ſecon-

Digitized by Google

dée : celle de Séliane s'affoibliſſoit de jour en jour. Séliane lui ſuffiſoit ; il ne pouvoit plus lui ſuffire. Elle eut beſoin de ſe diſſiper, de ſe diſtraire, de voir le monde qu'elle avoit oublié. Alcidonis en prit de l'ombrage. Il s'apperçut, avec un chagrin profond, qu'elle s'amuſoit de tout, tandis qu'il ne s'occupoit que d'elle. Il devint triſte, inquiet, jaloux ; il fit tant, qu'elle en fut excédée, & prit le parti de le congédier.

Il eſt vrai, lui dit-elle, je vous ai aimé ; j'étois folle. Je ſuis ſage ; imitez-moi. Il n'eſt pas dit qu'on doive s'aimer juſqu'à la caducité. Tout paſſe, & l'amour lui-même. Le mien s'eſt affoibli ; vous m'avez grondée. Il s'éteint ; vous vous déſeſpérez. Tant pis pour vous : je ne ſçais qu'y faire. — Eh quoi, perfide ! ingrate ! parjure ! — Tant qu'il vous plaira. Dites-moi bien des injures, ſi cela peut vous ſoulager. — Ah ! juſte ciel ! comme on me traite ! — Comme un enfant à qui l'on pardonne tout. — Eſt-ce là, perfide, les ſermens que vous m'aviez fait cent fois, de m'aimer juſqu'au dernier ſoupir ! — Sermens téméraires, qui n'engagent à rien : inſenſé qui les fait, inſenſé qui s'y fie. En croiriez-vous quelqu'un qui, en ſe mettant à table, jureroit par tous les dieux d'avoir toujours le même appétit ? ! — Le même appétit ! Quelle image ! Eſt-ce là cette délicateſſe

Digitized by Google

dont votre cœur se glorifioit ? — Autre sottise. On désavoue l'empire des sens, au moment même qu'on en est esclave. Je suis femme, j'aime comme une femme, & vous n'avez pas dû vous attendre que la nature fît un miracle en votre faveur. Alcidonis, à ce discours, s'arrachoit les cheveux de désespoir. Eh bien, poursuivit-elle, que faites-vous ? En serez-vous plus aimable ou plus aimé, quand vous serez chauve ? Alcidonis, écoutez-moi. Je conserve pour vous une amitié compatissante. — Ah cruelle ! est-ce de l'amitié, de la pitié que je vous demande ? — il faut bien vous y réduire ; je ne sens pour vous rien de plus. Lequel des deux a tort, ou celui qui cesse d'aimer, ou celui qui cesse de plaire ? Le procès n'est pas décidé, & ne le sera pas sitôt. En attendant, croyez-moi, prenez votre parti avec courage. — Il est pris, ingrate, il est pris, dit-il en s'éloignant pour boire ; & je n'ai pas besoin de dire qu'il eut recours au flacon blanc.

Tout à coup ses sens se calmerent, & la raison lui revint. En effet, dit-il en retournant vers Séliane avec un air doux & tranquille, j'étois un sot de me fâcher. Nous avons été amants ; nous sommes amis. Il faut de tout dans la vie. La passion est un accès : quand il est passé, tout est dit. On n'est obligé de se voir qu'autant que

Digitized by Google

l'on s'amuse ; & rien n'est plus naturel que de changer quand on s'ennuie. Vous m'avez aimé autant que vous avez pu. Vous auriez été bien dupe de vous piquer d'une constance pénible ! Jouissez, Madame, du droit que vous donne votre beauté de multiplier vos conquêtes. Je suis trop heureux d'avoir été du nombre. Il faut que chacun ait son tour. Je vous souhaite bien du plaisir.

Séliane fut aussi surprise que piquée de la froideur de ses adieux. Elle vouloit bien qu'il se consolât, mais pas sitôt ni si aisément. Cette révolution n'étoit pas concevable. Réflexion faite, elle fut persuadée que la tranquillité qu'il faisoit paroître, n'étoit qu'un dépit simulé ; & elle ne manqua pas de dire à quelques-unes de ses amies que le pauvre garçon étoit désespéré, qu'il lui avoit fait une peur horrible, & qu'elle avoit eu toutes les peines du monde à l'empêcher de prendre un parti violent.

Le jour suivant Alcidonis alla souper chez le voluptueux Alcipe, avec les plus jeunes & les plus jolies femmes d'Athenes. Cela m'est égal, disoit-il en lui-même : le flacon pourpre est à sec ; mais la Fée auroit beau le remplir, je veux bien mourir si j'y goûte. Dès qu'il vit toutes ces beautés : Ah ! pour le coup, jouissons, c'est le mo-

Digitized by Google

ment des fantaisies. Il boit du flacon couleur de rose, & voilà ses yeux & ses desirs qui se promenent sans se fixer.

Le hazard l'avoit placé à table auprès d'une blonde aux regards languissans, d'une modestie & d'une timidité extrême. Il en fut vivement touché ; mais il avoit de l'autre côté une brune éblouissante de vivacité & de fraîcheur. Il eût bien voulu de celle-ci, mais il aimoit bien celle-là ; & réflexion faite, il eût préféré la blonde, sans je ne sais quoi qui l'inclinoit vers la brune. Ce je ne sais quoi détermina ses vœux. Il eut pour elle tous les soins d'une galanterie empressée : elle les reçut d'un air distrait, & comme un hommage qui lui étoit dû. Alcidonis en fut piqué. La fantaisie, comme la passion, s'irrite contre les obstacles. Excité par le desir de plaire, il fit les plaisirs du soupé. Corine, sa brune charmante, vit bien qu'on lui envioit sa conquête. Elle en connut enfin le prix, & quelques regards de complaisance porterent l'espoir dans le cœur de son nouvel amant.

L'heure de se quitter arrive. Corine se leve, il la suit. Vous voulez donc bien m'accompagner, lui dit-elle en acceptant sa main ? Je sens tous les sacrifices que vous me faites. Il jura qu'il ne lui en faisoit aucun. — Pardonnez-moi : je vous enle-

Digitized by Google

ve aux plus jolies femmes d'Athenes ; & c'eſt un triomphe aſſez beau. — Je n'ai fait que les entrevoir : elles m'ont paru aſſez bien. — Aſſez bien, vos éloges ſont modeſtes ! Direz-vous de Cléonide, qu'elle eſt aſſez bien ? Ces grands yeux, ces traits réguliers, cette taille majeſtueuſe.... on croit voir une Déeſſe. — Il eſt vrai, l'auguſte Junon. — Vous êtes méchant ! & Amate, que vous en ſemble ? Cet air de volupté, cette nonchalance attrayante, qui ſemble appeller le plaiſir. — Oui, c'eſt ainſi que je peindrois l'occaſion négligée. — Négligée ! le mot eſt cruel. Je ne le répéterai pas : il paſſeroit en proverbe. J'eſpere du moins que vous ferez grace à l'air ingénu & craintif de Céphiſe. Ce coloris, ce regard tendre, cette bouche qui n'oſe ſourire, & qui eſt ſi belle lorſquelle ſourit : qu'en dites-vous ? — Qu'il ne manque à tout cela qu'une ame. — Et vous voudriez bien lui donner la vôtre ? — Je vous avouerai que ſans vous elle auroit eu la pomme. — Hélas ! Et qu'en auroit-elle fait ? Rien n'eſt plus froid, plus indolent, plus inſenſible que Céphiſe. — Auſſi n'a-t-elle eu que le premier coup d'œil. — Je vous ai ſurpris cependant, même vers la fin du ſouper, les regards attachés ſur elle. — Il eſt vrai, je l'admirois comme un beau modele en cire. — Beau modele, ſi vous vou-

Digitized by Google

lez : on dit dans le monde que ce modele a grand beſoin d'une draperie.

En parcourant ainſi les objets de la jalouſie de Corine, ils arrivent à ſon logis. Montez-vous un moment, dit-elle à Alcidonis ? Il eſt de bonne heure ; nous cauſerons. Alcidonis fut enchanté. La Fée qui le rendoit méchant avec Corine, ſavoit bien ce qu'elle faiſoit. La louange la plus flatteuſe pour une jolie femme, c'eſt le mal qu'on lui dit de ſes rivales : auſſi avoit-elle bien pris.

Il me tarde, pourſuivit Corine, de ſavoir à mon tour le bien & le mal que vous penſez de moi. — Le mal ! Eh, s'il y en a, m'avez-vous laiſſé le temps, la liberté de l'appercevoir ? L'illuſion vous environne. Cet éclat, cette vivacité brillante nous cacheroient la laideur même : je l'aurois priſe pour la beauté. Je vous vois, je ſuis ébloui, enivré, tranſporté : voilà mon hiſtoire. C'eſt un enchantement, une folie, c'eſt tout ce qu'il vous plaira ; mais rien au monde n'eſt ſi ſérieux, & vous m'allez rendre d'un ſeul mot le plus fortuné ou le plus malheureux des hommes. En effet, rien n'eſt plus fou, s'écria-t-elle en le voyant à ſes genoux : vous m'appercevez en paſſant, vous m'aimez, s'il faut vous en croire, & vous oſez me l'avouer ! Savez-vous ſi je mérite ces ſentiments ? Savez-vous ſi je puis

Digitized by Google

puis y répondre ? Non, Madame, je ne sais rien. Vous êtes peut-être la plus cruelle des femmes, la plus volage, la plus perfide. Ce beau corps, ces traits charmants peuvent cacher une ame insensible. Je le crains ; mais j'en cours les risques : & le danger fût-il encore plus grand, il n'est pas en moi de l'éviter. — Ah ! je reconnois bien à ces traits ce qu'on m'a dit de votre caractere : c'est vous, Alcidonis, qui êtes le plus dangereux des hommes, & celui de tous que je craindrois le plus d'aimer. — Pourquoi donc ? que vous a-t-on dit ? — Que vous êtes un homme à passion, & un homme à passion est un homme insoutenable. Vous vous abandonnez à corps perdu. Vous aimez comme un furieux ; & vous voulez être aimé de même. Si l'on n'est pas aussi passionné que vous, ce sont des plaintes, des reproches. Vous devenez sombre, inquiet, ombrageux. On ne sait comment vous quitter : il n'y a pas moyen de vous prendre. — Il est vrai, Madame, que j'ai donné dans ces travers ; mais m'en voilà bien revenu. On peut me prendre en toute sûreté : je signerai mon congé d'avance. — Ne croyez pas plaisanter, Monsieur : c'est le charme de l'amour que la liberté, la franchise. Sans cela un amant seroit un mari, & en vérité ce ne seroit pas la peine d'être veuve. — J'en-

tends raiſon, belle Corine, & vous pouvez compter ſur moi. — Vous donneriez donc votre parole d'honneur à une femme, qui auroit pour vous de la foibleſſe, de vous retirer ſans faire de ſcene, dès qu'elle vous diroit en amie, Je vous aimai; je ne vous aime plus? — Aſſurément: j'ai appris à vivre, & vous n'avez qu'à m'éprouver. — Je le veux bien; mais ſouvenez-vous que je ne m'engage à vous aimer qu'autant que vous ſaurez me plaire.

Je vois bien, diſoit Alcidonis en lui-même, qu'ici le flacon blanc me ſera d'un grand ſecours. Il ſe trompoit; il n'en eut pas beſoin: l'impreſſion du couleur de roſe s'effaça bientôt d'elle-même. Il étoit encore auprès de Corine, & déjà l'image des autres beautés qu'il avoit vues chez Alcipe, venoit s'offrir à ſa penſée. Celle-ci eſt vive, diſoit-il, mais voilà tout. Nul ſentiment, nulle délicateſſe. Cela change d'amants comme de parure. Demain je ſerai renvoyé, ſi demain quelque autre l'amuſe. En vérité je ſuis bien bon de lui prodiguer mes ſoupirs. J'aurois bien mieux fait de les adreſſer à cette blonde languiſſante, dont les yeux ſe levoient ſur moi d'un air ſi tendre & ſi touchant. Corine m'a dit du mal de Céphiſe; il faut que Céphiſe ait du mérite. Elle n'eſt pas animée; mais quel plaiſir

Digitized by Google

de l'animer ! Une femme naturellement vive l'eſt pour tout le monde ; celle-ci ne le ſeroit que pour moi. Allons la voir auſſi-bien je ne veux pas qu'on me renvoie. Corine apprendra que je ne ſuis pas de ceux que l'on met ſur le pavé ; & que je ſais donner un congé tout comme elle.

Il dit à Céphiſe les mêmes choſes qu'à Corine ; mais avec plus de ménagement. Eſt-il poſſible, s'écria-t-elle ſans s'émouvoir ! Quoi, vous ſerez malheureux ſi je ne vous aime pas ? — plus malheureux que je ne puis dire. — J'en ſuis fâchée, car je ne ſais point aimer. — Ah ! belle Céphiſe, avec ce ſourire enchanteur, ce regard tendre, cette voix qui va juſqu'à l'ame, vous ne connoiſſez pas l'amour ? — En vérité, je ne le connois pas. — Et ſi je vous le faiſois connoître ? — vous me feriez bien du plaiſir ; car j'en ſuis fort curieuſe. Mais tant de gens l'ont eſſayé, & pas un n'y a réuſſi. Mon mari lui-même y perdoit ſes peines. — Votre mari ! je le crois bien : mais vous avez eu des amants ? — Beaucoup, & des mieux faits, & des plus tendres. — Et les rendiez-vous heureux ? — Non ; car ils ſe plaignoient tous que je ne les aimois pas. Ce n'étoit pas ma faute ; j'y faiſois mon poſſible. Imaginez-vous que j'en prenois quelquefois quatre en même-temps ;



Digitized by Google

pour tâcher, dans le nombre, d'en aimer au moins un ou deux : tout cela étoit inutile.

Voilà, dit Alcidonis, une ingénuité dont j'ai vu peu d'exemples. Ne nous décourageons pas, ma chere enfant, vous m'aimerez. — Vous croyez ? — Je le crois : vous êtes ſenſible ? — Oui, ſenſible, par-ci, par-là : mais en un moment cela me paſſe. — C'eſt une maladie aſſurément. Avez-vous fait, pour en guérir, quelque ſacrifice à Vénus ? — Mon mari en faiſoit beaucoup ; mais il me retrouvoit la même au retour du temple. — Et pourquoi ne pas vous y mener vous-même ? — Il n'avoit garde : le Prêtre étoit un jeune homme qui vouloit m'initier. — Vous initier ! Et ſavez-vous quelle eſt cette cérémonie ? — Hélas, non, je ne ſais rien. — Voulez-vous que je vous l'apprenne, reprit Alcidonis en riſquant quelque liberté ? — Doucement, Seigneur, s'écria-t-elle, vous faites comme ſi je vous aimois ; je ne vous aime point encore. — Et comment vous en appercevoir, ſi nous ne faiſons pas quelques eſſais ? — J'en ai fait mille ; mais tout cela ne prouve rien. D'abord il me ſemble que j'aime, & puis il me ſemble que je n'aime plus. Il vaut mieux attendre que cela vienne : ſi cela vient, je vous le dirai.

Alcidonis faiſoit de jour en jour quelque nou-

Digitized by Google

veau progrès sur l'indolente sensibilité de Céphise; mais elle n'en étoit pas encore où il vouloit l'amener. Pour lui échauffer l'imagination, il lui proposa de se trouver ensemble à une fête qui devoit se célébrer en l'honneur de Vénus. Elle y consentit, à condition qu'elle ne seroit point initiée. Le lendemain chacun d'eux, pour la décence, s'y rendit de son côté. Les filles & les garçons, vêtus en graces & en amours, chantoient des hymnes en l'honneur de la Déesse, & dansoient au son de la lyre, sous l'ombrage du bois sacré qui environnoit le temple.

Céphise s'y étoit rendue la premiere. Ah! dit-elle à Alcidonis, je vous cherchois des yeux; j'ai de bonnes nouvelles à vous apprendre. La Déesse a prévenu nos vœux : je crois que je commence à vous aimer tout de bon. Cette nuit je vous ai vu dans mon sommeil. Vous étiez pressant; j'étois animée. — Eh bien? — Eh bien, je vous dirai le reste à souper. A souper, reprit Alcidonis, d'un air préoccupé, & les yeux attachés sur la fête? A souper, soit, je le veux bien... Ah! la jolie danseuse que voilà! Que celle-ci chante avec grace! — Nous serons seuls, entendez-vous? — Seuls, j'y consens. Je voudrois bien savoir quelle est cette jolie danseuse! — Alcidonis, vous ne m'écoutez pas? — Pardonnez-moi, je

vous entends; mais je cherche quelqu'un qui me dise.... Ah ! Pamphile, un mot ! Apprends-moi quelle est cette jolie enfant ? C'est Cloé, dit Pamphile. Je soupe avec elle. — Avec elle ? Ce soir ? — Ce soir même. — Ah ! j'en veux être. — Cela ne se peut pas. — Je t'en conjure, mon cher Pamphile, au nom de notre amitié. — Vous n'y pensez pas, Alcidonis, lui dit tout bas Céphise interdite : vous soupez avec moi ; je vous l'ai dit. — Il est vrai, c'étoit mon dessein ; mais j'ai promis à mon ami Pamphile. Ma parole est sacrée, & je ne saurois y manquer.

Il vit Cloé, la trouva ce qu'on appelle adorable un quart-d'heure, & insipide l'instant d'après. Il vit la chanteuse Phillire ; il en fut épris une soirée ; le lendemain elle l'ennuya. Ah ! que les fantaisies sont fatigantes, dit-il ! A chaque instant des desirs nouveaux, dont aucun ne remplit mon ame ! C'est le tourment des Danaïdes. Loin de moi ces lueurs de sentiment passageres & renaissantes qui ne me laissent aucun repos. Buvons l'oubli de mes folies. Il dit & vuida le flacon blanc. Il ne lui reste plus que le bleu, & son bonheur dépend de l'usage qu'il en va faire.

Alcidonis étudioit la Philosophie sous Ariste l'académicien. Ariste, en mourant, laissa une jeune veuve, la plus honnête & la plus belle

Digitized by Google

du monde. Le disciple d'Ariste crut devoir à sa veuve les consolations & les secours de l'amitié. Théléfie les refusa avec une modestie mêlée de douceur & de fierté. J'ai peu de bien, lui dit-elle ; j'ai encore moins de desirs. Mon époux m'a laissé le plus précieux héritage, le goût de la médiocrité, l'habitude à vivre de peu. Tant de sagesse unie à tant de beauté méritoit bien un attachement délicat & solide. Il est temps, dit Alcidonis, que je goûte du flacon bleu.

Une chaleur douce & vive se répandit dans ses veines. Ce n'étoit point l'inquiétude des fantaisies ; ce n'étoit point l'emportement de la passion ; c'étoit une émotion délicieuse, le pressentiment de la félicité. Il brûle d'être à Théléfie ; il brûle de n'avoir plus avec elle qu'un même sort, qu'une vie & qu'une ame ; & cédant à son impatience, il lui propose de s'unir à elle. Théléfie ne fut point insensible à cette marque d'amour & d'estime. Vous êtes assez généreux, lui dit-elle, pour m'offrir votre main. Je veux la mériter ; je la refuse. J'en serois indigne, si je l'acceptois. Il eut beau lui répondre de l'aveu de son pere, lui faire un crime de ses refus, la menacer des reproches qu'elle se feroit à elle-même de l'avoir rendu malheureux ; elle parut inébranlable.

Cependant Théléfie dans sa retraite ne cessoit



Digitized by Google

de verſer des larmes. La ſeule eſclave qui lui reſtoit, voyoit la douleur dont elle étoit conſumée, & n'en pouvoit pénétrer la cauſe. Falloit-il l'attribuer à la mort de ſon époux ? Quoi ! pleurer ſans ceſſe un mari Philoſophe ? Cela n'étoit pas naturel. Sa maîtreſſe écrivoit ſouvent à un citoyen d'Argos ; & les réponſes qu'on lui rendoit, lui arrachoient de profonds ſoupirs. La curioſité ou le zele porta l'Eſclave à ouvrir une des lettres de Théléſie. Elle étoit conçue en ces termes :

« Si vous n'avez un cœur d'airain, vous ſerez » touché, Seigneur, du déſeſpoir d'une infor- » tunée, qui donneroit ſon ſang pour la liberté » de ſon pere. Ariſte, mon époux, à qui je » n'avois pas rougi d'avouer que j'étois née d'un » Eſclave, n'a rien épargné pour rendre mon » pere à mes vœux. Il l'a fait chercher vaine- » ment. J'apprends enfin qu'il eſt en votre pou- » voir, & je l'apprends dans l'indigence. J'ai » apprécié tout ce qui me reſte. Hélas ! il s'en » faut bien que je ſois en état de ſuffire à ce que » vous exigez. Je n'ai plus qu'une ſeule reſſource : » c'eſt de m'offrir moi-même en échange pour » mon pere. Il n'eſt pas juſte que je ſois libre, » tandis que mon pere eſt eſclave. Je ſuis jeune ; » il eſt accablé d'années. Vous pouvez tirer de » ma ſervitude plus d'avantages que de la ſienne,

Digitized by Google

» Mes mains s'endurciront au travail ; mon cœur » eſt fait à la patience. Si je voulois uſer de la » facilité qu'on peut avoir à mon âge de ſéduire » & d'intéreſſer les hommes, je ne ſerois pas » réduite à cette cruelle extrémité ; mais l'eſcla- » vage eſt moins honteux que le vice. Je n'héſite » pas à choiſir. »

L'Eſclave pénétrée d'admiration & de pitié, porta cette lettre à Alcidonis. Ah! s'écria-t-il, le cœur ſaiſi & les yeux en larmes, voilà donc la cauſe de ſes refus! Elle eſt née eſclave! Et qu'importe? La vertu eſt la reine du monde. C'eſt à la fortune à rougir. Quelle pitié! quelle tendreſſe! Vous, Théléſie, vous dans l'eſcla- vage! Que n'ai-je un trône à vous offrir! Au nom des dieux, dit-il, l'Eſclave, garde-moi bien le ſecret. Je parts : les pleurs de ta maî- treſſe vont être eſſuyés. Ton zele aura ſa récom- penſe.

Alcidonis ſe rend à Argos, & le pere de Théléſie eſt libre. L'inconnu qui l'affranchit, lui donne de quoi ſe rendre à Athenes, & lui dit en le quittant : Vous allez revoir Théléſie; vous devez la liberté à ſa tendreſſe & à ſes vertus. Il dépend d'elle d'être heureuſe & de vous rendre heureux. Mais ſi le ſervice que je viens de vous rendre, vous eſt cher, promettez-moi d'engager

Digitized by Google

cette fille vertueuse à cacher sa naissance & vos malheurs aux yeux de celui qui la demande pour épouse. Je le connois ; il la respecte ; il lui seroit affreux de la voir rougir. Si votre bienfaiteur paroît jamais devant vous, renfermez votre reconnoissance. Il ne veut être connu que de vous seul. Quoi! dit le vieillard attendri, ma fille ne connoîtra jamais la main qui vient de briser ma chaîne ! Non, reprit Alcidonis, n'accablez point Théléfie de ce fardeau humiliant. Il est des devoirs qui abaissent l'ame. Laissons à la sienne, je vous en conjure, sa noblesse & sa liberté. Le vieillard promit tout à son libérateur.

Il arrive à Athenes. Sa fille s'évanouit en le voyant. O ! mon pere, lui dit-elle, quel dieu vous accorde à mes larmes ? L'avarice de votre maître s'est-elle enfin laissé fléchir ? Oui, ma fille, répondit le vieillard. Je sais que je dois à ta tendresse & à tes vertus la liberté, la vie & le bonheur inespéré de venir mourir dans tes bras.

Alcidonis de retour, vint presser de nouveau Théléfie, par tout ce que l'amour a de plus tendre, de consentir à leur hymen. Le vieillard n'avoit pas manqué d'exhorter sa fille au silence sur l'humiliation de leur premier état. Non, lui avoit-elle répondu avec courage, il est moins

Digitized by Google

humiliant de l'avouer, que de le taire : quiconque aura intérêt à me connoître, apprendra de moi qui je ſuis.

Vous voulez, donc, dit-elle à Alcidonis, que je vous ouvre mon ame ? Tant que j'ai été malheureuſe, j'ai renfermé ma douleur en moi-même ; mais vous méritez de partager ma joie. Apprenez que mon deſtin m'a fait naître dans la ſervitude. On m'en avoit retirée ; mon pere y gémiſſoit encore. Un Dieu bienfaiſant me l'a rendu : il eſt libre ; il eſt ici ; vous l'allez voir. Cependant la tache de notre ſervitude eſt ineffaçable : & vous avouer qui nous ſommes, c'eſt vous déclarer ſans retour que ni votre honneur, ni ma reconnoiſſance, ne me permettent de vous écouter.

Vous m'outragez, Théléſie, lui dit Alcidonis d'un air plein de tendreſſe & d'amertume. Me croyez-vous moins Philoſophe, moins généreux qu'Ariſte ? Lui aviez-vous caché le malheur de votre naiſſance ? Non ; ſans doute. N'a-t-il pas mépriſé l'injuſtice de la fortune & de l'opinion ? Je ſuis ſon diſciple ; ſes préceptes ſont gravés dans mon cœur ; Son exemple eſt-il honteux à ſuivre ? ou ne me croyez-vous pas aſſez de vertu pour l'imiter ? Ce n'eſt pas la vertu, lui dit-elle en ſouriant, c'eſt la prudence qui vous

Digitized by Google

manque. Ariſte avoit eu le temps de s'éprouver : vous n'êtes pas, comme lui dans l'âge où l'on peut ſe répondre de ſoi-même. Je vous épargne des regrets.

Alcidonis déſolé de cette conſtance invincible, tomboit aux genoux de Théléſie, pour la fléchir par la pitié. Dans ce moment paroît le vieillard qu'il avoit tiré d'eſclavage. Que vois-je ? Ah ! ma fille, s'écria-t-il, c'eſt lui.... Et tout-à-coup ſe ſouvenant de la défenſe d'Alcidonis, il s'interrompit lui-même, & demeura les yeux attachés ſur ſon libérateur, en laiſſant échapper quelques larmes. Quoi ! mon pere, dit Théléſie étonnée, vous le connoiſſez ! C'eſt lui, dites-vous ! Achevez. Qu'a-t-il fait ? Où l'avez-vous connu ? Alcidonis, vous baiſſez les yeux ! Vous rougiſſez ! Mon pere vous regarde avec attendriſſement ! Ah ! je vous entends l'un & l'autre. Mon pere, c'eſt lui qui vous a racheté ; c'eſt à lui que je dois mon pere. — Oui, ma fille, voilà mon bienfaiteur. Eſt-ce là, dit Alcidonis en embraſſant le vieillard qui ſe proſternoit à ſes pieds, eſt-ce là ce que vous m'aviez promis ? Pardonnez, dit le vieillard, mon cœur étoit ſaiſi ; ma fille m'a deviné ; ce n'eſt pas ma faute. — Eh bien, puiſqu'elle ſait tout, obligez-la donc, cette fille cruelle, à ne pas me déſeſpérer. C'eſt ſa main,

Digitized by Google

c'eſt ſon cœur que je demande pour prix du bien que je lui rends. Le vieillard pénétré, reprocha vivement à ſa fille une ingratitude dont elle n'étoit point coupable ; & prenant ſa main tremblante, il la mit dans celle de ſon libérateur. C'eſt à votre pere que je la dois, cette main que vous m'avez refuſée, dit tendrement Alcidonis, en la baiſant. Conſolez-vous, répondit Théléfie avec un ſourire : vous ne lui devez que ma main ; mon cœur s'étoit donné lui-même.

Alcidonis enchanté, employa le reſte du jour à ſe diſpoſer à partir le lendemain pour Mégare. La nuit, comme il goûtoit un doux ſommeil, la Fée Galante lui apparut de nouveau, & lui dit : Soyez heureux, Alcidonis ; aimez ſans inquiétude ; poſſédez ſans dégoût ; deſirez pour jouir ; faites des jaloux, & ne le ſoyez jamais. Ce n'eſt pas un conſeil que je vous donne ; c'eſt votre deſtin que je vous annonce. Vous avez bu à la ſource de la félicité parfaite. Je diſtribue à pleines mains des flacons pourpre & couleur de roſe ; mais le flacon bleu eſt un don que je réſerve à mes favoris.

Digitized by Google

# LAUSUS ET LYDIE.

*Lausus equum domitor debellatorque ferarum.*
Virg. Æn. VII.

LE caractere de Mézence, Roi de Tyrenne, eſt aſſez connu. Mauvais Prince & bon pere, cruel & tendre tour-à-tour, il n'avoit rien d'un tyran, rien qui annonçât la violence, tant que ſes volontés ne trouvoient aucun obſtacle; mais le calme de cette ame ſuperbe étoit le repos du lion.

Mézence avoit un fils appellé Lauſus, que ſa valeur & ſa beauté rendoient célébre parmi les jeunes héros de l'Auſonie. Lauſus avoit ſuivi Mézence dans la guerre contre le Roi de Préneſte. Son pere au comble de la joie, l'avoit vu, couvert de ſang, combattre & vaincre à ſes côtés. Le Roi de Préneſte chaſſé de ſes états, & cherchant ſon ſalut dans la fuite, avoit laiſſé dans les mains du vainqueur un tréſor plus précieux que ſa couronne, une princeſſe dans l'âge où le cœur n'a que les vertus de la nature, où la nature a tous les charmes de l'innocence & de la beau-

Digitized by Google

LAUSUS ET LYDIE

Digitized by Google

Digitized by Google

té. Tout ce que les graces éplorées ont de noble & d'attendriſſant, étoit peint ſur le viſage de Lydie. A ſa douleur mêlée de courage & de dignité, l'on diſtinguoit la fille des Rois dans la foule des eſclaves. Elle reçut les premiers reſpects de ſes ennemis, ſans hauteur, ſans reconnoiſſance, comme un hommage dû à ſon rang, dont le ſentiment généreux n'étoit point affoibli dans ſon ame par l'infortune.

Elle entendit nommer ſon pere, & à ce nom elle leva au ciel ſes beaux yeux remplis de larmes. Tous les cœurs en furent émus : Mézence lui-même interdit, oublia ſon orgueil & ſon âge. La proſpérité qui endurcit les ames foibles, amollit les cœurs altiers, & rien n'eſt plus doux qu'un héros après le gain d'une bataille.

Si le cœur farouche du vieux Mézence ne put réſiſter aux charmes de ſa captive, quelle fut leur impreſſion ſur l'ame vertueuſe du jeune Lauſus ! Il gémit de ſes exploits : il ſe reprocha ſa victoire : elle coûtoit des larmes à Lydie. Qu'elle ſe venge, diſoit-il, qu'elle me haïſſe autant que je l'aime ; je ne l'ai que trop mérité. Mais une idée plus accablante encore vint ſe préſenter à ſon ame : il vit Mézence étonné, attendri, paſſer tout-à-coup de la fureur à la clémence. Il jugea bien que l'humanité ſeule n'avoit pas fait cette

Digitized by Google

révolution ; & la crainte d'avoir son pere pour rival, acheva de le confondre.

Dans l'âge où étoit Mézence, la jalousie suit de près l'amour. Le tyran observa les yeux de Lausus avec une attention inquiete : il vit s'éteindre en un moment cette joie & cette ardeur qui d'abord avoient éclaté sur le front du jeune héros vainqueur pour la premiere fois. Il le vit se troubler : il surprit des regards qu'il n'étoit que trop aisé d'entendre. Dès ce moment il se crut trahi ; mais la nature eut un retour qui suspendit la colere. Un tyran, même dans la fureur, s'efforce de se croire juste ; & avant de condamner son fils, Mézence voulut le convaincre.

Il commença par se déguiser lui-même avec tant d'art, que le prince rassuré, ne vit dans les soins de l'amour que les effets de la clémence. D'abord il affecta de laisser à Lydie toutes les apparences de la liberté : mais la cour du tyran étoit remplie d'espions & de délateurs, cortége ordinaire des hommes puissants, qui, ne pouvant se faire aimer, mettent leur grandeur à se faire craindre.

Son fils ne craignit plus de rendre à Lydie un hommage respectueux. Il mêloit à ses sentiments un intérêt si délicat & si tendre, que Lydie commença bientôt à se reprocher la haine qu'elle croyoit

Digitized by Google

croyoit avoir pour le sang de son ennemi. De son côté, Lausus se plaignit d'avoir contribué aux malheurs de Lydie. Il prit les Dieux à témoins qu'il feroit tout pour les réparer. Le Roi mon pere, dit-il, est aussi généreux après la victoire, qu'intraitable avant le combat : satisfait de vaincre, il ne fait point opprimer; il est plus facile que jamais au Roi de Préneste de l'engager à une paix glorieuse pour l'un & pour l'autre. Cette paix tarira vos larmes, belle Lydie; mais effacera-t-elle de votre souvenir le crime de ceux qui vous les ont fait répandre? Que n'ai-je vu couler tout mon sang, au lieu de ces précieuses larmes!

Les réponses de Lydie pleines de modestie & de grandeur, ne laissoient voir à Lausus qu'une tranquille reconnoissance; mais dans le fond de son cœur elle n'étoit que trop sensible au soin qu'il prenoit de la consoler. Elle rougissoit quelquefois de l'avoir écouté avec complaisance; mais l'intérêt de son pere lui faisoit une loi de ménager un tel appui.

Cependant leurs entretiens plus fréquents devenoient aussi plus animés, plus intéressants, plus intimes, & l'amour perçoit insensiblement à travers le respect & la reconnoissance, comme une fleur qui, pour éclore, entr'ouvre le tissu léger dont elle est enveloppée.

Trompé de plus en plus par la fauſſe tranquillité de Mézence, le crédule Lauſus ſe flattoit de voir bientôt ſon devoir d'accord avec ſon penchant; & rien au monde, à ſon avis, n'étoit plus facile que de les concilier. Le traité de paix qu'il avoit médité, ſe réduiſoit à deux articles, à rendre au Roi de Préneſte ſa couronne & ſes états, & à faire de ſon hymen avec la Princeſſe, le lien des deux puiſſances. Il communiqua ce projet à Lydie. La confiance qu'il y avoit miſe, les avantages qu'il en voyoit naître, les tranſports de joie que l'idée ſeule lui en inſpiroit, ſurprirent à l'aimable captive un ſourire mêlé de larmes. Généreux Prince, lui dit-elle, puiſſe le ciel accomplir les vœux que vous faites pour mon pere? Je ne me plaindrai pas d'être le gage de la paix & le prix de la reconnoiſſance. Cette réponſe touchante fut accompagnée d'un regard plus touchant encore. Le tyran fut inſtruit de tout. Son premier mouvement l'eût porté à ſacrifier ſon rival; mais ce fils étoit l'unique appui de ſa couronne, la ſeule barriere entre ſon peuple & lui: le même coup achevoit de le rendre odieux à ſes ſujets, & lui enlevoit le ſeul défenſeur qu'il pût oppoſer à la haine publique. La crainte eſt la paſſion dominante des tyrans. Mézence prend le parti de diſſimuler. Il fait venir ſon fils, lui parle avec bonté, &

Digitized by Google

lui ordonne de se préparer à partir dès le lendemain pour la frontiere de ses états, où il avoit laissé l'armée. Le Prince fit un effort sur son ame pour renfermer sa douleur, & partit sans avoir eu le temps de recevoir les adieux de Lydie.

Le jour même du départ de Lausus, Mézence avoit fait proposer au Roi de Préneste les conditions d'une paix honorable, dont la premiere étoit son mariage avec la fille du vaincu. Ce Monarque infortuné n'avoit point hésité à y consentir, & le même envoyé qui lui offrit la paix, rapporta son aveu pour réponse.

Lausus avoit à la Cour un ami qui lui étoit attaché dès l'enfance. Une ressemblance singuliere avec le Prince avoit fait la fortune de ce jeune homme appellé Phanor. Mais ils se ressembloient encore plus par le caractere que par la figure : mêmes penchants, mêmes vertus, Lausus & Phanor sembloient n'avoir qu'une ame. Lausus, en partant, avoit confié à Phanor son amour & son désespoir. Celui-ci fut inconsolable en apprenant l'hymen de Lydie avec Mézence. Il crut devoir en instruire le Prince. A cette nouvelle la situation de cet amant ne peut se rendre ; son esprit se trouble, sa raison l'abandonne ; & dans l'égarement d'une douleur aveugle, il écrit à Lydie la lettre la plus passionnée & la plus impru-



Digitized by Google

dente que l'amour ait jamais dictée. Phanor fut chargé de la remettre. Il y alloit de sa vie, s'il étoit découvert ; il le fut. Mézence furieux, ordonna qu'on le chargeât de fers, & qu'on le traînât dans une horrible prison.

Cependant tout se préparoit pour la célébration de cet hymen funeste. On juge bien que la fête répondoit au caractere de Mézence. La lutte, le ceste, les gladiateurs, les combats entre les hommes & les animaux nourris au carnage, tout ce que la barbarie a inventé pour ses plaisirs, en devoit orner la pompe : il ne manquoit plus pour ce sanglant spectacle, que des combattants contre les bêtes féroces ; car il étoit d'usage de n'exposer à ces combats que des criminels condamnés à la mort, & Mézence qui se hâtoit sur un soupçon de faire périr les innocents, différoit encore moins le supplice des coupables. Il ne restoit dans les prisons que le fidele ami de Lausus. Qu'on l'expose, dit Mézence ; qu'il soit en proie aux lions dévorants ; le perfide mérite une mort plus cruelle ; mais celle-ci convient mieux à son crime & à ma vengeance, & son supplice est une fête digne de l'amour outragé.

Lausus attendoit vainement la réponse de son ami ; l'impatience fit place à l'effroi. Serions-nous découverts, dit-il ! Aurois-je perdu mon ami par

Digitized by Google

ma fatale imprudence ? Lydie elle-même.... Ah ! je frémis. Non, je ne puis vivre plus longtemps dans cette horrible incertitude. Il part ; il se déguise avec précaution ; il arrive ; il écoute les bruits répandus parmi le peuple ; il apprend que son ami est dans les fers, & que le jour suivant doit unir Lydie avec Mézence ; il apprend que l'on prépare la fête qui doit précéder le festin nuptial, & que pour spectacle dans cette fête, on doit voir le malheureux Phanor en proie aux bêtes féroces. Il succombe à ce récit ; un froid mortel se répand dans ses veines ; il revient à lui éperdu, il tombe à genoux, il s'écrie : Grands Dieux, retenez ma main, mon désespoir m'épouvante : que je meure pour sauver mon ami ; mais que je meure avec ma vertu ! Résolu de délivrer son cher Phanor, fallût-il périr à sa place, il vole aux portes de la prison ; mais comment y pénétrer ? Il s'adresse à l'esclave chargé de porter la nourriture aux prisonniers. Ouvre les yeux, dit-il, reconnois-moi, je suis Lausus, je suis le fils de ton Roi. J'attends de toi un service important : Phanor est dans les fers ; je veux le voir, je le veux. Je n'ai qu'un moyen d'arriver jusqu'à lui ; donne-moi tes vêtements ; prends la fuite : voilà des gages de ma reconnoissance ; dérobe-toi à la vengeance de mon pere. Si tu

me trahis, tu cours à ta perte ; si tu me sers dans mon entrepriſe, mes bienfaits t'iront chercher juſques dans le fond des déſerts.

Cet homme foible & timide, cede aux promeſſes & aux menaces. Il ſe prête au déguiſement du Prince, & diſparoît, après lui avoir indiqué l'heure où il doit ſe préſenter, & la conduite qu'il doit tenir pour tromper la vigilance des gardes. La nuit approche, l'inſtant arrive, Lauſus ſe préſente : il ſe nomme du nom de l'eſclave ; les verroux des cachots s'ouvrent avec un bruit lugubre. A la foible lueur d'un flambeau, il pénetre dans ce ſéjour d'horreur, il écoute ; les accents d'une voix gémiſſante frappent ſon oreille, il reconnoît la voix de ſon ami, il le voit couché dans un coin de la priſon, couvert de lambeaux, conſumé de langueur, la pâleur de la mort ſur ſon viſage, & le feu du déſeſpoir dans les yeux. Laiſſe-moi, lui dit Phanor, en le prenant pour l'eſclave ; remporte ces ſecours odieux, laiſſe-moi mourir. Hélas ! ajoutoit-il en jettant des cris entrecoupés de ſanglots, hélas ! mon cher Lauſus eſt encore plus malheureux que moi. O Dieux ! s'il ſait l'état où il a réduit ſon ami ! Oui, s'écria Lauſus en ſe précipitant dans ſon ſein, oui, mon cher Phanor, il le ſait, & il le partage. Que vois-je, dit Phanor,

Digitized by Google

transporté ! Ah Lausus ! ah mon Prince ! A ces mots tous deux perdent l'usage des sens ; leurs bras s'entrelacent, leurs cœurs se pressent, leurs sanglots se confondent. Long-temps immobiles & muets, ils demeurent étendus sur le pavé de la prison, la douleur étouffe leur voix, & ce n'est qu'en se serrant plus étroitement, & en se baignant de leurs larmes, qu'ils se répondent l'un à l'autre. Lausus enfin revenant à lui-même : Ne perdons point de temps, dit-il à son ami ; prends ces vêtements, sors de ces lieux, & m'y laisse. — Moi, grands Dieux ! Je serois assez lâche ! Ah ! Lausus, l'avez-vous pu croire ? devez-vous me le proposer ? Je te connois, dit le Prince ; mais tu dois me connoître. L'arrêt est prononcé, ton supplice est prêt, il faut mourir ou prendre la fuite. — Prendre la fuite ! — Ecoute-moi : mon pere est violent, mais il est sensible, la nature a des droits sur son cœur : si je te dérobe à la mort, je n'ai plus à le fléchir que pour moi-même, & son bras levé sur un fils sera facile à désarmer. Il frapperoit, s'écria Phanor, & votre mort seroit mon crime : non, je ne puis vous abandonner. Hé bien, reprit Lausus, demeure ; mais en mourant, tu me verras mourir. N'attends plus rien pour moi de la clémence de mon pere ; il auroit beau me pardonner, ne crois



Digitized by Google

pas que je me pardonne : cette main qui a tracé le billet fatal qui te condamne, cette main qui t'a chargé de fers, cette main qui après ton crime, eſt encore celle de ton ami, nous réunira malgré toi. En vain Phanor voulut inſiſter. N'en parlons plus, interrompit le prince ; tu n'as rien à me dire qui puiſſe balancer la honte de ſurvivre à mon ami, après l'avoir perdu. Tes inſtances me font rougir, & tes prieres ſont des outrages. Je te réponds de mon ſalut, ſi tu prends la fuite : je jure ma mort, ſi tu veux périr. Choiſis ; les moments nous ſont chers.

Phanor connoiſſoit trop bien ſon ami pour prétendre ébranler ſa réſolution. Je conſens, dit-il, à vous laiſſer tenter le ſeul moyen de ſalut qui nous reſte ; mais vivez, ſi vous voulez que je vive : votre échaffaud ſeroit le mien. Je m'y attends bien, dit Lauſus, & ton ami t'eſtime trop, pour t'exhorter à lui ſurvivre. A ces mots ils s'embraſſerent, & Phanor ſortit des cachots ſous les mêmes habits d'eſclave que Lauſus venoit de quitter.

Quelle nuit ! quelle affreuſe nuit pour Lydie ! Hé ! comment peindre les mouvements qui s'élevent dans ſon ame, qui la partagent, qui la déchirent, entre l'amour & la vertu ? Elle adore Lauſus, elle déteſte Mézence, elle s'immole aux intérêts de ſon pere, elle ſe livre à l'objet de ſa

Digitized by Google

haine, elle s'arrache pour jamais aux vœux d'un amant adoré. On la traîne à l'autel comme au ſupplice. Barbare Mézence, il te ſuffit de régner ſur un cœur par la violence & par la crainte ; il te ſuffit que ton épouſe tremble devant toi, comme un eſclave devant ſon maître. Tel eſt l'amour dans le cœur d'un tyran.

Cependant, hélas ! c'eſt pour lui ſeul qu'elle va vivre ; c'eſt à lui qu'elle va s'unir. Si elle réſiſte, elle va trahir ſon amant & ſon pere : un refus va découvrir le ſecret de ſon ame ; & ſi Lauſus eſt ſoupçonné de lui être cher, il eſt perdu.

C'étoit dans cette agitation cruelle que Lydie attendoit le jour : il arrive ce jour terrible. Lydie éperdue & tremblante, ſe voit parée, non comme une épouſe qui va ſe préſenter aux autels de l'hymen & de l'amour, mais comme une de ces victimes innocentes, qu'une pitié barbare couronnoit de fleurs avant de les ſacrifier.

On la mene au lieu du ſpectacle, le peuple en foule eſt aſſemblé, les jeux commencent. Je ne m'arrête point à décrire les combats du ceſte, de la lutte & du glaive : un objet plus affreux m'attend.

Un énorme lion s'avance. D'abord tranquille & fier, il parcourt l'arene en promenant ſes regards terribles ſur l'amphithéâtre qui l'environne : un

Digitized by Google

murmure confus annonce l'effroi qu'il inſpire ; bientôt le ſon des clairons l'anime, il y répond en rugiſſant ; ſon épaiſſe criniere ſe dreſſe autour de ſa tête monſtrueuſe ; il ſe bat les flancs de ſa queue, & le feu commence à jaillir de ſes prunelles étincellantes. Le peuple effrayé, deſire & craint de voir paroître le malheureux qu'on va livrer à la rage du monſtre : la terreur & la pitié s'emparent de tous les eſprits.

Il ſe préſente ce combattant que les ſatellites de Mézence ont pris eux-mêmes pour Phanor. Lydie ne peut le reconnoître. L'horreur dont elle eſt ſaiſie, lui a fait détourner les yeux de ce ſpectacle, qui révolte la ſenſibilité de ſon ame compatiſſante. Que ſeroit-ce, hélas ! ſi elle ſavoit que Phanor, que le tendre ami de Lauſus eſt le criminel qu'on a dévoué ; ſi elle ſavoit que Lauſus lui-même a pris la place de ſon ami, & que c'eſt lui qui va combattre ?

A demi nud, les cheveux épars, il marche d'un pas intrépide : un poignard pour l'attaque, un bouclier pour la défenſe, ſont les ſeules armes dont il eſt couvert. Mézence prévenu, ne voit en lui que le coupable Phanor. Le ſang eſt muet, la nature eſt aveugle ; c'eſt ſon fils qu'il livre à la mort, & ſes entrailles ne ſont point émues : le reſſentiment de l'injure & la ſoif de la ven-

Digitized by Google

geance étouffent en lui tout autre ſentiment. Il voit avec une joie barbare la fureur du lion s'animer par degrés. Lauſus impatient, irrite le monſtre & l'appelle au combat. Il marche à lui, le lion s'élance, Lauſus l'évite. Trois fois l'animal furieux lui préſente une gueule écumante, & trois fois Lauſus échappe à ſes dents meurtrieres.

Cependant Phanor vient d'apprendre ce qui ſe paſſe. Il accourt, il fend la foule : ſes cris perçans font retentir l'amphithéâtre. Arrête, Mézence ! ſauve ton fils : c'eſt lui, c'eſt Lauſus qui combat. Mézence regarde & reconnoît Phanor qui ſe précipite vers lui. O Dieux ! que vois-je ! Peuples, ſecourez-moi, jettez-vous dans l'arene, arrachez mon fils à la mort. Au nom de Lauſus, Lydie ſe renverſe expirante ſur les marches de l'amphithéâtre ; ſon cœur ſe glace, ſes yeux ſe couvrent de ténébres. Mézence ne voit que ſon fils dans un danger inévitable ; mille bras s'arment en vain pour ſa défenſe ; le monſtre le pourſuit & l'aura dévoré avant qu'on ſoit arrivé juſqu'à lui. Mais, ô prodige incroyable ! ô bonheur ineſpéré ! Lauſus, en ſe dérobant aux élans de l'animal furieux, le frappe lui-même du coup mortel, & le fer dont ſa main eſt armée, ſort fumant du cœur du lion. Il tombe & nage dans les flots de ſang que vomit ſa gueule écumante.

Digitized by Google

L'alarme univerſelle ſe change en triomphe, & le peuple ne répond aux cris douloureux de Mézence, que par des cris d'admiration & de joie. Ces cris rappellent Lydie à la lumiere ; elle ouvre les yeux ; elle voit Lauſus aux pieds de Mézence, tenant d'une main le poignard ſanglant, de l'autre ſon cher & fidele Phanor. C'eſt moi, dit-il à ſon pere, c'eſt moi ſeul qui ſuis coupable. Le crime de Phanor étoit le mien : c'étoit à moi à l'expier. Je l'ai forcé à me céder ſa place ; j'allois mourir s'il m'eût réſiſté. Je reſpire, je lui dois la vie ; & ſi votre fils vous eſt cher encore, vous lui devez votre fils. Mais ſi votre vengeance n'eſt pas appaiſée, nos jours ſont en vos mains : frappez ; nous périrons enſemble ; nos cœurs en ont fait le ſerment. Lydie, tremblante à ce diſcours, regardoit Mézence avec des yeux ſupplians & remplis de larmes. La cruauté du tyran ne peut ſoutenir cette épreuve. Le cri de la nature & la voix des remords font taire dans ſon cœur la jalouſie & la vengeance. Il demeure long-temps immobile & muet, roulant tour-à-tour ſur les objets qui l'environnent, des regards troublés & confus, où l'amour & la haine, l'indignation & la pitié ſe combattent & ſe ſuccedent. Tout tremble autour du tyran. Lauſus, Phanor, Lydie, un peuple innombrable,

Digitized by Google

attendent avec effroi les premiers mots qu'il va prononcer. Il ſuccombe enfin, malgré lui, ſous la vertu dont l'aſcendant l'accable ; & paſſant tout-à-coup avec une violence impétueuſe, de la fureur à la tendreſſe, il ſe jette dans les bras de ſon fils. Oui, lui dit-il, je te pardonne, & je pardonne à ton ami. Vivez, aimez-vous l'un l'autre : mais il me reſte encore un ſacrifice à te faire, & tu viens de t'en rendre digne. Reçois-la donc, dit-il avec un nouvel effort, reçois-la, cette main dont le préſent t'eſt plus cher que la vie : c'eſt ta valeur qui me l'arrache ; elle ſeule pouvoit l'obtenir.

Digitized by Google

# LE MARI SYLPHE.

EVITEZ les piéges des hommes, dit-on sans cesse à une jeune femme : évitez la séduction des femmes, dit-on sans cesse à un jeune homme. Est-ce le plan de la nature que l'on croit suivre, en faisant d'un sexe l'ennemi de l'autre ? Ne sont-ils faits que pour se nuire ? sont-ils destinés à se fuir ? Et quel seroit le fruit de ces leçons, si tous les deux les prenoient à la lettre ?

Lorsqu'Elise sortit du couvent pour aller à l'autel épouser le Marquis de Volange, elle étoit bien persuadée qu'après un amant, l'être le plus dangereux de la nature étoit un mari. Elevée par une de ces solitaires dont l'imagination mélancolique se peint en noir tous les objets, elle ne voyoit pour elle dans le monde que des écueils, & que des piéges dans le mariage. Son ame délicate & timide fut d'abord flétrie par la crainte ; & l'âge n'avoit pas encore donné à ses sens l'heureux pouvoir de vaincre l'ascendant de l'opinion. Ainsi tout fut pour elle dans l'hymen, humiliant & pénible. Les premiers soins de son époux, loin de la rassurer, l'alarmoient encore. C'est ainsi,

Digitized by Google

LE MARI SYLPHE

Digitized by Google

Digitized by Google

diſoit-elle, que les hommes couvrent de fleurs les chaînes de notre eſclavage. La flatterie couronne la victime ; l'orgueil va bientôt l'immoler. On conſulte aujourd'hui mes deſirs pour les contrarier ſans ceſſe. On veut pénetrer dans mon cœur pour en développer les replis ; & ſi on me découvre quelque foibleſſe, c'eſt par-là même qu'on aura ſoin de m'humilier avec plus d'avantage. Gardons-nous bien des piéges qu'on nous tend.

Il eſt aiſé de prévoir l'amertume & la froideur que ce funeſte préjugé répandit du côté d'Eliſe, dans leur commerce le plus intime. Volange s'apperçut de la répugnance qu'elle avoit pour lui. Il eût tâché de l'en guérir s'il en eût deviné la cauſe ; mais la perſuaſion qu'il étoit haï le découragea ; & en perdant l'eſpoir de plaire, il étoit tout ſimple qu'il en perdit le ſoin.

Sa ſituation fut d'autant plus pénible, qu'elle étoit plus oppoſée à ſon caractere. Volange étoit la gaieté, la galanterie, la complaiſance même. Il s'étoit fait de ſon mariage une fête riante plutôt qu'une affaire ſérieuſe. Il avoit pris une épouſe jeune & belle, comme on ſe choiſit une divinité, pour lui élever des autels. Le monde va l'adorer, diſoit-il ; je l'y menerai en triomphe. J'aurai mille rivaux ; tant mieux ! je les effacerai tous par mes ſoins, mes vœux, mes hommages ; &

Digitized by Google

l'inquiétude attachée à une jalousie délicate & timide, préservera l'amant d'Elise des négligences de l'époux.

La froideur impatiente & dédaigneuse de sa femme détruisit cette illusion. Plus il étoit amoureux d'elle, plus il étoit blessé de l'éloignement qu'elle avoit pour lui ; & cet amour si tendre & si pur qui devoit faire son bonheur, alloit devenir son supplice. Mais un artifice innocent dont le hasard lui donna l'idée, le rétablit dans tous ses droits.

Il faut que la sensibilité de l'ame s'exerce ; & si elle n'a pas un objet véritable, elle s'en fait un fantastique. Il étoit décidé dans l'opposition d'Elise, qu'il n'y avoit rien dans la nature qui fût digne de l'attacher. Mais elle avoit trouvé dans la fiction de quoi l'occuper, l'émouvoir, l'attendrir. La fable des Sylphes étoit à la mode. Il lui étoit tombé sous la main quelques-uns de ces romans où l'on a peint le commerce délicieux de ces esprits avec les mortelles ; & pour elle ces brillantes chimeres avoient tout le charme de la vérité.

Elise croyoit donc aux Sylphes, & brûloit d'envie d'en avoir un. Il faut pouvoir au-moins se peindre ce que l'on desire ; & il n'est pas facile de se peindre un esprit. Elise avoit été obligée d'attribuer tous les traits d'un homme au Sylphe qu'elle desiroit

Digitized by Google

desiroit. Mais pour loger une ame céleste, elle avoit composé un corps fait à plaisir : une taille élégante & noble, une figure animée, intéressante, ingénieuse, un tein d'un éclat & d'une fraîcheur digne d'un Sylphe qui préside à l'étoile du matin ; de beaux yeux bleus & languissans, & je ne sçais quoi d'aérien dans toutes les graces de sa personne. Elle y avoit ajouté la parure la plus légere, des fleurs, des rubans des couleurs les plus tendres, un tissu de soie à demi transparent & dont se jouoient les zéphirs, deux aîles semblables à celles de l'Amour, dont ce beau Sylphe étoit l'Image : telle étoit la chimere d'Elise ; & son cœur séduit par son imagination, soupiroit pour ce qu'elle avoit feint.

Il est naturel que nos idées les plus familieres & les plus vives se retracent pendant le sommeil : bientôt les songes d'Elise lui firent croire que sa chimere avoit quelque réalité.

Volange bien sûr de n'être pas aimé de sa femme, avoit beau l'observer avec les yeux de la jalousie ; il lui voyoit avec ses pareilles une gaité douce, un commerce facile, quelquefois même l'air de l'amitié ; mais aucun homme encore n'avoit obtenu d'elle un accueil qui pût l'alarmer. Avec eux son regard étoit sévere, son air dédaigneux, son maintien froid, elle parloit peu, écou-



Digitized by Google

toit à peine, & quand elle n'avoit pas l'air de l'ennui, elle avoit celui de l'impatience. N'être à son âge ni tendre ni coquette ! cela n'étoit pas concevable. A la fin elle se trahit.

L'opéra de Zelindor dans sa nouveauté avoit le plus brillant succès. Elise étoit à ce spectacle dans sa petite loge, avec une de ses femmes qu'elle avoit prise en amitié. Justine avoit sa confiance ; & rien n'attache une ame timide comme la difficulté vaincue de se livrer une fois. Elise eût voulu avoir sans cesse avec elle la confidente de sa foiblesse ; & sa petite loge ne lui étoit chere, que par la liberté qu'elles avoient d'y être ensemble, & sans témoin.

Volange, qui d'une place opposée observoit tous les mouvemens d'Elise, la vit plusieurs fois tressaillir à la vue de Zelindor ; & parler à Justine avec un air passionné.

Je ne sais quelle inquiétude lui prit, mais le soir ayant trouvé Justine un moment seule : Il me semble, lui dit-il, que ta maîtresse a eu bien du plaisir au spectacle ? — Ah ! Monsieur, elle en est folle. Ce Zelindor est ses amours. Il semble qu'on l'ait fait exprès pour elle. Elle ne revient pas de la surprise où elle a été de voir jouer ses propres songes. — Quoi ! ta maîtresse fait de ces songes-là ? — Hélas ! oui, Monsieur, & c'est

Digitized by Google

bien mal à vous de la réduire au plaisir de rêver. En vérité, vous êtes bienheureux, que jeune & jolie comme elle est, elle s'en tienne à aimer des Sylphes. — Des Sylphes ! Et oui, Monsieur, des Sylphes. Mais je trahis son secret. — Tu plaisantes, Justine ? — Il y a bien de quoi ? Allez, Monsieur, c'est une chose indigne de vivre avec elle comme vous faites. Ah ! quand je vois cette jeune femme à son réveil, le tein animé, les yeux languissans, la bouche plus fraîche qu'une rose, me dire avec un soupir, qu'elle vient d'être heureuse en songe ; que je la plains ! & que je vous hais ! — Que veux-tu ? Ta maîtresse avoit dans son mari un amant comme il y en a peu ; mais à ce que l'amour a de plus tendre elle n'a répondu que par une froideur qui va jusqu'à la répugnance. — Vous le croyez, vous avez pris de la timidité pour de la froideur ; & voilà comme font les hommes. Ils n'ont aucune pitié d'une jeune femme. Pourquoi vous refroidir ? Pourquoi ne pas user des droits que vous avez sur elle ? — C'est-là ce qui m'a retenu. Je ne voulois rien devoir à la contrainte, & j'aurois été bien plus vif dans mes instances, si elle avoit été plus libre dans ses refus. — Hé ! Messieurs, que vous êtes bons avec votre délicatesse ! Vous allez voir qu'on vous en saura gré ! — Ecoute, Justine, il

me vient une idée qui peut, si tu le veux, nous réconcilier. — Si je le veux ! — Eliſe aime les Sylphes ; je puis être un Sylphe amoureux. — Et comment vous rendre inviſible ? — En ne l'allant voir que la nuit. — Oui, cette ruſe me plaît aſſez. — Elle n'eſt pas nouvelle : plus d'un amant s'en eſt ſervi ; mais Eliſe ne s'y attend pas, & je ſuis perſuadé qu'elle y ſeroit trompée. Il n'y a de difficile que le début, que le premier nœud de l'intrigue ; mais je compte ſur ton adreſſe pour m'en procurer le moyen.

L'occaſion ne ſe fit pas attendre. Ah ! Juſtine, dit Eliſe le lendemain en s'éveillant, de quelle félicité je viens de jouir ! J'ai rêvé que j'étois ſous un berceau de roſes, où le plus beau des eſprits céleſtes ſoupiroit à mes genoux. — Quoi ! Madame, les eſprits ſoupirent ! Et comment étoit fait ce bel eſprit-là ? — Je tâcherois en vain de te dépeindre ce qui n'a pas de modele parmi les hommes. Quand l'idée en eſt effacée par le réveil, j'ai peine moi-même à me la retracer. — Et du moins puis-je ſavoir ce qui s'eſt paſſé dans votre tête-à-tête ? — Je ne ſais ; mais j'étois enchantée, j'entendois une voix raviſſante, je reſpirois les plus doux parfums, & à mon réveil tout s'eſt evanoui.

Volange apprit le rêve de ſa femme, & dans ſes regrets il crut voir le moyen de débuter en

Digitized by Google.

Sylphe auprès d'elle. On connoiſſoit à peine encore à Paris la quinteſſence de roſe ; Volange remit à Juſtine un petit flacon de cet élixir précieux. Demain, lui dit-il avant le réveil de ta maîtreſſe, tu auras ſoin d'en parfumer ſon lit.

O ciel ! dit Éliſe en s'éveillant, eſt-ce encore un ſonge ? Approche, Juſtine reſpire, & dis-moi ce que tu ſens. — Moi, Madame ? Je ne ſens rien. — Tu ne ſens rien ! Tu ne ſens pas les roſes ! — Vous devenez folle, ma chere maîtreſſe, permettez-moi de vous le dire. Paſſe pour vos ſonges ; mais toute éveillée ! En vérité je ne vous conçois pas. — Tu as raiſon, rien n'eſt moins concevable. Laiſſe-moi. Ferme les rideaux.... Ah ! l'odeur eſt plus ſenſible encore. — Vous m'alarmez. — Ecoute-moi. Je te dis hier, s'il m'en ſouvient, que j'avois été fâchée que le ſonge du boſquet ſe fût diſſipé, & que j'aimois l'odeur que j'y avois reſpirée. Il m'a entendu, ma chere Juſtine. Qui, madame ? — Qui ! Ne le ſais-tu pas ? Tu m'impatientes. Laiſſe-moi. Mais il doit ſavoir, puiſqu'il eſt préſent, que ce ne ſont pas les fleurs que je regrette. Ah ! que ſa voix étoit bien plus douce ! qu'elle touchoit bien plus mon cœur ! Et ſes traits, ſes traits divins ! inutiles vœux ! Hélas ! je ne le verrai jamais. — Ma foi, Madame, il n'y a pas d'apparence. —



Digitized by Google

Tu me déſeſperes : eſt-ce là m'aimer que de m'envier, que de vouloir détruire la plus flatteuſe illuſion ! car c'en eſt une, je dois le croire, & je ne ſuis pas un enfant.... Cependant l'odeur des roſes !.... Oui, je la ſens, rien n'eſt plus réel ; & ce n'eſt pas la ſaiſon de ces fleurs. — Que voulez-vous que je vous diſe, Madame ? Tout le deſir que j'ai de vous plaire ne peut me faire croire qu'un ſonge ſoit une vérité. — Hé-bien, Mademoiſelle, ne le croyez pas. Préparez ma toilette & que je m'habille. Je ſuis dans un trouble, dans une émotion dont je rougis, & que je ne ſaurois calmer.

Victoire ; monſieur, dit Juſtine en revoyant Volange : le Sylphe eſt annoncé, deſiré ; on l'attend ; qu'il paroiſſe ; il ſera, ma foi, bien reçu.

Eliſe fut plongée tout le jour dans une rêverie qui avoit l'air de l'enchantement ; & le ſoir ſon mari s'apperçut qu'elle attendoit avec impatience le moment d'aller ſe livrer au ſommeil. Leurs appartements ſe communiquoient ſelon l'uſage, & Volange étoit d'accord avec ſa confidente ſur le moyen d'arriver ſans bruit au chevet du lit de ſa femme. Mais il falloit que par un ſoupir ou par quelques mots échappés, elle l'invitât à parler lui-même.

J'ai oublié de dire qu'Eliſe ne vouloit la nui

Digitized by Google

auprès d'elle aucune lumiere, & ce n'étoit pas ſans raiſon. Les tableaux de l'imagination ne ſont jamais ſi vifs que dans l'obſcurité profonde. Ainſi Volange, ſans être apperçu, épioit le moment favorable. Il entendit Eliſe ſoupirer & chercher le repos avec inquiétude. Viens donc, dit-elle, heureux ſommeil, toi ſeul me fais aimer la vie. C'eſt à moi, dit Volange, avec un ſon de voix ſi doux qu'Eliſe l'entendoit à peine, c'eſt à moi d'appeller le ſommeil : je ne ſuis heureux que par lui ; c'eſt dans ſon ſein que je vous poſſede. Il n'eut pas le temps d'achever. Eliſe jetta un cri perçant, & Volange ayant diſparu, Juſtine accourt à la voix d'Eliſe. Qu'avez-vous donc, Madame, lui dit-elle ? — Ah ! je me meurs ; je viens de l'entendre. Rappelle-moi, s'il ſe peut, à la vie. Je ſuis aimée, je ſuis heureuſe. Hâte-toi, je ne puis reſpirer. Juſtine s'empreſſe, dénoue les rubans, lui fait reſpirer un ſel qui la ranime, & ſoutenant ſon rôle d'incrédule, lui reproche de ſe livrer à des idées qui troublent ſon repos, & qui alterent ſa ſanté. Traitez-moi d'enfant, d'inſenſée, lui dit Eliſe. Ce n'eſt plus un ſonge, rien n'eſt ſi vrai ; je l'ai entendu comme je vous entends. — A la bonne heure ; Madame, je ne veux pas vous impatienter ; mais tâcher de calmer vos eſprits ; ſouvenez-vous que pour plaire à un



Digitized by Google

Sylphe il faut être jolie, & qu'on ne l'eſt bientôt plus quand on ne dort pas. — Tu t'en vas, Juſtine ? Que tu es cruelle ! Ne vois-tu pas que je ſuis toute tremblante ? Attends du moins que je ſommeille, s'il eſt poſſible de ſommeiller dans l'émotion où je ſuis.

Enfin ſes beaux yeux s'appéſantirent & il fut réſolu entre Juſtine & Volange, qu'effarouché par le cri qu'Eliſe avoit fait, le Sylphe ſe laiſſeroit deſirer la nuit ſuivante. En effet, elle eut beau l'appeller.

Elle avoit peur qu'il ne revînt plus. Mes cris l'auront effrayé, diſoit-elle. Bon, Madame, lui dit Juſtine, un eſprit eſt-il donc ſi timide ? & n'avoit-il pas dû s'attendre à la frayeur qu'il vous a cauſée ? Soyez tranquille : il ſait ce qui ſe paſſe dans votre cœur comme vous-même. Et peut-être dans ce moment il eſt-là qui prête l'oreille. — Que dis-tu là ? Tu me fais treſſaillir. — Eh quoi ! n'êtes-vous pas bien aiſe que votre Sylphe liſe dans votre ame ! — Aſſurément ; il ne s'y paſſe rien dont il n'ait lieu d'être flatté. Mais il ſe mêle toujours de l'homme dans l'idée que l'on ſe fait des Sylphes, & la pudeur. — La pudeur, ce me ſemble, eſt déplacée avec des eſprits. Où ſeroit le mal, par exemple, de l'engager à revenir ce ſoir ? — Ah ! j'aurois beau diſſimuler ; il ſait bien que je le deſire.

Digitized by Google

Le vœu d'Elise fut accompli. Elle étoit couchée, la lumiere éteinte, & Volange au chevet de son lit. Crois-tu qu'il revienne, dit-elle à Justine ? — Oui, s'il est galant, il doit être arrivé. — Ah, du moins, s'il pouvoit m'entendre ! Il vous entend, répondit Volange avec sa douce voix ; mais, écartez ce témoin qui m'afflige. Justine, dit Elise en tremblant, éloigne-toi. — Qu'est-ce donc, Madame ? Vous me semblez émue. — Ce n'est rien : laisse-moi, te dis-je. Justine obéit ; & dès qu'ils furent seuls : Eh quoi, lui dit le Sylphe, ma voix vous intimide ! on ne craint pas ce que l'on aime. Hélas, dit-elle, puis-je voir sans trouble réaliser ainsi mes songes, & passer, par un prodige inconcevable, de l'illusion à la réalité ? Croirai-je que l'un des esprits célestes daigne quitter le ciel pour moi & se familiariser avec une simple mortelle ? Si vous saviez, lui répondit Volange, combien vous effacez tout ce que les Nymphes de l'air ont de charmes, vous seriez peu flattée de votre victoire. Aussi n'est-ce pas à la vanité que je veux devoir le prix de mon amour. Cet amour est pur & inaltérable comme mon essence ; mais il est délicat à l'excès. Nous n'avons que les sens de l'ame : vous les avez comme nous, Elise ; mais pour en goûter les délices, il faut me réserver cette ame dont je

Digitized by Google

ſuis jaloux ; vous amuſer de tout ce que le monde a d'intéreſſant & d'aimable ; mais n'y rien aimer comme moi. Hélas ! il m'eſt bien facile de vous obéir, dit-elle, d'une voix encore mal aſſurée ! Le monde n'a pour moi nul attrait. Le vuide même de mon ame n'a pu donner accès aux vains plaiſirs qui vouloient la ſéduire ; comment y ſeroit-elle acceſſible, à préſent que vous l'occupez ? Mais vous, eſprit céleſte & pur, comment puis-je me flatter de vous fixer & de vous ſuffire ? Apprenez, répondit Volange, ce qui nous diſtingue de tous les eſprits répandus dans l'Univers, & plus encore de l'eſpece humaine. Un Sylphe n'a point de bonheur à lui : il n'eſt heureux que dans ce qu'il aime. La nature lui a interdit la faculté de s'aimer ſeul ; & comme il partage tous les plaiſirs qu'il cauſe, il éprouve auſſi toutes les peines qu'il fait ſouffrir. Le deſtin m'a laiſſé le choix de cette moitié de moi-même dont mon bonheur devoit dépendre, mais ce choix décidé, nous n'avons plus qu'une ame, & ce n'eſt qu'en vous rendant heureuſe, que je puis eſpérer d'être heureux. Soyez-le donc bien, lui dit-elle avec tranſport, car la ſeule idée d'une union ſi douce, me ravit & m'éleve au-deſſus de moi-même. Quelle comparaiſon de ce commerce intime avec celui des dangereux mortels dont nous ſommes

Digitized by Google

ici les eſclaves ! Hélas, vous ſavez que j'ai ſubi les loix de l'Hymen, & que l'on m'a donné des chaînes. Je le ſais, dit Volange, & l'un de mes ſoins ſera de les rendre légeres. Ah ! reprit-elle, n'en ſoyez point jaloux. Mon mari eſt peut-être celui des hommes qui ſe reſſent le moins des vices de ſon eſpece ; mais ils ſont tous ſi perſuadés & ſi fiers de leurs avantages, ſi indulgens pour leurs torts, & ſi rigoureux pour les nôtres ; ſi peu ſcrupuleux ſur les moyens de nous ſéduire & de nous aſſervir, qu'il y auroit autant d'imprudence que de foibleſſe à s'y livrer. Eh bien, lui dit ſon Sylphe, le croiriez-vous ? Tout ce que vous reprochez aux hommes, nous le reprochons aux Sylphides. Douces, inſinuantes, fertiles en détours, il n'eſt point d'art qu'elles n'emploient pour dominer les eſprits ; mais une fois sûres de leur aſcendant, une volonté capricieuſe & abſolue, une fierté impérieuſe & ſous laquelle tout doit fléchir, prennent la place de la timidité, de la douceur, de la complaiſance ; & ce n'eſt qu'après les avoir aimées, qu'on s'apperçoit qu'on devoit les haïr. Ce caractere dominant que leur a donné la nature, a cependant ſes exceptions : il en eſt de même parmi les hommes. Mais quoi qu'il en ſoit, ma chere Eliſe, l'un & l'autre monde nous ſeront étrangers ſi vous m'aimez comme je vous aime.

Digitized by Google

Adieu : mon devoir & votre repos m'obligent de vous quitter. Le ciel m'a confié le ſoin de votre étoile, je vais en diriger le cours. Puiſſe-t-elle répandre ſur vous la plus favorable influence. — Eh quoi, ſitôt, vous vous éloignez ! — Oui, pour vous revoir demain à la même heure. — Adieu... mais non, encore un mot. Puis-je avoir une confidente ? — Vous en avez une, tenez-vous-en là. Juſtine vous aime, & elle m'eſt chere. — Quel nom vous donnerai-je en lui parlant de vous ? — Dans le ciel on m'appelle *Valoe*, & en langue Sylphide, ce nom veut dire *tout ame*. Ah ! je mérite le même nom depuis que je vous entends. Alors le Sylphe s'évanouit. Le cœur d'Eliſe nageoit dans la joie, elle étoit au comble de ſes vœux, & au milieu des idées délicieuſes qui l'occupoient, le ſommeil s'empara de ſes ſens.

Juſtine fut inſtruite de tout ce qui s'étoit paſſé & n'eut pas beſoin de le répéter à Volange. Elle lui dit ſeulement qu'il avoit laiſſé ſa femme dans l'enchantement. Ce n'eſt pas aſſez, dit-il : je veux qu'en l'abſence du Sylphe, tout lui rappelle ſon amour. Tu lis dans ſon ame, tu connois ſes goûts ; inſtruits-moi bien de ce qu'elle deſire : le Sylphe aura l'air de la deviner. — Sur le ſoir, Eliſe, pour être plus libre, alla ſe promener

Digitized by Google

ſeule avec Juſtine dans l'un de ces jardins magnifiques qui ſont l'ornement de Paris, & quoiqu'elle fût toute occupée de ſon Sylphe, un penchant naturel aux jeunes femmes, lui fit jetter les yeux ſur la parure d'une inconnue. Ah! la jolie robe! s'écria-t-elle; & Juſtine feignit de ne pas l'entendre. Mais l'adroite ſuivante ayant entendu nommer cette femme ſi bien parée, retint ſon nom & le dit à Volange.

L'heure du rendez-vous étant venue, Eliſe ſe couche, & dès qu'elle eſt ſeule, ah! mon cher Valoé, dit-elle, m'avez-vous oubliée? Me voilà ſeule & vous ne venez pas! Il vous attendoit, lui dit Volange: votre image l'a ſuivi dans le ciel. Il n'a vu que vous au milieu de la Cour Aërienne. Mais vous, Eliſe, en ſon abſence n'avez-vous deſiré que lui? Non, lui dit-elle aſſurément, rien que vous ſeul ne m'intéreſſe. — Je ſais cependant, Eliſe, que vous avez formé un deſir qui n'étoit pas pour moi. Vous m'inquiétez, lui dit-elle, j'ai beau m'examiner, je ne ſais quel eſt ce deſir. Vous l'avez oublié, mais je m'en ſouviens, & loin de m'en plaindre, je ſouhaite moi-même que vous en ayez ſouvent de pareils. Je vous l'ai dit, les Sylphes ſont jaloux, mais ils n'en ſont que plus ſoigneux de plaire. Ne vous étonnez pas de me voir curieux des

Digitized by Google

plus petits détails de votre vie : je veux n'y laiſſer que les fleurs ; & en ôter juſqu'à la moindre épine. Par exemple, votre mari ne laiſſe pas de m'inquiéter. Comment êtes-vous avec lui ? Mais, dit Eliſe, un peu confuſe, je vis avec lui comme avec un homme : dans la défiance & la crainte que nous inſpire naturellement un ſexe né l'ennemi du nôtre. On m'a donnée à lui ſans me conſulter ; j'ai ſuivi mon devoir & non pas mon penchant. Il m'aimoit, diſoit-il, & il eût voulu me plaire, c'eſt-à-dire, me captiver : il n'a pas réuſſi ; & ſa vanité, qu'il appelle délicateſſe, l'a détaché de ce deſſein. Nous voilà bon amis ; ou ſi vous voulez, libres l'un & l'autre. — Eſt-il au moins un peu complaiſant ? — Mais, oui, aſſez pour ſéduire une femme qui ne ſauroit pas, comme moi, combien les hommes ſont dangereux. — Vous auriez pu tomber plus mal ; & ce mari n'eſt pas auſſi fâcheux que ſes pareils ont coutume de l'être. Il fait bien du reſte ; & ſi jamais vous aviez à vous plaindre de lui, il en ſeroit puni ſur l'heure. Oh non, je vous conjure, dit-elle en tremblant, quoi qu'il ſe paſſe de lui à moi, ne vous en mêlez jamais. Je vous dois toute ma confiance ; mais ce ſeroit en abuſer cruellement que de lui nuire en aucune façon. Il eſt aſſez malheureux d'être homme, & il en eſt aſſez

Digitized by Google

puni.' — Votre ame eſt céleſte, charmante Eliſe, un mortel ne vous méritoit pas. Écoutez, je ne vous ai pas dit notre façon de corriger les hommes. Ils ne connoiſſent que le fer & le feu ; mais nous avons de plus douces vengeances. Dès que votre mari vous aura déplu, vous m'en inſtruirez, & dans l'inſtant, le regret, le reproche, ſe ſaiſiront de ſon ame, & il n'aura de paix ni avec moi, ni avec lui-même, qu'il n'ait expié à vos genoux le déplaiſir qu'il vous aura cauſé. Je ferai plus, je lui inſpirerai tout ce que vous m'inſpirez à moi-même. Ainſi l'eſprit de votre Sylphe animera votre mari, & vous ſera préſent ſans ceſſe. Voilà, dit Eliſe enchantée, le ſeul moyen de me le faire aimer. Ainſi ſe paſſa ce nouvel entretien.

Le lendemain Eliſe étant à ſa toilette, Juſtine jette les yeux ſur le ſopha du cabinet, & fait un cri d'étonnement. Eliſe ſe retourne, & y voit étalée une robe pareille à celle qu'elle avoit vue à la promenade. Ah ! Voilà donc comme il ſe venge de ce deſir qui n'étoit pas pour lui ! Juſtine, enfin, me croiras-tu ? n'eſt-ce pas un Sylphe adorable ? Les yeux d'Eliſe ne pouvoient ſe laſſer d'admirer ce nouveau prodige. Volange arrive dans ce moment. Voilà, dit-il, une robe charmante ! votre goût, Madame, fait bien l'éloge de ce que vous aimez. En vérité, pourſuivit-

Digitized by Google

il, en considérant de plus près l'étoffe, cela est fait de la main des Fées. Cette façon de parler familiere, venoit-là si à propos, qu'Elise rougit comme si on l'eût trahie, & que son secret eût été révélé.

Le soir elle ne manqua pas de donner des éloges à la galanterie empressée de son joli petit Sylphe; & celui-ci lui dit mille choses si délicates & si tendres sur le bonheur d'embellir ce qu'on aime & de jouir du bien qu'on lui fait, qu'elle ne cessoit de répéter: Non jamais mortel ne connut ce langage: il n'est donné qu'à une intelligence céleste de penser & de parler ainsi. Je vous préviens cependant, lui dit-il, que votre époux va bientôt devenir mon émule. Je me plais à épurer son ame, à la rendre aussi douce, aussi tendre, aussi flexible à vos desirs que me le permet la nature. Vous y gagnerez, sans doute, Elise, & votre bonheur est tout pour moi; mais n'y perdrai-je pas quelque chose? Ah Doutez-vous, lui dit-elle, que je ne vous attribue tous les soins qu'il prendra de me plaire? N'est-ce pas comme une statue que vous voulez bien animer? — Ainsi vous m'aimerez en lui? Et en pensant que c'est moi qui l'anime, vous vous plairez à le rendre heureux? — Non, Valoé, ce seroit le tromper: la fausseté m'est odieuse. C'est

vous

vous que j'aime, ce n'eſt pas lui ; & lui témoigner ce que je ſens pour vous, ce ſeroit vous trahir l'un & l'autre. Volange pour ne pas s'engager plus avant dans une diſpute ſi délicate, changea de propos & lui demanda à quoi elle s'étoit amuſée tout le jour. Hé ! lui dit-elle, ne le ſavez-vous pas, vous qui liſez dans ma penſée ? Les momens où j'ai été libre, je les ai employés à tracer un chiffre où nos deux noms ſont entrelaſſés. Je deſſine aſſez bien les fleurs ; & je n'ai jamais rien fait avec tant de goût que celles qui forment cette eſpèce de chaîne. Vous avez auſſi, lui dit-il, un talent rare que vous négligez, & dont les plaiſirs ſont céleſtes ; vous avez une voix touchante, une oreille exquiſe, & la harpe ſous vos doigts, mêlant ſes accords à vos ſons, feroit les délices des habitans de l'air. Eliſe promit de s'y exercer, & ils ſe quitterent plus épris, plus enchantés que jamais l'un de l'autre.

Je ſuis ſouvent ſeule, dit-elle à ſon mari, la muſique me diſſiperoit. La harpe eſt à la mode, & j'ai envie d'en eſſayer. Rien n'eſt plus facile, dit Volange, avec l'air de la complaiſance ; & le ſoir même elle eut une harpe.

Le Sylphe revint à ſon heure, & parut charmé de lui voir ſaiſir & ſuivre ſes idées avec tant de vivacité. Hélas ! lui dit Eliſe, vous êtes plus



Digitized by Google

heureux, vous devinez les miennes, & vous ſçavez les prévenir. Que le don de lire dans l'ame de ce qu'on aime eſt précieux ! On ne lui donne pas le temps de deſirer. Tel eſt ſur moi votre avantage. Conſolez-vous, lui dit Valoè, la complaiſance a bien ſon prix, je fais ma volonté quand je préviens la vôtre ; & vous, en attendant la mienne, vous avez le plaiſir de vous dire que c'eſt mon ame qui vous conduit. Il eſt plus flatteur de prévenir, mais il eſt plus doux de complaire. Mon avantage eſt celui de l'amour-propre ; le vôtre eſt celui de l'amour.

Tant de délicateſſe étoit pour Eliſe le plus charmant de tous les liens. Elle eût voulu ne jamais ceſſer d'entendre une voix ſi chere ; mais par ménagement pour elle, Volange avoit ſoin de s'éloigner dès qu'il l'avoit doucement émue, & le ſommeil venoit la calmer.

La premiere idée qu'elle eut à ſon réveil fut celle de ſon Sylphe, & la ſeconde celle de ſa harpe. On la lui avoit apportée la veille, toute ſimple & ſans ornemens. Elle vole dans ſon cabinet d'étude, & trouve une harpe décorée d'une guirlande de fleurs qui ſembloient fraîchement cueillies. Sa joie fut égale à ſon étonnement. Non, diſoit-elle, non, jamais le pinceau dans une main mortelle n'a produit cette illuſion. Et

Digitized by Google

le moyen de douter que ce ne fût un préſent du Sylphe ? Deux brillantes ailes couronnoient cette harpe, la même ſans doute dont Valoé jouoit au céleſte concert. Tandis qu'elle lui rendoit grace, arrive le muſicien qu'elle avoit mandé pour lui donner leçon.

M. Timothée inſtruit par Volange du rôle qu'il devoit jouer, commença par l'éloge de la harpe. Quelle plénitude, quelle harmonie dans les ſons de ce bel inſtrument ! Quoi de plus doux, de plus majeſtueux ! La harpe, à l'en croire, devoit renouveller tous les prodiges de la lyre. Mais où triomphe la harpe, ajouta ce nouvel Orphée, c'eſt lorſqu'elle ſoutient de ſes accords les accens d'une voix mélodieuſe & tendre. Obſervez encore, Madame, que rien ne développe avec plus d'avantage les graces d'un beau bras & d'une belle main ; & lorſqu'une femme ſait placer ſa tête avec l'air de l'enthouſiaſme ; que ſes traits s'animent, que ſes yeux s'enflamment aux accords qu'elle fait entendre, elle s'embellit de moitié. Eliſe abrégea cet éloge en demandant à ſon maître s'il étoit deſcendant du Timothée, Muſicien d'Alexandre ? Oui, Madame, dit-il, c'eſt la même famille. Elle prit ſa premiere leçon. Le Muſicien parut enchanté de l'éclat des ſons que rendoit cette harpe. Cela eſt divin, s'é-



Digitized by Google

crioit-il ! Je le crois bien, disoit tout bas Elise. — Allons, Madame, essayez-vous sur ces cordes harmonieuses. Elise y porta une main timide, & chaque son qu'elle en tiroit retentissoit jusqu'à son cœur. A merveille, Madame, s'écrioit Timothée, à merveille ! Bientôt j'espere vous entendre accompagner votre voix touchante & embellir ma musique & mes vers. Vous faites donc aussi des vers, lui demanda-t-elle en souriant ? Ah ! Madame, lui dit Timothée, c'est la chose du monde la plus singuliere, & j'ai peine moi-même à la concevoir. J'avois oui dire qu'on avoit un génie, & je prenois cela pour une fable ; mais, ma foi, rien n'est plus réel. J'en avois un, moi qui vous parle, & je l'avois sans le sçavoir. Hier au soir encore je ne m'en doutois pas. — Et comment avez-vous fait cette découverte ? — Comment ? Cette nuit, dans le sommeil, en songe, mon génie m'est apparu & m'a dicté les vers que voici :

Je renonce au frivole honneur
De guider le char de l'Aurore,
D'annoncer le retour de Flore ;
Un soin plus doux fait mon bonheur :
Je préside au réveil de celle que j'adore.
L'Aurore a beau verser ses pleurs,
L'Amante de Zephire a beau semer des fleurs ;
Elise est à mes yeux cent fois plus belle encore.

Digitized by Google

Quoi ! dit Eliſe toute émue, quoi ! M. Timothée, vous avez fait ces vers ! Moi, Madame, je n'en ai fait de ma vie. C'eſt mon génie qui me les a dictés. Il a fait plus : il les a mis en chant, & vous allez voir comme il eſt habile..... Hé-bien, Madame, dit-il après avoir chanté, que vous en ſemble ? N'eſt-on pas heureux d'avoir un génie comme le mien ? Et, Monſieur, ſçavez-vous du moins quelle eſt cette Eliſe que vous célébrez ? — Mais, Madame, je crois que c'eſt un nom comme Philis, Cloris, Iris. Mon génie a pris celui-là, parce qu'il eſt doux à l'oreille. — Ainſi, vous ne vous piquez pas d'entendre le ſens des vers que vous chantez ? — Non, Madame, mais cela eſt égal : ils ſont mélodieux, ſenſibles, & c'en eſt aſſez pour le chant. J'exige de vous, reprit-elle, qu'ils ne ſoient connus que de moi, & ſi votre génie vous en inſpire encore, je veux qu'ils me ſoient réſervés.

Elle attendit ſon Sylphe avec impatience, pour le remercier de l'inſpiration. Il s'en défendit ; mais ſi foiblement, qu'elle n'en fut que plus perſuadée. Il avoua cependant que ce n'étoit pas ſans raiſon qu'on regardoit comme inſpirés ceux des hommes qui, ſans réflexion, produiſoient de belles idées. Ce ſont, dit-il, les favoris des Sylphes, & chacun d'eux a le ſien qu'on appelle ſon génie.



Digitized by Google

Il ne seroit donc pas étonnant que M. Timothée en eût un ; & s'il lui inspire des vers qui vous plaisent, il peut se vanter d'être après moi le plus heureux des habitans de l'air. Le génie de M. Timothée devint chaque jour plus fertile, & chaque jour Elise étoit plus sensible aux éloges qu'il lui donnoit. Cependant Volange lui préparoit une surprise nouvelle, & voici quel en fut l'objet.

On se souvient qu'elle s'étoit amusée à tracer un chiffre où le nom de Valoé étoit entrelassé dans le sien. Un jour qu'elle étoit invitée à une fête, elle voulut mettre ses diamants : elle ouvre son écrin, que voit-elle ? ses bracelets, son colier, son aigrette, ses boucles d'oreille montés sur le dessein de ce chiffre qu'elle avoit tracé. Son premier sentiment fut celui de l'embarras & de la surprise. Que va penser Volange ? Que va-t-il soupçonner ? Comme elle étoit encore à sa toilette, Volange arrive, & jettant les yeux sur sa parure, Ah ! dit-il, rien n'est plus galant. Mon nom & le vôtre dans un même chiffre ! Je serois bien flatté, Madame, que ce fût là un trait de sentiment ! Elise rougit au lieu de feindre ; mais le soir Valoé fut grondé. Vous m'avez exposée, dit-elle, à un péril dont je tremble encore. J'ai vu le moment où il falloit que je trompasse

Digitized by Google

mon mari, ou que je lui donnaſſe de moi l'idée la plus humiliante; & quoique l'avantage que tirent les hommes de notre ſincérité nous autoriſe à la diſſimulation, je ſens qu'en uſant de ce droit je ſerois mal avec moi-même. Valoé ne manqua pas de louer cette délicateſſe. Un petit menſonge, dit-il, eſt toujours un petit mal, & je ſerois fâché d'en avoir été cauſe. Mais la reſſemblance du nom de Volange avec le mien ne m'avoit point échappé, & je ſavois que votre époux n'iroit pas plus loin que l'apparence. J'ai commencé par le rendre diſcret: c'eſt la premiere vertu d'un mari.

La fin de l'hiver s'étoit paſſée en galanteries de la part du Sylphe, & du côté d'Eliſe en mouvement de ſurpriſe & de joie, qui tenoient de l'enchantement.

La premiere & la plus belle des ſaiſons, le temps où l'on jouit de la nature arrive. Volange avoit une maiſon de campagne. Nous partirons quand il vous plaira, dit il à ſa femme; & quoiqu'il y eût mis l'air le plus honnête & le ton le plus doux, elle ſentoit fort bien, diſoit-elle, que cette invitation cachoit la volonté impérieuſe d'un mari. Elle confia ſa peine à Valoé. Je ne vois pas, lui dit il, ce qu'a d'affligeant ce qu'il vous propoſe. Rien ne vous attache à la ville, &



Digitized by Google

la campagne eſt dans ce moment un ſéjour délicieux, ſur-tout pour une ame ſenſible & bienfaiſante comme la vôtre. Elle y voit dans la nature libérale le premier modele de cet heureux penchant ; & le ſoin de faire des heureux s'y reproduit ſous mille faces. Les forêts couronnées d'une épaiſſe verdure, les vergers en fleurs, les moiſſons naiſſantes, les prairies émaillées, les troupeaux récemment reproduits & bondiſſans de joie à la premiere vue de la lumiere, tout préſente dans la campagne le caractere de ſa bonté. En hiver la nature ſe peint ſous un aſpect menaçant & terrible ; en automne elle eſt riche & féconde, mais elle gémit de ſe dépouiller, & ſa libéralité l'afflige ; en été même elle vend ſes dons, & la triſte image d'un travail accablant ſe joint à celle de l'abondance. C'eſt au printemps que la nature eſt gaiement prodigue de ſes richeſſes, & amoureuſe du bien qu'elle fait. Hélas ! dit Eliſe, la nature eſt belle, je le ſais ; mais le ſera-t-elle pour moi, dans ce lieu même où je me ſuis liée au ſort d'un mortel, où j'ai fait ſerment d'être à lui, où tout me retracera l'humiliant ſouvenir ? Non, reprit le Sylphe, rien, ma chere Eliſe, rien dans la nature n'eſt humiliant que ce qui la trahit. La perfection d'une plante eſt de fleurir & de germer : la perfection d'une mor-

Digitized by Google

telle eſt d'être épouſe & de devenir mere. Si vous aviez contrarié la ſageſſe de ce deſſein, vous n'auriez pas reçu mes vœux. Quoi! dit Eliſe, une eſſence pure, un eſprit céleſte aimeroit en moi ce qui m'abaiſſe au-deſſous de lui! — Soyez ce que vous êtes, mon enfant : je vous aime en Sylphe, & ce n'eſt pas de vos ſens que je ſuis jaloux. Que votre ame ſoit belle & pure, qu'elle ſoit à moi, c'eſt aſſez. Quant à ce qu'on appelle vos charmes, ils ſont ſoumis aux loix des mortels: un d'eux les poſſede; qu'il en diſpoſe : loin de m'en plaindre, je m'en réjouirai, car l'un de vos devoirs eſt de le rendre heureux. — Ah! du moins donnez-moi le temps de m'accoutumer à cette penſée. A la campagne on ſe voit plus ſouvent : je m'apprivoiſerai peut-être avec ce devoir. Mais de grace ne m'abandonnez pas. — Non, j'y ſerai ſans ceſſe avec vous. J'aime la paix & le ſilence.

Il y avoit dans cette campagne un lieu ſauvage & ſolitaire, qu'Eliſe appelloit ſon déſert, & où elle avoit coutume de ſe retirer pour lire ou rêver à ſon aiſe. A peine arrivée, elle s'y rendit; tout étoit changé. Au lieu de ſon ſiege de mouſſe elle trouva un trône de gazon ſemé de violettes en feſtons & en lacs d'amour. Ce trône étoit ombragé de lilas qui ſe courboient en voute, l'épine fleurie

Digitized by Google

en formoit l'enceinte, & mêloit à l'odeur du lilas les plus délicieux parfums.

Le premier soin d'Elise à son retour, fut de remercier son mari de l'attention qu'il avoit eue d'embellir son petit hermitage. C'est apparemment, lui dit-il, une galanterie de mon Jardinier ; je lui sais bon gré d'en avoir eu l'idée.

Hilaire, lui dit Elise en le voyant, je vous suis obligée de m'avoir planté un si joli bosquet. Des bosquets, Madame, dit le rusé villageois ! c'est ma foi bien là ce qui m'occupe. A peine puis-je suffire au travail de mon potager. Si l'on veut des bosquets bien tenus, il faut me donner plus de monde. — Au moins n'avez-vous pas négligé le mien, & ce joli berceau de lilas, cette haie d'épine m'enchante. — Oh ! le lilas, l'épine, tout cela, grace à Dieu, vient de soi-même & sans que je m'en mêle. — Quoi, tout de bon, vous n'y avez pas touché ? — Non, Madame, mais à cela ne tienne ; & si vous voulez, après la séve, j'y donnerai quelques coups de croissant. — Et ce gazon semé de violettes, ce n'est pas vous qui l'avez cultivé ? — Ma foi, Madame, excusez-moi ; ce n'est ni de gazon, ni de violettes que l'on fait votre potage, & mon jardin m'occupe assez sans toutes ces gentillesses-là.

Elise, après cet entretien, ne douta plus que

Digitized by Google

la métamorphoſe de ſon réduit ſauvage en un boſquet délicieux, ne fût l'ouvrage de ſon Sylphe. Ah! dit-elle, dans ſon raviſſement, ce ſera le temple où j'irai l'adorer. Je me flatte qu'il y ſera préſent; mais ſera-t-il toujours invisible?

Il vint le ſoir comme de coutume. Valoé, lui dit-elle, mon boſquet eſt charmant. Mais, vous le dirai-je? Pour achever de l'embellir il faut faire un dernier prodige & vous y rendre viſible à mes yeux. Cela ſeul manque à mon bonheur. — Vous me demandez, ma chere Eliſe, ce qui ne dépend pas de moi. Le Roi des airs accorde quelquefois cette grace à ſes favoris; mais cela eſt ſi rare! & puis quand il l'accorde, c'eſt lui qui preſcrit la forme qu'il veut que l'on prenne, & le plus ſouvent il préfere la plus biſarre pour s'amuſer. Ah! dit Eliſe, pourvu que je vous voie, il m'importe peu ſous quels traits. Il lui promit donc de ſolliciter cette faveur avec les plus vives inſtances.

A préſent lui dit-il, comment s'eſt paſſé votre voyage? — Mais, fort bien. Mon mari a cauſé avec une gaieté aſſez naturelle; & je n'ai pas de peine à reconnoître l'effet des ſoins que vous prenez de lui. Mais le naturel impérieux des hommes a beau ſe plier, il garde ſon reſſort: on le tempere, on ne le change pas, à moins d'une longue habitude. Ne déſeſpérons de rien, dit

Digitized by Google

Valoé. J'ai bien du pouvoir sur son ame ! Que ferez-vous demain, ma chere Elise ? — Je me baignerai le matin. — J'irai vous voir au bain, s'il est possible, & je passerai un moment avec vous.

Au réveil d'Elise on vint lui dire que son bain l'attendoit. Elle s'y rendit avec la fidelle Justine ; mais comme le Sylphe devoit venir la voir, & que la pudeur est timide, elle voulut que les rideaux fussent tirés & que le jour à peine éclairât la salle.

Elise se met dans le bain, & dans un trumeau placé vis-à-vis d'elle, ses yeux apperçoivent quelques traits confus. C'étoit le portrait même d'Elise, peint sous glace, & que Volange avoit fait mettre à la place d'un miroir : prestige frappant, mais facile à produire, au moyen d'une coulisse ménagée dans la cloison, où glissoient sans bruit tour-à-tour le miroir & le tableau, pour se succéder l'un à l'autre.

Dans ce tableau, Elise étoit élevée sur un nuage, & environnée d'esprits aériens qui lui présentoient des guirlandes de fleurs. D'abord elle prit ce qu'elle appercevoit pour la réflexion des objets opposés ; mais à mesure que d'un œil plus attentif, elle démêle ce qui la frappe, la surprise succede à l'erreur. Justine, dit-elle, donnez-moi du jour,

Digitized by Google

Ou je rêve ; ou je vois.... ô ciel ! s'écria-t-elle, dès que le tableau fut éclairé, mon image dans cette glace ! Eh quoi, Madame ! j'y vois auſſi la mienne. Où eſt la merveille, que dans un miroir on ſe voie en ſe regardant ? — Viens toi-même, viens ici, te dis-je. Eſt-ce là l'effet d'un miroir ? — Aſſurément. — Aſſurément ! ce nuage, ces fleurs, ces génies, & moi au milieu de cette cour céleſte, portée en triomphe dans les airs ! — Vous n'êtes pas bien éveillée, Madame, & c'eſt ſans doute encore un ſonge que vous acheverez dans le bain. — Non, Juſtine, je ne rêve point ; mais je vois que ce tableau n'eſt pas fait pour tes yeux. O mon cher Valoé, c'eſt vous qui l'avez peint. Que votre tendreſſe eſt ingénieuſe !

Les yeux d'Eliſe furent une heure entiere attachés ſur le tableau. Elle attendoit ſon Sylphe ; mais il ne vint pas. Il n'a fait que paſſer, dit-elle, & par cet hommage il s'eſt annoncé. Cependant, que dira mon mari ? Comment lui expliquer ce prodige ? Eh, Madame, lui dit Juſtine, ſi ce tableau n'eſt pas viſible à mes yeux, pourquoi le ſeroit-il aux ſiens ? Tu as raiſon ; mais je ſuis ſi troublée !.. En diſant ces mots, elle leve les yeux, & au lieu du tableau qu'elle avoit vu, c'eſt le miroir qu'elle retrouve. Ah ! je ſuis tranquille, dit-elle : le tableau s'eſt évanoui. Mon Sylphe

Digitized by Google

aimable ne veut pas me laiſſer la plus légere inquiétude. Et comment n'aimerois-je pas un eſprit tout occupé de mes plaiſirs & de mon repos ?

Impatiente de ſavoir le ſuccès de ſa demande, elle fit ſemblant le ſoir d'être fatiguée de ſa promenade & d'avoir beſoin de ſommeil. Le Sylphe ne ſe fit pas attendre. Je ne ſais, lui dit-il, ma chere Eliſe, ſi vous ſerez contente de ce que j'ai obtenu. Il m'eſt permis de paroître à vos yeux. — Ah ! c'eſt tout ce que je deſire. — Mais ce que je prévoyois eſt arrivé. Le Roi des airs qui lit dans nos penſées, m'a preſcrit la forme que je dois prendre, & cette forme eſt celle... devinez. — Je ne ſais. Tirez-moi vîte d'inquiétude. — Celle de votre mari. — De mon mari ! — J'ai fait tout au monde pour en obtenir une qui vous plût davantage ; mais il n'a pas été poſſible. Il m'a menacé de retirer ſa grace ſi je n'en étois pas content ; & réduit à l'alternative, j'ai mieux aimé cela que rien. — A la bonne heure, & quand vous verrai-je ? Demain, dans votre petit déſert, au moment du coucher du ſoleil. — J'y ſerai, car je me fie à vous. — Vous le pouvez ſans inquiétude. — Vous m'aviez promis cependant de venir me voir ce matin. J'ai reçu de vous le plus galant hommage. Mais c'étoit vous que je deſirois. — Je n'étois pas loin ; mais intimidé par la préſence de

Digitized by Google

Juſtine... — Ah ! j'ai eu tort, je devois l'éloigner. Mais vous n'aurez plus ce reproche à me faire, & je ſerai ſeule au boſquet.

Ce rendez-vous ne laiſſoit pas d'inquiéter un peu Volange. Elle ſe livre à moi, diſoit-il. Profiterai-je pour l'éprouver de l'illuſion où je l'ai miſe ? Il me ſeroit bien doux de l'attaquer, ſi j'étois sûr qu'elle réſiſtât ! mais ſi j'en étois ſi sûr, je n'aurois pas beſoin d'épreuve. Fatale curioſité ! Conſultons-nous : voyons avec nous-même quel eſt le parti le moins dangereux. Dois-je m'éclaircir, ou reſter dans le doute ? D'abord, le doute me laiſſe un nuage ; & puis-je répondre de mes idées ? Peut-être quand il ne ſera plus temps de la juſtifier, lui ferai-je l'injure de croire que ſon imagination ſéduite eût triomphé de ſa vertu. J'aurai beau me le reprocher, & le mal ſera ſans remede. Si au contraire je l'éprouve & qu'elle réſiſte, je ſuis trop heureux. Mais ſi elle céde !... Eh bien, ſi elle céde, je croirai que la vertu des femmes ne tient pas contre les eſprits. Oui, mais cet eſprit eſt revêtu d'un corps, & ſi ce corps ſe trouve le mien, je n'en dois pas remercier Eliſe. Me voilà dans un labyrinthe : en y entrant j'ai tout prévu, excepté le moyen d'en ſortir. Ne délibérons plus ; rendons-nous au boſquet ; l'occaſion me décidera.

Volange, ſans faire ſemblant d'obſerver Eliſe,

Digitized by Google

ne perdit pas un de ſes mouvemens. Il la vit ſe parer avec une modeſtie pleine de graces, & la décence qu'elle mit dans ſon ajuſtement le raſſura un peu. Il remarqua même qu'elle fut tout le jour d'une douceur, d'une ſérénité qui annonçoit une joie innocente.

Cependant les yeux impatiens d'Eliſe meſuroient le cours du ſoleil. Enfin l'heureux moment approche, & Volange qu'elle avoit vu partir en habit de chaſſe, ſe rend le premier au boſquet dans la parure la plus élégante. Eliſe arrive, l'apperçoit de loin, & le ſaiſiſſement qu'il lui cauſe la fait preſque s'évanouir. Il vole au-devant d'elle, lui tend la main, & la voyant tremblante, la fait aſſeoir ſur ſon petit trône de gazon.

Eliſe reprenant ſes eſprits trouve ſon Sylphe à ſes genoux. Hé quoi, lui dit-il, étoit-ce de l'effroi que devoit vous inſpirer ma vue? Ne vous en ai-je pas épargné la ſurpriſe? N'avez-vous pas deſiré de me voir? En êtes-vous fâchée, & voulez-vous que je diſparoiſſe? — Hélas non! ne me puniſſez pas d'une foibleſſe involontaire. La joie & l'attendriſſement ont plus de part que la frayeur au trouble que vous me cauſez. Je tremble, diſoit Volange en lui-même: elle eſt attendrie; cela débute mal. Ah! ma chere Eliſe, que n'ai-je

Digitized by Google

n'ai-je été libre de choisir entre les mortels celui dont les traits auroient pu vous plaire ; & qu'un amant est mal à son aise sous la figure d'un mari ! cela est égal, lui dit-elle en souriant. Il m'eût été plus doux, je l'avoue, de vous voir sous l'image de quelqu'une des fleurs que j'aime, ou de l'un de ces oiseaux, qui, comme vous, sont habitans de l'air ; mais en homme, j'aime autant vous voir sous les traits de mon mari que sous les traits d'un autre. Il me semble même que vous l'embellissez. C'est bien Volange que je vois en vous ; mais votre ame donne à ses yeux je ne sais quoi de céleste. Votre voix en passant par sa bouche lui communique un charme tout divin ; & dans son action je trouve des graces que n'eut jamais un corps animé par l'esprit d'un simple mortel. — Hé bien, si vous m'aimez tel que vous me voyez, je puis toujours être le même. — Vous m'enchantez. — Serez-vous heureuse, ajouta-t-il en lui baisant la main ? — Elise rougit, & retira cette main qu'il avoit saisie. Vous oubliez, lui dit-elle, que c'est un Sylphe & non pas un homme que j'aime en vous. Valoé n'est pour moi qu'un esprit, comme Elise n'est pour vous qu'une ame ; & si vous n'avez pu prendre les traits d'un mortel sans altérer la pureté de votre essence & de votre amour, quittez cette forme aviliſſante, & ne

me faites plus rougir de l'imprudence de mes ſouhaits. Fort bien, diſoit Volange tout bas! mais je touche au moment critique.

Eliſe, il n'eſt plus temps de feindre. J'ai fait ce que vous avez voulu; mais apprenez ce qu'il » m'en coûte. » J'y conſens (m'a dit le roi des « Génies), obéis aux loix d'une femme, deviens » homme; mais ne te flatte pas de n'avoir des ſens » qu'en apparence. Tu vas aimer comme les » mortels, & en reſſentir les plaiſirs & les peines. » Si tu es malheureux, ne viens pas gémir & » troubler les airs de tes plaintes. Je t'exile du « ciel juſqu'au moment où Eliſe aura comblé tes » vœux ». J'eſpérois vous fléchir, ajouta le Sylphe, ou plutôt je voulois vous complaire; j'ai ſubi cette dure loi. Jugez à préſent ſi je vous aime & ſi vous devez m'en punir.

Ce diſcours mit Eliſe au déſeſpoir. O le plus imprudent & le plus cruel des eſprits aériens, s'écria-t-elle! qu'avez-vous fait? & à quelle extrémité me réduiſez-vous? Volange frémit en voyant les yeux de ſa femme ſe remplir de larmes. Pourquoi ne m'avoir pas conſultée, ajouta-t-elle? étoit-ce pour ma honte ou pour votre ſupplice que je deſirois de vous voir, & quel que fût ce deſir, avez-vous pu penſer qu'il l'emportât ſur ce que je vous dois & ſur ce que je me dois à

Digitized by Google

moi-même ? Je vous aime, Valoé, je vous le dis encore ; & s'il ne falloit que ma vie pour réparer les maux que je vous fais, vous n'auriez plus à vous plaindre. Mais ma vertu m'eſt plus chere que ma vie & que mon amour. Volange treſſaillit de joie. Je ne puis vous blâmer, lui dit-il, d'un excès de délicateſſe. Mais voyez combien je reſſemble à Volange : c'eſt preſque lui, ou plutôt c'eſt lui-même qui tombe à vos pieds, qui vous adore, & qui vous demande le prix du plus fidele & du plus tendre amour. — Non, vous avez beau lui reſſembler, vous n'êtes pas lui, & c'eſt à lui ſeul qu'eſt dû le prix que vous me demandez. Levez-vous, éloignez-vous de moi ; ne me revoyez de la vie. Laiſſez-moi, vous dis-je. Etes-vous inſenſé ? Quelle eſt cette joie inſultante que je vois briller dans vos yeux ? Auriez-vous l'audace d'eſpérer encore ? — Oui, j'eſpere, ma chere Eliſe, que tu ne vivras que pour moi. — Ah ! c'eſt le comble de l'outrage. — Ecoute. — Non je ne veux rien entendre. — Un ſeul mot va te déſarmer. — Ce mot doit être un éternel adieu. — Non, la mort ſeule doit nous ſéparer : reconnois ton mari dans ſon Sylphe. Oui, ce Volange que tu haïſſois eſt ce Valoé que tu aimes. — O ciel ! .... mais non, vous m'en impoſez ; vous abuſez de la reſſemblance. — Non, te dis-



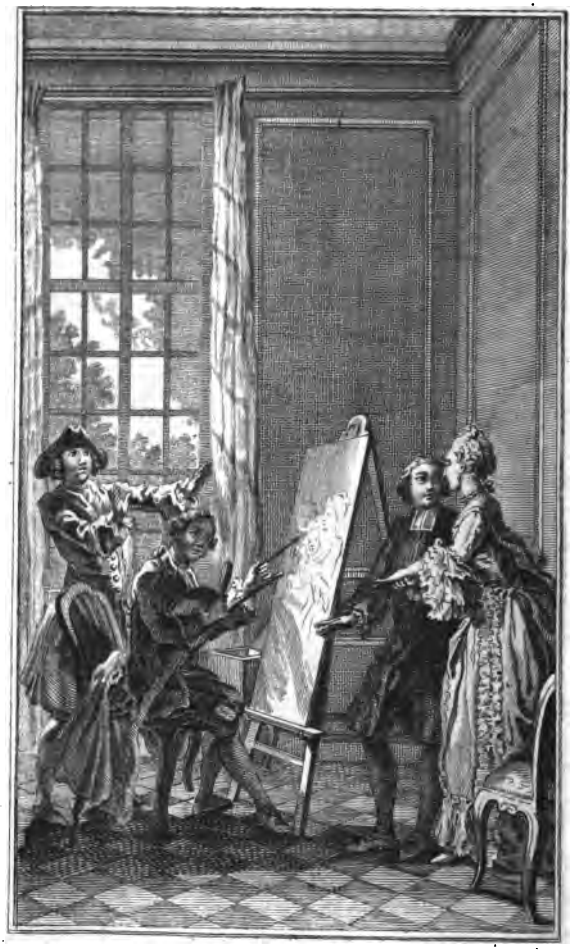
Digitized by Google

je, & Juſtine eſt témoin que tout ceci n'eſt qu'un badinage. — Juſtine ! — Elle eſt dans ma confidence. Elle m'a aidé à te ſéduire ; elle m'aidera à te détromper. — Vous ! mon mari ! ſeroit-il poſſible ? je tremble encore : achevez, dites-moi comment ſe ſont opérés ces prodiges. C'eſt l'amour qui les a tous faits, & tu ſauras par quels moyens. — Ah ! s'il eſt vrai ! .. ... — S'il eſt vrai, mon Eliſe ; croiras-tu qu'il y ait au monde un homme digne d'être aimé ? — Oui, je croirai qu'il en eſt un, & que c'eſt moi qui le poſſede.

Juſtine interrogée avoua tout, & on la fit jurer que Valoé n'étoit que Volange. C'eſt à préſent, dit Eliſe en ſe jettant dans les bras de ſon époux, c'eſt à préſent que je ſuis enchantée, & j'eſpere que la mort ſeule détruira cet enchantement.

Digitized by Google

Digitized by Google



HEUREUSEMENT

Digitized by Google

## HEUREUSEMENT.

NON, Madame, disoit l'Abbé de Châteauneuf à la vieille Marquise de Lisban, je ne puis croire que ce qu'on appelle vertu dans une femme soit aussi rare qu'on le dit, & je gagerois, sans aller plus loin, que vous avez toujours été sage. — Ma foi, mon cher Abbé, peu s'en faut que je ne vous dise comme Agnès : *ne gagez pas.* — Perdrois-je ? — Non, vous gagneriez ; mais de si peu, si peu de chose, que franchement ce n'est pas la peine de s'en vanter. — C'est-à-dire, Madame, que votre sagesse a couru des risques. — Hélas, oui-! plus d'une fois je l'ai vue au moment de faire naufrage. *Heureusement* la voilà au port. Ah ! Marquise, confiez-moi le récit de ses aventures. — Volontiers : nous sommes dans l'âge où l'on n'a plus rien à dissimuler, & ma jeunesse est si loin de moi, que j'en puis parler comme d'un beau songe.

Si vous vous rappellez le Marquis de Lisban, c'étoit une de ces figures froidement belle, qui vous disent : *me voilà ;* c'étoit une de ces vanités gauches, qui manquent sans cesse leur coup. Il se



Digitized by Google

piquoit de tout & n'étoit bon à rien ; il prenoit la parole, demandoit silence, suspendoit l'attention & disoit une platitude ; il rioit avant de conter, & personne ne rioit de ses contes ; il visoit souvent à être fin, & il tournoit si bien ce qu'il vouloit dire, qu'il ne savoit plus ce qu'il disoit. Quand il ennuyoit les femmes, il croyoit les rendre rêveuses : quand elles s'amusoient de ses ridicules, il prenoit cela pour des agaceries. — Ah! Madame, l'heureux naturel! — Nos premiers tête-à-tête furent remplis par le récit de ses bonnes fortunes. Je commençai par l'écouter avec impatience ; je finis par l'entendre avec dégoût : je pris même la liberté d'avouer à mes parens que cet homme-là m'ennuyoit à l'excès. On me répondit que j'étois une sotte, & qu'un mari étoit fait pour cela : je l'épousai. On me fit promettre de l'aimer uniquement : ma bouche dit *oui*, mon cœur dit *non*, & ce fut mon cœur qui lui tint parole. Le Comte de Palmene se présenta chez moi avec toutes les graces de l'esprit & de la figure. Mon mari qui l'amenoit fit les honneurs de ma modestie : il répondit aux choses agréables que lui dit le Comte sur son bonheur, avec un air avantageux dont je fus indignée. A l'en croire, je l'aimois à la folie ; & de-là toutes ces confidences indiscrettes qui ne choquent pas

Digitized by Google

moins la vérité que la bienséance, & dans lesquelles la vanité abuse du silence de la pudeur. Je n'y pus tenir, je quittai la place, & Palmene put s'appercevoir à mon dépit, que le Marquis lui en imposoit. L'impertinent, disois-je en moi-même! il va s'applaudissant de son triomphe : bien assuré que je n'aurai pas le courage de le démentir. On le croira, on me supposera assez peu de goût pour aimer l'homme du monde le plus sot & le plus vain. S'il parloit d'un attachement honnête à mes devoirs, encore passe ; mais de l'amour! de la foiblesse! il y a de quoi me déshonorer. Non, je ne veux pas qu'on dise dans le monde que je suis folle de mon mari : il est important sur-tout de désabuser Palmene ; & c'est par lui que je dois commencer.

Mon mari, qui se félicitoit de m'avoir fait rougir, ne démêla pas mieux que moi la véritable cause de ma confusion & de ma colere. Il s'estimoit trop, & ne m'aimoit pas assez pour daigner être jaloux. Tu as fait l'enfant, me dit-il, quand le Comte fut sorti : je te dirai pourtant qu'il te trouve charmante. Ne l'écoute pas trop au moins : c'est un homme dangereux. Je le sentois mieux qu'il ne pouvoit le dire.

Le lendemain le Comte de Palmene vint me voir ; il me trouva seule. Me pardonnez-vous,



Digitized by Google

dit-il, Madame, l'embarras où je vous vis hier ? J'en étois la cauſe innocente, & j'aurois bien diſpenſé le Marquis de me prendre pour confident. Je ne ſais pas, lui dis-je, en baiſſant les yeux, pourquoi il a tant de plaiſir à raconter ce que j'ai tant de peine à entendre. — Quand on eſt ſi heureux, Madame, on eſt bien pardonnable d'être indiſcret. — S'il eſt heureux, je l'en félicite ; mais en vérité il n'y a pas de quoi. — Hé ! peut-il ne pas l'être, reprit le Comte avec un ſoupir, en poſſédant la plus belle perſonne du monde ; — Je ſuppoſe, Monſieur, je ſuppoſe que je ſois telle ; où eſt la gloire, le mérite, le bonheur de me poſſéder ? eſt-ce moi qui me ſuis donnée ? — Non, Madame ; mais ſi je l'en crois, vous avez bientôt applaudi vous-même au choix qu'on avoit fait ſans vous. Quoi, Monſieur ! les hommes ne penſeront-ils jamais qu'on nous éleve à la diſſimulation dès l'enfance ; que nous perdons la franchiſe avec la liberté, & qu'il n'eſt plus temps d'exiger de nous que nous ſoyons ſinceres, quand on nous a fait un devoir de ne l'être pas ?

Je l'étois un peu trop moi-même, & je m'en apperçus trop tard : l'eſpoir s'étoit gliſſé dans l'ame du Comte. Avouer qu'on n'aime pas ſon mari, c'eſt preſque avouer qu'on en aime un autre, & le confident d'une telle foibleſſe en eſt aſſez ſouvent l'objet.

Digitized by Google

Ces idées avoient plongé le Comte dans une douce rêverie. Vous êtes donc bien diſſimuléc, me dit-il après un long ſilence ? car le Marquis m'a raconté des choſes étonnantes de votre mutuel amour. — A la bonne heure, Monſieur ; qu'il ſe flatte tout à ſon aiſe : je n'ai garde de le déſabuſer. — Mais vous, Madame, ſeriez-vous à plaindre ? — Je fais mon devoir, je ſubis mon ſort : ne m'en demandez pas davantage ; & ſurtout, n'abuſez jamais du ſecret que l'imprudence de mon mari, ma ſincérité naturelle, & mon impatience m'ont arraché. — Moi, Madame ! ah ! que je meure plutôt que d'être indigne de votre confiance. Mais je veux l'avoir ſeul & ſans réſerve : regardez-moi comme un ami qui partage toutes vos peines, & dans le ſein duquel vous pouvez les dépoſer.

Ce nom d'ami porta dans mon cœur une tranquillité perfide : je ne me défiai plus ni de moi-même ni de lui. Un ami de vingt-quatre heures, de l'âge & de la figure du Comte, me parut la choſe du monde la plus raiſonnable & la plus honnête ; & un mari tel que le mien, la choſe du monde la plus ridicule & la plus affligeante pour moi.

Celui-ci n'obtint plus de mon devoir que quelques froides complaiſances dont il avoit encore la

Digitized by Google

ſottiſe de ſe glorifier ; & c'étoit toujours à Palmene qu'il en faiſoit confidence, & qu'il en exagéroit le prix. Le Comte ne ſavoit qu'en croire. Pourquoi me tromper, me diſoit-il quelquefois ? pourquoi déſavouer une ſenſibilité louable ? rougiſſez vous de vous dédire ?—Hé, non, Monſieur, j'en ferois gloire ; je ne ſuis pas aſſez heureuſe pour avoir à me rétracter.

A ces mots mes yeux ſe remplirent de larmes. Palmene en fut attendri. Que ne me dit-il point pour adoucir mes peines ! Quel charme j'éprouvois à l'entendre ! O mon cher Abbé ! Le dangereux conſolateur ! Il prit dès ce moment un empire abſolu ſur mon ame ; & de tous mes ſentimens, mon amour pour lui étoit le ſeul dont je lui faiſois un myſtere. Il ne m'avoit jamais parlé du ſien que ſous le nom de l'amitié ; mais abuſant enfin de l'aſcendant qu'il avoit ſur moi, il m'écrivit : » Je me ſuis trompé, & je vous ai trompée : » cette amitié ſi tranquille & ſi douce, à laquelle » je me livrois ſans crainte, eſt devenue l'amour » le plus violent, le plus paſſionné qui fût » jamais. Je vous verrai ce ſoir pour vous conſacrer ma vie, ou pour vous dire un éternel » adieu. »

Je ne vous expliquerai pas, mon cher Abbé, les mouvemens oppoſés qui s'éleverent dans mon

Digitized by Google

ame : je ſais qu'il y avoit de la vertu, de l'amour, de la frayeur ; mais je ſais bien auſſi qu'il y avoit de la joie. Je tâchai cependant de me préparer à une belle défenſe. Premiérement je ne ſerai pas ſeule, & je vais dire qu'on laiſſe entrer tout le monde : en ſecond lieu, je ne le regarderai que légérement, ſans permettre que ſes yeux s'attachent un inſtant ſur les miens. Cet effort ſera pénible : mais la vertu n'eſt pas vertu pour rien. Enfin j'éviterai qu'il me parle en particulier, &, s'il l'oſe, je lui répondrai d'un ton, mais d'un ton à lui impoſer.

Ma réſolution bien priſe, je me mis à ma toilette, & ſans y penſer, je me parai, ce jour-là avec plus de grace & d'élégance que je n'avois jamais fait. Il me vint ſur le ſoir un monde prodigieux, & ce monde me donna de l'humeur. Mon mari plus empreſſé, plus aſſidu que de coutume, comme s'il l'avoit fait exprès, me cauſa un ennui mortel ; enfin on annonça Palmene. Il me ſalue en rougiſſant : je le reçus avec une révérence profonde, ſans daigner lever les yeux ſur lui, & je me diſois à moi-même : en vérité cela eſt fort beau ! La converſation fut d'abord générale : Palmene laiſſoit échapper des mots qui, pour tout le monde, ſignifioient peu de choſe, & qui, pour moi, diſoient beaucoup. Je feignis de ne

Digitized by Google

les pas entendre, & je m'applaudiſſois tout bas d'une rigueur ſi bien ſoutenue. Palmene n'oſoit s'approcher de moi : mon mari l'y obligea avec ſes plaiſanteries familieres. Le reſpect & la timidité du Comte m'attendrirent. Le malheureux, diſois-je, eſt plus à plaindre qu'il n'eſt à blâmer : s'il oſoit, il me demanderoit grace ; mais il ne l'oſera jamais. Je l'y encourageai par un regard. J'ai fait une imprudence, me dit-il, Madame ; me la pardonnez-vous ? — Non, Monſieur. Ce *non*, prononcé je ne ſais comment, me parut ſublime. Palmene ſe leva comme pour s'en aller ; mon mari le retint de force. On vint avertir que le ſoupé étoit ſervi. Allons, cher Comte, ſois galant ; donne la main à ma femme ; elle a de l'humeur, ce me ſemble ; mais nous ſaurons la diſſiper.

Palmene déſeſpéré me ſerra la main ; je le regardois ; & je crus voir dans ſes yeux l'image de l'amour & de la douleur. J'en fus pénétrée, mon cher Abbé ; & par un mouvement qui partoit de mon cœur, ma main répondit à la ſienne. Je ne puis vous peindre le changement qui ſe fit tout-à-coup ſur ſon viſage. Il devint rayonnant de joie ; cette joie ſe répandit dans l'ame de tous les convives ; l'amour & le deſir de plaire ſembloient les animer tous comme lui.

Le propos tomba ſur la galanterie. Mon mari

Digitized by Google

qui se croyoit un Ovide dans l'art d'aimer, dit à ce sujet mille impertinences. Le Comte, en y répondant tâchoit de les adoucir avec une délicatesse ingénieuse qui achevoit de me charmer. *Heureusement* un jeune étourdi qui s'étoit mis à côté de moi, s'avisa de me dire de jolies choses ; *Heureusement* aussi je lui donnai quelque attention, & lui répondis avec un air de complaisance. Palmene, cet homme si aimable, changea tout-à-coup de langage & d'humeur. La conversation avoit passé de l'amour à la coquetterie. Le Comte se déchaîna contre cette envie générale de plaire, avec une chaleur & un sérieux qui me confondirent. Je pardonne, disoit-il, à une femme de changer d'amant, je lui passe même d'en avoir plusieurs ; tout cela est dans la nature : ce n'est pas sa faute si on ne peut l'attacher : au moins ne cherche-t-elle à captiver que ceux qu'elle aime & qu'elle rend heureux ; & si elle fait en même-temps le bonheur de deux ou trois, c'est un bien qui se multiplie. Mais une coquette est un tyran qui veut tout asservir pour le seul plaisir d'avoir des esclaves. D'elle-même idolâtre, tout le reste ne lui est rien : son orgueil se fait un jeu de notre foiblesse, & un triomphe de nos tourmens : ses regards mentent, sa bouche trompe, son langage & sa conduite ne sont qu'un tissu de pieges, ses graces sont autant de syrenes, ses charmes autant de poisons.

Digitized by Google

Cette déclamation étonna toute l'assemblée. Quoi! Monsieur, lui dit le jeune homme qui m'avoit parlé, vous préférez une femme galante à une femme coquette? — Oui, sans doute, je la préfere, & il n'y pas à balancer. Cela est plus commode, lui dis-je ironiquement. Et plus estimable, Madame, me dit-il d'un ton chagrin, plus estimable mille fois. Je vous avoue que je fus piquée de cette insulte. Allez, Monsieur, repris-je avec dédain, vous avez beau nous faire un crime du plaisir le plus innocent & le plus naturel qui soit au monde; votre opinion ne fera pas loi. Les coquettes! dites-vous, sont des tyrans: vous êtes bien plus tyran vous-même, de vouloir nous priver du seul avantage que nous ait donné la nature. S'il faut renoncer au soin de plaire, que nous reste-t-il dans la société? Talent, génie, vertus éclatantes, vous avez tout, ou vous croyez tout avoir; il n'est accordé à une femme que de prétendre à être aimable, & vous la condamnez impitoyablement à ne vouloir l'être que pour un seul! c'est l'ensévelir au milieu des vivans: c'est pour elle anéantir le monde. Ah! Madame, me dit le Comte avec dépit, vous êtes bien de votre siecle! En vérité je ne le croyois pas. Tu avois tort, mon cher, reprit mon mari, tu avois tort: ma femme veut plaire

Digitized by Google

à toute la nature ; mais elle ne veut rendre heureux que moi. Cela eſt cruel, je l'avoue, & je le lui ai dit cent fois ; mais c'eſt ſa folie : tant pis pour les dupes. Auſſi pourquoi prendre au ſérieux ce qui n'eſt qu'une plaiſanterie ! Si elle a du plaiſir à s'entendre dire qu'elle eſt belle, faut-il pour cela qu'elle réponde ſur le même ton ? Elle m'aime, cela eſt tout ſimple ; mais toi, mais tant d'autres qui l'amuſent, n'ont rien à prétendre à ſon cœur. Il eſt pour moi celui-là, & je défie qu'on me l'enleve. Vous me fermez la bouche, dit Palmene, dès que vous prenez Madame pour exemple, & je n'ai point à répliquer. A ces mots, on ſortit de table.

Je conçus dès ce moment pour le Comte, je ne dis pas de l'averſion, mais une crainte qui en approche. Quel homme, diſois-je en moi-même ! quel caractere impérieux ! il feroit le malheur d'une femme. Après le ſoupé, il tomba dans un ſilence morne, d'où rien ne put le retirer. Enfin, me trouvant ſeule un inſtant, penſez-vous ce que vous m'avez dit, me demanda-t-il du ton d'un juge ſévere ? — Aſſurément. — C'en eſt aſſez : vous ne me verrez de ma vie.

*Heureuſement* il m'a tenu parole, & je ſentis par le chagrin que me cauſa cette rupture, tout le danger que j'avois couru. Voilà, dit l'abbé en

profond moraliſte, ce que produit un moment d'humeur. Une bagatelle devient ſérieuſe, on s'aigrit, on s'humilie, l'amour s'épouvante & s'enfuit.

Le caractere du Chevalier de Luzel, reprit la Marquiſe, étoit tout oppoſé à celui du Comte de Palmene. — Ce Chevalier, Madame, étoit ſans doute le jeune homme qui vous avoit ſouri pendant le ſoupé ? — Oui, mon chet Abbé, c'étoit lui-même. Il étoit beau comme Narciſſe, & il ne s'aimoit guere moins ; il avoit de la vivacité, de la gentilleſſe dans l'eſprit, mais pas l'ombre du ſens commun.

Ah ! Marquiſe, me dit-il, votre Palmene eſt un triſte perſonnage ! que faites-vous de cet homme-là ? il raiſonne, il moraliſe, il nous aſſomme avec ſon bon ſens. Pour moi, je ne ſais que deux choſes ; m'amuſer & être amuſant : je connois mon monde, je vois ce qui s'y paſſe ; je vois que le plus grand des maux qui affligent l'humanité, c'eſt l'ennui : or l'ennui vient de l'égalité dans le caractere, de la conſtance dans les liaiſons, de la ſolidité dans les goûts, de la monotonie enfin qui endort le plaiſir lui-même ; au-lieu que la légéreté, le caprice, la coquetterie le réveille. Auſſi j'aime les coquettes à la folie : c'eſt le charme de la ſociété. D'ailleurs les femmes ſenſibles ſont fatigantes

Digitized by Google

gantes à la longue. Il eſt bon d'avoir quelqu'un avec qui ſe délaſſer. Avec moi, lui dis-je en ſouriant, vous vous délaſſerez tout à votre aiſe. — Et voilà ce que je deſire, ce que je cherche auprès d'une coquette, qu'elle combatte, qu'elle réſiſte, qu'elle ſe défende, s'il eſt poſſible. Oui, Madame, je vous fuirois ſi je vous croyois capable d'un engagement ſérieux. Madame, reprit gravement l'Abbé, ce jeune fat étoit un homme à craindre. — Je vous en réponds, mon ami, & je ne fus pas long-temps à m'en appercevoir. Je le traitois d'abord comme un enfant, & cet empire de ma raiſon ſur la ſienne ne laiſſoit pas d'être flatteur à mon âge; mais c'étoit à qui me l'enleveroit. Je commençai à en avoir de l'inquiétude. Ses abſences me donnoient de l'humeur, ſes liaiſons de la jalouſie. J'exigeai des ſacrifices, & je voulus impoſer des loix.

Ma foi, me dit-il un jour que je lui reprochois ſa diſſipation, voulez-vous faire un petit miracle? Rendez-moi ſage tout-d'un-coup: je ne demande pas mieux. J'entendis bien que pour le rendre ſage, il falloit ceſſer de l'être moi-même. Je lui demandai cependant à quoi tenoit ce petit miracle. A peu de choſe, me dit-il: nous nous aimons, à ce qu'il me ſemble; le reſte n'eſt pas mal aiſé. — Si nous nous aimions, comme vous



Digitized by Google

le dites, & comme je ne le crois pas, le miracle ſeroit opéré : l'amour ſeul vous eût rendu ſage. — Oh ! non, Madame : il faut être juſte : j'abandonne volontiers tous les cœurs pour le vôtre ; perte ou gain, c'eſt le ſort du jeu, & j'en veux bien courir les riſques ; mais il y a encore un échange à faire, & en conſcience vous ne pouvez pas exiger que je renonce au plaiſir pour rien. Madame, interrompit encore l'Abbé, le Chevalier n'étoit pas auſſi dépourvu de bon ſens que vous le dites, & le voilà qui raiſonne aſſez bien. J'en fus étonnée, dit la Marquiſe ; mais plus je ſentois qu'il avoit raiſon, plus je tâchai de lui perſuader qu'il avoit tort. Je lui dis même, autant qu'il m'en ſouvient, les plus belles choſes du monde ſur l'honneur, le devoir, la fidélité conjugale ; il n'en tint compte ; il prétendit que l'honneur n'étoit qu'une bienſéance, le mariage une cérémonie, & le ſerment de fidélité un compliment, une politeſſe, qui, dans le fond n'engageoit à rien. Tant fut diſputé de part & d'autre, que nous nous perdions dans nos idées, quand tout-à-coup mon mari arriva.

*Heureuſement*, Madame ! — Oh, très-heureuſement, je l'avoue : jamais mari ne vint plus à propos. Nous étions troublés ; ma rougeur m'eût trahie ; & ſans avoir le temps de réfléchir, je dis

Digitized by Google

au Chevalier : *cachez-vous*. Il se sauva dans mon cabinet de toilette. — Retraite dangereuse, Madame la Marquise ! — Il est vrai ; mais ce cabinet avoit une issue, & je fus tranquille sur l'évasion du Chevalier. Madame, dit l'Abbé avec son air réfléchi, je gage que M. le Chevalier est encore dans le cabinet. Patience, reprit la Marquise, nous n'en sommes pas au dénouement. Mon mari m'aborda avec cet air content de soi, qu'il portoit toujours sur son visage ; & moi, pour lui cacher mon embarras, je courus vîte l'embrasser avec un cri de surprise & de joie. Hé bien, petite folle, me dit-il, te voilà bien contente ! tu me revois. Je suis bien bon de venir passer la soirée avec cet enfant ! Tu ne rougis donc pas d'aimer ton mari ? Sçais-tu bien que cela est ridicule, & que l'on dit dans le monde qu'il faut nous ensévelir ensemble, ou m'exiler d'auprès de toi ; que tu n'es bonne à rien, depuis que tu es ma femme ; que tu désoles tous tes amans ; & que cela crie vengeance ? — Moi ; Monsieur, je ne désole personne. Ne me connoissez-vous pas ? je suis la meilleure femme du monde. — Quel air ingénu ! on l'en croiroit. Ainsi, par exemple, Palmene doit trouver bon que tu n'ayes fait avec lui que le rôle d'une coquette ? Le Chevalier doit être content qu'on lui préfere un mari ? Et quel



Digitized by Google

mari encore ! Un ennuyeux, un mauſſade, qui n'a pas le ſens commun, n'eſt-ce pas ? Quelle comparaiſon avec l'élégant Chevalier ! — Aſſurément, je n'en fais aucune. — Le Chevalier a de l'eſprit, de la légereté, des graces. Que ſçais-je ! il a peut-être le don des larmes. A-t-il jamais pleuré à tes genoux ? Tu rougis ! c'eſt preſque un aveu. Acheve, conte-moi cela. Finiſſez, lui dis-je, ou je quitte la place. Hé quoi ! ne vois-tu pas que je plaiſante ? — Cette plaiſanterie mériteroit bien. — Comment donc ! le dépit s'en mêle ! Tu menaces ! Tu le peux, je n'en ſerai pas moins tranquille. — Vous vous prévalez de ma vertu. — De ta vertu ? Oh, point du tout ; je ne compte que ſur mon étoile, qui ne veut pas que je ſois un ſot. — Et vous croyez à votre étoile ? — J'y crois ſi fort, j'y compte ſi bien que je te défie de la vaincre. Tiens, mon enfant, j'ai connu des femmes ſans nombre ; jamais aucune, quoi que j'aye fait, n'a pu ſe réſoudre à m'être infidelle. Ah ! je puis dire ſans vanité, que quand on m'aime, on m'aime bien. Ce n'eſt pas que je ſois mieux qu'un autre : je ne m'en fais pas accroire ; mais c'eſt un je ne ſçais quoi, comme dit Moliere, que l'on ne ſçauroit expliquer. A ces mots ſe meſurant des yeux, il ſe promenoit devant une glace. Auſſi, pourſuivit-il, tu vois ſi

Digitized by Google

je te gêne : par exemple, ce soir as-tu quelque rendez-vous, quelque tête-à-tête ? je me retire. Ce n'est qu'en supposant que tu sois libre, que je viens passer la soirée avec toi. Quoi qu'il en soit, lui dis-je, vous ferez bien de rester. — Pour plus de sûreté, n'est-ce pas ? — peut-être bien. — Je te remercie ; je vois qu'il faut que je soupe avec toi. Soupez donc bien vîte, interrompit l'Abbé ; M. le Marquis m'impatiente : il me tarde que vous sortiez de table, que vous soyez retirée dans votre appartement, & que votre mari vous y laisse. — Hé bien, mon cher Abbé, m'y voilà, dans le trouble le plus cruel que j'aye éprouvé de ma vie. L'ame combattue (j'en rougis encore) entre la crainte & le desir, je m'avance à pas tremblans vers le cabinet de toilette, pour voir enfin si mes allarmes étoient fondées : je n'y vois personne, & je le crois parti, ce perfide Chevalier ; mais *heureusement* j'entends parler à demi-voix dans la chambre voisine ; j'approche, j'écoute : c'étoit Luzel lui-même, avec la plus jeune de mes femmes. Il est vrai, disoit-il, je suis venu pour la Marquise, mais le hazard me sert mieux que l'amour, quelle comparaison ! & que le sort est injuste ! Ta maîtresse est assez bien ; mais a-t-elle cette taille, cet air leste, cette fraîcheur, cette gentillesse !



Digitized by Google

Par exemple, c'eſt cela qui devroit être de qualité. Il faut qu'une femme ſoit, ou bien modeſte, ou bien vaine, pour avoir une ſuivante de ta figure & de ton âge ! Ma foi, Louiſon, ſi les Graces ſont faites comme toi, Vénus ne doit pas briller à ſa toilette. — Réſervez, Monſieur le Chevalier, vos galanteries pour Madame ; & ſongez qu'elle va venir. — Hé non, elle eſt avec ſon mari ; ils ſont le mieux du monde enſemble ; & je crois même, Dieu me pardonne, avoir entendu tantôt qu'ils ſe diſoient des choſes tendres. Il ſeroit plaiſant qu'il vînt paſſer la nuit avec elle ! Quoi qu'il en ſoit, elle ne me fait point ici, & dès ce moment je n'y ſuis plus pour elle. — Mais ; Monſieur, vous n'y penſez pas, que deviendrois-je ſi l'on ſavoit ? . . . Raſſure-toi, j'ai tout prévu ; ſi demain l'on me voit ſortir, il eſt aiſé de donner le change. — Mais, Monſieur le Chevalier, l'honneur de Madame.... Tu badines : l'honneur de Madame eſt bien à cela près ! Tant mieux, après tout, qu'on lui donne un homme comme moi : cela va la mettre à la mode. Ah ! le ſcélérat, s'écria l'Abbé ! Jugez, mon ami, reprit la Marquiſe, jugez de ma colere à ce diſcours. Je fus au moment d'éclater, mais cet éclat alloit me perdre : ni mes gens ni mon mari n'auroient pu ſe perſuader que le Chevalier fut-là pour Loui-

Digitized by Google

ſon. Je pris le parti de diſſimuler : je ſonnai, Louiſon. parut : jamais je ne l'avois vue ſi jolie, car la jalouſie embellit ſon objet quand elle ne peut l'enlaidir. Eſt-ce un des gens de Monſieur, lui dis-je, que je viens d'entendre avecvous ? Oui, Madame, répondit - elle avec embarras. — Qu'il ſe retire à l'inſtant même, & ne revenez qu'après qu'il ſera ſorti. Je n'en dis pas davantage ; mais ſoit que Louiſon m'eût pénétré, ſoit que la crainte la déterminât à renvoyer le Chevalier, il ſe retira dans la minute, & ſortit ſans être apperçu. Vous jugez bien, mon cher Abbé, qu'il fut conſigné à ma porte, & que Louiſon le lendemain me coëffa mal, fit tout de travers, ne fut bonne à rien, m'impatienta, & fut congédiée. Vous aviez raiſon, Madame, conclut l'Abbé ; votre vertu a couru des riſques. Ce n'eſt pas tout, pourſuivit-elle, & voici bien une autre aventure. Nous paſſions tous les ans la belle ſaiſon à notre maiſon de campagne de Corbeil, & pour voiſin nous avions un Peintre célebre qui fit naître au marquis l'idée galante d'avoir mon portrait & le ſien. Vous ſavez que ſa folie étoit de ſe croire aimé de moi ? il vouloit qu'on nous vît dans le même tableau, enchaînés par l'Hymen avec des nœuds de fleurs. Le peintre ſaiſit ſa penſée ; mais accoutumé à travailler d'après nature, il deſiroit d'avoir un mo-



Digitized by Google

dele pour la figure de l'Hymen. Dans cette même campagne étoit alors un jeune Abbé qui nous venoit voir quelquefois. Ses beaux yeux, sa bouche de rose, son teint à peine encore velouté du duvet de l'adolescence, ses cheveux d'un blond cendré, qui flottoient à petites ondes sur un cou plus blanc que l'ivoire, la tendre vivacité de ses regards, la délicatesse & la régularité de ses traits, tout sembloit fait en lui pour le dessein qu'on se proposoit. Le Marquis obtint de l'Abbé qu'il servît de modele au Peintre.

A ce début, l'Abbé de Châteauneuf redoubla d'attention; mais il dissimula jusqu'au bout pour entendre la fin de l'histoire.

L'expression qu'on vouloit donner aux têtes, continua la Marquise, produisit d'excellentes scenes entre le Peintre & le Marquis. Plus mon mari tâchoit d'avoir l'air passionné, plus il avoit l'air imbécille. Le Peintre copioit fidellement; & le Marquis étoit furieux de se voir peint au naturel. De mon côté, j'avois je ne sais quoi de moqueur dans la physionomie que le Peintre imitoit de même. Le Marquis juroit, l'artiste retouchoit sans cesse, & toujours il retrouvoit sur la toile l'air d'une fripone & d'un sot. Enfin, l'ennui me gagna; le Marquis prit cela pour une douce langueur; de son côté il se donna un rire

niais, qu'il appelloit un tendre ſourire, & le Peintre en fut quitte pour le rendre comme il le voyoit. Il fallut en venir à la figure de l'Hymen. Allons, Monſieur l'Abbé, diſoit le Peintre; des graces, de la volupté: regardez Madame tendrement, plus tendrement encore; prenez-lui la main, ajoutoit mon mari, & ſuppoſez que vous lui dites: « Ne craignez rien, ma belle enfant: ces chaînes » ſont de fleurs; elles ſont fortes, mais légeres. » Animez-vous donc, Monſieur l'Abbé: votre viſage ne dit mot; vous avez l'air d'un Hymen tranſi. Le jeune homme profitoit à merveille des leçons du Peintre & du Marquis. Sa timidité ſe diſſipoit peu-à-peu, ſa bouche ſourioit amoureuſement, ſon teint ſe coloroit d'une rougeur plus vive; ſes yeux pétilloient d'une plus douce flamme, & ſa main ſerroit la mienne avec un tremblement dont moi ſeule je m'appercevois. Il faut tout vous dire: l'émotion de ſon ame paſſa dans mes ſens, & je regardois le Dieu bien plus tendrement que l'époux. Voilà ce que c'eſt, diſoit le Marquis: continuez, Monſieur l'Abbé, cela vient à merveille. N'eſt-ce pas, Monſieur, demandoit-il au Peintre? Nous ferons quelque choſe de notre petit modele. Allons, ma femme, ne nous rebutons point: je ſavois bien que cela ſeroit beau. Vous voilà comme je vous voulois:

Digitized by Google

courage, Abbé; continuez, Madame; je vous laiſſe tous deux en attitude. N'en changez pas juſqu'à mon retour. Dès que le Marquis s'étoit éloigné, mon petit Abbé devenoit céleſte : mes yeux dévoroient ſes regards, & je ne pouvois m'en raſſaſier. Les ſéances étoient longues, & nous ſembloient ne durer qu'un inſtant. Quel dommage, diſoit le Peintre, que je n'aie pas ſaiſi Madame dans un moment comme celui-ci! Voilà l'expreſſion que je demandois : c'eſt toute une autre phyſionomie. Ah! Monſieur l'Abbé, quel plaiſir de vous peindre! Vous ne vous refroidiſſez point : vos traits s'animent de plus en plus. Point de diſtraction, Madame : attachez vos yeux ſur les ſiens, mon Hymen ſera un morceau ſublime. Quand la tête de l'Hymen fut achevée; je veux, Madame, me dit-il un jour en l'abſence de mon mari, je veux retoucher votre portrait. Changez de place, Monſieur l'Abbé, & prenez celle de M. le Marquis. Pourquoi donc, Monſieur, lui demandai-je en rougiſſant? Hé! mon Dieu! Madame, laiſſez-moi faire. Je connois mieux que vous ce qui vous eſt avantageux. Je l'entendis à merveille, & l'Abbé en rougit comme moi. L'artifice du Peintre eut un effet merveilleux. Cette langueur qu'il m'avoit donnée, fit place à l'expreſſion la plus-touchante d'une timide

Digitized by Google

volupté. Le Marquis, à ſon retour, ne pouvoit ſe laſſer d'admirer ce changement, qu'il ne concevoit pas. Cela eſt ſingulier, diſoit-il ! Il ſemble que ce tableau ſe ſoit animé de lui-même. C'eſt l'effet de mes couleurs, lui répondit froidement le Peintre ; de ſe développer ainſi à meſure qu'elles travaillent. Vous verrez bien autre choſe dans quelque temps d'ici. Mais, ma tête, à moi, reprit le Marquis, ne s'embellit pas de même. La raiſon en eſt ſimple, répliqua l'Artiſte : les traits ſont plus forts & les couleurs moins délicates. Mais ne vous impatientez pas ; cela doit faire, avec le temps, une des plus belles têtes de mari qu'on ait vu.

Quand le tableau fut fini, nous tombâmes, l'Abbé & moi, dans une triſteſſe profonde. Ils n'étoient plus, ces momens ſi doux où nos ames ſe parloient par nos yeux, & s'élançoient l'une vers l'autre. Sa timidité, ma pudeur nous impoſoient une gêne cruelle : il n'oſoit plus nous venir voir auſſi ſouvent, & je n'oſois plus l'y inviter moi-même.

Un jour enfin qu'il étoit chez moi, je le trouvai ſeul, immobile & rêveur devant le tableau. Vous voilà bien occupé, lui dis-je ? Oui, Madame, me répondit-il naïvement ; je goûte le ſeul plaiſir qui me ſoit permis déſormais : je vous admire

Digitized by Google

dans votre image. — Vous m'admirez ? Cela eſt bien galant ! — Ah ! je dirois mieux ſi je l'oſois. — En vérité ? vous êtes content ? — Content, Madame ! je ſuis enchanté. Hélas ! que n'êtes-vous encore telle que je vous vois dans ce portrait ! Il eſt aſſez bien, interrompis-je, en feignant de ne l'avoir pas entendu ; mais le vôtre eſt mieux, ce me ſemble. — Mieux, Madame, que dites-vous ? Le mien eſt d'un froid à glacer. — Vous plaiſantez avec votre froideur : il n'y a rien de plus vif dans le monde. — Ah, Madame ! que n'étois-je libre de laiſſer éclater ſur mon viſage ce qui ſe paſſoit dans mon cœur ! Vous auriez vu bien autre choſe. Mais le moyen d'exprimer ce que je ſentois dans ces moments ! Si ce n'étoit pas le Marquis, c'étoit le Peintre, qui avoit ſans ceſſe les yeux ſur moi. Il falloit bien avoir l'air tranquille. Voulez-vous voir, ajouta-t-il, comme je vous aurois regardée, ſi nous avions été ſans témoins ? Rendez-la-moi cette main que je ne ſerrois qu'en tremblant, & reprenons la même attitude. Le croiriez-vous, mon ami ? j'eus la curioſité, la complaiſance, &, ſi vous voulez, la foibleſſe de laiſſer tomber ma main dans la ſienne. Il faut l'avouer, je n'ai rien vu de ſi tendre, de ſi paſſionné, de ſi touchant que la figure de mon petit Abbé dans ce dangereux

Digitized by Google

tête-à-tête. La volupté sourioit sur ses levres, le desir brilloit dans ses yeux, & toutes les fleurs du printemps sembloient éclorre sur ses belles joues. Il pressoit ma main contre son cœur, & je le sentois battre avec une vivacité qui se communiquoit au mien. Oui, lui dis-je, en tâchant de dissimuler mon trouble, cela seroit plus expressif, je l'avoue; mais ce ne seroit plus la figure de l'Hymen. Non, Madame, non, ce seroit celle de l'Amour; mais l'Hymen à vos pieds ne doit être que l'Amour même. A ces mots, il parut s'oublier, & je vis le moment qu'il se croyoit tout de bon le Dieu dont il étoit l'image.

*Heureusement* qu'il me restoit encore assez de force pour me fâcher : le pauvre enfant interdit & confus, prit mon émotion pour de la colere, & perdit à me demander grace, le moment le plus favorable de m'offenser impunément. Ah! Madame, s'écria l'Abbé de Châteauneuf, est-il possible que j'aie été si sot! Comment donc, reprit la Marquise? — Hélas, ce petit imbécille, c'étoit moi! — Vous! il n'est pas possible! — C'étoit moi-même, rien n'est plus certain. Vous me rappellez mon histoire. Ah! cruelle, si j'avois su ce que je sais! — Mon vieil ami, vous auriez eu trop d'avantage, & cette sagesse

que vous vantez tant vous eût foiblement réſiſté. Je ſuis confondu, s'écrioit l'Abbé : je ne me le pardonnerai de ma vie. Conſolez-vous, il en eſt temps, reprit en ſouriant la Marquiſe ; mais avouez qu'il y a ſouvent bien du bonheur dans la vertu même, & que celles qui en ont le plus devroient juger moins ſéverement celles qui n'en ont pas aſſez.

Digitized by Google

Digitized by Google

LES DEUX INFORTUNÉES

Digitized by Google

# LES
# *DEUX INFORTUNÉES.*

DANS le Couvent de la Viſitation de Cl..... s'étoit retirée depuis peu la Marquiſe de Clarence. Le calme & la ſérénité qu'elle voyoit régner dans cette ſolitude, ne rendoient que plus vive & plus amere la douleur qui la conſumoit. Qu'elles ſont heureuſes, diſoit-elle, ces colombes innocentes qui ont pris leur eſſor vers le Ciel! La vie eſt pour elles un jour ſans nuages: elles ne connoiſſent du monde ni les peines ni les plaiſirs.

Parmi ces filles pieuſes dont elle envioit le bonheur, une ſeule nommée Lucile, lui ſembloit triſte & languiſſante. Lucile, encore dans le printemps de ſon âge, avoit ce caractere de beauté qui eſt l'image d'un cœur ſenſible; mais la douleur & les larmes en avoient terni la fraîcheur: ſemblable à une roſe que le ſoleil a flétrie, & qui laiſſe encore juger, dans ſa langueur, de tout l'éclat qu'elle avoit le matin. Il ſemble qu'il y ait un langage muet pour les

Digitized by Google

ames tendres. La Marquise lut dans les yeux de cette aimable affligée ce que personne n'y avoit apperçu. Il est si naturel aux malheureux de plaindre & d'aimer leurs semblables ! Elle se prit d'inclination pour Lucile. L'amitié qui dans le monde est à peine un sentiment, est une passion dans le cloître. Bientôt leur liaison fut intime ; mais des deux côtés une amertume cachée en empoisonnoit la douceur. Elles étoient quelquefois une heure entiere à gémir ensemble, sans oser se demander la confidence de leurs peines. La Marquise enfin rompit le silence.

Un aveu mutuel, dit-elle, nous épargneroit peut-être bien des ennuis : nous étouffons nos soupirs l'une & l'autre ; l'amitié doit-elle avoir des secrets pour l'amitié ? A ces mots, le rouge de la pudeur anima les traits de Lucile, & le voile de ses paupieres se déploya sur ses beaux yeux. Ah ! pourquoi reprit la Marquise, pourquoi cette rougeur est-elle un effet de la honte ? c'est ainsi que le sentiment du bonheur devroit colorer la beauté. Parlez, Lucile, épanchez votre cœur dans le sein d'une amie, plus à plaindre que vous sans doute, mais qui se consoleroit de son malheur, si elle pouvoit adoucir le vôtre. — Que me demandez-vous, Madame, je partage toutes vos peines, mais je n'en ai pas à vous

Digitized by Google

vous confier. L'altération de ma ſanté cauſe ſeule cette langueur où vous me voyez plongée. Je m'éteins inſenſiblement, &, grace au Ciel, mon terme approche. Elle dit ces dernieres paroles avec un ſourire dont la Marquiſe fut pénétrée. C'eſt donc là, lui dit-elle, votre unique conſolation? Impatiente de mourir, vous ne voulez pas m'avouer ce qui vous rend la vie odieuſe. Depuis quand êtes-vous ici? — Depuis cinq ans, Madame. — Eſt-ce la violence qui vous y a conduite? — Non, Madame, c'eſt la raiſon, c'eſt le Ciel même qui a voulu attirer mon cœur tout à lui. — Ce cœur étoit donc attaché au monde? — Hélas! oui, pour ſon ſupplice. — Achevez. — Je vous ai tout dit. — Vous aimiez, Lucile, & vous avez pu vous enſévelir! eſt-ce un perfide que vous avez quitté? — C'eſt le plus vertueux, le plus tendre, le plus aimable des hommes. Ne m'en demandez pas davantage: vous voyez les larmes criminelles qui s'échappent de mes yeux; toutes les plaies de mon cœur ſe ſont ouvertes à cette idée. — Non, ma chere Lucile, il n'eſt plus temps de nous rien taire. Je veux pénétrer juſques dans les replis de votre ame, pour y verſer la conſolation: croyez-moi, le poiſon de la douleur ne s'exhale que par les plaintes; renfermé dans le ſilence, il n'en devient que plus dévorant.



Digitized by Google

— Vous le voulez, Madame ? Hé bien, pleurez donc sur l'infortunée Lucile, pleurez sa vie, & bientôt sa mort.

A peine je parus dans le monde, que cette beauté fatale attira les yeux d'une jeunesse imprudente & légere, dont l'hommage ne put m'éblouir. Un seul homme, dans l'âge encore de l'innocence & de la candeur, m'apprit que j'étois sensible. L'égalité d'âge, la naissance, la fortune, la liaison même de nos deux familles, & plus encore un penchant mutuel, nous avoient uni l'un à l'autre. Mon amant ne vivoit que pour moi : nous voyions avec pitié ce vuide immense du monde, où le plaisir n'est qu'une lueur : nos cœurs pleins d'eux-mêmes.... Mais je m'égare. Ah ! Madame, quel souvenir m'obligez-vous à rappeller ! — Eh quoi, mon enfant ! te reproches-tu d'avoir été juste ? Quand le Ciel a formé deux cœurs vertueux & sensibles, leur fait-il un crime de se chercher, de s'attirer, de se captiver l'un l'autre ? & pourquoi les auroit-il donc faits ? — Il l'avoit formé sans doute avec plaisir, ce cœur dans lequel le mien se perdit ; où la vertu dévançoit la raison, où je ne voyois rien à reprocher à la nature. Ah ! Madame ! qui fut jamais aimée comme moi ! Croiriez-vous que j'étois obligée d'épargner à la délicatesse de mon amant

Digitized by Google

l'aveu même de ces légeres inquiétudes qui affligent quelquefois l'amour? Il se fût privé de la lumiere si Lucile en eût été jalouse. Quand il appercevoit dans mes yeux quelque impression de tristesse, c'étoit pour lui l'éclipse de la nature entiere : il croyoit toujours en être la cause, & se reprochoit tous mes torts.

Il n'est que trop facile de juger à quel excès devoit être aimé de tous les hommes le plus aimable. L'intérêt qui rompt tous les nœuds, excepté ceux du tendre amour, l'intérêt divisa nos familles, un procès fatal, intenté à ma mere, fut pour nous l'époque & la source de nos malheurs. La haine mutuelle de nos parens s'éleva entre nous comme une éternelle barriere : il fallut renoncer à nous voir. La lettre qu'il m'écrivit ne s'effacera jamais de ma mémoire.

» Tout est perdu pour moi, ma chere Lucile : » on m'arrache mon unique bien. Je viens de me » jetter aux pieds de mon pere, je viens de le » conjurer, en le baignant de mes larmes, de » renoncer à ce procès funeste; il m'a reçu com- » me un enfant. J'ai protesté que votre fortune » m'étoit sacrée, que la mienne me seroit odieu- » se; il a traité mon désintéressement de folie. » Les hommes ne conçoivent pas qu'il y ait quel- » que chose au-dessus des richesses. Et qu'en



Digitized by Google

» ferai-je, si je vous perds. Un jour, dit-on, je » m'applaudirai que l'on ne m'ait pas écouté. Si » je croyois que l'âge, ou ce qu'on appelle la » raison, pût jusques-là dégrader mon ame, je » cesserois de vivre dès-à-présent, effrayé de » mon avenir. Non, ma chere Lucile, non; tout » ce que je suis est à vous. Les loix auroient beau » m'attribuer une partie de votre héritage; mes » loix sont dans mon cœur, & mon pere y est » condamné. Pardon mille fois des chagrins qu'il » vous cause. A Dieu ne plaise que je fasse des » vœux criminels! je retrancherois de mes jours » pour ajouter à ceux de mon pere; mais si ja- » mais je suis le maître de ces biens qu'il accu- » mule, & dont il veut m'accabler malgré moi, » tout sera bientôt réparé. Cependant je suis pri- » vé de vous. On disposera peut-être du cœur que » vous m'avez donné. Ah! gardez-vous d'y con- » sentir jamais: pensez qu'il y va de ma vie, » pensez que nos sermens sont écrits dans le ciel. » Mais résisterez-vous à la volonté impérieuse » d'une mere? Je frémis, rassurez-moi, au nom » de l'amour le plus tendre ».

Vous lui répondites sans doute? — Oui, Madame, mais en peu de mots.

» Je ne vous reproche rien. Je suis malheu- » reuse; mais je sais l'être: apprenez de moi à » souffrir ».

Digitized by Google

Cependant le procès étoit engagé, & se poursuivoit avec chaleur. Un jour, hélas ! jour terrible ! comme ma mere lisoit en frémissant un mémoire publié contr'elle, quelqu'un demanda à me parler. Qu'est-ce, dit-elle ? faites entrer. Le domestique interdit hésite quelque tems, se coupe dans ses réponses, & finit par avouer qu'il est chargé d'un billet pour moi. — Pour ma fille ! & de quelle part ! J'étois présente ; jugez de ma situation : jugez de l'indignation de ma mere en entendant nommer le fils de celui qu'elle appelloit son persécuteur. Si elle eût daigné lire ce billet qu'elle renvoya sans l'ouvrir ; peut-être en eût-elle été attendrie ; elle eût vu du moins que rien au monde n'étoit plus pur que nos sentimens : mais soit que le chagrin où ce procès l'avoit plongée, ne demandât qu'à se répandre, soit qu'une secrette intelligence entre sa fille & ses ennemis fût à ses yeux un crime réel, il n'est point d'opprobres dont je ne fus accablée. Je tombai confondue aux pieds de ma mere, & je subis l'humiliation de ses reproches, comme si je les avois mérités. Il fut décidé sur le champ que j'irois cacher dans un cloître ce qu'elle appelloit ma honte & la sienne. Conduite ici dès le lendemain, il y eut défense de me laisser voir personne, & j'y fus trois mois entiers, comme si ma famille & le monde avoient



Digitized by Google

été anéantis pour moi. La premiere, & la seule visite que je reçus, fut celle de ma mere : je pressentis dans ses embrassemens, l'arrêt qu'elle venoit me prononcer. Je suis ruinée, me dit-elle, dès que nous fûmes seules : l'iniquité a prévalu, j'ai perdu mon procès, & avec lui, tout moyen de vous établir dans le monde. Il reste à peine à mon fils de quoi soutenir sa naissance. Pour vous, ma fille, c'est ici que Dieu vous a appellée, c'est ici qu'il faut vivre & mourir : demain vous prenez le voile. A ces mots, appuyés d'un ton froidement absolu, mon cœur fut saisi, & ma langue glacée ; mes genoux ployerent sous moi, & je tombai sans connoissance. Ma mere appella du secours, & saisit cet instant pour se dérober à mes larmes. Revenue à la vie, je me trouvai environnée de ces filles pieuses, dont je devois être la compagne, & qui m'invitoient à partager avec elles la douce tranquillité de leur état. Mais cet état si fortuné pour une ame innocente & libre, n'offrit à mes yeux que des combats, des parjures & des remords. Un abyme alloit s'ouvrir entre mon amant & moi ; je me sentois arracher la plus chere partie de moi-même ; je ne voyois plus autour de moi que le silence & le néant ; & dans cette solitude immense, dans cet abandon de la nature entiere, je me trouvois en pré-

Digitized by Google

ſence du Ciel, le cœur plein de l'objet aimable qu'il falloit oublier pour lui. Ces ſaintes filles me diſoient, de la meilleure foi, tout ce qu'elles ſavoient des vanités du monde ; mais ce n'étoit pas au monde que j'étois attachée : le déſert le plus horrible eût été pour moi un ſéjour enchanté avec celui que je laiſſois dans ce monde qui ne m'étoit rien.

Je demandai à revoir ma mere : elle feignit d'abord d'avoir pris mon évanouiſſement pour un accident naturel. Non Madame, c'eſt l'effet de la ſituation violente où vous m'avez miſe ; car il n'eſt plus temps de feindre. Vous m'avez donné la vie, vous pouvez me l'ôter ; mais, ma chere mere, ne m'avez-vous conçue dans votre ſein que comme une victime dévouée au ſupplice d'une mort lente ? & à qui me ſacrifiez-vous ? ce n'eſt point à Dieu : je ſens qu'il me rejette, il ne veut que des victimes pures, des ſacrifices volontaires ; il eſt jaloux des offrandes qu'on lui fait, & le cœur qui ſe donne à lui, ne doit plus être qu'à lui ſeul. Si la violence me conduit à l'autel, le parjure & le ſacrilege m'y attendent. — Que dites-vous, malheureuſe ? — Une vérité terrible que m'arrache le déſeſpoir : oui, Madame, mon cœur s'eſt donné ſans votre aveu ; innocent ou coupable, il n'eſt plus à moi ; Dieu ſeul peut



Digitized by Google

rompre le lien qui l'attache. — Allez, fille indigne, allez-vous perdre : je ne vous connois plus. — Ma mere, au nom de votre sang, ne m'abandonnez pas ; voyez mes larmes, mon désespoir ; voyez l'enfer ouvert à mes pieds. — C'est donc ainsi qu'un amour funeste te fait voir l'asyle de l'honneur, le port tranquille de l'innocence ? Qu'est-ce donc que le monde à tes yeux ? apprends que ce monde n'a qu'une idole : c'est l'intérêt. Tous les hommages sont pour les heureux : l'oubli, l'abandon, le mépris sont le partage de l'infortune.

Ah ! Madame, séparez de cette foule corrompue celui. — Celui que vous aimez, n'est-ce pas ? Je vois ce qu'il a pu vous dire. Il n'est point complice de l'iniquité de son pere ; il la désavoue ; il vous plaint ; il veut réparer le tort qu'on vous fait. Promesses vaines, discours de jeune homme, qui seront oubliés demain. Mais fût-il constant dans son amour & fidele dans ses promesses ; son pere est jeune : il vieillira, car les méchans vieillissent ; & cependant l'amour s'éteint, l'ambition parle, le devoir commande ; un grade, une alliance, une fortune viennent s'offrir, & l'amante crédule & trompée devient la fable du public. Voilà le sort qui vous attendoit : votre mere vous en a sauvée. Je vous coûte aujourd'hui des

Digitized by Google

larmes ; mais vous me bénirez un jour. Je vous laisse, ma fille : préparez-vous au sacrifice que Dieu vous demande. Plus ce sacrifice sera pénible, & plus il sera digne de lui.

Que vous dirai-je, Madame ? Il fallut m'y résoudre. Je pris ce voile, ce bandeau, j'entrai dans la voie de la pénitence ; & pendant ce temps d'épreuve, où l'on est libre encore, je me flattai de me vaincre moi-même, & je n'attribuai mon irrésolution & ma foiblesse qu'à la funeste liberté de pouvoir revenir sur mes pas. Il me tardoit de me lier par un serment irrévocable. Je le fis ce serment ; je renonçai au monde : c'étoit peu de chose. Mais hélas ! je renonçai à mon amant, & c'étoit plus pour moi que de renoncer à la vie. En prononçant ces vœux, mon ame errante sur mes levres, sembloit prête à m'abandonner. A peine avois-je eu la force de me traîner au pied des autels : mais il fallut qu'on m'en retirât expirante. Ma mere vint à moi transportée d'une joie cruelle. Pardonnez-moi, mon Dieu : je la respecte, je l'aime encore, je l'aimerai jusqu'au dernier soupir. Ces paroles de Lucile furent coupées par ses sanglots, & deux ruisseaux de larmes inondèrent son visage.

Le sacrifice étoit consommé, reprit-elle, après un long silence : j'étois à Dieu, je n'étois

Digitized by Google

plus à moi-même. Tous les liens des ſens devoient être rompus : je venois de mourir pour la terre ; j'oſois le croire ainſi. Mais quelle fut ma frayeur, en rentrant dans l'abyme de mon ame ! J'y retrouvai l'amour, mais l'amour furieux & coupable, l'amour honteux & déſeſpéré, l'amour révolté contre le Ciel, contre la nature, contre moi-même, conſumé de regret, déchiré de remords, & transformé en rage. Qu'ai-je fait ! m'écriai-je mille fois, qu'ai-je fait ! Ce mortel adoré, que je ne devois plus voir, s'offrit à ma penſée avec tous ſes charmes. Le nœud fortuné qui devoit nous unir, tous les inſtans d'une vie délicieuſe, tous les mouvemens de deux cœurs que le trépas ſeul eût ſéparés, ſe préſenterent à mon ame éperdue. Ah ! Madame, quelle image déſolante ! Il n'eſt rien que je n'aie fait pour l'effacer de mon ſouvenir. Depuis cinq ans je l'écarte & la revois ſans ceſſe : en vain je m'arrache au ſommeil qui me la retrace ; en vain je me dérobe à la ſolitude où elle m'attend ; je la retrouve au pied des autels, je la porte au ſein de Dieu même. Cependant ce Dieu plein de clémence a pris enfin pitié de moi. Le temps, la raiſon, la pénitence ont affoibli les premiers accès de cette paſſion criminelle : mais une langueur douloureuſe a pris la place. Je me ſens mourir à chaque inſtant, & le plaiſir d'ap-

Digitized by Google

procher du tombeau, eſt le ſeul que je goûte encore.

Oh ! ma chere Lucile, s'écria Madame de Clarence après l'avoir entendue ! Qui de nous eſt la plus à plaindre ? L'amour a fait vos malheurs & les miens : mais vous avez aimé le plus tendre, le plus fidele, le plus reconnoiſſant des hommes ; & moi le plus perfide, le plus ingrat, le plus cruel qui fût jamais. Vous vous êtes donnée au Ciel, je me ſuis livrée à un lâche : votre retraite a été un triomphe ; la mienne eſt un opprobre : on vous pleure, on vous aime, on vous reſpecte ; on m'outrage, & on me trahit.

De tous les amans, le plus paſſionné avant l'hymen, ce fut le Marquis de Clarence. Jeune, aimable, ſéduiſant à l'excès, il annonçoit le naturel le plus heureux. Il promettoit toutes les vertus, comme il avoit toutes les graces. La docile facilité de ſon caractere recevoit ſi vivement l'impreſſion des ſentimens honnêtes, qu'ils ſembloient devoir ne s'en effacer jamais. Il lui fut, hélas ! trop aiſé de m'inſpirer l'amour qu'il avoit lui-même, ou qu'il croyoit avoir pour moi. Toutes les convenances qui font les grands mariages, s'accordoient avec ce penchant mutuel ; & mes parens, qui l'avoient vu naître, conſentirent à le couronner. Deux ans ſe paſſerent dans l'union

Digitized by Google

la plus tendre. Oh Paris ! Oh théâtre des vices ! Oh funeſte écueil de l'amour, de l'innocence & de la vertu ! Mon mari, qui juſqu'alors n'avoit vu ceux de ſon âge qu'en paſſant, & pour s'amuſer, diſoit-il, de leurs travers & de leurs ridicules, reſpira inſenſiblement le poiſon de leur exemple. L'appareil bruyant de leurs rendez-vous inſipides, les confidences myſtérieuſes de leurs aventures, les récits faſtueux de leurs vains plaiſirs, les éloges prodigués à leurs indignes conquêtes, exciterent d'abord ſa curioſité. La douceur d'une union innocente & paiſible n'eut plus pour lui les mêmes charmes. Je n'avois que les talens que donne une éducation vertueuſe ; je m'apperçus qu'il m'en déſiroit davantage. Je ſuis perdue, dis-je en moi-même ; mon cœur ne ſuffit plus au ſien. En effet ſon aſſiduité ne fut dès-lors qu'une bienſéance : ce n'étoit plus par goût qu'il préféroit ces doux entretiens, ces tête-à-tête délicieux pour moi, au flux & reflux d'une ſociété tumultueuſe. Il m'invita lui-même à me diſſiper, pour l'autoriſer à ſe répandre. Je devins plus preſſante, je le gênois. Je pris le parti de le laiſſer en liberté, afin qu'il pût me ſouhaiter, & me revoir avec plaiſir, après une comparaiſon que je croyois devoir être à mon avantage ; mais de jeunes corrupteurs ſe ſaiſirent de cette ame, par malheur trop flexible,

Digitized by Google

& dès qu'il eut trempé ſes levres dans la coupe empoiſonnée, ſon ivreſſe fut ſans remede, & ſon égarement ſans retour. Je voulus le ramener; il n'étoit plus temps. Vous vous perdez, mon ami, lui dis-je; & quoiqu'il me ſoit affreux de me voir enlever un époux qui faiſoit mes délices, c'eſt plus pour vous que pour moi-même que je déplore votre erreur. Vous cherchez le bonheur où certainement il n'eſt pas. De faux biens, de honteux plaiſirs, ne rempliront jamais votre ame. L'art de ſéduire & de tromper eſt l'art de ce monde qui vous enchante; votre épouſe ne le connoît point, vous ne le connoiſſez pas mieux qu'elle: ce manége infâme n'eſt pas fait pour nos cœurs: le vôtre ſe laiſſe égarer dans ſon ivreſſe; mais ſon ivreſſe n'aura qu'un temps: l'illuſion ſe diſſipera comme les vapeurs du ſommeil; vous reviendrez à moi; vous me retrouverez la même; l'amour indulgent & fidele vous attend au retour: tout ſera oublié. Vous n'aurez à craindre de moi ni reproche, ni plainte. Heureuſe, ſi je vous conſole de tous les chagrins que vous m'aurez cauſés! Mais vous, qui connoiſſez le prix de la vertu, & qui en avez goûté les charmes, vous, que le vice aura précipité d'abyme en abyme, vous, qu'il renverra peut-être avec mépris cacher auprès de votre épouſe les jours languiſſans d'une

vieilleſſe prématurée, le cœur flétri par la triſteſſe; l'ame en proie aux cruels remords, comment vous réconcilierez-vous avec vous-même? comment pourrez-vous goûter encore le plaiſir pur d'être aimé de moi? Hélas! mon amour même ſera votre ſupplice. Plus cet amour ſera vif & tendre, plus il ſera humiliant pour vous. C'eſt-là, mon cher Marquis, c'eſt-là ce qui me déſole & m'accable. Ceſſez de m'aimer, j'y conſens; je vous le pardonne, puiſque j'ai ceſſé de vous plaire; mais ne vous rendez jamais indigne de ma tendreſſe, & ſoyez du moins tel que vous n'ayez point à rougir à mes yeux. Le croiriez-vous, ma chere Lucile? une plaiſanterie fut ſa réponſe. Il me dit que je parlois comme un ange, & que cela méritoit d'être écrit. Mais voyant mes yeux ſe remplir de larmes, ne fais donc pas l'enfant, me dit-il, je t'aime, tu le ſais; laiſſe-moi m'amuſer de tout, & ſois sûre que rien ne m'attache.

Cependant d'officieux amis ne manquerent pas de m'inſtruire de tout ce qui pouvoit me déſoler & me confondre. Hélas! mon époux lui-même ſe laſſa bientôt de ſe contraindre & de me flatter.

Je ne vous dirai point, ma chere Lucile, tout ce que j'ai ſouffert d'humiliations & de

Digitized by Google

dégoûts. Vos peines auprès des miennes vous sembleroient encore légeres. Imaginez, s'il est possible, la situation d'une ame vertueuse & passionnée, vive & délicate à l'excès, qui reçoit tous les jours de nouveaux outrages de celui qu'elle aime uniquement; qui vit pour lui seul encore, quand il ne vit plus pour elle, quand il ne rougit pas de vivre pour des objets dévoués au mépris. J'épargne à votre pudeur ce que ce tableau a de plus horrible. Rebutée, abandonnée, sacrifiée pour mon mari, je dévorois ma douleur en silence; & si j'étois l'objet des railleries de quelques sociétés sans mœurs, un public plus compatissant & plus estimable, me consoloit par sa pitié. Je jouissois du seul bien que le vice n'avoit pu m'ôter, d'une réputation sans tache. Je l'ai perdue, ma chere Lucile. La méchanceté des femmes, que mon exemple humilioit, n'a pu me voir irréprochable. On a interprété, comme on a voulu, ma solitude & ma tranquillité apparente: on m'a donné le premier homme qui a eu l'imprudence de laisser croire qu'il étoit bien reçu de moi. Mon mari, pour qui ma présence étoit un reproche continuel, & qui ne se trouvoit pas encore assez libre, a pris, pour s'affranchir de ma douleur importune, le premier prétexte qu'on lui a présenté, & m'a exilée dans l'une de ses

Digitized by Google

terres. Inconnue au monde, loin du ſpectacle de mes malheurs, j'avois du moins dans ma ſolitude la liberté de répandre des larmes; mais le cruel m'a fait annoncer que je pouvois choiſir un couvent; que la terre de Florival étoit vendue, & qu'il falloit m'en retirer. Florival! interrompit Lucile toute émue! C'étoit mon exil, reprit la Marquiſe. Ah! Madame, quel nom avez-vous prononcé! — Le nom que portoit mon époux avant d'acquérir le marquiſat de Clarence. — Qu'entends-je! Oh Ciel! Oh juſte Ciel! eſt-il poſſible, s'écria Lucile, en ſe précipitant dans le ſein de ſon amie? — Qu'avez-vous donc? quel trouble! quelle ſoudaine révolution! Lucile, reprenez vos ſens. — Quoi! Madame, Florival eſt donc le perfide, le ſcélérat qui vous trahit & vous déshonore! — Vous eſt-il connu? — C'eſt lui, Madame, que j'adorois, que je pleure depuis cinq ans, lui qui auroit eu mes derniers ſoupirs? — Que dites-vous? — C'eſt lui, Madame. Hélas! quel eût été mon ſort? A ces mots, Lucile ſe proſternant le viſage contre terre: Oh, mon Dieu, dit-elle, oh mon Dieu! c'eſt vous qui me tendiez la main. La Marquiſe confondue ne pouvoit revenir de ſon étonnement. N'en doutez pas, dit-elle à Lucile, les deſſeins du Ciel ſont marqués viſiblement ſur nous: il nous réunit, il

nous

Digitized by Google

nous inspire une confiance mutuelle, il ouvre nos cœurs l'un à l'autre, comme deux sources de lumieres & de consolation. Eh bien, ma digne & tendre amie, tâchons d'oublier ensemble & nos malheurs & celui qui les cause.

Dès ce moment la tendresse & l'intimité de leur union furent extrêmes : leur solitude eut pour elle des douceurs qui ne sont connues que des malheureux. Mais bientôt après, ce calme fut interrompu par la nouvelle du danger qui menaçoit les jours du Marquis. Ses égaremens lui coûtoient la vie. Au bord du tombeau, il demandoit sa vertueuse épouse. Elle s'arrache des bras de sa compagne désolée; elle accourt, elle arrive; elle le trouve expirant. Oh vous, que j'ai tant & si cruellement outragée, dit-il en la reconnoissant, voyez le fruit de mes désordres; voyez la plaie épouvantable dont la main de Dieu m'a frappé. Si je suis digne encore de votre pitié, élevez au Ciel une voix innocente, & présentez-lui mes remords. Sa femme éperdue voulut se jetter dans son sein. Eloignez-vous, lui dit-il, je me fais horreur; mon souffle est le souffle de la mort. Il ajoute après un long silence : Me reconnois-tu dans l'état où m'a réduit le crime ? Est-ce là cette ame pure, qui se confondoit avec la

tienne ? Eſt-ce là cette moitié de toi-même ? Eſt-ce là ce lit nuptial, qui me reçut digne de toi ? Perfides amis, déteſtables enchantereſſes, venez, voyez & frémiſſez ! Oh mon ame ! qui te délivrera de cette priſon hideuſe ! Monſieur, demandoit-il à ſon médecin, en ai-je . long-temps encore ? Mes douleurs : intolérables. Ne me quitte pas, ma généreuſe amie ; je tomberois ſans toi dans le plus affreux déſeſpoir.... Mort cruelle, acheve, acheve d'expier ma vie. Il n'eſt point de maux que je ne mérite ; j'ai trahi, déshonoré, perſécuté lâchement l'innocence & la vertu même.

Madame de Clarence, dans les conv[illegible] de ſa douleur, faiſoit à chaque inſtant de [illegible] veaux efforts pour ſe précipiter ſur ce [illegible], d'où l'on tâchoit de l'éloigner. Enfin le malheureux expira, les yeux attachés ſur elle, & ſa voix acheva de s'éteindre en lui demandant pardon.

La ſeule conſolation dont Madame de Clarence fut capable, étoit la confiance religieuſe que lui inſpiroit une ſi belle mort. Il fut, diſoit-elle, plus foible que méchant, & plus fragile que coupable. Le monde l'avoit égaré par les plaiſirs, Dieu l'a ramené par les douleurs. Il l'a frappé, il lui pardonne. Oui, mon

Digitized by Google

époux, mon cher Clarence, s'écrioit-elle! dégagé des liens du sang & du monde, tu m'attends dans le sein de ton Dieu.

L'ame remplie de ces saintes idées, elle vint se réunir à son amie, qu'elle trouva au pied des autels. Le cœur de Lucile fut déchiré au récit de cette mort cruelle & vertueuse. Elles pleurerent ensemble pour la derniere fois; & quelque temps après Madame de Clarence consacra à Dieu, par les mêmes vœux que Lucile, ce cœur, ces charmes, ces [illegible] dont le monde n'étoit pas digne.



Digitized by Google

# TOUT OU RIEN.

DANS l'âge où il eſt ſi doux d'être veuve, Cécile ne laiſſoit pas de penſer à un nouvel engagement. Deux rivaux ſe diſputoient ſon choix. L'un modeſte & ſimple, n'aimoit qu'elle : l'autre, artificieux & vain, étoit ſur-tout amoureux de lui-même. Le premier avoit la confiance de Cécile ; le ſecond avoit ſon amour. Cécile étoit injuſte, allez-vous dire : point du tout. Les gens ſimples ſe négligent ; il leur ſemble que pour plaire il ſuffit d'aimer de bonne foi, & de perſuader que l'on aime. Mais il eſt peu de naturels qui n'ayent beſoin d'un peu de parure. Un homme ſans artifice, au milieu du monde, eſt comme au ſpectacle une femme ſans rouge.

Eraſte, avec ſa franchiſe, avoit dit à Cécile : Je vous aime ; & dès-lors il l'avoit aimée comme il avoit reſpiré : ſon amour étoit ſa vie. Floricourt s'étoit fait deſirer par cette galanterie légere, qui a l'air de ne prétendre à rien. Parmi les ſoins qu'il rendoit à Cécile, il choiſiſſoit non les plus paſſionnés, mais les plus ſéduiſans. Rien d'affecté, rien de ſérieux : on le trouvoit d'au-

Digitized by Google

TOUT OU RIEN

Digitized by Google

Digitized by Google

tant plus aimable, qu'il sembloit l'être sans intérêt.

On plaignoit Eraste : on ne connoissoit pas un plus honnête homme : c'étoit dommage qu'on ne pût l'aimer. On craignoit Floricourt : c'étoit un homme dangereux, qui feroit peut-être le malheur d'une femme ; mais le moyen de s'en défendre ! Cependant on ne vouloit pas tromper Eraste. Il fallut lui tout avouer.

Je vous estime, Eraste, lui dit Cécile, & je sens que vous méritez mieux. Mais le cœur a ses caprices ; le mien se refuse à ma raison. J'entends, Madame, reprit Eraste en se possédant, mais avec les larmes aux yeux ; votre raison vous parle pour moi, & votre cœur pour un autre. — Je vous l'avoue, & ce n'est pas sans regret : je serois blâmable si j'étois libre ; mais le penchant ne se commande pas. A la bonne heure, Madame : je vous aimerai tout seul : j'en aurai bien plus de gloire. — Et voilà précisément ce que je ne veux point. — Je ne le veux pas non plus ; mais tout cela est inutile. — Et qu'allez-vous devenir ? — Ce qu'il plaira à l'amour & à la nature. — Vous me désolez, Eraste, avec cet abandon de vous-même. — Il faut bien que je m'abandonne quand je ne puis me retenir. — Que je suis malheureuse de vous avoir connu ! — En effet, je vous con-



Digitized by Google

ſeille de vous plaindre : c'eſt un furieux malheur que d'être aimée ! — Oui, ç'en eſt un d'avoir à ſe reprocher celui d'un homme qu'on eſtime. — Vous, Madame ! vous n'avez rien à vous reprocher. Un honnête homme peut ſe plaindre d'une coquette qui le joue ; ou plutôt elle eſt indigne de ſes plaintes & de ſes regrets ; mais vous, quels ſont vos torts ? Avez-vous employé la ſéduction pour m'attirer, la complaiſance pour me retenir ? vous ai-je conſultée pour vous aimer ? Qui vous oblige à me trouver aimable ? ſuivez votre penchant, & je ſuivrai le mien. N'ayez pas peur que je vous tourmente. — Non, mais vous vous tourmenterez vous-même ; car enfin vous me verrez. — Quoi ! ſeriez-vous aſſez cruelle pour m'interdire votre vue ? — Je n'ai garde aſſurément, mais je veux vous voir tranquille, & comme mon meilleur ami. — Ami, ſoit : le nom n'y fait rien. — Ce n'eſt pas aſſez du nom, je veux vous ramener en effet à ce ſentiment ſi pur, ſi tendre & ſi ſolide, à cette amitié que je ſens pour vous. — Hé, Madame ! je ne vous empêche pas de m'aimer comme vous voulez ; de grace, permettez que je vous aime comme je puis & autant que je puis. Je ne demande que la liberté d'être malheureux à mon aiſe.

L'obſtination d'Eraſte affligeoit Cécile ; mais

Digitized by Google

après tout, elle avoit fait ce qu'elle avoit dû : tant pis pour lui s'il l'aimoit encore. Elle se livra donc sans trouble & sans reproche à son inclination pour Floricourt. Tout ce que la galanterie la plus raffinée a d'artifice & d'enchantement, fut mis en usage pour la captiver. Floricourt y parvint sans peine. Il avoit sçu plaire, il croyoit aimer ; il étoit heureux, s'il avoit voulu l'être. Mais l'amour-propre est le fléau de l'amour. C'étoit peu pour Floricourt d'être aimé plus que toutes choses ; il vouloit être aimé uniquement, sans réserve & sans partage. Il est vrai qu'il donnoit l'exemple : il s'étoit détaché pour Cécile d'une prude qu'il avoit ruinée, & d'une coquette qui le ruinoit ; il avoit rompu avec cinq ou six jeunes gens des plus vains & des plus sots qu'on eût encore vus dans le monde. Il ne soupoit guere que chez Cécile, où l'on soupoit délicieusement, & il avoit la bonté de penser à elle au milieu d'un cercle de femmes, dont aucune ne l'égaloit ni en graces ni en beautés. Des procédés si rares, sans parler d'un mérite plus rare encore, n'exigeoient-ils pas de Cécile le dévouement le plus absolu ?

Cependant comme il n'avoit pas assez d'amour pour manquer d'adresse, il n'eut garde de faire sentir d'abord ses prétentions. Jamais homme avant la conquête n'avoit été plus complaisant,



Digitized by Google

plus docile, moins exigeant que Floricourt; mais dès qu'il se vit maître du cœur, il en devint le tyran. Difficile, impérieux, jaloux, il vouloit occuper seul toutes les facultés de l'ame de Cécile. Il ne pouvoit lui souffrir une idée qui n'étoit pas la sienne, encore moins un sentiment qui ne venoit pas de lui. Un goût décidé, une liaison suivie étoit sûre de lui déplaire; mais il falloit le deviner. Il se faisoit demander vingt fois le sujet de sa rêverie ou de son humeur, & ce n'étoit que par complaisance qu'il avouoit enfin que telle chose lui avoit déplu, que telle personne l'ennuyoit. Enfin dès qu'il eut bien éprouvé que ses volontés étoient des loix, il les annonça sans détour: on s'y soumit sans résistance. C'étoit peu d'exiger de Cécile le sacrifice des plaisirs qui se présentoient naturellement; il les faisoit naître le plus souvent pour se les voir immoler. Il parloit avec éloge d'un spectacle ou d'une fête; il y invitoit Cécile; on arrangeoit la partie avec les femmes qu'il avoit nommées; l'heure arrivoit, on étoit parée, les chevaux étoient mis; il changeoit de dessein, & l'on étoit obligée de prétexter un mal de tête. Il présentoit à Cécile une amie qu'il annonçoit comme une femme adorable: on la trouvoit telle; on se lioit. Huit jours après, il avouoit qu'il s'étoit trompé; elle étoit

Digitized by Google

précieuse, maussade ou étourdie : il falloit s'en détacher.

Cécile fut bientôt réduite à de légeres connoissances, qu'elle voyoit encore trop souvent. Elle ne s'appercevoit pas que sa complaisance s'étoit changée en servitude : on croit suivre ses volontés en suivant les volontés de ce qu'on aime. Il lui sembloit que Floricourt ne faisoit que la prévenir. Elle lui sacrifioit tout sans se douter qu'elle lui fît des sacrifices ; mais l'amour-propre de Floricourt n'en étoit pas rassasié.

La société de la ville, toute frivole & passagere qu'elle étoit, lui parut encore trop intéressante. Il fit l'éloge de la solitude ; il répéta cent fois qu'on ne s'aimoit bien que dans les champs, loin de la dissipation & du tumulte, & qu'il ne seroit heureux que dans une retraite inaccessible aux importuns & aux jaloux. Cécile avoit une campagne telle qu'il la desiroit. Elle eût voulu y passer avec lui les plus beaux jours de l'année ; mais le pouvoit-elle avec décence ; Il lui fit entendre qu'il suffisoit de rompre le tête-à-tête par deux amis qu'ils emmeneroient ; & il désigna Eraste & Artenice. Après tout, si la critique s'en mêloit, leur hymen prêt à se conclure, alloit bien-tôt lui imposer silence. On partit, Eraste fut du voyage, & c'étoit encore un raffinement de l'amour-pro-

Digitized by Google

pre de Floricourt. Il ſçavoit qu'Eraſte étoit ſon rival, & ſon rival malheureux : c'étoit le témoin le plus flatteur qu'il pût avoir de ſon triomphe ; auſſi l'avoit-il bien ménagé. Ses attentions pour lui avoient un air de compaſſion & de ſupériorité dont Eraſte s'impatientoit quelquefois ; mais l'amitié tendre & délicate de Cécile le dédommageoit de ces humiliations, & la crainte de lui déplaire les lui faiſoit diſſimuler. Cependant, sûr comme il étoit, qu'ils alloient à la campagne pour s'aimer en liberté, comment put-il ſe réſoudre à les ſuivre ? C'eſt la réflexion que Cécile fit comme nous : elle eût voulu l'en empêcher ; mais la partie étoit arrangée, il n'étoit plus temps de la rompre. Du reſte, Artenice étoit jeune & belle. La ſolitude, l'occaſion, la liberté, l'exemple, la jalouſie & le dépit, pouvoient engager Eraſte à tourner vers elle des vœux que Cécile ne pouvoit plus écouter. Cécile étoit aſſez modeſte pour penſer qu'on pouvoit lui être infidele & aſſez juſte pour le deſirer ; mais c'étoit peu connoître le cœur & le caractere d'Eraſte.

Artenice étoit une de ces femmes pour qui l'amour eſt un arrangement de ſociété, qui s'offenſent d'un long reſpect, qui s'ennuyent d'un amour conſtant, & qui comptent aſſez ſur la probité des hommes pour s'y livrer ſans réſerve, & les quit-

Digitized by Google

ter ſans ménagement. On lui avoit dit : Nous allons paſſer quelque temps à la campagne, Eraſte y vient, voulez-vous en être ? Elle avoit répondu avec un ſourire : Volontiers, cela ſera plaiſant ? & la partie s'étoit liée. Ce fut pour Eraſte un tourment de plus. Artenice avoit entendu faire à Cécile l'éloge de ſon ami, comme de l'homme du monde le plus ſage, le plus honnête & le plus réſervé. Cela eſt charmant, diſoit Artenice en elle-même ? voilà un homme que l'on peut prendre & renvoyer ſans précaution & ſans éclat. Heureux ou malheureux, cela ne dit mot : on n'eſt à ſon aiſe qu'avec ces gens-là. Un Eraſte eſt une trouvaille. On juge bien d'après ces réflexions qu'Eraſte fut agacé.

Floricourt étoit auprès de Cécile d'une aſſiduité déſolante pour un rival malheureux. Cécile avoit beau ſe contraindre ; ſes regards, ſa voix, ſon ſilence même la trahiſſoit. Eraſte étoit au ſupplice ; mais il renfermoit ſa douleur. Artenice en femme habile s'éloignoit à propos & engageoit Eraſte à la ſuivre. Qu'ils ſont heureux, lui dit-elle un jour en ſe promenant avec lui ! Tout occupés l'un de l'autre, ils ſe ſuffiſent mutuellement, ils ne vivent que pour eux-mêmes. C'eſt un grand bien que d'aimer ! qu'en dites-vous ? Oui, Madame, répondit Eraſte les yeux baiſſés, c'eſt un

Digitized by Google

grand bien quand on eſt deux. — Mais vraiment l'on eſt toujours deux : je ne vois pas que l'on ſoit ſeul au monde. — Je veux dire, Madame, deux cœurs également ſenſibles, faits pour s'aimer également. — Egalement ! cela eſt bien rigoureux ! Pour moi, il me ſemble que l'on doit être moins difficile, ſe contenter de l'à peu-près. Hé - quoi ! ſi j'ai plus de ſenſibilité dans le caractere que celui qui s'attache à moi, faut - il que je l'en puniſſe ? Chacun donne ce qu'il a, & l'on n'a rien à reprocher à celui qui met dans la ſociété la doſe de ſentiment qu'il a reçue de la nature. J'admire comme les cœurs les plus froids ſont toujours les plus délicats. Vous, par exemple, vous ſeriez homme à prétendre que l'on ſe paſſionnât pour vous. — Moi, Madame ! je ne prétends à rien. — Vous avez tort ; ce n'eſt pas-là ce que je veux dire. Vous avez de quoi ſéduire une femme aſſurément : je ne ſerois même pas étonnée qu'on ſe prît pour vous d'inclination. — Cela peut être, Madame : en fait de folie je ne doute de rien ; mais ſi on faiſoit celle de m'aimer, on ſeroit, je crois, fort à plaindre. — Eſt-ce un avis, Monſieur, que vous avez la bonté de me donner ? — A vous, Madame ! Je me flatte que vous ne me croyez ni aſſez ſot ni aſſez fat pour vous donner de tels avis. — Fort bien, vous parlez en général,

Digitized by Google

& vous m'exceptez par politeſſe. — L'exception même eſt inutile ; Madame ; vous n'êtes pour rien dans tout ceci. — Mais pardonnez-moi, Monſieur : c'eſt moi qui vous dis que vous avez de quoi plaire, qu'on peut très-bien vous aimer à la folie ; & c'eſt à moi que vous répondez qu'on ſeroit fort à plaindre ſi l'on vous aimoit : rien n'eſt plus perſonnel, ce me ſemble. Hé-bien ? vous voilà embarraſſé ? — J'avoue que la plaiſanterie m'embarraſſe. Je ne ſais point y répondre ; & il n'eſt pas généreux de m'attaquer avec des armes que je n'ai point. — Et ſi je parlois ſérieuſement, Eraſte ; ſi rien au monde n'étoit plus ſincere ? — Je quitte la partie, Madame : la ſituation où je me trouve ne me permet pas de vous amuſer plus long-temps. Ah ! ma foi ; il en tient tout de bon, dit-elle en le ſuivant des yeux. Le ton léger, l'air riant que j'ai pris, l'ont piqué ; c'eſt un homme à ſentiment : il faut lui parler ſon langage. A demain, dans ce boſquet, encore un tour de promenade, & ma victoire eſt décidée.

La promenade d'Eraſte avec Artenice avoit paru longue à Cécile. Eraſte en revint tout rêveur, & Artenice triomphante. Hé-bien ! dit tout bas Cécile à ſon amie, que penſez-vous d'Eraſte ? — Mais j'en ſuis aſſez contente, il ne

Digitized by Google

m'a point ennuyée, & c'eſt beaucoup, il a des choſes excellentes, & l'on peut en faire un homme aimable. Je lui trouve ſeulement le ton un peu romaneſque. Il veut du ſentiment. Défaut d'uſage, préjugé de province dont il eſt facile de le corriger. *Il veut du ſentiment*, dit Cécile en elle-même! ils en ſont aux conditions! C'eſt aller loin dans une premiere entrevue. Il me ſemble qu'Eraſte prend ſon parti de bonne grace. Mais quoi! s'il eſt aſſez heureux, eſt-ce à moi de le trouver mauvais! Cependant il a eu tort de vouloir me perſuader qu'il étoit ſi fort à plaindre. Il auroit pu épargner à ma délicateſſe les reproches douloureux qu'il ſavoit bien que je me faiſois. C'eſt la manie des amans d'exagérer toujours leurs peines. Enfin le voilà conſolé, & me voilà bien oulagée.

Cécile, dans cette idée, ſe contraignit un peu moins avec Floricourt; Eraſte à qui rien n'échappoit, fut plus triſte que de coutume. Cécile & Artenice attribuerent ſa triſteſſe à la même cauſe. Une paſſion naiſſante produit toujours cet effet-là. Le lendemain, Artenice ne manqua point de ménager un tête-à-tête à Cécile & à Floricourt, en amenant avec elle Eraſte.

Vous êtes fâché, lui dit elle; je veux me

réconcilier avec vous. Je vois, Eraſte, que vous n'êtes pas un de ces hommes avec qui l'amour doit ſe traiter en plaiſanterie : vous regardez un engagement comme la choſe du monde la plus ſérieuſe ; je vous en eſtime davantage. — Moi ! point du tout, Madame ; je ſuis très-perſuadé qu'un amour ſérieux eſt la plus haute extravagance, & qu'il n'eſt un plaiſir qu'autant qu'il eſt un jeu. — Accordez-vous donc avec vous-même. Hier au ſoir vous vouliez une égale ſenſibilité, une inclination mutuelle. — Je voulois une choſe impoſſible, ou du moins la choſe du monde la plus rare, & je tiens qu'à moins de cet accord ſi difficile, & auquel il faut renoncer, le plus ſage & le plus sûr parti eſt de faire un jeu de l'amour, ſans y attacher un prix & une importance chimériques. — Ma foi, mon cher Eraſte, vous parlez d'or. En effet, pourquoi ſe tourmenter vainement à s'aimer plus qu'on ne peut ? On ſe convient, on s'arrange ; on s'ennuie, & on ſe quitte. Au bout du compte on a eu du plaiſir ; c'eſt un temps bien employé, & plût au Ciel pouvoir ainſi s'amuſer toute la vie ! Voilà, diſoit Eraſte en lui-même, une humeur bien accommodante ! Je vois, pourſuivit-elle, ce qu'on appelle des paſſions ſérieuſes : rien de plus triſte, rien de plus ſombre. L'in-

quiétude, la jalousie affiégent deux malheureux. Ils prétendent se suffire, & ils s'ennuyent à la mort. — Ah, Madame, que dites-vous? rien ne leur manque s'ils s'aiment bien. Cette union est le charme de la vie, les délices de l'ame, la plénitude du bonheur. — Ma foi, Monsieur, vous êtes fou avec vos disparates éternelles. Que voulez-vous donc, je vous prie? — Ce qui ne se trouve point, Madame, & ce qu'on ne verra peut-être jamais. — Voilà une belle expectative! & en attendant, votre cœur sera désœuvré? — Hélas! plût au Ciel qu'il pût l'être. — Il ne l'est donc pas, Eraste? Non sans doute, Madame, & vous plaindriez son état si vous pouviez le concevoir. A ces mots, il s'éloigna en levant les yeux au Ciel & en poussant un profond soupir. Voilà donc, dit Artenice, ce qu'on appelle un homme réservé! Il l'est si fort qu'il en est bête. Heureusement, je ne me suis point expliquée. Peut-être aurois-je dû lui parler plus clairement: il faut aider les gens timides. Mais il s'en va sur une exclamation, sans donner le temps de lui demander ce qui l'arrête & ce qui l'afflige. Nous verrons: il faudra bien qu'il se déclare, car enfin je suis compromise, & il y va de mon honneur.

Floricourt voulut pendant le soupé s'amuser aux

Digitized by Google

aux dépens d'Eraſte. Hé-bien ? dit-il à Arténice, où en êtes-vous ? on n'a rien de caché pour ſes amis, & nous vous en donnons l'exemple. Bon, dit Arténice avec dépit; ſavons-nous profiter des exemples qu'on nous donne ? ſavons-nous même ce que nous voulons ? Si on parle d'un amour ſérieux, Monſieur le traite de badinage ; ſi l'on ſe prête au badinage, Monſieur revient au ſérieux. Il vous eſt facile, Madame, dit Eraſte, de me donner un ridicule ; je me prête à cela tant qu'on veut. — Hé, Monſieur ! ce n'eſt pas mon deſſein ; mais nous ſommes avec nos amis, expliquons-nous ſans aucun myſtere. Nous n'avons pas le temps de nous obſerver & de nous deviner l'un l'autre. Je vous plais, vous me l'avez fait entendre : Je ne vous diſſimule point que vous me convenez aſſez. Nous ne ſommes pas ici pour être ſpectateurs inutiles ; l'honnêteté même exige que nous ſoyons occupés : finiſſons & entendons-nous. Comment voulez-vous m'aimer ? comment voulez-vous que je vous aime ? Moi, Madame ! s'écria Eraſte ; je ne veux point que vous m'aimiez. — Quoi ! Monſieur, vous m'avez donc trompée ? — Point du tout, Madame; j'atteſte le ciel que je ne vous ai dit un mot qui reſſemble à de l'amour. Oh ! pour le coup, lui dit-elle en ſe levant de table : voilà

une effronterie qui me passe. Floricourt voulut la retenir, Non, Monsieur, je ne puis soutenir la vue d'un homme qui ose nier les tristes & fades déclarations dont il m'a excédée, & que j'ai eu la bonté de souffrir, prévenue par les éloges qu'on m'avoit faits, je ne sais pourquoi, de ce maussade personnage.

Artenice est partie furieuse, dit Cécile à Eraste, en le revoyant le lendemain : Que s'est-il donc passé entre vous ? Des propos en l'air, Madame, dont le résultat de ma part a été, que rien n'étoit plus à craindre qu'un amour sérieux, que rien n'étoit plus mépriſable qu'un amour frivole. Artenice m'a vu soupirer ; elle a pris mes soupirs pour elle. Je l'ai détrompée, & voilà tout. — Vous l'avez détrompée ; c'est d'un galant homme, mais il falloit vous y prendre avec plus de ménagement. — Quoi, Madame ! elle ose vous dire que nous en sommes au point de nous aimer, & vous voulez que je me modere ? Qu'auriez-vous pensé de mon aveu ou de mon silence ? — Que vous étiez raisonnable, & que vous preniez le bon parti. Artenice est encore jeune & belle, & votre liaison n'eût-elle été qu'un amusement. — Je ne suis point d'humeur de m'amuser, Madame, & je vous prie de m'épargner des conseils dont je ne profiterai jamais. — Cependant vous voilà seul ;

Digitized by Google

avec nous, & vous sentez vous-même que vous jouerez ici un bien étonnant personnage. — Je jouerai, Madame, le personnage d'un ami : rien n'est plus honnête, ce me semble. Mais, Eraste, comment pouvez-vous y tenir ? — C'est mon affaire, Madame, ne vous inquiétez pas de moi. — Il faut bien que je m'en inquiete ; car enfin je connois votre situation, elle est affreuse. — Cela peut être ? mais il ne dépend ni de vous ni de moi de la rendre meilleure : croyez-moi, n'en parlons plus. — N'en parlons plus, c'est bien-tôt dit ; mais vous souffrez, & j'en suis la cause. — Hé ! non, madame, non, je vous l'ai dit cent fois ; vous n'avez rien à vous reprocher : au nom de Dieu soyez tranquille. — Je le serois, si vous pouviez l'être. — Oh ! pour le coup, vous êtes cruelle. Quand vous vous obstinerez à savoir ce qui se passe dans mon ame, je n'en aurai pas une peine de moins, & vous en aurez un chagrin de plus : de grace oubliez que je vous aime. — Hé ! comment l'oublier ? je le vois à chaque instant. — Vous voulez donc que je m'éloigne ? Mais, notre situation l'exigeroit. — Fort bien : chassez-moi, cela sera plutôt fait. — Moi, vous chasser, vous, mon ami ! c'est pour vous que je suis en peine. — Oh bien, pour moi, je vous déclare que je ne puis vivre sans vous. — Vous le



Digitized by Google

croyez ; mais l'abſence ? — L'abſence ! le beau remede pour un amour comme le mien ! — N'en doutez pas, mon cher Eraſte ; il eſt des femmes plus aimables & moins injuſtes que moi. — J'en ſuis fort aiſe ; mais cela m'eſt égal. — Il vous le ſemble dans ce moment. — Je ſuis en ce moment ce que je ſerai toute ma vie : je me connois, je connois les femmes. N'ayez pas peur qu'aucune d'elles me rende heureux ni malheureux. — Je veux croire que vous ne vous attacherez pas d'abord ; mais vous vous diſſiperez dans le monde. — Et avec quoi ? rien ne m'amuſe. Ici du moins je n'ai pas le temps de m'ennuyer : je vous vois, ou je vais vous voir ; vous me parlez avec bonté ; je ſuis ſûr que vous ne m'oubliez pas : & ſi j'étois loin de vous, j'ai une imagination qui feroit mon ſupplice. — Et que pourroit-elle vous peindre de plus cruel que ce que vous voyez ? — Je ne vois rien, Madame ; je ne veux rien voir : épargnez-moi vos confidences. — J'admire en vérité votre modération. — Oui, j'ai un grand mérite à être modéré ! & voulez-vous que je vous batte ? — Non ; mais on ſe plaint. — Et de quoi ? — Je ne ſais ; mais je ne puis concilier tant d'amour avec tant de raiſon. — Ma foi, Madame, chacun aime à ſa maniere ; la mienne n'eſt pas d'extravaguer. S'il falloit des injures pour vous plaire, j'en di-

Digitized by Google

rois tout comme un autre ; mais je doute que cela réuſsît. — Je n'y perds rien, Eraſte ; & dans le fond du cœur... — Non, je vous jure que mon cœur vous reſpecte autant que ma bouche. Je ne me ſuis pas ſurpris un moment de colere contre vous. — Cependant vous vous conſumez, je le vois bien. La mélancolie vous gagne. — Je ne ſuis pas gai. — Vous mangez à peine. — On vit à moins. — Je ſuis sûr que vous ne dormez point. — Pardonnez-moi, je dors un peu, & c'eſt-là mon meilleur temps ; car je vous vois dans le ſommeil tel à-peu-près que je vous ſouhaite. — Eraſte ! — Cécile ? — vous m'offenſez. — Oh ! parbleu, Madame, c'en eſt trop que de vouloir m'ôter mes ſonges. Dans la réalité, vous êtes telle que bon vous ſemble ; permettez du moins qu'en idée vous ſoyez telle qu'il me plaît. — Ne vous fâchez point, & parlons raiſon. Ces mêmes ſonges, que je ne dois point ſavoir, entretiennent votre paſſion. — Tant mieux, Madame, tant mieux ; je ſerois bien fâché d'en guérir. — Et pourquoi vous obſtiner à m'aimer ſans eſpérance ? — Sans eſpérance ! je n'en ſuis pas là : ſi vos ſentimens étoient juſtes, ils ſeroient durables. Mais.... — Ne vous flattez point, Eraſte, j'aime, & c'eſt pour toute ma vie. — Je ne me flatte point, Cécile ; c'eſt vous qui vous calomniez. Votre amour eſt un



Digitized by Google

accès qui n'aura que ſon période. Il n'eſt pas honnête de médire de ſon rival : je me tais ; mais je m'en rapporte à la bonté de votre eſprit, à la délicateſſe de votre cœur. — Ils ſont aveugles l'un & l'autre. — C'eſt avouer qu'ils ne le ſont pas : il faut avoir vu ou entrevoir encore pour reconnoître qu'on voit mal. — Hé bien, je l'avoue, il me ſouvient d'avoir trouvé des défauts à Floricourt ; mais je ne lui en connois plus. — La connoiſſance vous reviendra, Madame, & je m'en repoſe ſur lui. — Et ſi j'épouſe Floricourt, comme en effet tout s'y diſpoſe ? — En ce cas je n'aurai plus rien à eſpérer ni à craindre, & mon parti eſt déja pris. — Et quel eſt-il ? — De ceſſer de vous aimer. — Et comment cela ? — Comment ? parbleu rien n'eſt ſi aiſé. Si j'étois à l'armée, & qu'une balle... — O Ciel ! — Eſt-il ſi mal aiſé de ſuppoſer qu'on eſt à l'armée ? — Ah cruel ami, qu'oſez-vous dire ? & avec quelle légéreté vous m'annoncez un malheur dont je ne me conſolerois jamais ! Cécile s'attendriſſoit à cette idée, quand Floricourt vint les trouver. Eraſte les laiſſa bientôt ſeuls ſuivant ſon uſage. Notre ami, ma chere Cécile, dit Floricourt, eſt un mortel fort ennuyeux, qu'en dites-vous ? C'eſt un honnête homme, répondit Cécile, dont je reſpecte les vertus. — Ma foi, avec ſes vertus, il feroit bien

d'aller rêver ailleurs ; il faut de la gaieté, de la société à la campagne. — Peut-être a-t-il quelque sujet d'être triste & solitaire. Oui, je le crois, & je le devine. Vous rougissez, Cécile ! je serai discret ; & votre embarras m'impose silence. — Et quel seroit mon embarras, Monsieur, vous croyez qu'Eraste m'aime, & vous avez raison de le croire. Je le plains, je le conseille, je lui parle comme son ami ; il n'y a pas là de quoi rougir. — Un tel aveu, belle Cécile, vous rend encore plus estimable, mais convenez qu'il vient un peu tard. — Je n'ai pas cru, Monsieur, devoir vous dire un secret qui n'étoit pas le mien, & je vous l'aurois caché toute ma vie, si vous ne l'aviez pas surpris. Il y a dans ces sortes de confidences une ostentation & une cruauté qui ne sont point dans mon caractere. Il faut savoir respecter du moins les malheureux qu'on a faits. Voilà de l'héroïsme, s'écria Floricourt du ton du dépit & de l'ironie ! Et cet ami que vous traitez si bien, sait-il à quel point nous en sommes ? — Oui, Monsieur, je lui ai tout dit. — Et il a la bonté de demeurer encore ici ! — Je le disposois à s'en aller. — Ah ! je n'ai plus rien à dire : j'aurois été surpris si votre délicatesse n'avoit pas prévu la mienne. Vous avez senti l'indécence de souffrir auprès de vous un homme qui vous aime, au

moment où vous allez vous déclarer pour son rival : il y auroit même de l'inhumanité à le rendre témoin du sacrifice que vous m'en faites. Et à quand son départ ? — Je ne sais : je n'ai pas eu le courage de le lui prescrire, & il n'a pas la force de s'y déterminer. — Vous plaisantez, Cécile ; & qui lui proposera donc de nous délivrer de sa présence ? il ne seroit pas honnête que ce fût moi. — Ce sera moi, Monsieur ; n'en ayez point d'inquiétude. — Et quelle inquiétude, Madame ? Me feriez-vous l'honneur de me croire jaloux ? Je vous déclare que je ne le suis point : ma délicatesse n'a que vous pour objet, & pour peu qu'il vous en coûte... — Il m'en coûtera, n'en doutez point, d'ôter à un ami respectable la seule consolation qui lui reste ; mais je sais me faire violence. — Violence, Madame ! cela est bien fort. Je ne veux point de violence ; ce seroit le moyen de me rendre odieux, & je vais presser moi-même cet ami respectable de ne pas vous abandonner. — Poursuivez, Monsieur ; la plaisanterie est fort à sa place, & je mérite en effet que vous me parliez sur ce ton. Je suis au désespoir de vous avoir déplu, Madame, lui dit Floricourt en voyant ses yeux mouillés de larmes. Pardonnez-moi mon imprudence : je ne savois pas tout l'intérêt que vous preniez à mon rival &

Digitized by Google

à votre ami. A ces mots, il la laiſſa pénétrée de douleur.

Eraſte de retour la trouva dans cette ſituation. Qu'eſt-ce donc, Madame ? lui dit-il en l'abordant ? les pleurs inondent votre viſage ! — Vous voyez, Monſieur, la plus malheureuſe de toutes les femmes : je ſens que ma foibleſſe me perd, & je ne puis m'en guérir. Un homme à qui j'ai tout ſacrifié, doute encore de mes ſentimens. Il me mépriſe, il me ſoupçonne. — J'entends, Madame, il eſt jaloux ; il faut le tranquilliſer. Il y va de votre repos, & il n'eſt rien que je ne ſacrifie à un intérêt qui m'eſt ſi cher. Adieu ; puiſſiez-vous être heureuſe ! j'en ſerai moins malheureux. Les larmes de Cécile redoublerent à ces mots. Je vous ai exhorté à me fuir, lui dit-elle ; je vous y exhortois en amie & pour vous-même. L'effort que je faiſois ſur mon ame n'avoit rien d'humiliant ; mais vous éloigner pour complaire à un homme injuſte, pour lui ôter un ſoupçon que je n'aurois jamais dû craindre ; être obligée de juſtifier l'amour par le ſacrifice de l'amitié, c'eſt une choſe honteuſe & accablante. Jamais rien ne m'a tant coûté. — Il le faut, Madame, ſi vous aimez Floricourt. Oui, mon cher Eraſte, plaignez-moi, je l'aime,

Digitized by Google

& j'ai beau me le reprocher. Eraſte n'en entendit pas davantage : il partit.

Floricourt mit tout en uſage pour appaiſer Cécile ; il étoit d'une douceur, d'une complaiſance ſans égale, quand on avoit fait ſa volonté. Eraſte fut preſqu'oublié ; & que n'oublie-t-on pas pour ce qu'on aime, quand on a le bonheur de ſe croire aimé ! Un ſeul amuſement, hélas ! bien innocent, reſtoit encore à Cécile dans leur ſolitude. Elle avoit élevé un ſerin, qui par un inſtinct merveilleux répondoit à ſes careſſes. Il connoiſſoit ſa voix, il voloit au-devant d'elle ; il ne chantoit qu'en la voyant, il ne mangeoit que ſur ſa main, il ne vivoit que de ſa bouche : elle lui donnoit la liberté, il n'en jouiſſoit qu'un moment, & ſitôt qu'elle l'appelloit, il fendoit l'air avec viteſſe. Dès qu'il étoit ſur ſon ſein, le ſentiment ſembloit agiter ſes aîles & précipiter les battemens de ſon goſier mélodieux. Croiroit-on que l'orgueilleux Floricourt fut offenſé de l'attention que donnoit Cécile à la ſenſibilité & au badinage de ce petit animal ? Je veux ſavoir, dit-il un jour en lui-même, ſi l'amour qu'elle a pour moi eſt au deſſus de ces foibleſſes. Il ſeroit plaiſant qu'elle fût plus attachée à ſon ſerin qu'à ſon amant. Cela eſt poſſible ; j'en ferai l'épreuve, & pas plus tard que ce ſoir. Où eſt donc le petit oiſeau, lui dit-il en l'abordant avec un ſou-

Digitized by Google

rire ? — Il jouit du ciel & de la liberté, il voltige dans ces jardins. — Et ne craignez vous pas qu'à la fin il ne s'y accoutume, & qu'il ne revienne plus ? -- Je le lui pardonnerai, s'il se trouve plus heureux. -- Ah ! de grace, voyons s'il vous est fidele. Voulez-vous bien le rappeller ? Cecile fit le signal accoutumé, & l'oiseau vola sur sa main. -- Il est charmant, dit Floricourt ; mais il vous est trop cher, j'en suis jaloux, & je veux *tout ou rien* de la personne que j'aime. A ces mots, il voulut prendre l'oiseau chéri pour l'étouffer ; elle jetta un cri, le serin s'envola ; Cécile épouvantée, pâlit & perdit connoissance. On accourut, on la rappella à la vie. Dès qu'elle ouvrit les yeux, elle vit à ses pieds, non l'homme qu'elle aimoit le plus, mais de tous les mortels le plus odieux pour elle. Allez, Monsieur, lui dit-elle avec horreur : ce dernier trait vient de m'éclairer sur votre affreux caractere ; j'y vois autant de bassesse que de cruauté. Sortez de chez moi pour n'y rentrer jamais. Vous êtes trop heureux que je me respecte encore plus que je ne vous méprise. O mon cher & digne Eraste, à qui vous aurois-je sacrifié ? Floricourt sortit, frémissant de honte & de rage : l'oiseau revint caresser sa belle maîtresse ; & il n'est pas besoin de dire qu'Eraste se vit rappellé.

Digitized by Google

# LE PHILOSOPHE SOI-DISANT.

CLARICE depuis quelques années n'entendoit parler que de Philoſophes. Qu'eſt-ce donc que cette eſpece d'hommes-là, dit-elle? Je voudrois bien en voir quelqu'un. On la prévint que les vrais philoſophes étoient rares, qu'ils ſe communiquoient peu: qu'au reſte c'étoient de tous les hommes les plus ſimples, & qu'ils n'avoient rien de ſingulier. Il y en a donc de deux ſortes, dit-elle, car dans tous les récits que j'entends, un philoſophe eſt un être bizarre qui fait profeſſion de ne reſſembler à rien. De ceux-là, lui dit-on, il y en a par-tout, vous en aurez: cela eſt facile.

Clarice étoit à la campagne avec une de ces ſociétés qu'on appelle frivoles, & qui ne demandent qu'à s'amuſer. On lui préſenta quelques jours après le ſententieux Ariſte. Monſieur eſt donc philoſophe, demanda-t-elle en le voyant? Oui, madame, répondit Ariſte. — C'eſt une belle choſe que la philoſophie, n'eſt-ce pas?

Digitized by Google

LE PHILOSOPHE SOI DISANT

Digitized by Google

Digitized by Google

— Mais, madame, c'eſt la ſcience du bien & du mal, ou ſi vous voulez, la ſageſſe. Ce n'eſt que cela, dit Doris. Et le fruit de cette ſageſſe, pourſuivit Clarice, eſt d'être heureux ſans doute? — Ajoutez, madame, de faire des heureux. Je ſerois donc philoſophe auſſi, dit à demi voix la naïve Lucinde, car on m'a répété cent fois qu'il ne tenoit qu'à moi d'être heureuſe en faiſant des heureux. Bon, qui ne ſait pas cela, reprit Doris? c'eſt le ſecret de la comédie.

Ariſte, avec le ſourire du mépris, leur fit entendre que le bonheur philoſophique n'étoit pas celui que peut goûter & faire goûter une jolie femme. Je m'en doutois bien, dit Clarice, & rien ne ſe reſſemble moins, je crois, qu'une jolie femme & un philoſophe; mais voyons d'abord comment le ſage Ariſte s'y prend pour être heureux lui-même. — Cela eſt tout ſimple, madame, je n'ai point de préjugés, je ne dépends de perſonne, je vis de peu, je n'aime rien, & je dis tout ce que je penſe. N'aimer rien, obſerva Cléon, me ſemble une diſpoſition peu favorable à faire des heureux. Hé, Monſieur, repliqua le philoſophe, ne fait-on du bien qu'à ce qu'on aime? Affectionnez-vous le miſérable que vous ſoulagez en paſſant? C'eſt ainſi que nous diſtribuons à l'humanité le ſecours

Digitized by Google

de nos lumieres. Et c'eſt, dit Doris, avec des lumieres que vous faites des heureux? — Oui, madame, nous le ſommes. La groſſe préſidente de Ponval trouvoit ce bonheur-là bien mince. Un philoſophe a-t-il bien du plaiſir, demanda Lucinde? — Il n'en a qu'un, madame, celui de les mépriſer tous. Cela doit être fort amuſant, dit bruſquement la préſidente! Et ſi vous n'aimez rien, monſieur, que faites-vous donc de votre ame? — Ce que j'en fais? Je l'emploie au ſeul uſage qui ſoit digne d'elle. Je contemple, j'obſerve les merveilles de la nature. Hé, que peut-elle avoir pour vous d'intéreſſant, cette nature, reprit Clarice, ſi les hommes, ſi vos ſemblables n'ont rien qui vous puiſſe attacher? Mes ſemblables, madame! je ne diſpute pas ſur les termes; mais celui-là eſt un peu fort. Quoi qu'il en ſoit, la nature que j'étudie a pour moi l'attrait de la curioſité qui eſt le reſſort de l'intelligence, comme ce qu'on appelle le deſir eſt le mobile du ſentiment. Oui-dà, je conçois, dit Doris, que la curioſité eſt quelque choſe; mais le deſir, monſieur, ne le comptez-vous pour rien? — Le deſir, je vous l'ai dit, eſt un attrait d'une autre eſpece. — Pourquoi donc vous livrer à l'un de ces attraits, tandis que vous réſiſtez à l'autre? — Ah! madame, c'eſt que les

Digitized by Google

jouissances de l'esprit ne sont mêlées d'aucune amertume, & que toutes celles du sentiment renferment un poison caché. Mais du moins, lui demanda Cléon, vous avez des sens ! — Oui, j'ai des sens, si vous voulez; mais ils n'ont sur moi nul empire; mon ame en reçoit les impressions comme une glace, & il n'y a que les objets de l'intelligence pure qui puissent m'affecter vivement. Voilà un bien froid personnage, dit tout bas Doris à Clarice; qui t'a amené cet homme-là ? Paix, lui répondit Clarice, cela est bon pour la campagne, il y a moyen de s'en divertir.

Cléon qui vouloit encore développer le caractere d'Ariste, lui témoigna sa surprise de le voir résolu à ne rien aimer. Car enfin, disoit-il, ne connoissez-vous rien d'aimable ? Je connois des surfaces, reprit le philosophe, mais je sais me défier du fond. Il reste à savoir, dit Cléon, si cette méfiance est fondée. — Oh, très-fondée, vous pouvez m'en croire: j'en ai assez vu pour me convaincre que ce globe-ci n'est peuplé que de sots, de méchants & d'ingrats. Si vous y regardiez bien, lui dit Clarice sur le ton du reproche, vous seriez moins injuste, & peut-être aussi plus heureux.

Le sage, un moment interdit, ne fit pas

ſemblant d'avoir entendu. On annonça le dîner; il donna la main à Clarice, & ſe mit auprès d'elle à table. Je veux, lui diſoit-elle, vous réconcilier avec l'humanité. — Il n'y a pas moyen, Madame, il n'y a pas moyen : l'homme eſt le plus vicieux des êtres. Quoi de plus cruel, par exemple, que le ſpectacle de votre dîner ? combien d'animaux innocents immolés à la voracité de l'homme ? Ce bœuf, quel mal vous avoit-il fait ? & ce mouton, ſymbole de la candeur, quel droit aviez-vous ſur ſa vie ! & ce pigeon, l'ornement de nos toîts, qu'on vient d'arracher à la tendre colombe ! O ciel, s'il y avoit un bouffon parmi les animaux, dans quelle claſſe placeroit-il l'homme ? Le tigre, le vautour, le requin lui céderoient le premier rang parmi les eſpeces voraces. Tout le monde conclut que le philoſophe ne ſe nourriſſoit que de légumes, & l'on n'oſoit lui offrir de ces viandes qu'il parcouroit avec pitié. Donnez, donnez, dit-il, puiſqu'on a tant fait que de les égorger; il faut bien que quelqu'un les mange. Il déclamoit ainſi en mangeant de tout, contre la profuſion des mets, leur recherche, leur délicateſſe. Ah! l'heureux temps, diſoit-il où l'homme broutoit avec les chevres ! Donnez-moi à boire, je vous prie, la nature a bien dégénéré ! le Philoſophe s'enivra



Digitized by Google

en faisant la peinture du clair ruisseau où se désaltéroient ses peres.

Cléon saisit ce moment où le vin fait tout tout dire, pour démêler le principe de ce chagrin philosophique qui se répandoit sur le genre-humain..... Hé bien, demanda-t-il à Ariste, vous voilà avec les hommes; les trouvez-vous si odieux! Avouez que vous les condamniez sur parole, & qu'ils ne méritent pas tout le mal qu'on en dit. — Sur ma parole, monsieur! apprenez qu'un philosophe ne juge que d'après lui: c'est parce que j'ai bien vu, bien développé les hommes, que je les crois vains, orgueilleux, injustes. Ah! de grace, interrompit Cléon, épargnez-nous un peu: notre admiration pour vous mérite au moins des ménagements; car enfin vous ne sauriez nous reprocher de ne pas honorer le mérite. Et comment l'honorez-vous, repliqua vivement le Philosophe; est-ce en le négligeant, en l'abandonnant qu'on l'honore? Ah! les philosophes de la Grece étoient les oracles de leur siecle, les législateurs de leur patrie. Aujourd'hui la sagesse & la vertu languissent oubliées; l'intrigue, la bassesse, la servitude obtiennent tout. Si cela étoit, dit Cléon, ce seroit peut-être la faute des grands hommes qui dédaignent de se montrer. — Et voulez-vous qu'ils se jettent



Digitized by Google

à la tête, ou pour mieux dire, aux pieds des dispensateurs des récompenses? Il est vrai, dit Cléon, que l'on pourroit leur en épargner la peine, & qu'un homme tel que vous (pardon si je vous nomme.) Il n'y a pas de mal, reprit humblement le philosophe. — Un homme tel que vous devroit être dispensé de faire sa cour. — Moi! faire ma cour? Ah! qu'ils s'y attendent; je ne crois pas que leur orgueil ait jamais à s'en applaudir: je sais m'apprécier, grace au ciel, & j'irois vivre dans les déserts plutôt que de dégrader mon être Ce seroit bien dommage, dit Cléon, que la société vous perdît: né pour éclairer l'humanité, vous devez vivre au milieu d'elle. Vous ne sauriez croire, mesdames, le bien que fait un philosophe à la terre: je gage que monsieur a découvert une foule de vérités morales, & qu'il y a peut-être aujourd'hui cinquante vertus de sa façon. Des vertus, reprit Ariste en baissant les yeux? Je n'en ai pas imaginé beaucoup, mais j'ai dévoilé bien des vices. Hé, monsieur! lui dit Lucinde, que ne leur laissez-vous leur voile? ils auroient la laideur de moins. — Ma foi, je suis votre servante, reprit madame de Ponval, j'aime mieux un vice décidé qu'une vertu équivoque, du moins l'on sait à quoi s'en tenir. — Et ce-

Digitized by Google

pendant voilà comme on nous récompense, reprit Ariste avec dépit! aussi j'ai pris le parti de n'exister que pour moi-même; le monde ira comme il pourra. Non, lui dit poliment Clarice en se levant de table, je veux que vous existiez pour nous. Avez-vous à Paris quelque affaire pressée. — Aucune, madame, un philosophe n'a point d'affaire. — Hé bien, je vous retiens ici. La campagne doit plaire à la philosophie, & je vous y promets la solitude, le repos & la liberté. La liberté, madame, dit le philosophe à demi-voix, je crains bien que vous ne me manquiez de parole.

La promenade dispersa la compagnie, & Ariste, avec un air rêveur, feignit d'aller méditer dans une allée où il digéra sans penser à rien. Je me trompe, il pensoit à Clarice, & il se disoit à lui-même; une jolie femme, une bonne maison, toutes les commodités de la vie: cela s'annonce bien! Voyons jusqu'au bout. Il faut avouer, poursuivit-il, que la société est une plaisante scene: si j'étois galant, empressé, complaisant, aimable, on feroit à peine attention à moi, on ne voit que cela dans le monde, & la vanité des femmes est rassasiée de ces hommages prodigués; mais apprivoiser un ours, civiliser un philosophe, fléchir son orgueil, amol-



Digitized by Google

lir ſon ame, c'eſt un triomphe difficile & rare, dont leur amour propre eſt flatté. Clarice vient d'elle-même ſe jetter dans mes filets, attendons-la ſans nous compromettre.

La compagnie de ſon côté s'amuſoit aux dépens d'Ariſte. C'eſt un aſſez plaiſant original, diſoit Doris : qu'en ferons-nous? Une comédie, répondit Cléon ; & ſi Clarice, veut m'en croire, mon plan eſt déjà tout tracé. Il communiqua ſon idée, tout le monde y applaudit, & Clarice après quelque difficulté, conſentit à jouer ſon rôle. Elle étoit beaucoup plus jeune & plus jolie qu'il ne falloit pour un philoſophe, & quelques mots, quelques regards échappés à celui-ci ſembloient répondre du dénouement. Elle ſe préſenta donc comme par hazard dans l'allée où ſe promenoit Ariſte : je vous détourne, lui dit-elle ; pardon je ne fais que paſſer. Vous n'êtes pas de trop, Madame, & je puis méditer avec vous. Vous me ferez plaiſir, dit Clarice ; je m'apperçois qu'un philoſophe ne penſe pas comme un autre homme, & je ſerai bien aiſe de voir les choſes par vos yeux. — Il eſt vrai, Madame, que la philoſophie ſemble créer un nouvel univers : le vulgaire ne voit que des maſſes, les détails de la nature ſont un ſpectacle réſervé pour nous : c'eſt pour nous

Digitized by Google

qu'elle ſemble avoir diſpoſé avec un art ſi merveilleux, les fibres de ces feuilles, l'étamine de ces fleurs, le tiſſu de cette écorce : une fourmilliere eſt pour moi une république : & chacun des atomes qui compoſent ce monde, me paroît un monde nouveau. Cela eſt admirable, dit Clarice, qu'eſt-ce qui vous occupoit en ce moment ? Ces oiſeaux, répondit le ſage. — Ils ſont heureux ; n'eſt-ce pas ? — Ah ! très-heureux ſans doute ! & peuvent-ils ne pas l'être ? L'indépendance, l'égalité, peu de beſoins, des plaiſirs faciles, l'oubli du paſſé, nulle inquiétude ſur l'avenir, & pour tout ſouci, le ſoin de vivre, & celui de perpétuer leur eſpece ; quelles leçons, Madame, quelles leçons pour l'humanité ! — Avouez donc que la campagne eſt un ſéjour délicieux ; car enfin elle nous rapproche de la condition des animaux, & comme eux nous ſemblons n'y avoir pour loix que le doux inſtinct de la nature. — Ah ! Madame, que n'eſt-il vrai ! Mais ce caractere eſt effacé du cœur des hommes : la ſociété a tout perdu. — Vous avez raiſon, cette ſociété eſt quelque choſe de bien gênant, & quand on n'a beſoin de perſonne, il ſeroit tout ſimple de vivre pour ſoi. Hélas ! c'eſt ce que j'ai dit cent fois ; c'eſt ce que je ne ceſſe d'écrire, mais perſonne ne veut m'écouter. Vous Madame, par



Digitized by Google

exemple, qui ſemblez reconnoître la vérité de ce principe : auriez-vous la force de le pratiquer ! Je ne puis que ſouhaiter, dit Clarice, que la philoſophie devienne à la mode : je ne ſerai pas la derniere à la ſuivre, comme je ne dois pas être la premiere à l'afficher. — C'eſt le langage que chacun tient : perſonne ne veut ſe hazarder à donner l'exemple ; & cependant l'humanité gémit accablée ſous le joug de l'opinion & dans les chaînes de l'uſage. -- Que voulez-vous, Monſieur? notre repos, notre honneur, tout ce que nous avons de plus cher dépend des bienſéances. -- Hé bien ! Madame, obſervez-les ces bienſéances tyranniques, ayez des vertus comme des habits, façonnées au goût du ſiecle ; mais votre ame eſt à vous : la ſociété n'a droit que ſur les dehors, & vous ne lui devez que les apparences. Les bienſéances dont on fait tant de bruit, ne ſont elles-mêmes que les apparences bien ménagées ; mais l'intérieur, Madame, l'intérieur eſt le ſanctuaire de la volonté, & la volonté eſt indépendante. Je conçois, dit Clarice, que je peux vouloir ce que bon me ſemble, pourvu que je m'en tienne-là. Vraiment, ſans doute, reprit le Philoſophe, il vaut mieux s'en tenir-là, que de riſquer des imprudences ; car, Madame, ſavez-vous ce que c'eſt qu'une femme vicieuſe ? C'eſt une femme

qui ne s'observe, qui ne se respecte sur rien. - Quoi, Monsieur, demanda Clarice, en affectant un air satisfait, le vice n'est donc que dans l'imprudence? -- Avant de vous répondre, Madame, permettez-moi de vous interroger? Qu'est-ce que le vice à vos yeux? N'est ce pas ce qui trouble l'ordre, ce qui nuit, ou ce qui peut nuire? -- C'est cela même. -- Hé bien, Madame, tout cela se passe au-dehors. Pourquoi donc soumettre au préjugé vos sentiments & vos pensées? Voyez dans ces oiseaux cette douce & fiere liberté que la nature vous avoit donnée, & que vous avez perdue. Ah! dit Clarice avec un soupir, la mort de mon époux me l'avoit rendu, ce bien précieux, mais je touche au moment d'y renoncer encore. O ciel! qu'entends-je, s'écria-t-il? Allez-vous former une nouvelle chaîne? -- Mais je ne sais. -- Vous ne savez! -- Ils le veulent. -- Qui donc, Madame! Quels sont les ennemis qui osent vous le proposer? Non, croyez-moi, l'hymen est un joug, & la liberté est un bien suprême. Mais encore, quel est cet époux que l'on vous donne? -- C'est Cléon. -- Cléon, Madame? Je ne m'étonne plus de l'aisé qu'il prend ici. Il interroge, il décide, il daigne être affable quelquefois, il a cette politesse avantageuse qui semble s'abaisser jusqu'à nous;



Digitized by Google

on voit bien qu'il fait les honneurs de ſa maiſon, & je ſens déſormais tout ce que je lui dois de reſpect & de déférence. — Vous vous devez l'un à l'autre une honnêteté mutuelle, & je prétends que chez moi tout le monde ſoit égal. — Vous le prétendez, Clarice! Ah! votre choix détruit l'égalité entre les hommes : & celui qui doit vous poſſéder..... N'en parlons plus, j'en ai trop dit; ce ſéjour n'eſt pas fait pour un philoſophe. Permettez-moi de m'en éloigner. Non, lui dit-elle, j'ai beſoin de vous, & vous me plongez dans des irréſolutions dont vous ſeul pouvez me tirer. Il faut avouer que la philoſophie eſt une choſe bien conſolante! mais ſi un philoſophe étoit un trompeur, ce ſeroit un dangereux ami! Adieu, je ne veux pas qu'on nous voie enſemble : je rejoins la compagnie, venez bientôt nous retrouver. Hé, voilà donc, diſoit-elle en s'éloignant, ce qu'on appelle un philoſophe! Courage, diſoit-il de ſon côté! Cléon ne tient plus qu'à un fil. Clarice en rougiſſant rendit compte de la premiere ſcene, & ſon début reçut des éloges; mais la préſidente fronçant le ſourcil : avez-vous prétendu, dit-elle, que je ſois ſimple ſpectatrice? Non, non, je veux jouer mon rôle, & je réponds qu'il ſera plaiſant. Vous croyez ſubjuguer cet homme ſage?

Digitized by Google

point du tout ; c'eſt moi qui aurai cet honneur-là. — Vous préſidente ? Oh ! vous avez beau rire, mes cinquante ans, mes trois mentons & ma mouſtache de tabac d'Eſpagne ſe moquent de toutes vos graces. Tout le monde applaudit à ce défi, en redoublant les éclats de rire. Rien n'eſt plus ſérieux, reprit-elle : & ſi ce n'eſt pas aſſez d'une, vous n'avez qu'à vous réunir pour me diſputer ſa conquête, je vous brave toutes les trois. Allez, divine Doris, charmante Lucinde, merveilleuſe Clarice, allez étaler à ſes yeux tout ce que la coquetterie & la beauté ont de ſéduiſant, je m'en moque. Elle dit ces mots d'un ton réſolu à faire trembler ſes rivales.

Cléon parut ſombre & rêveur à l'arrivée d'Ariſte, & Clarice prit avec le philoſophe l'air réſervé du myſtere. On parla peu, mais on lorgna beaucoup. Ariſte ſe retirant dans ſon appartement, le trouva meublé avec toutes les recherches du luxe. O ciel ! dit-il à la compagnie qui, pour s'amuſer, l'y avoit conduit, ô ciel ! n'eſt-il pas ridicule que tout cet appareil ſoit dreſſé pour le ſommeil d'un homme ? Eſt-ce ainſi que l'on dormoit à Lacédémone ? O ! Lycurgue, que dirois-tu ? une toilette à moi ! C'eſt ſe moquer. Me prend-on pour un Sibarite ? Je me retire, je n'y ſaurois tenir. Voulez-vous, lui dit Clarice, que l'on dé-

Digitized by Google

meuble exprès pour vous ? Jouissez, croyez-moi, des douceurs de la vie quand elles se présentent : un philosophe doit savoir se passer de tout & s'accommoder de tout. A la bonne heure, dit-il en s'appaisant, il faut bien vous complaire ; mais je ne dormirai jamais sur ce monceau de duvet. Ma foi, dit-il en se couchant, la mollesse est une jolie chose & le sage s'endormit.

Ses songes lui rappellerent son entretien avec Clarice, & il se réveilla dans la douce idée que cette vertu de convention, qu'on nomme sagesse dans les femmes, lui résisteroit foiblement.

Il n'étoit pas levé encore, un laquais vint lui proposer le bain. Le bain étoit d'un bon préſage. Soit, dit-il, je me baignerai : le bain est d'institution naturelle. Quant aux parfums, la terre nous les donne ; ne dédaignons pas ses présens. Il eût bien voulu faire usage de cette toilette qu'il voyoit dressée, mais la pudeur le retint. Il se contenta de donner à sa négligence philosophique l'air le plus décent qu'il lui fut possible, & le miroir fut vingt fois consulté. Comme vous voilà fait, lui dit Clarice en le voyant paroître ! pourquoi n'être pas mis comme tout le monde ? Cet habit, cette coëffure, vous donnent un air commun que vous n'avez pas naturellement. — Hé, madame, est-ce à l'air qu'on doit juger des hommes ? Vou-

Digitized by Google

lez-vous que je me ſoumette aux caprices de la mode, & que je ſois mis comme vos Cléon ? — Pourquoi non, monſieur ? ſavez-vous bien qu'ils tirent avantage de votre ſimplicité, & que c'eſt-là ſur-tout ce qui affoiblit dans les eſprits la conſidération qui vous eſt due ? Moi-même, pour vous rendre juſtice, j'ai beſoin de ma réflexion ; le premier coup d'œil eſt contre vous, & c'eſt bien ſouvent ce premier coup d'œil qui décide. Pourquoi ne pas donner à la vertu tous les charmes qu'elle peut avoir ? — Non, madame, l'artifice n'eſt pas fait pour elle. Plus elle eſt nue, plus elle eſt belle ; on la déguiſe en voulant l'orner. — Hé bien, monſieur, qu'elle ſe contemple elle ſeule tout à ſon aiſe ; quant à moi, je vous déclare que cet air ruſtique & bas me déplaît. N'eſt-il pas ſingulier, qu'ayant reçu de la nature une figure diſtinguée, on faſſe gloire de la dégrader ? — Mais, madame, que diriez-vous ſi un philoſophe prenoit ſoin de ſa parure, & ſe compoſoit comme vos marquis ? — Je dirois, il cherche à plaire, & il fait bien ; car ne vous flattez pas, Ariſte, on ne plaît qu'avec beaucoup de ſoin. Ah ! je ne deſire rien tant que d'y réuſſir à vos yeux. Si ce ſoin vous occupe, reprit Clarice avec un regard tendre, donnez-y du moins un quart-d'heure. Jaſmin, Jaſmin ! allez coëffer monſieur.

Digitized by Google

Ariſte en rougiſſant ſe rendit enfin à ces douces inſtances. Voilà le ſage à ſa toilette.

La main légere de Jaſmin arrange avec art ſes cheveux ; ſa phyſionomie ſe déploie, il admire la métamorphoſe, il a peine à la concevoir. Que diront-ils en me voyant, ſe demandoit-il à lui-même ? ils diront ce qui leur plaira ; mais le philoſophe a fort bonne mine. Il ſe préſente enflé d'orgueil, mais avec un air gauche & timide. Oh ! pour le coup, dit Clarice, voilà un joli homme. Il n'y a plus que cet habit, dont la couleur afflige mes yeux. — Ah ! madame, au nom de ma gloire, laiſſez-moi du moins ce caractere de la gravité de mon état. — Hé ! quel eſt, s'il vous plaît, cet état chimérique qui vous tient tellement au cœur ? J'approuve fort que l'on ſoit ſage ; mais il me ſemble que toutes les couleurs ſont égales pour la ſageſſe. Ce marron de M. Guillaume eſt-il plus dans la nature que le bleu céleſte, & que le gris de lin ? Par quel caprice imiter plutôt dans vos vêtements l'enveloppe du marron que la feuille de la roſe, ou que la touffe de ce lilas dont ſe couronne le printemps ? Ah ! pour moi je vous avoue que le gris de lin me charme la vue : cette couleur a je ne ſais quoi de tendre qui va juſqu'à l'ame ; & je vous trouverois le plus joli homme du monde avec un

Digitized by Google

habit gris de lin. — Gris de lin, madame, ô ciel! un philoſophe gris de lin? — Oui, monſieur, gris de lin clair : que voulez-vous ? c'eſt ma folie. En écrivant à Paris tout-à-l'heure, vous pourriez l'avoir demain à midi, n'eſt-ce pas ? — Quoi! madame. — Un habit de campagne de la couleur de mes rubans. — Non, madame, il n'eſt pas poſſible. — Pardonnez-moi, rien n'eſt plus aiſé, les ouvriers n'ont qu'à paſſer la nuit. — Hélas! il s'agit bien du temps qu'ils emploieront à me rendre ridicule! Conſidérez, je vous ſupplie, que ce ſeroit une extravagance à me perdre de réputation. — Hé bien, monſieur, quand vous aurez perdu cette réputation, vous vous en donnerez une autre, il y a à parier que vous gagnerez au change. — Je vous jure, madame, qu'il m'eſt affreux de vous déplaire, mais — Mais vous m'impatientez : je n'aime pas à être contrariée. Il eſt bien ſingulier, pourſuivit-elle, d'un air de dépit, que vous me refuſiez une bagatelle. L'importance que vous y mettez, m'apprend à m'obſerver moi-même ſur quelque choſe de plus ſérieux. A ces mots elle ſortit, & laiſſa le Philoſophe confondu qu'un incident auſſi léger vînt détruire ſes eſpérances. Gris de lin! diſoit-il, gris de lin! quel ridicule! quel contraſte! Elle le veut, il faut bien s'y réſoudre. Et le Philoſophe écrivit.

Digitized by Google

Vous êtes obéïe, Madame, dit-il à Clarice, en l'abordant. Vous en a-t-il coûté beaucoup, lui demanda-t-elle avec un ſourire dédaigneux? — Beaucoup, Madame, & plus que je ne puis dire; mais enfin vous l'avez voulu. Toute la ſociété admira la coëffure du Philoſophe; la Préſidente ſur-tout juroit ſes grands dieux qu'elle n'avoit jamais vu d'homme plus noblement coëffé. Ariſte lui rendit grace d'un compliment ſi flatteur. Bon, reprit-elle, des complimens! Je n'en fais jamais; c'eſt la fauſſe monnoïe du monde. Rien n'eſt mieux vu, s'écria le Sage: cela mérite d'être écrit. On s'apperçut que la Préſidente engageoit l'attaque, & on les laiſſa en liberté. Vous croyez donc, lui dit-elle, qu'il n'y a que vous qui faſſiez des ſentences? je ſuis Philoſophe auſſi, telle que vous me voyez. — Vous, Madame! Et de quelle ſecte? Stoïcienne? Epicurienne? — Ho, ma foi le nom n'y fait rien. J'ai dix mille écus de rente, je les dépenſe gaiement; j'ai de bon vin de Champagne que je bois avec mes amis, je me porte bien; je fais ce qui me plaît, & laiſſe vivre chacun à ſa guiſe. Voilà ma ſecte. — C'eſt fort bien fait; & voilà préciſément ce qu'enſeigne Epicure. — Je vous déclare, moi, qu'on ne m'a rien enſeigné: tout cela vient de ma tête. Il y a vingt ans que je n'ai lu que la liſte

Digitized by Google

de mes vins & le menu de mon ſoupé. — Mais ſur ce pied-là, vous devez être la plus heureuſe femme du monde. — Heureuſe ; non pas tout-à-fait : il me manque un mari à ma façon. Mon Préſident étoit une bête ; il n'étoit bon qu'au Palais : cela ſçavoit les loix, voilà tout. Je veux un homme qui ſçache m'aimer, & qui ne s'occupe que de moi ſeule. — Vous en trouverez mille, Madame. — Je n'en veux qu'un ; mais je veux qu'il ſoit bon. La naiſſance, la fortune, tout cela m'eſt égal ; je ne m'attache qu'à la perſonne. — En vérité, Madame, vous m'étonnez : vous êtes la premiere femme en qui j'ai trouvé des principes. Mais eſt-ce bien préciſément un mari que vous voulez ? — Oui, Monſieur, un mari qui m'appartienne dans toutes les formes. Ces amans ſont tous des fripons qui nous trompent, qui nous quittent, ſans qu'il nous ſoit permis de nous plaindre. Au lieu qu'un mari eſt à nous à la face de l'univers ; & ſi le mien oſoit me manquer, je veux pouvoir, mon titre à la main, aller donner, en tout bien & en tout honneur, cent ſoufflets à l'inſolente qui me l'auroit enlevé. — Fort bien, Madame, fort bien ! le droit de propriété eſt un droit inviolable. Mais ſçavez-vous qu'il eſt peu d'ames comme la vôtre ? Quel courage, quelle vigueur ! — Oh j'en ai comme une lionne. Je ſçais que je ne ſuis pas jolie ;

Digitized by Google

mais dix mille écus de rente en préſent de nôce ; valent bien les gentilleſſes d'une Lucinde ou d'une Clarice ; & quoique l'amour ſoit rare dans ce ſiécle, on doit en avoir pour dix mille écus. Cet entretien les ramena au Château comme on annonçoit le ſoupé.

Ariſte parut plongé dans des réflexions ſérieuſes ; il balançoit les avantages & les inconvéniens qu'il y auroit à épouſer la Préſidente, & calculoit combien une femme de cinquante ans pouvoit vivre encore en ſablant tous les ſoirs ſa bouteille de vin de Champagne. La diſpute qui s'éleva entre Clarice & Madame de Ponval le tira de ſa rêverie. Doris fit naître cette diſpute. Eſt-il poſſible, dit-elle, que la Préſidente ait pu ſoutenir pendant une heure le tête-à-tête d'un Philoſophe, elle qui bâille dès qu'on lui parle raiſon ! Ma foi, repliqua Madame de Ponval, c'eſt que votre raiſon n'a pas le ſens commun : demandez à cet homme ſage ſi la mienne n'eſt pas la bonne. Nous parlions de l'état qui convient à une honnête femme, & il eſt d'accord avec moi qu'un bon mari eſt ce qu'il y a de mieux. Ah, ſi ! s'écria Clarice. Sommes-nous faites pour être eſclaves ? & que devient cette liberté, qui eſt le premier de tous les biens ? Cléon ſe déchaîna contre ce ſyſtême de la liberté ; il ſoutint que le lien des cœurs n'étoit rien moins qu'un

Digitized by Google

qu'un esclavage. La Présidente vint à l'appui, & déclara qu'elle ne distinguoit point l'amour de la liberté, de l'amour du libertinage. Je veux, disoit-elle, que ce verre de vin soit le dernier de ma vie, si je compte jamais sur un homme qu'il n'ait signé le serment d'être à moi. Tout le reste n'est que fleurette. Et voilà précisément, disoit Clarice, ce que le mariage a d'humiliant; l'amour avec sa liberté perd toute sa délicatesse. N'est-ce pas, Monsieur, demandoit-elle au Philosophe? — Mais, Madame, je pensois comme vous; cependant il faut avouer que si la liberté a ses charmes, elle a ses dangers, ses écueils; les inclinations heureuses sont un si grand bien, & l'inconstance est si naturelle à l'homme, que lorsqu'il éprouve un penchant louable, il fait prudemment de s'ôter à lui-même le funeste pouvoir de changer. — Vous l'entendez, Mesdames? Voilà de mes gens, cela ne flatte point, c'est ce qui s'appelle un Philosophe. Tâchez de le séduire si vous pouvez. Pour moi je me retire enchantée. Adieu, Philosophe, j'ai besoin de repos, je n'ai pas fermé l'œil la nuit derniere, & il me tarde d'être endormie pour avoir le plaisir de rêver. Elle accompagna cet adieu d'un coup d'œil passionné, où petilloit le vin de Champagne. Mesdames, dit Lucinde, avez-vous

apperçu ce regard ? Vraiment, reprit Doris, elle eſt folle d'Ariſte : cela eſt clair. — De moi, Madame ! vous n'y penſez pas ; nos goûts, je crois, ni nos caracteres ne ſont pas faits pour aller enſemble. Je bois peu, je jure encore moins, & je n'aime pas qu'on m'enchaîne. — Ah, Monſieur, dix mille écus de rente ! Dix mille écus de rente, Madame, ſont une inſulte, quand on en parle à mes pareils.

Ces propos furent rendus le lendemain à la Préſidente. Ah l'inſolent, dit-elle ! Je ſuis piquée, vous le verrez à mes genoux. Je paſſe légerement ſur les réflexions nocturnes du ſage Ariſte. Un bon carroſſe, un appartement commode, bien éloigné de celui de Madame, & le meilleur cuiſinier de Paris ; tel étoit ſon plan de vie. Nos Philoſophes, diſoit-il, murmureront peut-être un peu ; mais je leur ferai bonne chere. D'ailleurs une laide femme a quelque choſe de philoſophique ; au moins ne me ſoupçonnera-t-on pas d'avoir cherché le plaiſir des ſens.

Le jour de ſon triomphe arrive, & l'habit gris-de-lin auſſi : il le contemple, il rougit de vanité plutôt que de pudeur. Cependant Cléon vient le voir avec l'air d'un homme agité qui ſe poſſede ; & après avoir jetté un œil d'indignation ſur les apprêts de ſa parure : Monſieur, lui dit-il, ſi

Digitized by Google

j'avois affaire à un homme du monde, je lui propoſerois pour début de ſe couper la gorge avec moi. Mais je parle à un Philoſophe, & je ne viens faire aſſaut avec lui que de franchiſe & de vertu. De quoi s'agit-il, lui demanda le Sage un peu interdit de ce préambule ! J'aimois Clarice, Monſieur, reprit Cléon; elle m'aimoit, nous allions être unis. Je ne ſais quelle révolution s'eſt faite tout-à-coup dans ſon ame, mais elle ne veut plus entendre parler ni de mariage ni d'amour. Je n'ai eu d'abord que des ſoupçons ſur la cauſe de ſon changement : mais cet habit gris-de-lin les confirme. Le gris-de-lin eſt ſa folie, vous prenez ſes couleurs : vous êtes mon rival. Moi, Monſieur ! — Je n'en puis douter ! & toutes les circonſtances qui l'atteſtent ſe préſentent en foule à mon eſprit : vos promenades ſecrettes, vos propos à l'oreille, des regards, des mots échappés, ſa haine ſur-tout contre la Préſidente, tout vous trahit, tout ſert à m'éclairer. Voici donc, Monſieur, ce que je vous propoſe. Il faut que l'un de nous cede la place. La violence eſt un moyen injuſte; la généroſité va nous mettre d'accord. J'aime, j'idolâtre Clarice, j'étois heureux ſans vous; je puis l'être encore : mes ſoins, le temps, votre abſence peuvent la ramener à moi. Si au contraire il



Digitized by Google

faut que j'y renonce, vous voyez un homme au déſeſpoir, & la mort ſera mon recours. Jugez, Ariſte, ſi votre ſituation eſt la même. Conſultez-vous, répondez-moi. S'il y va du bonheur de votre vie à me céder votre conquête, je n'exige rien, & je me retire. Allez, Monſieur, lui répondit le Philoſophe avec un air ſerein : vous ne vaincrez point Ariſte en généroſité; & quoiqu'il m'en coûte, je vous prouverai que je méritois cette marque d'eſtime.

Enfin, dit-il, dès que Cléon fut ſorti, voilà une occaſion de montrer une vertu héroïque. Ha, ha, Meſſieurs les gens du monde, vous apprendrez à nous admirer.... Ils ne le ſauront peut-être pas.... Oh que ſi! Clarice en fera confidence à ſes amies; celles-ci le diront à d'autres : l'aventure eſt aſſez rare pour faire du bruit; après tout, le pis aller ſera de la publier moi-même. Il faut que le bien ſoit connu, il n'importe par quelle voie : notre ſiecle a beſoin de ces exemples : ce ſont des leçons pour l'humanité... Cependant n'allons pas être vertueux en dupe, & nous deſſaiſir de Clarice avant que d'être sûr de la Préſidente. Voyons ce que le vin de Champagne & le ſommeil auront produit.

En réfléchiſſant ainſi ſur ſa conduite, le Philoſophe s'habilla. L'induſtrieux Jaſmin ſe ſurpaſſa

Digitized by Google

dans sa coëffure ; l'habit gris-de-lin fut mis devant le miroir avec une secrette complaisance, & le sage sortit radieux pour se rendre chez la Présidente, qui le reçut avec un cri de surprise. Mais passant tout-à-coup de la joie à la confusion : Je reconnois, dit-elle, la couleur favorite de Clarice : vous êtes attentif à étudier ses goûts. Allez, Ariste, allez faire valoir les soins que vous prenez de lui plaire : ils auront sans doute leur prix. Mon ingénuité naturelle, répondit le Philosophe, ne me permet pas de vous dissimuler que dans le choix de cette couleur je n'ai suivi que son caprice. Je ferai plus, Madame, j'avouerai que mon premier desir a été de plaire à ses yeux. Le plus sage n'est pas sans foiblesse ; & quand une femme nous prévient par des attentions flatteuses, il est difficile de n'en être pas touché ; mais que ma reconnoissance est affoiblie ! je me le reproche, Madame, & vous devez vous le reprocher. — Ah ! Philosophe, que n'est-il vrai ! Mais ce gris-de-lin confond mes idées. — Hé bien, Madame, je l'ai pris à regret, je vais le quitter avec joie ; & si ma premiere simplicité..... — Non, demeurez, je vous trouve charmant. Mais que dis-je ? Ah, qu'on est heureux d'être si beau ! Ariste, que ne suis-je belle ! — Hé quoi, Madame, ne savez-vous pas que la laideur & la



Digitized by Google

beauté n'exiſtent que dans l'opinion ? Rien n'eſt beau, rien n'eſt laid en ſoi. La beauté d'un pays n'eſt rien moins que la beauté d'un autre ; autant d'hommes, autant de goûts. Vous me flattez, dit la Préſidente avec une pudeur enfantine, & faiſant ſemblant de rougir ; mais je ne ſai que trop, hélas ! que je n'ai rien de beau que l'ame. — Hé bien, n'eſt-ce pas la beauté par excellence, la ſeule digne de toucher un cœur ? Ah Philoſophe, croyez-moi, cette beauté ſeule a peu de charmes. — Elle en a peu, ſans doute, pour le vulgaire ; mais encore une fois, vous n'en êtes pas réduite là : n'eſt-ce rien qu'un air noble, un regard impoſant, une phiſionomie de caractere ? Et depuis quand la majeſté n'eſt-elle plus la reine des graces ? — Et mon embonpoint, qu'en dites-vous ? Ah, Madame, l'embonpoint, qui eſt un excès parmi nous, eſt une beauté en Aſie. Croyez-vous, par exemple, que les Turcs ne ſe connoiſſent pas en femmes ? Hé bien, toutes ces tailles élégantes qu'on admire à Paris, ne ſeroient pas même reçues dans le Serrail du Grand-Seigneur ; & le Grand-Seigneur n'eſt pas dupe. En un mot, la ſanté brillante eſt la mere des plaiſirs, & l'embonpoint en eſt le ſymbole. — Vous réuſſirez à me faire croire que ma graiſſe ne me meſſied point. Mais ce

Digitized by Google

nez qui ne finit pas, & qui va toujours devant mon visage! — Hé, bon Dieu, de quoi vous plaignez-vous? Est-ce que les nez des Dames Romaines finissoient? Voyez tous les bustes antiques. — Au moins n'avoient-elles pas cette grande bouche & ces grosses levres. — Les grosses levres, Madame, sont les charmes des beautés Africaines: ce sont comme deux coussins où la douce & tendre volupté repose. A l'égard d'une bouche bien fendue, je ne connois rien qui donne à la phisionomie plus d'ouverture & de gaieté. Il est vrai, quand les dents sont belles; mais par malheur.... — Allez à Siam; les belles dents sont pour le peuple, & c'est une honte que d'en avoir. Ainsi tout ce qu'on appelle beauté dépend du caprice des hommes, & la seule beauté réelle est l'objet qui nous a charmé. Serois-je la vôtre, mon cher Philosophe, lui demanda la Présidente en se couvrant de son évantail? — Pardon, Madame, si j'hésite. Ma délicatesse me rend timide, & je fais profession d'un désintéressement qui ne vous est pas assez connu encore pour être au-dessus du soupçon. Vous m'avez parlé de dix mille écus de rente, & cet article me fait trembler. — Allez, Monsieur, vous êtes trop juste pour m'at-

tribuer des soupçons si bas ; c'est Clarice qui vous arrête, je vois vos détours ; laissez-moi. — Oui, je vous laisse, pour aller m'acquitter de la parole que je viens de donner à Cléon. Il étoit congédié, il s'en est plaint à moi, & je lui ai promis d'engager Clarice à lui accorder sa main. Croyez à présent que je l'aime. — Est-possible ? Ah, vous m'enchantez, je ne résiste point à ce sacrifice. Allez la voir, je vous attends, ne me faites pas languir : ce soir nous quittons la campagne.

Je m'admire, disoit-il en s'en allant, d'avoir l'audace de l'épouser : elle est affreuse, mais elle est riche. Il arrive chez Clarice, il la trouve à sa toilette, & Cléon auprès d'elle, qui prit en le voyant le maintien d'un homme accablé. Ah, le joli habit, s'écria-t-il ! approchez donc que je vous voie. Il est délicieux, n'est-ce pas, Cléon ? C'est moi qui l'ai choisi. Je le vois bien, Madame, répondit Cléon d'un air sombre. Laissons ce badinage, interrompit le Philosophe. Je viens me justifier d'un crime dont on m'accuse, & remplir un devoir sérieux. Cléon vous aime, vous l'avez aimé ; il perd votre cœur, dit-il, & c'est moi qui en suis la cause. — Oui, Monsieur ; pourquoi ce mystere ? je viens de le lui déclarer. — Et moi,

Digitized by Google

Madame, je vous déclare que je ne ferai point le malheur d'un homme eſtimable qui vous mérite ; & qui meurt s'il ne vous obtient. Je vous aime autant qu'il peut vous aimer : c'eſt un aveu que je fais ſans honte ; mais ſon inclination a de plus que la mienne la force invincible de l'habitude, & peut-être auſſi trouverai-je en moi-même des reſſources qu'il n'a pas en lui. Ah, l'homme étonnant, s'écria Cléon en embraſſant le Philoſophe ! que vous dirai-je ? Vous me confondez. Il n'y a pas de quoi, reprit humblement Ariſte : votre généroſité m'a donné l'exemple, je ne fais que vous imiter. Venez, Meſdames, dit Clarice à Lucinde & à Doris qu'elle vit paroître, venez être témoins du triomphe de la Philoſophie. Ariſte me cede à ſon rival, & ſacrifie ſon amour pour moi au bonheur d'un homme qu'il connoit à peine. L'étonnement & l'admiration furent joués d'après nature ; & Ariſte prenant la main de Clarice, qu'il mit dans celle de Cléon, ſavouroit à longs traits, avec une orgueilleuſe modeſtie, les douceurs de l'adoration. Soyez heureux, leur dit-il, & ceſſez de vous étonner d'un effort qui, tout pénible qu'il eſt, a ſa récompenſe en lui-même. Que ſeroit-ce donc qu'un Philoſophe, ſi la vertu ne lui tenoit pas lieu

Digitized by Google

de tout ? A ces mots il se retira comme pour se dérober à sa gloire.

La Présidente attendoit le Philosophe : En est-ce fait, lui demanda-t-elle ? Qui, Madame, ils sont unis ; je suis à moi, & je suis à vous. — Ah ! je triomphe : vous êtes à moi ! Venez donc que je vous enchaîne. — Ah, Madame, dit-il en tombant à ses genoux, quel empire vous avez pris sur moi ! O Socrate, ô Platon ! qu'est devenu votre disciple ? Le reconnoissez-vous encore dans cet état d'avilissement ? Comme il parloit ainsi : la Présidente avoit pris un ruban couleur de rose qu'elle attachoit au cou du Sage, & imitant Lucinde de l'oracle avec un air enfantin le plus plaisant du monde, elle l'appelloit du nom de Charmant. Juste Ciel, que deviendrois-je, si quelqu'un savoit... Ah, Madame, disoit-il, fuyons, éloignons-nous d'une société qui nous observe ; épargnez-moi l'humiliation. — Qu'appellez-vous humiliation ? Je veux que vous fassiez gloire à leurs yeux d'être à moi, de porter ma chaîne. A ces mots la porte s'ouvre, la Présidente se leve tenant le Philosophe en lesse. Le voilà, dit-elle à la compagnie qui l'environna tout-à-coup, le voilà cet homme si fier qui soupire à mes genoux pour les beaux

Digitized by Google

yeux de ma caſſette : je vous le livre ; mon rôle eſt joué. A ce tableau, le plafond retentit du nom de Charmant & de mille éclats de rire. Ariſte s'arrachant les cheveux, & déchirant ſes vêtements de rage ſe répandit en injures ſur la perfidie des femmes, & alla compoſer un livre contre ſon ſiecle, où il déclara hautement qu'il n'y avoit de ſage que lui.

Digitized by Google

# LA BERGERE DES ALPES.

DANS les montagnes de Savoye, non loin de la route de Briaçon à Modene, eſt une vallée ſolitaire dont l'aſpect inſpire aux voyageurs une douce mélancolie. Trois collines en amphithéâtre où ſont répandues de loin en loin quelques cabanes de paſteurs, des torrens qui tombent des montagnes, des bouquets d'arbres plantés çà & là, des pâturages toujours verds, ſont l'ornement de ce lieu champêtre.

La Marquiſe de Fonroſe retournoit de France en Italie avec ſon époux. L'eſſieu de leur voiture ſe rompit; & comme le jour étoit ſur ſon déclin, il fallut chercher dans cette vallée un aſyle où paſſer la nuit. Comme ils s'avançoient vers l'une des cabanes qu'ils avoient apperçues, ils virent un troupeau qui en prenoit la route, conduit par une Bergere dont la démarche les étonna. Ils approchent encore, & ils entendent une voix céleſte dont les accens plaintifs & touchans faiſoient gémir les échos.

Digitized by Google

LA BERGERE DES ALPES

Digitized by Google

Digitized by Google

» Que le ſoleil couchant brille d'une douce lu-
» miere ! C'eſt ainſi ( diſoit-elle ) qu'au terme
» d'une carriere pénible, l'ame épuiſée va ſe ra-
» jeunir dans la ſource pure de l'immortalité. Mais
» hélas, que le terme eſt loin, & que la vie eſt
» lente ! En diſant ces mots, la Bergere s'éloi-
gnoit, la tête inclinée ; mais la négligence de ſon attitude ſembloit donner encore à ſa taille & à ſa démarche plus de nobleſſe & de majeſté.

Frappés de ce qu'ils voyoient, & plus encore de ce qu'ils venoient d'entendre, le Marquis & la Marquiſe de Fonroſe doublerent le pas pour atteindre cette Bergere qu'ils admiroient. Mais quelle fut leur ſurpriſe, lorſque ſous la coëffure la plus ſimple, ſous les plus humbles vêtemens, ils virent toutes les graces, toutes les beautés réunies ! Ma fille, lui dit la Marquiſe, en voyant qu'elle les évitoit, ne craignez rien ; nous ſommes des voyageurs qu'un accident oblige à chercher dans ces cabanes un réfuge pour attendre le jour ? voulez-vous bien nous ſervir de guide ? Je vous plains, Madame, lui dit la Bergere en baiſſant les yeux & en rougiſſant ; ces cabanes ſont habitées par des malheureux, & vous y ſerez mal logée. Vous y logez ſans doute vous-même, reprit la Marquiſe ; & je puis bien ſupporter une nuit les incommodités que vous ſouffrez toujours. Je ſuis faite

Digitized by Google

pour cela, dit la Bergere avec une modeſtie charmante. Non, certainement, dit M. de Fonroſe, qui ne put diſſimuler plus long-temps l'émotion qu'elle lui cauſoit; non, vous n'êtes pas faite pour ſouffrir, & la fortune eſt bien injuſte! Eſt-il poſſible, aimable perſonne, que tant de charmes ſoient enſévelis dans ce deſert, ſous ces habits? La fortune, Monſieur, reprit Adélaïde, (c'étoit le nom de la Bergere,) la fortune n'eſt cruelle que lorſqu'elle nous ôte ce qu'elle nous a donné. Mon état a ſes douceurs pour qui n'en connoît pas d'autres, & l'habitude vous fait des beſoins que n'éprouvent pas les Paſteurs. Cela peut être, dit le Marquis, pour ceux que le Ciel a fait naître dans cette condition obſcure; mais vous, fille étonnante, vous que j'admire, vous qui m'enchantez, vous n'êtes pas née ce que vous êtes; cet air, cette démarche, cette voix, ce langage, tout vous trahit. Deux mots que vous venez de dire, annoncent un eſprit cultivé, une ame noble. Achevez, apprenez-nous quel malheur a pu vous réduire à cet étrange abaiſſement. Pour un homme dans l'infortune, répondit Adélaïde, il y a mille moyens d'en ſortir; pour une femme, vous le ſçavez, il n'y a de reſſource honnête que dans la ſervitude, & dans le choix des maîtres on fait bien, je crois, de préférer

Digitized by Google

les bonnes gens. Vous allez voir les miens; vous ſerez charmés de l'innocence de leur vie, de la candeur, de la ſimplicité, de l'honnêteté de leurs mœurs.

Comme elle parloit ainſi, on arrive à la cabane. Elle étoit ſéparée par une cloiſon de l'étable où l'inconnue fit entrer ſes moutons, en les comptant avec l'attention la plus ſérieuſe, & ſans daigner s'occuper davantage des étrangers qui la contemploient. Un vieillard & ſa femme, tels qu'on nous peint Philémon & Baucis, vinrent au-devant de leurs hôtes avec cette honnêteté villageoiſe qui nous rappelle l'âge d'or. Nous n'avons à vous offrir, dit la bonne femme, que de la paille fraîche pour lit, du laitage, du fruit & du pain de ſeigle pour nourriture; mais le peu que le ciel nous donne, nous le partagerons avec vous de bon cœur. Les voyageurs, en entrant dans la cabane, furent ſurpris de l'air d'arrangement que tout y reſpiroit. La table étoit d'une ſeule planche du noyer le mieux poli; on ſe miroit dans l'émail des vaſes de terre deſtinés au laitage. Tout préſentoit l'image d'une pauvreté riante, & des premiers beſoins de la nature agréablement ſatisfaits. C'eſt notre chere fille, dit la bonne femme, qui prend ſoin du ménage. Le matin avant que ſon troupeau s'éloigne dans la campagne, & tan-

Digitized by Google

dis qu'il commence à paître autour de la maiſon l'herbe couverte de roſée, elle lave, nettoie, arrange tout avec une adreſſe qui nous enchante. Quoi ! dit la Marquiſe, cette Bergere eſt votre fille ? Ah, Madame ! Plût au Ciel, s'écria la bonne vieille ! C'eſt mon cœur qui la nomme ainſi, car j'ai pour elle l'amour d'une mere ; mais je ne ſuis pas aſſez heureuſe pour l'avoir portée dans mon ſein ; nous ne ſommes pas dignes de l'avoir fait naître. — Qui eſt-elle donc ? d'où vient-elle ? & quel malheur l'a réduite à la condition des Bergers ? — Tout cela nous eſt inconnu. Il y a quatre ans qu'elle vint en habit de payſanne s'offrir pour garder nos troupeaux : nous l'aurions priſe pour rien, tant ſa bonne mine & la douceur de ſa parole nous gagnoient le cœur à l'un & à l'autre. Nous nous doutâmes qu'elle n'étoit pas une villageoiſe ; mais nos queſtions l'affligeoient & nous crûmes devoir nous en abſtenir. Ce reſpect n'a fait qu'augmenter à meſure que nous avons mieux connu ſon ame ; mais plus nous voulons nous abaiſſer devant elle, plus elle s'humilie devant nous. Jamais fille n'a eu pour ſes pere & mere des attentions plus ſoutenues, ni des empreſſemens plus tendres. Elle ne peut nous obéir, car nous n'avons garde de lui commander ; mais il ſemble qu'elle nous devine, & tout ce que nous pouvons ſouhaiter

Digitized by Google

souhaiter est fait avant que nous nous appercevions qu'elle y pense. C'est un Ange descendu parmi nous pour consoler notre vieillesse. Et que fait-elle actuellement dans l'étable, demanda la Marquise ? Elle donne au troupeau une litiere fraîche, elle trait le lait des brebis & des chevres. Il semble que ce laitage, pressé de sa main, en devienne plus délicat ; moi qui vais le vendre à la ville, je ne puis suffire au debit : on le trouve délicieux. Cette chere enfant s'occupe en gardant son troupeau, à des ouvrages de paille & d'osier, que tout le monde admire. Je voudrois que vous vissiez avec quelle adresse elle entrelace le jonc flexible. Tout devient précieux sous ses doigts. Vous voyez, Madame, poursuivit la bonne vieille, vous voyez ici l'image d'une vie aisée & tranquille : c'est elle qui nous la procure. Cette fille céleste n'est occupée qu'à nous rendre heureux. Est-elle heureuse elle-même, demanda M. de Fonrose ? Elle tâche de nous le persuader ; reprit le vieillard ; mais j'ai fait souvent appercevoir à ma femme qu'en revenant du pâturage elle avoit les yeux mouillés de larmes, & l'air du monde le plus affligé. Dès qu'elle nous voit elle affecte de sourire ; mais nous voyons bien qu'elle a quelque peine qui la consume : nous n'osons la lui demander. Ah, Madame ! dit la vieille femme, quelle



Digitized by Google

pitié me fait cette enfant lorſqu'elle s'obſtine à mener paître ſes troupeaux malgré la pluie & la gelée ! Cent fois je me ſuis miſe à genoux pour obtenir qu'elle me laiſſât prendre ſa place : ma priere a été inutile. Elle s'en va au lever du ſoleil, & revient le ſoir tranſie de froid. Jugez, me dit-elle avec tendreſſe, ſi je vous laiſſerai quitter votre foyer, & vous expoſer à votre âge aux rigueurs de la ſaiſon. A peine y puis-je réſiſter moi-même. Cependant elle apporte ſous ſon bras le bois dont nous nous chauffons ; & quand je me plains de la fatigue qu'elle ſe donne : laiſſez, laiſſez, dit-elle, ma bonne mere, c'eſt par l'exercice que je me garantis du froid : le travail eſt fait pour mon âge. Enfin, Madame, elle eſt bonne autant qu'elle eſt belle, & mon mari & moi nous n'en parlons jamais que les larmes aux yeux. Et ſi l'on vous l'enlevoit, demanda la Marquiſe ? Nous perdrions, interrompit le vieillard, tout ce que nous avons de plus cher au monde ; mais ſi elle devoit être heureuſe, nous mourrions contens avec cette conſolation. Hélas ! oui, reprit la vieille en verſant des pleurs, que le Ciel lui accorde une fortune digne d'elle, s'il eſt poſſible ! Mon eſpérance étoit que cette main ſi chere me fermeroit les yeux, mais je l'aime plus que ma vie. Son arrivée les interrompit.

Digitized by Google

Elle parut avec un ſeau de lait d'une main, de l'autre un panier de fruits ; & après les avoir ſalués avec une grace charmante, elle ſe mit à vaquer au ſoin du ménage, comme ſi perſonne ne s'occupoit d'elle. Vous vous donnez bien de la peine, ma chere enfant, lui dit la Marquiſe. Je tâche, Madame, répondit-elle, de remplir l'intention de mes maîtres, qui deſirent vous recevoir de leur mieux. Vous ferez, pourſuivit-elle en déployant ſur la table un linge groſſier, mais d'une extrême blancheur, vous ferez un repas frugal & champêtre. Ce pain n'eſt pas le plus beau du monde, mais il a beaucoup de ſaveur ; les œufs ſont frais, le laitage eſt bon, & les fruits que je viens de cueillir ſont tels que la ſaiſon les donne. La diligence, l'attention, les graces nobles & décentes avec leſquelles cette Bergere merveilleuſe leur rendoit tous les devoirs de l'hoſpitalité, le reſpect qu'elle marquoit à ſes maîtres, ſoit qu'elle leur adreſsât la parole, ſoit qu'elle cherchât à lire dans leurs yeux ce qu'ils deſiroient qu'elle fît, tout cela pénétroit d'étonnement & d'admiration M. & Madame de Fonroſe. Dès qu'ils furent couchés ſur le lit de paille fraîche qu'elle avoit préparé elle-même, notre aventure tient du prodige, ſe dirent-ils l'un à l'autre, il faut éclaircir ce myſtere, il faut amener avec nous cette enfant.



Digitized by Google

Au point du jour, l'un des gens qui avoient passé la nuit à faire réparer leur voiture, vint les avertir qu'elle étoit en état. Madame de Fonrose, avant de partir, fit appeller la Bergere. Sans vouloir pénétrer, lui dit-elle, le secret de votre naissance, & la cause de votre infortune, tout ce que je vois, tout ce que j'entends m'intéresse à vous. Je vois que votre courage vous a élevée au-dessus du malheur, & que vous vous êtes fait des sentimens conformes à votre condition présente : vos charmes & vos vertus la rendent respectable, mais elle est indigne de vous. Je puis, aimable inconnue, vous faire un meilleur sort; les intentions de mon mari s'accordent parfaitement avec les miennes. Je tiens à Turin un état considérable ; il me manque une amie, & je croirai rapporter de ces lieux un trésor inestimable, si vous voulez m'accompagner. Ecartez de la proposition, de la priere que je vous fais, toute idée de servitude : je ne vous crois pas faite pour cet état ; mais quand ma prévention me tromperoit, j'aime mieux vous élever au-dessus de votre naissance, que de vous laisser au-dessous. Je vous le répete, c'est une amie que je veux m'attacher. Du reste, ne soyez pas en peine du sort de ces bonnes gens : il n'est rien que je ne fasse pour les dédommager de votre perte ; au

Digitized by Google

moins auront-ils de quoi finir doucement leur vie dans l'aisance de leur état, & c'est de vos mains qu'ils recevront les bienfaits que je leur destine. Les vieillards présens à ce discours, baisant les mains de la Marquise & se prosternant à ses genoux, conjuroient la jeune inconnue d'accepter ces offres généreuses; lui représentoient, en versant des larmes, qu'ils étoient au bord du tombeau, qu'elle n'avoit d'autre consolation que de les rendre heureux dans leur vieillesse, & qu'à leur mort, livrée à elle-même leur demeure deviendroit pour elle une effrayante solitude. La Bergere en les embrassant, mêla ses larmes avec les leurs; elle rendit graces aux bontés de M. & de Madame de Fonrose, avec une sensibilité qui l'embellissoit encore. Je ne puis, dit-elle, accepter vos bienfaits. Le Ciel a marqué ma place & sa volonté s'accomplit; mais vos bontés ont gravé dans mon ame des traits qui ne s'effaceront jamais. Le nom respectable de Fonrose sera sans cesse présent à mon esprit. Il ne me reste qu'une grace à vous demander; dit-elle en rougissant & en baissant les yeux, c'est de vouloir bien renfermer cette aventure dans un éternel silence, & laisser à jamais ignorer au monde le sort d'une inconnue qui veut vivre & mourir dans l'oubli. M. & Madame de Fonrose, attendris & affligés,



Digitized by Google

redoublerent mille fois leurs inſtances : elle fut inébranlable, & les vieillards, les voyageurs & la Bergere ſe ſéparerent les larmes aux yeux.

Pendant la route, M. & Madame de Fonroſe ne s'occuperent que de cette aventure. Ils croyoient avoir fait un ſonge. L'imagination remplie de cette eſpece de roman, ils arrivent à Turin. On ſe doute bien que le ſilence ne fut pas gardé, & ce fut un ſujet inépuiſable de réflexions & de conjectures. Le jeune Fonroſe, préſent à ces entretiens, n'en perdit pas une circonſtance. Il étoit dans l'âge où l'imagination eſt la plus vive, & le cœur le plus ſuſceptible d'attendriſſement ; mais c'étoit un de ces caracteres dont la ſenſibilité ne ſe manifeſte point au-dehors, d'autant plus violemment agités, quand ils viennent à l'être, que le ſentiment qui les affecte ne s'affoiblit par aucune eſpece de diſſipation. Tout ce que Fonroſe entend raconter des charmes, des vertus & des malheurs de la Bergere de Savoye, allume dans ſon ame le plus ardent deſir de la voir. Il s'en fait une image qui lui eſt ſans ceſſe préſente ; il lui compare tout ce qu'il voit, & tout ce qu'il voit s'efface auprès d'elle. Mais plus ſon impatience redouble, plus il a ſoin de la diſſimuler. Le ſéjour de Turin lui eſt odieux. La vallée qui cache au monde ſon plus bel ornement, attire ſon ame toute entiere. C'eſt-

Digitized by Google

là que le bonheur l'attend. Mais ſi ſon projet eſt connu, il y voit les plus grands obſtacles : on ne conſentira jamais au voyage qu'il médite ; c'eſt une folie de jeune homme dont on appréhendera les conſéquences ; la Bergere elle-même effrayée de ſes pourſuites, ne manquera pas de s'y dérober ; il la perd s'il en eſt connu. D'après toutes ces réflexions qui l'occupoient depuis trois mois, il prend la réſolution de tout quitter pour elle, d'aller, ſous l'habit de Paſteur, la chercher dans la ſolitude, & d'y mourir, ou de l'en tirer.

Il diſparoît ; on ne le revoit point. Ses parens qui l'attendent, en ont d'abord de l'inquiétude ; leur crainte augmente chaque jour. Leur attente trompée jette la déſolation dans la famille ; l'inutilité des recherches met le comble à leur déſeſpoir. Une querelle, un aſſaſſinat, tout ce qu'il y a de plus ſiniſtre ſe préſente à leur penſée, & ces parens infortunés finiſſent par pleurer la mort de ce fils, leur unique eſpérance. Tandis que ſa famille eſt dans le deuil, Fonroſe, ſous l'habit d'un Pâtre, ſe préſente aux habitans des hameaux voiſins de la vallée qu'on ne lui avoit que trop bien décrite. Son ambition eſt remplie : on lui confie le ſoin d'un troupeau.

Les premiers jours il le laiſſe errer à l'aventure, uniquement attentif à découvrir les lieux



Digitized by Google

où la Bergere menoit le sien. Ménageons, disoit-il, la timidité de cette belle solitaire : si elle est malheureuse, son cœur a besoin de consolation ; si elle n'a que de l'éloignement pour le monde, & que le goût d'une vie tranquille & innocente la retienne dans ces lieux, elle y doit éprouver des momens d'ennui, & desirer une société qui l'amuse ou qui la console : laissons-lui rechercher la mienne. Si je parviens à la lui rendre agréable, ce sera bientôt pour elle un besoin ; alors je prendrai conseil de la situation de son ame. Après tout, nous voilà seuls dans l'univers, & nous serons tout l'un pour l'autre. De la confiance à l'amitié il n'y a pas loin, & de l'amitié à l'amour, le pas est encore plus glissant à notre âge. Et quel âge avoit Fonrose quand il raisonnoit ainsi ? Fonrose avoit dix-huit ans ; mais trois mois de réflexion sur le même objet, développent bien les idées ! Tandis qu'il se livroit à ses pensées, les yeux errans dans la campagne, il entend de loin cette voix dont on lui avoit vanté les charmes. L'émotion qu'elle lui causa fut aussi vive que si elle avoit été imprévue. « C'est » ici, disoit la Bergere dans ses chants plaintifs, » c'est ici que mon cœur jouit de l'unique bien » qui lui reste. Ma douleur a des délices pour » mon ame ; je préfere son amertume aux dou-

Digitized by Google

» ceurs trompeuſes de la joie ». Ces accens déchiroient le cœur ſenſible de Fonroſe. Quel peut être, diſoit-il, la cauſe du chagrin qui la conſume? qu'il ſeroit doux de la conſoler ? Un eſpoir plus doux encore oſoit à peine flatter ſes deſirs. Il craignit d'allarmer la Bergere s'il ſe livroit imprudemment à l'impatience de la voir de près, & pour la premiere fois c'étoit aſſez de l'avoir entendue. Le lendemain il ſe rendit au pâturage; & après avoir obſervé la route qu'elle avoit priſe, il fut ſe placer au pied d'un rocher, qui le jour précédent lui répétoit les ſons de cette voix touchante. J'ai oublié de dire que Fonroſe, à la plus jolie figure du monde, joignoit des talens que ne néglige pas la jeune nobleſſe d'Italie. Il jouoit du hautbois comme *Beſuzzi*, dont il avoit pris les leçons, & qui faiſoit alors les plaiſirs de l'Europe. Adélaïde, plus profondément enſévelie dans ſes affligeantes idées, n'avoit point encore fait entendre ſa voix, & les échos gardoient le ſilence. Tout-à-coup ce ſilence fut interrompu par les ſons plaintifs du haut-bois de Fonroſe. Ces ſons inconnus exciterent dans l'ame d'Adélaïde une ſurpriſe mêlée de trouble. Les gardiens des troupeaux errans ſur ces collines, ne lui avoient jamais fait entendre que les ſons des trompes ruſtiques. Immobile & attentive, elle cherche des

Digitized by Google

yeux qui peut former de ſi doux accords. Elle apperçoit de loin un jeune Pâtre aſſis dans le creux d'un rocher, au pied duquel paiſſoit ſon troupeau, elle approche pour le mieux entendre. Voyez, dit-elle, ce que peut le ſeul inſtinct de la nature! L'oreille indique à ce Berger toutes les fineſſes de l'art. Peut-on donner des ſons plus purs? Quelle délicateſſe dans les inflexions! Quelle variété dans les nuances! Que l'on diſe après cela que le goût n'eſt pas un don naturel. Depuis qu'Adélaïde habitoit cette ſolitude, c'étoit la premiere fois que ſa douleur ſuſpendue par une diſtraction agréable, livroit ſon ame à la douce émotion du plaiſir. Fonroſe qui l'avoit vu s'approcher & s'aſſeoir auprès d'un ſaule pour l'entendre, n'avoit pas fait ſemblant de s'en appercevoir. Il ſaiſit ſans affectation le moment de ſa retraite, & meſura la marche de ſon troupeau de maniere à la rencontrer ſur la pente de la colline où ſe croiſoient leurs chemins. Il ne fit que jetter un regard ſur elle, & continua ſa route comme n'étant occupé que du ſoin de ſon troupeau. Mais que de beautés ce regard avoit parcourues! Quels yeux! quelle bouche divine! que ces traits ſi nobles & ſi touchans dans leur langueur, ſeroient plus raviſſans, ſi l'amour les ranimoit! on voyoit bien que la douleur ſeule avoit terni dans leur

Digitized by Google

printemps les roſes de ſes belles joues ; mais de tant de charmes celui qui l'avoit le plus vivement ému, étoit l'élégance noble de ſa taille & de ſa démarche : à la ſoupleſſe de ſes mouvemens, on croyoit voir un jeune cedre, dont la tige droite & flexible cede mollement aux zéphirs. Cette image, que l'amour venoit de graver en traits de flamme dans ſa mémoire, s'empara de tous ſes eſprits. Qu'ils me l'ont peint foiblement, diſoit-il, cette beauté inconnue à la terre, dont elle mérite les adorations ! & c'eſt un déſert qu'elle habite ! & c'eſt le chaume qui la couvre, elle qui devroit voir les Rois à ſes genoux, s'occupe du ſoin d'un vil troupeau ! Sous quels vêtemens s'eſt elle offerte à ma vue ! elle embellit tout, & rien ne la dépare. Cependant quel genre de vie pour un corps auſſi délicat ! des alimens groſſiers, un climat ſauvage, de la paille pour lit, grands dieux ! & pour qui ſont faites les roſes ? Oui, je veux la tirer de cette condition trop malheureuſe & trop indigne d'elle. Le ſommeil interrompit ſes réflexions, mais n'effaça point cette image. Adélaïde de ſon côté, ſenſiblement frappée de la jeuneſſe, de la beauté de Fonroſe, ne ceſſoit d'admirer les caprices de la fortune. Où la nature va-t-elle raſſembler, diſoit-elle, tant de talens & tant de graces !

Digitized by Google

Mais hélas, ces dons qui ne lui ſont qu'inutiles, feroient peut-être ſon malheur dans un état plus élevé. Quels maux la beauté ne cauſe-t-elle pas dans le monde ! malheureuſe ! eſt-ce à moi d'y attacher quelque prix ? La réflexion déſolante vint empoiſonner dans ſon ame le plaiſir qu'elle avoit goûté ; elle ſe reprocha d'y avoir été ſenſible, & réſolut de s'y refuſer à l'avenir. Le lendemain Fonroſe crut s'appercevoir qu'elle évitoit ſon approche ; il tomba dans une triſteſſe mortelle. Se douteroit-elle de mon déguiſement, diſoit-il ? me ſerois-je trahi moi-même ? Cette inquiétude l'occupa tout le long du jour, & ſon haut-bois fut négligé. Adélaïde n'étoit pas ſi loin qu'elle ne pût bien l'entendre, ſon ſilence l'étonna. Elle ſe mit à chanter elle-même. « Il ſemble, diſoit ſa chanſon, que tout » ce qui m'environne partage mes ennuis : les » oiſeaux ne font entendre que de triſtes accens, » l'écho me répond par des plaintes, les zéphirs » gémiſſent parmi ces feuillages, le bruit des » ruiſſeaux imite mes ſoupirs, on diroit qu'ils » roulent des pleurs. » Fonroſe attendri par ces chants, ne put s'empêcher d'y répondre. Jamais concert ne fut plus touchant que celui de ſon haut-bois avec la voix d'Adélaïde. O ciel, dit-elle, eſt-ce un enchantement ! je n'oſe

Digitized by Google

en croire mon oreille : ce n'eſt pas un Berger, c'eſt un Dieu que je viens d'entendre. Le ſentiment naturel de l'harmonie peut-il inſpirer ces accords ? Comme elle parloit ainſi, une mélodie champêtre, ou plutôt céleſte, fit retentir le vallon. Adélaïde crut voir réaliſer les prodiges que la poëſie attribue à la muſique, ſa brillante ſœur. Confuſe, interdite, elle ne ſavoit ſi elle devoit ſe dérober ou ſe livrer à cet enchantement. Mais elle apperçut le Berger qu'elle venoit d'entendre, raſſembler ſon troupeau pour regagner ſa cabane. Il ignore, dit-elle, le charme qu'il répand autour de lui ; ſon ame ſimple n'eſt pas plus vaine ; il n'attend pas même les éloges que je lui dois. Tel eſt le pouvoir de la muſique : c'eſt le ſeul des talens qui jouiſſe de lui-même ; tous les autres veulent des témoins. Ce don du Ciel fut accordé à l'homme dans l'innocence : c'eſt le plus pur de tous les plaiſirs. Hélas ! c'eſt le ſeul que je goûte encore, & je regarde ce Berger comme un nouvel écho qui vient répondre à ma douleur.

Les jours ſuivans Fonroſe affecta de s'éloigner à ſon tour : Adélaïde en fut affligée. Le ſort, dit-elle, ſembloit m'avoir ménagé cette foible conſolation ; je m'y ſuis livrée trop aiſément, & pour me punir il m'en prive. Un jour enfin qu'ils ſe ren-

Digitized by Google

contrerent ſur le penchant de la colline, Berger, lui dit-elle, menez-vous bien loin vos troupeaux? Ces premieres paroles d'Adélaïde cauſerent à Fonroſe un ſaiſiſſement qui lui ôta preſque l'uſage de la voix. Je ne ſais, dit-il en héſitant; ce n'eſt pas moi qui conduis mon troupeau, c'eſt mon troupeau qui me conduit moi-même: ces lieux lui ſont plus connus qu'à moi: je lui laiſſe le choix des meilleurs pâturages. D'où êtes-vous donc, lui demanda la Bergere? J'ai vu le jour au-delà des Alpes, répondit Fonroſe. Etes-vous né parmi les paſteurs, pourſuivit elle? Puiſque je ſuis Paſteur, dit-il en baiſſant les yeux, il faut bien que je ſois né pour l'être. C'eſt de quoi je doute, reprit Adélaïde, en l'obſervant avec attention. Vos talents, votre langage, votre air même, tout m'annonce que le ſort vous avoit mieux placé. Vous êtes bien bonne, reprit Fonroſe; mais eſt-ce à vous de croire que la nature refuſe tout aux Bergers? Etes-vous née pour être Reine? Adelaïde rougit à cette réponſe; & changeant de propos, l'autre jour, dit-elle, au ſon du hautbois, vous avez accompagné mes chants avec un art qui ſeroit un prodige dans un ſimple gardien de troupeaux. C'eſt votre voix qui en eſt un, reprit Fonroſe, dans une ſimple Bergere. — Mais perſonne ne vous a-t-il inſtruit? — Je n'ai, comme vous,

Digitized by Google

d'autres guides que mon cœur & mon oreille. Vous chantiez, j'étois attendri ; ce que mon cœur ſent, mon hautbois l'exprime ; je lui inſpire mon ame : voilà tout mon ſecret ; rien au monde n'eſt plus facile. Cela eſt incroyable, dit Adélaïde. C'eſt ce que j'ai dit en vous écoutant, reprit Fonroſe ; cependant il l'a bien fallu croire. Que voulez-vous ? la nature & l'amour ſe font un jeu quelquefois de réunir tout ce qu'ils ont de plus précieux dans la plus humble fortune, pour faire voir qu'il n'y a point d'état qu'ils ne puiſſent ennoblir. Pendant cet entretien ils avançoient dans la vallée ; & Fonroſe qu'un rayon d'eſpérance animoit, ſe mit à faire éclater dans les airs le ſon brillant que le plaiſir inſpire. Ah ! de grace, dit Adélaïde, épargnez à mon ame l'image importune d'un ſentiment qu'elle ne peut goûter. Cette ſolitude eſt conſacrée à la douleur ; ces échos ne ſont point accoutumés à répéter les accens d'une joie profane ; ici tout gémit avec moi. J'ai de quoi m'y plaindre, reprit le jeune homme ; & ces mots prononcés avec un ſoupir, furent ſuivis d'un long ſilence. Vous avez à vous plaindre, reprit Adelaïde ! Eſt-ce des hommes ? Eſt-ce du ſort ! Je ne ſais, dit-il, mais je ne ſuis pas heureux : ne m'en demandez pas davantage. Ecoutez, dit Adélaïde ; le Ciel nous donne à l'un & à l'autre une conſola-

Digitized by Google

tion dans nos peines ; les miennes ſont comme un poids accablant dont mon cœur eſt oppreſſé. Qui que vous ſoyez, ſi vous connoiſſez le malheur, vous devez être compatiſſant, & je vous crois digne de ma confiance ; mais promettez-moi qu'elle ſera mutuelle. Hélas ! dit Fonroſe, mes maux ſont tels que je ſerai peut-être condamné à ne les révéler jamais. Ce myſtere ne fit que redoubler la curioſité d'Adélaïde. Rendez-vous demain, lui dit-elle, au pied de cette colline, ſous ce vieux chêne touffu où vous m'avez entendu gémir. Là, je vous apprendrai des choſes qui exciteront votre pitié. Fonroſe paſſa la nuit dans une agitation mortelle. Son ſort dépendoit de ce qu'il alloit apprendre. Mille penſées effrayantes venoient l'agiter tour à tour. Il appréhendoit ſur-tout la confidence déſeſpérante d'un amour malheureux & fidele. Si elle aime, dit-il, je ſuis perdu.

Il ſe rendit au lieu indiqué. Il vit arriver Adélaïde. Le jour étoit couvert de nuages, & la nature en deuil ſembloit préſager la triſteſſe de leur entretien. Dès qu'ils furent aſſis au pied du chêne, Adélaïde parla ainſi : « Vous voyez ces » pierres que l'herbe commence à couvrir, c'eſt » le tombeau du plus tendre, du plus vertueux » des hommes, à qui mon amour & mon im» prudence ont coûté la vie. Je ſuis Françoiſe, » d'une

» d'une famille distinguée & trop riche pour mon
» malheur. Le Comte d'Oreſtan conçut pour
» moi l'amour le plus tendre ; j'y fus ſenſible :
» je le fus à l'excès. Mes parens s'oppoſerent au
» penchant de nos cœurs, & ma paſſion inſenſée
» me fit conſentir à un hymen ſacré pour les
» ames vertueuſes, mais déſavoué par les loix.
» L'Italie étoit alors le théâtre de la guerre. Mon
» époux y alloit joindre le corps qu'il devoit com-
» mander : je le ſuivis juſqu'à Briançon : ma folle
» tendreſſe l'y retint deux jours malgré lui. Ce
» jeune homme plein d'honneur n'y prolongea
» ſon ſéjour qu'avec une extrême répugnance. Il
» me ſacrifioit ſon devoir ; mais que ne lui avois-
» je pas ſacrifié moi-même ? En un mot, je l'exi-
» geai, il ne put réſiſter à mes larmes. Il partit
» avec un preſſentiment dont je fus moi-même
» effrayée : je l'accompagnai juſques dans cette
» vallée où je reçus ſes adieux ; & pour attendre
» de ſes nouvelles, je retournai à Briançon. Peu
» de jours après ſe répandit le bruit d'une bataille.
» Je doutois ſi d'Oreſtan s'y étoit trouvé ; je le
» ſouhaitois pour ſa gloire, je le craignois pour
» mon amour, quand je reçus de lui une lettre
» que je croyois bien conſolante ! Je ſerai tel jour,
» à telle heure, me diſoit-il, dans la vallée &
» ſous le chêne où nous nous ſommes ſéparés, je



Digitized by Google

» m'y rendrai seul, je vous conjure d'aller m'y
» attendre seule ; je ne vis encore que pour vous.
» Quel étoit mon égarement ! Je n'apperçus dans
» ce billet que l'impatience de me revoir, & je
» m'applaudis de cette impatience. Je me rendis
» donc sous ce même chêne. D'Oreſtan arrive,
» & après le plus tendre accueil : Vous l'avez
» voulu, ma chere Adelaïde, me dit-il, j'ai
» manqué à mon devoir dans le moment le plus
» important de ma vie. Ce que je craignois eſt
» arrivé. La bataille s'eſt donnée, mon régiment
» a chargé ; il a fait des prodiges de valeur, &
» je n'y étois pas. Je ſuis déshonoré, perdu
» ſans reſſource. Je ne vous reproche pas mon
» malheur ; mais je n'ai plus qu'un ſacrifice à
» vous faire ; & mon cœur vient le conſommer.
» A ce diſcours, pâle, tremblante, & reſpirant
» à peine, je reçus mon époux dans mes bras. Je
» ſentis mon ſang ſe glacer dans mes veines, mes
» genoux ployerent ſous moi, & je tombai ſans
» connoiſſance. Il profita de mon évanouiſſement
» pour s'arracher de mon ſein, & bientôt je fus
» rappellée à la vie par le bruit du coup qui lui
» donna la mort. Je ne vous peindrai point la ſitua-
» tion où je me trouvai, elle eſt inexprimable ; &
» les larmes que vous voyez couler, les ſanglots
» qui étouffent ma voix, en ſont une trop foible

Digitized by Google

» Image. Après avoir passé une nuit entiere auprès
» de ce corps sanglant, dans une douleur stupide,
» mon premier soin fut d'ensévelir avec lui ma
» honte : mes mains creuserent son tombeau. Je
» ne cherche point à vous attendrir ; mais le mo-
» ment où il fallut que la terre me séparât des tris-
» tes restes de mon époux, fut mille fois plus
» affreux pour moi que ne peut l'être celui qui
» séparera mon corps de mon ame. Epuisée de
» douleur & privée de nourriture, mes défaillan-
» tes mains employerent deux jours à creuser ce
» tombeau, avec des peines inconcevables. Quand
» mes forces m'abandonnoient, je me reposois
» sur le sein livide & glacé de mon époux. Enfin
» je lui rendis les devoirs de la sépulture, & mon
» cœur lui promit d'attendre en ces lieux que le
» trépas nous réunît. Cependant la faim cruelle
» commençoit à dévorer mes entrailles desséchées.
» Je me fis un crime de refuser à la nature les
» soutiens d'une vie plus douloureuse que la mort.
» Je changeai mes vêtemens en un simple habit
» de Bergere, & j'en embrassai l'état comme
» mon unique refuge. Depuis ce temps, toute
» ma consolation est de venir pleurer sur ce tom-
» beau qui sera le mien. Vous voyez, poursuivit-
» elle, avec quelle sincérité je vous ouvre mon
» ame. Je puis avec vous désormais pleurer en



Digitized by Google

» liberté : c'eſt un ſoulagement dont j'avois be-
» ſoin ; mais j'attends de vous la même confiance.
» Ne croyez pas m'avoir abuſée. Je vois clairement
» que l'état de Paſteur vous eſt auſſi étranger &
» plus nouveau qu'à moi. Vous êtes jeune, peut-
» être ſenſible ; & ſi j'en crois mes conjectures,
» nos malheurs ont eu la même ſource, & comme
» moi vous avez aimé. Nous n'en ſerons que plus
» compatiſſants l'un pour l'autre. Je vous regarde
» comme un ami que le Ciel, touché de mes
» maux, daigne m'envoyer dans ma ſolitude.
» Regardez-moi comme une amie capable de
» vous donner, ſinon des conſeils ſalutaires, au
» moins des exemples conſolans ».

Vous me pénétrez, lui dit Fonroſe, accablé de ce qu'il venoit d'entendre ; & quelque ſenſibilité que vous me ſuppoſiez, vous êtes bien loin d'imaginer l'impreſſion que m'a faite le récit de vos malheurs. Hélas ! que ne puis-je y répondre avec cette confiance que vous me témoignez, & dont vous êtes ſi digne ! Mais je vous l'ai dit, je l'avois prévu : telle eſt la nature de mes peines, qu'un ſilence éternel doit les renfermer au fond de mon cœur. Vous êtes bien malheureuſe, ajouta-t-il avec un profond ſoupir ! Je ſuis encore plus malheureux : c'eſt tout ce que je puis vous dire. Ne vous offenſez pas de mon ſilence : il m'eſt

Digitized by Google

affreux d'y être condamné. Compagnon assidu de tous vos pas, j'adoucirai vos travaux, je partagerai toutes vos peines : je vous verrai pleurer sur cette tombe : j'y mêlerai mes larmes à vos pleurs. Vous ne vous repentirez point d'avoir déposé vos ennuis dans un cœur, hélas ! trop sensible. Je m'en repens dès-à-présent, dit-elle avec confusion ; & tous les deux, les yeux baissés, se retirerent en silence. Adélaïde, en quittant Fonrose, crut voir sur son visage l'empreinte d'une douleur profonde. J'ai renouvellé, disoit-elle, le sentiment de ses peines ; & quelle en doit être l'horreur, puisqu'il se croit encore plus malheureux que moi !

Dès ce jour, plus de chant, plus d'entretien suivi entre Fonrose & Adélaïde. Ils ne se cherchoient ni ne s'évitoient l'un l'autre : des regards où la consternation étoit peinte, faisoient presque leur unique langage ; s'il la trouvoit pleurant sur le tombeau de son époux, le cœur saisi de pitié, de jalousie & de douleur, il la contemploit en silence, & répondoit à ses sanglots par de profonds gémissemens.

Deux mois s'étoient écoulés dans cette situation pénible, & Adélaïde voyoit la jeunesse de Fonrose se flétrir comme une fleur. Le chagrin qui le consumoit l'affligeoit elle-même d'autant plus vive-



Digitized by Google

ment que la cauſe lui en étoit inconnue. Elle étoit bien éloignée de ſoupçonner qu'elle en fût l'objet. Cependant, comme il eſt naturel que deux ſentimens qui partagent une ame s'affoibliſſent l'un l'autre, les regrets d'Adélaïde ſur la mort de d'Oreſtan devenoient moins vifs chaque jour, à meſure qu'elle ſe livroit davantage à la pitié que lui inſpiroit Fonroſe. Elle étoit bien sûre que cette pitié n'avoit rien que d'innocent; il ne lui vint pas même dans l'idée de s'en défendre; & l'objet de ce ſentiment généreux, ſans ceſſe préſent à ſa vue, le réveilloit à chaque inſtant. La langueur où étoit tombé ce jeune homme devint telle, qu'Adélaïde ne crut pas devoir le laiſſer plus long-temps livré à lui-même. Vous périſſez, lui dit-elle, & vous ajoutez à mes douleurs celle de vous voir conſumer d'ennui ſous mes yeux, ſans pouvoir y apporter remede. Si le récit des imprudences de ma jeuneſſe ne vous a pas inſpiré pour moi du mépris; ſi l'amitié la plus pure & la plus tendre vous eſt chere; enfin ſi vous ne voulez pas me rendre plus malheureuſe que je ne l'étois avant de vous avoir connu, confiez-moi la cauſe de vos peines: vous n'avez que moi dans le monde pour vous aider à les ſoutenir. Votre ſecret fût-il plus important que le mien, ne craignez point que je le répande. La

Digitized by Google

mort de mon époux a mis un abyme entre le monde & moi, & la confidence que j'exige ſera bientôt enſévelie dans cette tombe où la douleur me conduit à pas lents. J'eſpere vous y précéder, dit Fonroſe en fondant en larmes. Laiſſez-moi finir ma déplorable vie ſans vous laiſſer après moi le reproche d'en avoir abrégé le cours. — O Ciel, qu'entends-je! s'écria-t-elle éperdue! Qui? moi! j'aurois contribué aux maux qui vous accablent? Achevez, vous me percez le cœur. Qu'ai-je fait? Qu'ai-je dit? Hélas, je tremble! O Ciel ne m'as-tu miſe au monde que pour y faire des malheureux? Parlez, vous dis-je: il n'eſt plus temps de me cacher qui vous êtes: vous en avez trop dit pour diſſimuler plus long-temps. — Eh bien, je ſuis... je ſuis Fonroſe, le fils des voyageurs que vous avez pénétrés d'admiration & de reſpect. Tout ce qu'ils ont raconté de vos vertus & de vos charmes m'a inſpiré le deſſein fatal de venir vous voir ſous ce déguiſement. J'ai laiſſé ma famille dans la déſolation, croyant m'avoir perdu & pleurant mon trépas. Je vous ai vue, je ſais ce qui vous attache en ces lieux, je ſais que le ſeul eſpoir qui me reſte eſt d'y mourir en vous y adorant. Epargnez-moi des conſeils inutiles & d'injuſtes reproches. Ma réſolution eſt auſſi ferme, auſſi inébranlable que la vôtre. Si en trahiſſant mon

ſecret vous troubliez les derniers momens d'une vie qui s'éteint, vous auriez inutilement un tort avec moi, qui n'en aurai jamais avec vous.

Adélaïde confondue tâcha de calmer le déſeſpoir où ce jeune homme étoit plongé. Rendons, dit-elle, à ſes parens le ſervice de le rappeller à la vie; ſauvons leur unique eſpérance; le Ciel m'offre cette occaſion de reconnoître leurs bontés. Ainſi loin de l'effaroucher par une rigueur déplacée, tout ce que la pitié a de plus tendre, tout ce que l'amitié a de plus conſolant, fut mis en uſage pour le calmer.

Ange du Ciel, s'écria Fonroſe, je ſens toute la répugnance que vous avez à faire un malheureux: votre cœur eſt à celui qui repoſe dans ce tombeau; je vois que rien ne peut vous en détacher, je vois combien votre vertu eſt ingénieuſe à me cacher mon malheur; je le ſens dans toute ſon étendue, j'en ſuis accablé, mais je vous le pardonne. Votre devoir eſt de ne m'aimer jamais, le mien eſt de vous adorer toujours.

Impatiente d'exécuter le deſſein qu'elle avoit conçu, Adélaïde, arrive dans la cabane. Mon pere, dit-elle à ſon vieux maître, vous ſentez-vous la force de faire le voyage de Turin? J'ai beſoin de quelqu'un de confiance pour donner à M. & à Madame de Fonroſe l'avis le plus intéreſ-

Digitized by Google

ſant. Le vieillard répondit que ſon zele pour les ſervir lui en inſpiroit le courage. Allez, reprit Adélaïde ; vous les trouverez pleurant la mort de leurs fils unique ; apprenez-leur qu'il eſt vivant, qu'il eſt en ces lieux, & que c'eſt moi qui veux le leur rendre ; mais qu'il eſt d'une néceſſité indiſpenſable qu'ils viennent eux-mêmes le chercher.

Il part, il arrive à Turin, il ſe fait annoncer pour le vieillard de la vallée de Savoie. Ah! s'écria Madame de Fonroſe, il eſt peut-être arrivé quelque malheur à notre Bergere. Qu'il vienne, ajouta le Marquis, il nous annoncera peut-être qu'elle conſent à vivre auprès de nous. Après la perte de mon fils, dit la Marquiſe, c'eſt la ſeule conſolation que je puiſſe goûter au monde. Le vieillard eſt introduit. Il ſe proſterne, on le releve. Vous pleurez un fils, leur dit-il, je viens vous dire qu'il eſt vivant : c'eſt notre chere enfant qui l'a découvert dans la vallée : elle m'envoie pour vous en inſtruire ; mais vous ſeuls, dit-elle, pouvez le ramener. Comme il parloit ainſi, la ſurpriſe & la joie avoient ôté à Madame de Fonroſe l'uſage de ſes ſens. Le Marquis éperdu, égaré, appelle au ſecours de ſa femme, la rappelle à la vie, embraſſe le vieillard, annonce à toute ſa maiſon que leur fils leur eſt rendu. La

Digitized by Google

Marquiſe reprenant ſes eſprits : Que ferons-nous, dit-elle, en ſaiſiſſant les mains du vieillard & les ſerrant avec tendreſſe, que ferons-nous pour reconnoître un bienfait qui nous rend la vie ?

Tout eſt ordonné pour le départ. Ils ſe mettent en voyage avec le bon homme ; ils marchent nuit & jour, ils ſe rendent dans la vallée, où leur unique bien les attend. La bergere étoit au pâturage ; la vieille femme les y conduit ; ils approchent. Quelle eſt leur ſurpriſe ! leur fils, ce fils bien-aimé eſt auprès d'elle ſous l'habit d'un ſimple Paſteur : leurs cœurs plutôt que leurs yeux le reconnoiſſent. Ah, cruel enfant ! s'écrie ſa mere en ſe jettant dans ſes bras, quel chagrin vous nous avez donné ! Pourquoi vous dérober à notre tendreſſe ? Et que veniez-vous faire ici ? Adorer, dit-il, ce que vous avez admiré vous-même. Pardon, Madame, dit Adélaïde, tandis que Fonroſe embraſſoit les genoux de ſon pere qui le relevoit avec bonté ; pardon de vous avoir laiſſés ſi long-temps dans la douleur : ſi je l'avois connu plutôt, vous auriez été plutôt conſolés. Après les premiers mouvemens de la nature, Fonroſe étoit retombé dans la plus profonde affliction. Allons, dit le Marquis, allons nous repoſer dans la cabane, & oublier tous les chagrins que nous a donnés ce jeune fou. Oui,

Digitized by Google

Monſieur, je l'ai été, dit Fonroſe à ſon pere qui le menoit par la main. Il ne falloit pas moins que l'égarement de ma raiſon pour ſuſpendre dans mon cœur les mouvemens de la nature, pour me faire oublier les devoirs les plus ſacrés, pour me détacher enfin de tout ce que j'avois de plus cher au monde; mais cette folie, vous l'avez fait naître & j'en ſuis trop puni. J'aime ſans eſpoir ce qu'il y a de plus accompli ſur la terre: vous ne voyez rien, vous ne connoiſſez rien de cette femme incomparable: c'eſt l'honnêteté, la ſenſibilité, la vertu même, je l'aime juſqu'à l'idolâtrie, je ne puis être heureux ſans elle, & je ſais qu'elle ne peut être à moi. Vous a-t-elle confié, demanda le Marquis, le ſecret de ſa naiſſance? J'en ai appris aſſez, dit Fonroſe, pour vous aſſurer qu'elle ne le cede en rien à la mienne; elle a même renoncé à une fortune conſidérable pour s'enſévelir dans ce déſert. — Et ſavez-vous ce qui l'y a engagée? — Oui, mon pere, mais c'eſt un ſecret qu'elle ſeule peut vous révéler. — Elle eſt mariée peut-être? — Elle eſt veuve, mais ſon cœur n'en eſt pas plus libre; ſes liens n'en ſont que plus forts. Ma fille, dit le Marquis en entrant dans la cabane, vous voyez que vous faites tourner la tête à tout ce qui s'appelle Fonroſe. La paſſion extravagante de ce jeune

Digitized by Google

homme ne peut être juſtifiée que par un objet auſſi prodigieux que vous. Tous les vœux de ma femme ſe bornoient à vous avoir pour compagne & pour amie ; cet enfant ne veut plus vivre s'il ne vous obtient pour épouſe ; je ne déſire pas moins de vous avoir pour fille ; voyez combien de malheureux vous feriez avec un refus. Ah! Monſieur, dit-elle, vos bontés me confondent ; mais écoutez & jugez-moi. Alors en préſence du vieillard & de ſa femme, Adélaïde leur fit le récit de ſa déplorable aventure. Elle y ajouta le nom de ſa famille, qui n'étoit pas inconnue à M. de Fonroſe, & finit par le prendre à témoin lui-même de la fidélité inviolable qu'elle devoit à ſon époux. A ces mots la conſternation ſe répandit ſur tous les viſages. Le jeune Fonroſe que les ſanglots étouffoient, ſe précipita dans un coin de la cabane pour leur donner un libre cours. Le pere attendri vola au ſecours de ſon enfant : voyez, diſoit-il, ma chere Adélaïde, dans quel état vous l'avez mis. Madame de Fonroſe qui étoit auprès d'Adélaïde, la preſſoit dans ſes bras en la baignant de ſes larmes. Et quoi, ma fille, dit-elle, nous ferez-vous pleurer une ſeconde fois la mort de notre chere enfant ? Le vieillard & ſa femme, les yeux remplis de pleurs, & attachés ſur Adélaïde, attendoient

Digitized by Google

qu'elle prît la parole. Le Ciel m'eſt témoin, dit Adélaïde en ſe levant, que je donnerois ma vie pour reconnoître tant de bontés. Ce ſeroit mettre le comble à mes malheurs que d'avoir à me reprocher le vôtre; mais je veux que Fonroſe lui-même ſoit mon juge : laiſſez-moi de grace lui parler un moment. Alors ſe retirant ſeule avec lui, Ecoutez, lui dit-elle, Fonroſe, vous ſavez quels liens ſacrés me retiennent dans ces lieux. Si je pouvois ceſſer de chérir & de pleurer un époux, qui ne m'a que trop aimée, je ſerois la plus mépriſable des femmes. L'eſtime, l'amitié, la reconnoiſſance, ſont des ſentimens que je vous dois : mais rien de tout cela ne tient lieu d'amour : plus vous en avez conçu pour moi, plus vous avez droit d'en attendre : c'eſt l'impoſſibilité de remplir ce devoir qui m'empêche de me l'impoſer. Cependant je vous vois dans une ſituation qui attendriroit le cœur le moins ſenſible; il m'eſt affreux d'en être la cauſe, il me ſeroit plus affreux d'entendre vos parens m'accuſer de vous avoir perdu. Je veux donc bien m'oublier dans ce moment, & vous laiſſer, autant qu'il eſt en moi, l'arbitre de notre deſtinée. C'eſt à vous de choiſir celle des deux ſituations qui vous paroît la moins pénible; ou de renoncer à moi, de vous vaincre & de m'oublier, ou de poſſéder

une femme qui, le cœur plein d'un autre objet, ne pourroit vous accorder que des ſentimens trop foibles pour remplir les vœux d'un amant. C'en eſt aſſez, s'écria Fonroſe, & d'une ame comme la vôtre l'amitié doit tenir lieu d'amour. Je ſerai jaloux ſans doute des pleurs que vous donnerez à la mémoire d'un autre époux; mais la cauſe de cette jalouſie, en vous rendant plus reſpectable, vous rendra plus chere à mes yeux.

Elle eſt à moi, dit-il, en venant ſe jetter dans les bras de ſes parens; c'eſt à ſon reſpect pour vous, à vos bontés que je la dois, & c'eſt vous devoir une ſeconde vie. Dès ce moment leurs bras furent des chaînes dont Adélaïde ne put ſe dégager.

Ne céda-t-elle qu'à la pitié, à la reconnoiſſance? Je veux le croire pour l'admirer encore: Adélaïde le croyoit elle-même: quoi qu'il en ſoit, avant de partir elle voulut revoir ce tombeau qu'elle ne quittoit qu'à regret. O mon cher d'Oreſtan, dit-elle, ſi du ſein des morts tu peux lire au fond de mon ame, ton ombre n'a point à murmurer du ſacrifice que je fais: je le dois aux ſentimens généreux de cette vertueuſe famille; mais mon cœur te reſte à jamais. Je vais tâcher de faire des heureux, ſans aucun eſpoir d'être heureuſe. On ne l'arracha de ce lieu

Digitized by Google

qu'avec une eſpece de violence ; mais elle exigea qu'on y élevât un monument à la mémoire de ſon époux, & que la cabane de ſes vieux maîtres, qui la ſuivirent à Turin, fût changée en une maiſon de campagne, auſſi ſimple que ſolitaire, où elle ſe propoſoit de venir quelquefois pleurer les égaremens & les malheurs de ſa jeuneſſe. Le temps, les ſoins aſſidus de Fonroſe, les fruits de ſon ſecond hymen, ont depuis ouvert ſon ame aux impreſſions d'une nouvelle tendreſſe ; & on la cite pour exemple d'une femme intéreſſante & reſpectable juſques dans ſon infidélité.

Digitized by Google

# LA MAUVAISE MERE.

PARMI les productions monstrueuses de la Nature, on peut compter le cœur d'une Mere qui aime l'un de ses enfans, à l'exclusion de tous les autres. Je ne parle point d'une tendresse éclairée qui distingue entre ces jeunes plantes qu'elle cultive, celle qui répond le mieux à ses premiers soins; je parle d'une tendresse aveugle, souvent exclusive, quelquefois jalouse, qui se choisit une idole & des victimes parmi ces petits innocens qu'on a mis au monde, & pour qui l'on est également obligé d'adoucir le fardeau de la vie. C'est de cet égarement si commun & si honteux pour l'humanité, que je vais donner un exemple.

Dans l'une de nos Provinces maritimes, un Intendant qui s'étoit rendu recommandable par sa sévérité à réprimer les vexations de toute espece, ayant pour principe d'appliquer la faveur au foible, & la rigueur au fort; cet homme de bien, appellé M. de Carandon, mourut pauvre & presque insolvable. Il avoit laissé une fille que personne

Digitized by Google

LA MAUVAISE MERE

Digitized by Google

Digitized by Google

ſonne n'épouſoit, parce qu'elle avoit beaucoup d'orgueil, peu d'agrément, & point de fortune. Un riche & honnête Négociant la rechercha par conſidération pour la mémoire de ſon pere. Il nous a fait tant de bien, diſoit le bon-homme Corée! (c'étoit le nom du Négociant) il eſt bien juſte que quelqu'un de nous le rende à ſa fille. Corée ſe propoſa donc humblement, & Mademoiſelle de Carandon, avec beaucoup de répugnance, conſentit à lui donner la main; bien entendu qu'elle auroit dans ſa maiſon une autorité abſolue. Le reſpect du bon-homme pour la mémoire du pere s'étendoit juſques ſur la fille: il la conſultoit comme ſon oracle; & ſi quelquefois il lui arrivoit d'avoir un avis différent du ſien, elle n'avoit qu'à proférer ces paroles impoſantes: feu M. de Carandon mon pere..... Corée n'attendoit pas qu'elle achevât, pour avouer qu'il avoit tort.

Il mourut aſſez jeune, & lui laiſſa deux enfans, dont elle avoit bien voulu lui permettre d'être le pere. En mourant il croyoit pouvoir régler le partage de ſes biens; mais M. de Carandon avoit pour maxime, lui dit-elle, qu'afin de retenir les enfans ſous la dépendance d'une mere, il falloit la rendre diſpenſatrice des biens qui leur étoient deſtinés. Cette loi fut la regle du teſtament de Corée, & ſon héritage fut mis en dépôt dans les

mains de ſa femme, avec le droit fatal de les diſtribuer à ſes enfans comme bon lui ſembleroit. De ces deux enfans l'aîné faiſoit ſes délices ; non qu'il fût plus beau, plus heureuſement né que le cadet, mais elle avoit couru le danger de la vie en le mettant au monde ; il lui avoit fait éprouver le premier les douleurs & la joie de l'enfantement ; il s'étoit emparé de ſa tendreſſe qu'il ſembloit avoir épuiſée ; elle avoit enfin, pour l'aimer uniquement, toutes les mauvaiſes raiſons que peut avoir une mauvaiſe mere.

Le petit Jacquaut étoit l'enfant de rebut : ſa mere ne daignoit preſque pas le voir, & ne lui parloit que pour le gronder. Cet enfant intimidé n'oſoit lever les yeux devant elle, & ne lui répondoit qu'en tremblant. Il avoit, diſoit-elle, le naturel de ſon pere, une ame du peuple, & ce qu'on appelle l'air de ces gens-là.

Pour l'aîné, qu'on avoit pris ſoin de rendre auſſi volontaire, auſſi mutin, auſſi capricieux qu'il étoit poſſible, c'étoit la gentilleſſe même : ſon indocilité s'appelloit hauteur de caractere ; ſon humeur, excès de ſenſibilité. On s'applaudiſſoit de voir qu'il ne cédoit jamais quand il avoit raiſon : or il faut ſçavoir qu'il n'avoit jamais tort. On ne ceſſoit de dire qu'il ſentoit ſon bien, & qu'il avoit l'honneur de reſſembler à Madame ſa mere.

Digitized by Google

Cet aîné appellé M. de l'Etang, (car on ne crut pas qu'il fût convenable de lui laiſſer le nom de Corée); cet aîné, dis-je, eut des maîtres de toute eſpèce : les leçons étoient pour lui ſeul, & le petit Jacquaut en recueilloit le fruit : de maniere qu'au bout de quelques années, Jacquaut ſavoit tout ce qu'on avoit enſeigné à M. de l'Etang, qui en revanche ne ſavoit rien.

Les Bonnes, qui ſont dans l'uſage d'attribuer aux enfans tout le peu d'eſprit qu'elles ont, & qui rêvent tout le matin aux gentilleſſes qu'ils doivent dire dans la journée, les Bonnes avoient fait croire à Madame, dont elles connoiſſoient le foible, que ſon aîné étoit un prodige. Les maîtres moins complaiſans, ou plus mal-adroits, en ſe plaignant de l'indocilité, de l'inattention de cet enfant chéri, ne tariſſoient point ſur les louanges de Jacquaut : ils ne diſoient pas préciſément que M. de l'Etang fût un ſot, mais ils diſoient que le petit Jacquaut avoit de l'eſprit comme un Ange. La vanité de la mere en fut bleſſée ; & par une injuſtice qu'on ne croiroit pas être dans la nature, ſi ce vice des meres étoit moins à la mode, elle redoubla d'averſion pour ce petit malheureux, devint jalouſe de ſes progrès, & réſolut d'ôter à ſon enfant gâté l'humiliation du parallele.

Une aventure bien touchante réveilla cepen-



Digitized by Google

dant en elle les ſentimens de la nature ; mais ce retour ſur elle-même l'humilia ſans la corriger. Jacquaut avoit dix ans, de l'Etang en avoit près de quinze, lorſqu'elle tomba ſérieuſement malade. L'aîné s'occupoit de ſes plaiſirs, & fort peu de la ſanté de ſa mere. C'eſt la punition des meres folles d'aimer des enfans dénaturés. Cependant on commençoit à s'inquiéter ; Jacquaut s'en apperçut ; & voilà ſon petit cœur ſaiſi de douleur & de crainte : l'impatience de voir ſa mere ne lui permet plus de ſe cacher. On l'avoit accoutumé à ne paroître que lorſqu'il étoit appellé ; mais enfin ſa tendreſſe lui donna du courage. Il ſaiſit l'inſtant où la porte de la chambre eſt entr'ouverte ; il entre ſans bruit & à pas tremblans, il s'approche du lit de ſa mere. Eſt-ce vous mon fils, demanda-t-elle ? — Non ma mere, c'eſt Jacquaut. Cette réponſe naïve & accablante pénétra de honte & de douleur l'ame de cette femme injuſte ; mais quelques careſſes de ſon mauvais fils lui rendirent bientôt tout ſon aſcendant ; & Jacquaut n'en fut dans la ſuite ni mieux aimé ni moins digne de l'être.

A peine Madame Corée fut-elle rétablie, qu'elle reprit le deſſein de l'éloigner de la maiſon : ſon prétexte fut que de l'Etang, naturellement vif, étoit trop ſuſceptible de diſſipation pour avoir un

Digitized by Google

compagnon d'étude, & que les impertinentes prédilections des maîtres pour l'enfant qui étoit le plus humble ou le plus careſſant avec eux, pouvoient fort bien décourager celui dont le caractere plus haut & moins flexible exigeoit plus de ménagement : elle voulut donc que l'Etang fût l'unique objet de leurs ſoins, & ſe défit du malheureux Jacquaut en l'exilant dans un Collége.

A ſeize ans l'Etang quitta ſes maîtres de Mathématiques, de Phyſique, de Muſique, *&c.* comme il les avoit pris ; il commença ſes exercices, qu'il fit à-peu-près comme ſes études, & à vingt-ans il parut dans le monde avec la ſuffiſance d'un ſot qui a entendu parler de tout, & qui n'a réfléchi ſur rien.

De ſon côté Jacquaut avoit fini ſes humanités, & ſa mere étoit ennuyée des éloges qu'on lui donnoit. Hé bien, dit-elle, puiſqu'il eſt ſi ſage il réuſſira dans l'Egliſe, il n'a qu'à prendre ce parti.

Par malheur Jacquaut n'avoit aucune inclination pour l'état eccléſiaſtique ; il vint ſupplier ſa mere de l'en diſpenſer. Vous croyez donc, lui dit-elle avec une hauteur froide & ſévere que j'ai de quoi vous ſoutenir dans le monde ? Je vous déclare qu'il n'en eſt rien. La fortune de votre pere n'étoit pas auſſi conſidérable qu'on l'imagine ; à peine ſuffira-t-elle à l'établiſſement de votre aîné.



Digitized by Google

Pour vous, Monsieur, vous n'avez qu'à voir si vous voulez courir la carriere des bénéfices ou celle des armes, vous faire tonsurer ou casser la tête accepter en un mot un petit collet ou une lieutenance d'infanterie ; c'est tout ce que je puis faire pour vous. Jacquaut lui répondit avec respect qu'il y avoit des partis moins violens à prendre pour le fils d'un Négociant. A ces mots Mademoiselle de Carandon faillit à mourir de douleur d'avoir mis au monde un fils si peu digne d'elle, & lui défendit de paroître à ses yeux. Le jeune Corée désolé d'avoir encouru l'indignation de sa mere, se retira en soupirant, & résolut de tenter si la fortune lui seroit moins cruelle que la nature. Il apprit qu'un vaisseau étoit sur le point de faire voile pour les Antilles, où il avoit dessein de se rendre. Il écrivit à sa mere pour lui demander son aveu, sa bénédiction, & une pacotille. Les deux premiers articles lui furent amplement accordés, mais le dernier avec économie.

Sa mere, trop heureuse d'en être délivrée, voulut le voir avant son départ, & en l'embrassant lui donna quelques larmes. Son frere eut aussi la bonté de lui souhaiter un heureux voyage. C'étoient les premieres caresses qu'il avoit reçues de ses parens ; son cœur sensible en fut pénétré : cependant il n'osa leur demander de lui écrire ;

Digitized by Google

mais il avoit un camarade de collége dont il étoit tendrement aimé : il le conjura en partant de lui donner quelquefois des nouvelles de sa mere.

Celle-ci ne fut plus occupée que du soin d'établir son enfant chéri. Il se déclara pour la robe : on lui obtint des dispenses d'études ; & bientôt il fut admis dans le sanctuaire des loix. Il ne falloit plus qu'un mariage avantageux : on proposa une riche héritiere ; mais on exigea de la veuve la donation des biens. Elle eut la foiblesse d'y consentir, en se réservant à peine de quoi vivre décemment, bien assurée que la fortune de son fils seroit toujours en sa disposition.

A l'âge de vingt-cinq ans M. de l'Etang se trouva donc un petit Conseiller tout rond, négligeant sa femme autant que sa mere, ayant grand soin de sa personne, & fort peu de souci des affaires du Palais. Comme il étoit du bon air qu'un mari eût quelqu'un qui ne fût pas sa femme, l'Etang crut se devoir à lui-même de s'afficher pour homme à bonne fortune. Une jeune personne qu'il lorgna au spectacle répondit à ses agaceries, le reçut chez elle avec beaucoup de politesse, l'assura qu'il étoit charmant, ce qu'il n'eut pas de peine à croire, & dans peu de temps le débarrassa d'un portefeuille de dix mille écus. Mais comme il n'y a point d'amours éternelles, cette beauté parjure le quitta au



Digitized by Google

bout de trois mois pour un jeune Lord Anglois auſſi ſot & plus magnifique. L'Etang qui ne concevoit pas comment on renvoyoit un homme comme lui, réſolut de s'en venger en prenant une maîtreſſe plus fameuſe encore, & en la comblant de bienfaits. Sa nouvelle conquête lui faiſoit mille jaloux; & quand il ſe comparoit à cette foule d'adorateurs qui ſoupiroient en vain pour elle, il avoit le plaiſir de ſe croire plus aimable, comme il ſe trouvoit plus heureux. Cependant s'étant apperçue qu'il n'étoit pas ſans inquiétude, elle voulut lui prouver qu'il n'étoit rien au monde qu'elle ne fût réſolue à quitter pour lui, & propoſa pour fuir les importuns de venir enſemble à Paris oublier tout l'univers, & vivre uniquement l'un pour l'autre. L'Etang fut tranſporté de cette marque de tendreſſe. Tout ſe prépare pour le voyage; ils partent, ils arrivent, & choiſiſſent leur retraite aux environs du palais royal. Fatime (c'étoit le nom de cette beauté) demanda & obtint ſans peine un carroſſe pour prendre l'air. L'Etang fut ſurpris du nombre d'amis qu'il trouva dans la bonne ville. Ces amis ne l'avoient jamais vu; mais ſon mérite les attiroit en foule. Fatime ne recevoit chez elle que la ſociété de l'Etang, & il étoit bien ſûr de ſes amis & d'elle. Cette femme charmante avoit cependant une foibleſſe; elle croyoit aux

Digitized by Google

ſonges. Une nuit elle en avoit fait un qui ne pouvoit, diſoit-elle, s'effacer de ſon eſprit. L'Etang voulut ſavoir quel étoit ce ſonge qui l'occupoit ſi ſérieuſement. J'ai rêvé, lui dit-elle, que j'étois dans un appartement délicieux : c'étoit un lit de damas de trois couleurs, une tapiſſerie & des ſophas aſſortis à ce lit ſuperbe, des trumeaux éblouiſſans de dorure, des cabinets de boule, des porcelaines du Japon, des magots de la Chine les plus jolis du monde ; mais tout cela n'eſt rien. Une toilette étoit dreſſée, je m'approche, qu'ai-je apperçu ? le cœur m'en palpite : un écrain de diamans ; & quels diamans encore ! l'aigrette la mieux déſſinée, les boucles d'oreille les plus brillantes, le plus bel eſclavage, une riviere qui ne finiſſoit pas. Oui, Monſieur, je vous le dis, il m'arrivera quelque choſe de ſingulier. Ce ſonge m'a trop vivement frappée, & mes ſonges ne me trompent jamais.

M. de l'Etang eut beau employer toute ſon éloquence à lui perſuader que les ſonges ne ſignifioient rien : elle lui ſoutint que celui-ci devoit ſignifier quelque choſe, & il finit par craindre que quelqu'un de ſes rivaux ne propoſât de l'effectuer. Il fallut donc capituler, & à quelques circonſtances près, ſe réſoudre à l'accomplir lui-même. L'on juge bien que cette épreuve ne la

Digitized by Google

guérit pas de l'habitude de ſonger : elle y prit goût, & ſongea tant que la fortune du bonhomme Corée n'étoit preſque plus elle-même qu'un ſonge. La jeune épouſe de M. de l'Etang, à qui ce voyage avoit déplu, demanda d'être ſéparée de biens d'un mari qui l'abandonnoit ; & ſa dot, qu'il fallut rendre, le mit encore plus mal à ſon aiſe.

Le jeu eſt une reſſource. L'Etang prétendoit exceller au piquet ; ſes amis, qui faiſoient bourſe commune, parioient tous pour lui, tandis que l'un d'eux jouoit contre. A chaque fois qu'il écartoit, ma foi, diſoit l'un des parieurs, c'eſt bien jouer ! On ne joue pas mieux, diſoit l'autre. Enfin M. de l'Etang jouoit le mieux du monde ; mais il n'avoit jamais les as. Tandis qu'on l'expédioit inſenſiblement, la fidelle Fatime qui s'apperçut de la décadence, rêva une nuit qu'elle le quittoit, & le quitta le lendemain : cependant comme il eſt humiliant de décheoir, il ſe piqua d'honneur, & ne voulut rien rabattre de ſon faſte, en ſorte que dans quelques années il ſe trouva qu'il étoit ruiné.

Il en étoit aux expédiens, lorſque Madame ſa mere, qui n'avoit pas mieux ménagé ſa réſerve, lui écrivit pour lui demander de l'argent. Il lui répondit qu'il étoit déſeſpéré ; mais que

Digitized by Google

loin de pouvoir lui envoyer des secours, il en avoit besoin lui-même. Déjà l'alarme s'étoit répandue parmi leurs créanciers, & c'étoit à qui se saisiroit le premier des débris de leur fortune. Qu'ai-je fait! disoit cette mere désolée : je me suis dépouillée de tout pour un fils qui a tout dissipé.

Cependant qu'étoit devenu l'infortuné Jacquaut? Jacquaut, avec de l'esprit, la meilleure ame, la plus jolie figure du monde, & sa petite pacotille, étoit arrivé heureusement à Saint-Domingue. On sait combien un François de bonnes mœurs & de bonne mine trouve aisément à s'établir dans les Isles. Le nom de Corée, son intelligence & sa sagesse lui acquirent bientôt la confiance des habitans. Avec les secours qui lui furent offerts, il acquit lui-même une habitation, la cultiva, la rendit florissante; le commerce, qui étoit en vigueur, l'enrichit en peu de temps; & dans l'espace de cinq ans, il étoit devenu l'objet de la jalousie des veuves & des filles les plus belles & les plus riches de la colonie. Mais, hélas! son camarade de collége, qui jusques-là ne lui avoit donné que des nouvelles satisfaisantes, lui écrivit que son frere étoit ruiné, & que sa mere, abandonnée de tout le monde, étoit réduite aux plus affreuses extrémités. Cette lettre fatale fut arrosée de larmes. Ah, ma pauvre mere! s'écria-t-il, j'irai,

Digitized by Google

j'irai vous ſecourir. Il ne voulut s'en fier à perſonne. Un accident, une infidélité, la négligence ou la lenteur d'une main étrangere, pouvoient la priver des ſecours de ſon fils, & la laiſſer mourir dans l'indigence & le déſeſpoir. Rien ne doit retenir un fils, ſe diſoit-il à lui-même, quand il y va de l'honneur & de la vie d'une mere.

Avec de tels ſentimens Corée ne fut plus occupé que du ſoin de rendre ſes richeſſes portatives. Il vendit tout ce qu'il poſſédoit, & ce ſacrifice ne coûta rien à ſon cœur; mais il ne put refuſer des regrets à un tréſor plus précieux qu'il laiſſoit en Amérique. Lucelle, jeune veuve d'un vieux colon, qui lui avoit laiſſé des biens immenſes, avoit jetté ſur Corée un de ces regards qui ſemblent pénétrer juſqu'au fond de l'ame, & en démêler le caractere; l'un de ces regards qui décident l'opinion, qui déterminent le penchant, & dont l'effet ſubit & confus eſt pris le plus ſouvent pour un mouvement ſympatique. Elle avoit cru voir dans ce jeune homme tout ce qui peut rendre heureuſe une femme honnête & ſenſible; & ſon amour pour lui n'avoit pas attendu la réflexion pour naître & ſe développer. Corée de ſon côté l'avoit diſtinguée entre ſes rivales, comme la plus digne de captiver le cœur d'un homme ſage & vertueux. Lucelle

Digitized by Google

avec la figure la plus noble & la plus intéreſſante, l'air le plus animé, & cependant le plus modeſte, un tein brun, mais plus frais que les roſes, des cheveux d'un noir d'ébene, & des dents d'une blancheur & d'un émail à éblouir, la taille & la démarche des Nymphes de Diane, le ſourire & les regards des compagnes de Vénus; Lucelle avec tous ces charmes étoit douée de ce courage d'eſprit, de cette élévation de caractere, de cette juſteſſe dans les idées, de cette droiture dans les ſentimens, qui nous font dire aſſez mal à propos qu'une femme a l'ame d'un homme. Il n'étoit pas dans les principes de Lucelle de rougir d'une inclination vertueuſe. A peine Corée lui eut-il avoué le choix de ſon cœur, qu'il obtint d'elle ſans détour un pareil aveu pour réponſe; & leur inclination mutuelle devenue plus tendre à meſure qu'elle étoit plus refléchie, n'aſpiroit plus qu'au moment d'être conſacrée au pied des autels. Quelques démêlés ſur l'héritage de l'époux de Lucelle avoient retardé leur bonheur. Ces démêlés alloient finir lorſque la lettre de l'ami de Corée vint tout-à-coup l'arracher à ce qu'il avoit de plus cher au monde, après ſa mere. Il ſe rendit chez la belle veuve, lui montra la lettre de ſon ami & lui demanda conſeil. Je me flatte, lui dit-elle, que vous n'en avez pas

Digitized by Google

besoin. Fondez votre bien en effets commerçables, allez au secours de votre mere, faites honneur à tout, & revenez : ma fortune vous attend. Si je meurs, mon testament vous l'assurera ; si je vis, au lieu d'un testament, vous savez quels seront vos titres. Corée pénétré de reconnoissance & d'admiration, saisit la main de cette femme généreuse, & l'arrosa de ses pleurs ; mais comme il se répandoit en éloges, Allez, lui dit-elle, vous êtes un enfant : n'ayez donc pas les préjugés de l'Europe. Dès qu'une femme fait quelque chose de passablement honnête, on crie au prodige, comme si la nature ne nous avoit pas donné une ame. A ma place seriez-vous bien flatté de me voir dans l'étonnement, regarder en vous comme un phénomene le pur mouvement d'un bon cœur ? Pardon, lui dit Corée, je devois m'y attendre ; mais vos principes, vos sentimens, l'aisance, le naturel de vos vertus m'enchantent : je les admire sans en être surpris. Va, mon enfant, lui dit-elle en le baisant sur les deux joues, je suis à toi telle que Dieu m'a faite. Remplis tes devoirs & reviens au plutôt.

Il s'embarque, & avec lui il embarque toute sa fortune. Le trajet fut assez heureux jusques vers les Canaries ; mais là, leur vaisseau poursuivi par un corsaire de Maroc, fut obligé de

Digitized by Google

chercher ſon ſalut dans ſes voiles. Le corſaire qui le chaſſoit étoit ſur le point de le joindre ; & le capitaine effrayé du danger de l'abordage, alloit ſe livrer au pirate. Ah ! ma pauvre mere ! s'écria Corée en embraſſant la caſſette où étoit renfermée toute ſon eſpérance, & puis s'arrachant les cheveux de douleur & de rage, non, dit-il, ce barbare Afriquain me dévorera plutôt le cœur. Alors s'adreſſant au Capitaine, à l'équipage, & aux paſſagers conſternés : Eh quoi, mes amis, leur dit-il, nous rendrons-nous lâchement ? Souffrirons-nous que ce brigand nous mene à Maroc chargés de fers, & nous y vende comme des bêtes ? Sommes-nous déſarmés ? Ces gens-là ſont-ils invulnérables, ou ſont-ils plus braves que nous ? Ils veulent aborder ; qu'ils abordent : hé bien, nous nous verrons de près. Sa réſolution ranima les eſprits, & le Capitaine en l'embraſſant, le loua d'avoir donné l'exemple.

Déjà tout eſt diſpoſé pour la défenſe, le Corſaire aborde, les vaiſſeaux ſe heurtent : des deux côtés on voit voler la mort : bientôt les deux navires ſont enveloppés dans un tourbillon de fumée & de flamme : le feu ceſſe, le jour renaît, & le fer choiſit ſes victimes. Corée, le ſabre à la main, faiſoit un carnage effroyable ; dès qu'il voyoit un Afriquain ſe jetter ſur ſon bord, il couroit à lui, le

Digitized by Google

fendoit en deux, en s'écriant : Ah, ma pauvre mere ! Sa fureur étoit celle d'une lionne qui défend ſes petits ; c'étoit le dernier effort de la nature au déſeſpoir ; & l'ame la plus douce, la plus ſenſible qui fût jamais, étoit devenue en ce moment la plus violente & la plus ſanguinaire. Le capitaine le trouvoit par-tout, l'œil en feu & le bras ſanglant. Ce n'eſt pas un homme, diſoient ſes compagnons, c'eſt un Dieu qui combat pour nous : ſon exemple enflammoit leur courage. Il ſe trouve enfin corps à corps avec le chef de ces Barbares. Mon Dieu, s'écria-t-il, ayez pitié de ma mere ; & à ces mots, d'un coup de revers, il ouvre au brigand les entrailles. Dès ce moment la victoire fut décidée : le peu qui reſtoit de l'équipage Maroquin demanda la vie, & fut mis dans les fers. Le vaiſſeau de Corée avec ſa proie aborde enfin ſur les côtes de France ; & ce digne fils, ſans ſe permettre une nuit de repos, ſe rend avec ſon tréſor auprès de ſa malheureuſe mere. Il la trouve au bord du tombeau, & dans un état pour elle plus affreux que la mort même ; dénuée de tout ſecours, & livrée aux ſoins d'un domeſtique qui, rebuté de ſouffrir l'indigence où elle étoit réduite, lui rendoit à regret les derniers ſoins d'une pitié humiliante. La honte de ſa ſituation lui avoit fait défendre à ce domeſtique de recevoir perſonne que le

Prêtre

Digitized by Google

Prêtre & le Médecin charitable qui la visitoient quelquefois. Corée demande à la voir, on le refuse.

Annoncez-moi, dit-il au domestique. — Et quel est votre nom? — Jacquaut. Le domestique s'approche du lit. Un étranger, dit-il, demande à voir Madame. — Hélas! & quel est cet étranger: — Il dit qu'il s'appelle Jacquaut. A ce nom ses entrailles furent si volemment émues, qu'elle faillit à expirer. Ah, mon fils! dit elle d'une voix éteinte & en levant sur lui sa mourante paupiere, Ah! mon fils, dans quel moment venez-vous revoir votre mere? votre main va lui fermer les yeux. Quelle fut la douleur de cet enfant si pieux & si tendre, de voir cette mere qu'il avoit laissée au sein du luxe & de l'opulence, de la voir dans un lit entourée de lambeau, & dont l'image soulleveroit le cœur, s'il m'étoit permis de la rendre: O ma mere! s'écria-t-il en se précipitant sur ce lit de douleurs: ses sanglots étoufferent sa voix, & les ruisseaux de larmes dont il inondoit le sein de sa mere expirante, furent long-temps la seule expression de sa douleur & de son amour. Le ciel me punit, reprit-elle, d'avoir trop aimé un fils dénaturé; d'avoir.... Il l'interrompit: tout est réparé, ma mere, lui dit ce vertueux jeune homme, vivez: la fortune m'a comblé de biens, je viens les répandre au sein de la nature: c'est pour vous



Digitized by Google

qu'ils me ſont donnés. Vivez : j'ai de quoi vous faire aimer la vie. — Ah ! mon cher enfant, ſi je deſire de vivre, c'eſt pour expier mon injuſtice, c'eſt pour aimer un fils dont je n'étois pas digne, un fils que j'ai déshérité. A ces mots elle ſe couvroit le viſage comme indigne de voir le jour. Ah, Madame ! s'écria-t-il en la preſſant dans ſes bras, ne me dérobez point la vue de ma mere. Je viens à travers les mers la chercher & la ſecourir. Dans ce moment le Prêtre & le Mécecin arrivent. Voilà, dit-elle, mon enfant, les ſeules conſolations que le ciel m'a laiſſées : ſans leur charité, je ne ſerois plus. Corée les embraſſe en fondant en larmes. Mes amis ! leur dit-il, mes bienfaiteurs ! que ne vous dois-je pas ? ſans vous je n'aurois plus de mere : achevez de la rappeller à la vie. Je ſuis riche, je viens la rendre heureuſe. Redoublez vos ſoins, vos conſolations, vos ſecours ; rendez-la-moi. Le Médecin vit prudemment que cette ſituation étoit trop violente pour la malade. Allez, Monſieur, dit-il à Corée, repoſez-vous ſur notre zele, & n'ayez plus d'autre ſoin que de faire préparer un logement commode & ſain. Ce ſoir Madame y ſera tranſportée.

Le changement d'air, la bonne nourriture, ou plutôt la révolution qu'avoit faite la joie & le calme qui lui ſuccéda, ranimerent inſenſiblement en

Digitized by Google

elle les organes de la vie. Un chagrin profond avoit été le principe du mal ; la consolation en fut le remede. Corée apprit que son malheureux frere venoit de périr misérablement. Je tire le rideau sur le tableau effrayant de cette mort trop méritée. On en déroba la connoissance à une mere sensible, & trop foible encore pour soutenir sans expirer un nouvel accès de douleur. Elle l'apprit enfin lorsque sa santé fut plus affermie. Toutes les plaies de son cœur s'ouvrirent, & les larmes maternelles coulerent de ses yeux. Mais le Ciel en lui ôtant un fils indigne de sa tendresse, lui en rendoit un qui l'avoit méritée par tout ce que la nature a de plus sensible, & la vertu de plus touchant; il lui confia les desirs de son ame : c'étoit de pouvoir réunir dans ses bras sa mere & son épouse. Madame Corée saisit avec joie le projet de passer avec son fils en Amérique. Une ville remplie de ses folies & de ses malheurs, étoit pour elle un séjour odieux, & l'instant où elle s'embarqua, lui rendit une nouvelle vie. Le Ciel qui protége la piété, leur accorda des vents favorables. Lucelle reçut la mere de son amant comme elle auroit reçu sa mere. L'hymen fit de ces amans les époux les plus fortunés, & leurs jours coulent encore dans cette paix inaltérable, dans ces plaisirs purs & sereins, qui sont le partage de la vertu.



Digitized by Google

# LA BONNE MERE.

LE ſoin d'une mere pour ſes enfans eſt de tous les devoirs le plus ſaintement obſervé dans la nature. Ce ſentiment univerſel domine toutes le paſſions ; il l'emporte même ſur l'amour de la vie. Il rend le plus féroce des animaux ſenſible & doux, le plus pareſſeux infatigable, le plus timide courageux à l'excès : aucun d'eux ne perd de vue ſes petits, qu'au moment qu'il leur eſt inutile. On ne voit que parmi les hommes les exemples odieux d'un abandon prématuré.

C'eſt ſur-tout au milieu d'un monde où le vice ingénieux à ſe déguiſer, prend mille formes ſéduiſantes ; c'eſt-là que le plus heureux naturel demande à être éclairé ſans ceſſe. Plus il y a d'écueils & plus ils ſont cachés, plus la barque fragile de l'innocence & du bonheur a beſoin d'un ſage pilote. Quel eût été, par exemple, le ſort de Mademoiſelle du Troëne, ſi le Ciel n'eût fait exprès pour elle une mere comme il y en a peu !

Cette veuve reſpectable avoit conſacré à l'éducation de ſa fille unique les plus belles années

Digitized by Google

Digitized by Google

LA BONNE MERE

Digitized by Google

de sa vie. Voici quel avoit été son calcul dès l'âge de vingt-cinq ans.

J'ai perdu mon époux, disoit-elle, je n'ai plus que ma fille & moi; vivrai-je pour moi? vivrai-je pour elle? Le monde me sourit, & me plaît encore; mais si je m'y livre, j'abandonne ma fille, & je hazarde son bonheur & le mien. Supposons qu'une vie tumultueuse & dissipée ait tous les charmes qu'on lui attribue, combien de temps puis-je les goûter? De mes années qui s'écoulent, combien peu en ai-je à passer dans le monde? combien dans la solitude & dans le sein de mon enfant? Ce monde qui m'appelle aujourd'hui, me renverra bientôt sans pitié; & si ma fille s'est oubliée à mon exemple, si elle est malheureuse par ma négligence, quelle sera ma consolation? Embellissons de bonne heure ma retraite; rendons-la douce autant qu'honorable, & sacrifions à ma fille, qui est tout pour moi, cette multitude étrangere, à qui dans peu je ne serai plus rien.

Dès-lors cette mere si sage fut l'amie & la compagne de sa fille. Mais obtenir sa confiance n'étoit pas l'ouvrage d'un jour.

Emilie (c'étoit le nom de la jeune personne) avoit reçu de la nature une ame susceptible des plus vives impressions; & sa mere qui l'étudioit



Digitized by Google

ſans ceſſe, éprouvoit une joie inquiete en s'apercevant de cette ſenſibilité qui fait tant de mal & tant de bien. Heureux, diſoit-elle quelquefois, heureux l'époux qu'elle aimera, s'il eſt digne de ſa tendreſſe; ſi par l'eſtime & l'amitié il ſait lui rendre précieux les ſoins qu'elle prendra pour lui plaire! Mais malheur à lui, s'il l'humilie & s'il la rebute: ſa délicateſſe bleſſée fera leur ſupplice à tous deux. Je vois que s'il m'échappe à moi-même un reproche, une plainte légere qu'elle n'ait pas méritée, des larmes ameres coulent de ſes yeux; ſon cœur flétri ſe décourage. Rien n'eſt plus facile à conduire, ni plus facile à effaroucher.

Quelque modeſte que fût la vie de Madame du Troëne, elle étoit conforme à ſon état, & relative au deſſein qu'elle avoit de s'éclairer à loiſir ſur le choix d'un époux digne d'Emilie. Une foule d'aſpirans, épris des charmes de la fille, faiſoient, ſelon l'uſage, une cour aſſidue à la mere. De ce nombre étoit le Marquis de Verglan, qui pour ſon malheur étoit doué de la plus jolie figure. Son miroir & les femmes le lui avoient dit tant de fois, qu'il avoit bien fallu le croire. Il s'écoutoit avec complaiſance, ſe voyoit avec volupté, ſe ſouricit à lui-même, & ne ceſſoit de s'applaudir. Il n'y avoit rien

Digitized by Google

à dire sur sa politesse ; mais elle étoit si froide & si légere en comparaison des attentions dont il s'honoroit, qu'on voyoit clairement qu'il occupoit la premiere place dans son estime. Il auroit eu sans y penser toutes les graces naturelles ; il les gâtoit en les affectant. Du côté de l'esprit, il ne lui manquoit que de la justesse, ou plutôt de la réflexion. Personne n'eût parlé mieux que lui, s'il avoit su ce qu'il alloit dire. Mais son premier soin étoit d'avoir un avis qui ne fût pas celui d'un autre. Qu'il eût tort, ou qu'il eût raison, cela lui étoit assez égal ; il étoit sûr d'éblouir, de séduire, de persuader ce qu'il vouloit. Il savoit par cœur tous ces petits propos de toilette, tous ces jolis mots qui ne disent rien. Il étoit au fait de toutes les anecdotes galantes de la ville & de la Cour : quel étoit l'amant de la veille, celui du jour, celui du lendemain, & combien de fois dans l'année telle & telle en avoient changé. Il connoissoit même quelqu'un qui avoit refusé d'être sur la liste, & qui auroit supplanté tous ses rivaux, s'il avoit voulu s'en donner le soin.

Ce jeune fat étoit le fils d'un ancien ami de M. du Troëne, & la veuve en parloit à sa fille avec une sorte de pitié. C'est dommage, disoit-elle, que l'on gâte ce jeune homme ; il étoit



Digitized by Google

bien né, il pouvoit réuſſir. Il n'avoit déjà que trop bien réuſſi dans le cœur d'Emilie. Ce qui eſt ridicule aux yeux d'une mere, ne l'eſt pas toujours aux yeux de ſa fille. La jeuneſſe eſt indulgente pour la jeuneſſe; il y a de jolis défauts.

Verglan de ſon côté trouvoit Emilie aſſez belle; ſeulement un peu trop ſimple; mais cela pouvoit ſe former. Il ne prenoit qu'un ſoin très-léger de lui plaire; mais quand la premiere impreſſion eſt faite; tout contribue à l'approfondir. La diſſipation même de ce jeune étourdi étoit un nouvel attrait pour Emilie: elle y voyoit le danger de le perdre, & rien n'accelere, comme la jalouſie, les progrès de l'amour naiſſant.

En rendant compte de ſa vie à Madame du Troëne, Verglan ſe donnoit, comme de raiſon, pour l'homme du monde le plus deſiré.

Madame du Troëne lui donnoit avec ménagement quelques leçons de modeſtie, mais il proteſtoit que perſonne n'étoit moins avantageux que lui; qu'il ſavoit à merveille que ce n'étoit pas pour lui qu'on le recherchoit; que ſa naiſſance y faiſoit beaucoup, & qu'il devoit le reſte à ſon eſprit & à ſa figure, qualités qu'il ne s'étoit pas données, & dont il n'avoit garde de ſe prévaloir.

Plus Emilie avoit de plaiſir à le voir & à l'en-

Digitized by Google

tendre, plus elle avoit ſoin de diſſimuler. Un reproche de ſa mere eût fait à ſon ame une plaie profonde; & cette ſenſibilité délicate la rendoit craintive à l'excès.

Cependant les charmes d'Emilie dont Verglan étoit ſi foiblement touché, avoient inſpiré l'amour le plus tendre au ſage & modeſte Belzors. Un eſprit juſte & un cœur droit formoient la baſe de ſon caractere. Sa figure douce & ouverte s'ennobliſſoit encore par la haute idée qu'on avoit de ſon ame; car on eſt diſpoſé naturellement à chercher & à croire démêler dans les traits d'un homme, ce que l'on ſait qu'il a dans le cœur.

Belzors, en qui la nature avoit été dirigée au bien dès l'enfance, jouiſſoit de l'avantage ineſtimable de pouvoir s'y abandonner ſans précaution & ſans contrainte. La décence, l'honnêteté la candeur, cette franchiſe qui gagne la confiance, cette ſévérité de mœurs qui imprime le reſpect, avoient en lui l'aiſance libre de l'habitude. Ennemi du vice, mais ſans faſte; indulgent aux ridicules, mais ſans en contracter aucun; docile aux uſages innocens, incorruptible aux mauvais exemples, il ſurnageoit au torrent du monde; aimé, reſpecté de ceux même dont ſa vie étoit la cenſure, & auxquels l'eſtime publique avoit coutume de l'oppoſer pour humilier leur orgueil.

Digitized by Google

Madame du Troëne enchantée du caractere de ce jeune homme, l'avoit choisi au fond de son cœur comme le plus digne époux qu'elle pût donner à sa fille. Elle ne tarissoit point sur son éloge ; Emilie applaudissoit avec la modestie de son âge. Madame du Troëne se méprit à l'air ingénu & gracieux que sa fille avoit auprès de lui. Comme l'estime qu'il lui inspiroit n'étoit mêlée d'aucun sentiment qu'il fallût cacher, Emilie étoit à son aise.

Il s'en falloit bien qu'elle fût aussi libre, aussi tranquille avec le dangereux Verglan ; & la situation pénible où la mettoit sa présence, ressembloit assez à l'ennui. Si Madame du Troëne parloit de lui en bien, Emilie baissoit le yeux & gardoit le silence. Il me semble, ma fille, disoit Madame du Troëne, que vous ne goûtez pas ces graces légeres & brillantes dont le monde fait tant de cas. Je ne m'y connois point, Madame, disoit Emilie en rougissant. La bonne mere dissimuloit sa joie : elle croyoit voir dans le cœur d'Emilie la vertu simple & modeste de Belzors triompher de tous les petits vices aimables de Verglan & de ses pareils. Un accident léger en apparence, mais frappant pour une mere attentive & clairvoyante, vint la tirer de son illusion.

L'un des talens d'Emilie étoit la Peinture au pastel. Elle avoit choisi le genre des fleurs, comme le plus

Digitized by Google

analogue à ſon âge. Il paroît ſi naturel de voir éclore une roſe ſous la main de la Beauté ! Verglan, par un goût approchant du ſien, aimoit paſſionnément les fleurs : on ne le voyoit jamais ſans un bouquet le plus joli du monde.

Un jour les yeux de Madame du Troëne s'étoient attachés par aventure ſur le bouquet de Verglan. Le lendemain elle s'apperçut qu'Emilie, ſans y ſonger peut-être, en deſſinoit les fleurs. Il étoit tout ſimple que les fleurs qu'elle avoit vûes la veille lui fuſſent encore préſentes, & vinſſent comme d'elles-mêmes s'offrir au bout de ſes crayons ; mais ce qui n'étoit pas auſſi ſimple, c'étoit l'air d'enthouſiaſme qu'elle avoit en les deſſinant. Ses yeux brilloient du feu du génie ; ſa bouche ſouricit amoureuſement à chaque trait de ſa main, & un coloris plus animé que celui des fleurs qu'elle vouloit peindre, ſe répandoit ſur ſes belles joues. Etes-vous contente de votre ſéance, lui dit ſa mere négligemment ? il n'eſt pas poſſible, répondit Emilie, de bien rendre la nature quand on ne l'a pas ſous les yeux. Il étoit vrai cependant qu'elle ne l'avoit jamais plus fidellement exprimée.

Quelques jours après Verglan revint avec des fleurs nouvelles. Madame du Troëne ſans affectation les obſerva l'une après l'autre, & dans la

Digitized by Google

prochaine leçon d'Emilie, le bouquet de Verglas fut deſſigné. La bonne mere continua d'obſerver ; & chaque épreuve confirmant ſes ſoupçons, redoubla ſon inquiétude. Hélas ! dit-elle, je m'alarme peut-être de quelque choſe de très-innocent. Voyons cependant ſi elle y entend malice.

Les études & les talens d'Emilie étoient un ſecret pour la ſociété de ſa mere. Comme elle n'avoit eu deſſein que de lui aſſurer par-là des loiſirs agréables, de lui faire goûter la ſolitude & de ſauver ſon imagination des dangers de la rêverie, & ſon ame active & ſenſible des ennuis de l'oiſiveté; Madame du Troëne ne tiroit, ni pour elle ni pour ſa fille, aucune vanité de ces dons qu'elle cultivoit avec tant de ſoin. Mais un jour qu'elles étoient ſeules avec Belzors, & que l'entretien rouloit ſur l'avantage précieux de s'occuper & de ſe ſuffire ; ma fille, dit Madame du Troëne, s'eſt fait un amuſement qu'elle goûte de plus en plus. Je veux que vous voyez de ſes deſſeins. Emilie ouvrit ſon porte-feuille ; & Belzors enchanté ne ſe laſſoit point de l'admirer dans ſon ouvrage. Qu'ils ſont doux & purs, diſoit-il, les plaiſirs de l'innocence ! le vice a beau ſe tourmenter, il n'en aura jamais de pareils. Avouez, Mademoiſelle, que l'heure du travail paſſe vîte. Hé bien ! vous l'avez fixée : la voilà qui ſe retrace & ſe reproduit à vos yeux.

Digitized by Google

Le temps n'eſt perdu que pour les oiſifs. Madame du Troëne l'écoutoit avec une complaiſance ſecrette. Emilie trouvoit ſes propos très-ſenſés; mais elle n'en étoit point touchée.

Quelques jours après Verglan vint les voir. Savez-vous, dit Madame du Troëne, que ma fille a reçu des éloges de Belzors ſur ſon talent pour le deſſein ? Je veux auſſi que vous en ſoyez juge. Emilie interdite rougit, balbutia, dit qu'elle n'avoit rien de fini, & conjura ſa mere d'attendre qu'elle eût quelque morceau digne d'être vu. Elle ne ſe doutoit pas que ſa mere lui tendoit un piege. Puiſqu'il y a du myſtere, il y a de l'intention, dit cette mere clairvoyante; elle a craint que Verglan ne reconnût ſes fleurs, & qu'il ne pénétrât le motif ſecret du plaiſir qu'elle a eu à les peindre. Ma fille aime ce jeune étourdi; mes craintes n'étoient que trop fondées.

Madame du Troëne ſollicitée de tous côtés, ſe retranchoit encore ſur la jeuneſſe d'Emilie, & ſur la réſolution qu'elle avoit priſe elle-même de ne pas la gêner dans ſon choix. Cependant ce choix l'alarmoit. Ma fille, diſoit-elle, va préférer Verglan; il y a du moins lieu de le croire, & ce jeune homme a tout ce qu'il faut pour rendre ſa femme malheureuſe. Si je déclare ma volonté à Emilie, ſi je la lui laiſſe entrevoir, elle ſe fera une loi d'y

Digitized by Google

ſouſcrire ſans ſe plaindre, elle épouſera un homme qu'elle n'aime point, & le ſouvenir de celui qu'elle aime la pourſuivra dans les bras d'un autre. Je connois ſon ame, elle ſera victime de ſon devoir. Mais eſt-ce à moi d'ordonner ce douloureux ſacrifice? A Dieu ne plaiſe; non je veux que ſon inclination la décide; mais je puis diriger ſon inclination en l'éclairant, & voilà le ſeul uſage légitime de l'autorité qui m'eſt confiée. Je ſuis sûr de la bonté du cœur, de la juſteſſe de l'eſprit de ma fille; ſuppléons par les lumieres de mon âge à l'inexpérience du ſien; qu'elle voie par les yeux de ſa mere, & qu'elle croie, s'il eſt poſſible, ne conſulter que ſon penchant.

Toutes les fois que Verglan & Belzors ſe trouvoient enſemble chez Madame du Troëne, elle engageoit l'entretien ſur les mœurs, les uſages, les maximes du monde. Elle animoit la contradiction; & ſans prendre aucun parti, donnoit à leur caractere la liberté de ſe développer. Ces petites aventures dont la ſociété fourmille, & qui entretiennent l'oiſive curioſité des cercles de Paris, donnoient le plus ſouvent matiere à leurs réflexions. Verglan léger, tranchant & vif, étoit conſtamment du parti de la mode. Belzors d'un ton plus modeſte, ne laiſſoit pas de défendre le parti des bonnes mœurs avec une noble franchiſe.

Digitized by Google

L'arrangement du Comte d'Auberive avec sa femme, faisoit alors la nouvelle des soupés. On disoit, qu'après une querelle assez vive, & des plaintes ameres de part & d'autre sur leur mutuelle infidélité, ils étoient convenus qu'ils ne se devoient rien ; qu'ils avoient fini par rire de la sottise qu'ils avoient eue d'être jaloux sans être amoureux ; que d'Auberive consentoit à voir le Chevalier de Clange, amant de sa femme, & qu'elle avoit promis de son côté de recevoir le mieux du monde la Marquise de Talbe à qui d'Auberive faisoient la cour ; que la paix avoit été ratifiée dans un soupé, & que jamais deux couples d'amans n'avoient été de meilleure intelligence.

A ce récit Verglan s'écria que rien n'étoit plus sage. On parle du bon vieux temps, disoit-il ; que l'on me cite un exemple des mœurs de nos peres qui soit comparable à celui-ci. Autrefois une infidélité mettoit le feu à la maison ; l'on enfermoit, l'on battoit sa femme. Si l'époux usoit de la liberté qu'il s'étoit réservée, sa triste & fidelle moitié étoit obligée de dévorer son injure, & de gémir au fond de son ménage comme dans une obscure prison. Si elle imitoit son volage époux, c'étoit avec des dangers terribles. Il n'y alloit pas de moins que la vie pour son amant & pour elle-même. On avoit eu la sottise d'at-

Digitized by Google

tacher l'honneur d'un homme à la vertu de ſon épouſe : & le mari, qui n'en étoit pas moins galant homme en cherchant fortune ailleurs, devenoit le ridicule objet du mépris public au premier faux pas que faiſoit Madame. En honneur, je ne conçois pas comment dans ces ſiecles barbares on avoit le courage d'épouſer. Les nœuds de l'hymen étoient une chaîne. Aujourd'hui voyez la complaiſance, la liberté, la paix régner au ſein des familles. Si les époux s'aiment, à la bonne heure, ils vivent enſemble, ils ſont heureux. S'ils ceſſent de s'aimer, ils ſe le diſent en honnêtes gens ; & ſe rendent l'un à l'autre la parole d'être fideles. Ils ceſſent d'être amans ; ils ſont amis. C'eſt ce que j'appelle des mœurs ſociales, des mœurs douces : cela donne envie de ſe marier. Vous trouvez donc tout ſimple, lui demanda Madame du Troëne, d'être la confidente de ſon mari, & le complaiſant de ſa femme ? — Aſſurément, pourvû que cela ſoit mutuel. N'eſt-il pas juſte d'accorder ſa confiance à qui nous honore de la ſienne, & de ſe rendre tour-à-tour dans la vie les offices de l'amitié ? Peut-on avoir une meilleure amie que ſa femme, un ami plus sûr & plus intime que ſon mari ? Avec qui ſera-t-on libre, ſi ce n'eſt avec la perſonne qui par état ne fait qu'un avec nous ? & quand

Digitized by Google

quand par malheur on ne trouve plus de plaiſir chez ſoi, qu'a-t-on de mieux à faire que de le chercher ailleurs, & de l'y ramener chacun de ſon côté ſans jalouſie & ſans obſtacle ?

Rien de plus riant, dit Belzors, que cette méthode nouvelle ; mais nous avons encore vous & moi bien du chemin à faire avant que de la goûter ſincerement. D'abord il faut pouvoir ſe paſſer de ſa propre eſtime, de celle de ſa femme & de ſes enfans ; il faut pouvoir s'accoutumer à regarder ſans répugnance, comme une moitié de ſoi-même, quelqu'un que l'on mépriſe aſſez pour le livrer..... Bon, reprit Verglan ; préjugés que tous ces ſcrupules ! Qui empêche qu'on ne s'eſtime l'un l'autre, s'il eſt décidé qu'il n'y a plus aucune honte à tout cela ? Quand cela ſera décidé, dit Belzors, tous les liens de la ſociété ſeront rompus. La ſainteté inviolable des nœuds de l'hymen fait la ſainteté des nœuds de la nature. Souviens-toi, mon ami, que s'il n'y a plus de devoirs ſacrés pour les époux, il n'y en aura guere pour les enfans. Tous ces liens tiennent l'un à l'autre. Les querelles de ménage étoient violentes du tems de nos peres ; mais la maſſe des mœurs étoit ſaine, la plaie ſe refermoit auſſi-tôt. Aujourd'hui c'eſt un corps languiſſant, qu'un poiſon lent pénetre & conſume. D'un autre côté, mon cher Ver-



Digitized by Google

glan, nous n'avons pas encore l'idée de ces joies pures & intimes que goûtoient deux époux au ſein de leur famille; de cette union qui faiſoit les délices de leur jeuneſſe, & la conſolation de leurs vieux ans. Qu'aujourd'hui une mere ſoit affligée des égaremens de ſon fils, qu'un pere ſoit accablé de quelques revers de fortune; ſont-ils un refuge, un appui l'un pour l'autre? Ils ſont obligés de chercher au-dehors où dépoſer leur peine; & le ſoulagement eſt bien foible de la part des étrangers!

Tu parles comme un oracle, mon ſage Belzors, diſoit Verglan. Mais qui t'a dit que deux époux ne fiſſent pas mieux de s'aimer, d'être fideles toute leur vie? Je veux ſeulement, ſi par malheur ce goût mutuel vient à ceſſer, qu'on ſe conſole & qu'on s'arrange, ſans qu'il ſoit défendu à ceux qui ſe ſeroient aimés du tems de nos peres, de s'aimer de même ſi le cœur leur en dit. En effet, dit Madame du Troëne, qu'eſt-ce qui les en empêche? — Qu'eſt-ce qui les en empêche, Madame, reprit Belzors? L'uſage, l'exemple, le bon ton, la facilité à vivre ſans honte au gré de leurs deſirs. Verglan m'avouera ſans peine que la vie que l'on mene dans le monde eſt agréable; & naturellement il eſt aſſez doux de changer d'objet: notre foibleſſe même nous y invite.

Digitized by Google

Qui réſiſtera donc à ce penchant, ſi l'on nous ôte le frein des mœurs ? Moi, je n'ôte rien, dit Verglan ; mais je veux que chacun puiſſe vivre à ſa guiſe, & j'approuve fort le parti qu'ont pris d'Auberive & ſa femme, de ſe paſſer réciproquement ce qu'on appelle des torts. S'ils ſont contens, tout le monde doit l'être.

Comme il achevoit ces mots, on annonça le Marquis d'Auberive. Ah ! Marquis, tu viens fort à propos, lui dit Verglan. Dis-nous, je te prie, ſi ton hiſtoire eſt vraie. On prétend que ta femme te paſſe la rubarbe, & que tu lui paſſes le ſéné. Bon ! quelle folie ! dit d'Auberive avec indolence. — J'ai ſoutenu que rien n'étoit plus raiſonnable ; mais voilà Belzors qui te condamne ſans appel. — Pourquoi donc ? eſt-ce qu'il n'en eût pas fait autant ? Ma femme eſt jeune & jolie : elle eſt coquette ; cela eſt tout ſimple. Au fond pourtant je la crois fort honnête : mais quand elle le ſeroit un peu moins, il faut bien que juſtice ſe faſſe. Je conçois cependant qu'un homme plus jaloux que moi me condamne ; mais ce qui m'étonne, c'eſt que Belzors ſoit le premier. Je n'ai juſqu'ici reçu que des éloges. Rien n'eſt plus naturel que mon procédé ; & tout le monde m'en félicite comme de quelque choſe de merveilleux ! il ſemble qu'on ne me croyoit pas aſſez de bon ſens pour prendre



Digitized by Google

un parti raiſonnable. En homme d'honneur je ſuis confus des complimens que j'en reçois. Quant à Meſſieurs les rigoriſtes, je les honore beaucoup; mais je vis pour moi-même. Que chacun en faſſe autant, le plus heureux ſera le plus ſage. — Au reſte, comment ſe porte la Marquiſe, lui demanda Madame du Troëne pour changer de propos. — A merveille, Madame; hier encore nous ſoupâmes enſemble, & je ne la vis jamais de ſi belle humeur. Je gage, dit Verglan, que tu la reprendras quelque jour. — Ma foi, cela pourroit bien être: déja même hier, au ſortir de table, je me ſuis ſurpris lui diſant des douceurs.

Cette premiere épreuve fit la plus vive impreſſion ſur l'eſprit d'Emilie. Sa mere qui s'en apperçut, laiſſa un libre cours à ſes réflexions; mais pour la mettre ſur la voie, j'admire, lui dit-elle, comme les opinions dépendent des caracteres. Voilà deux jeunes gens élevés avec le même ſoin, tous deux imbus des mêmes principes d'honnêteté & de vertu: voyez cependant comme ils different l'un de l'autre! & chacun d'eux croit avoir raiſon. Le cœur d'Emilie faiſoit de ſon mieux pour excuſer dans Verglan le tort d'avoir pris les mœurs de ſon ſiecle. Avec quelle légéreté, diſoit-elle, on traite la pudeur & la foi! comme on ſe joue de ce qu'il y a de plus ſacré dans la nature! & Ver-

Digitized by Google

glan donne dans ces travers ! que n'a-t-il l'ame de Belzors !

Quelque tems après Emilie & sa mere étant au spectacle, Belzors & Verglan se présenterent à leur loge, & Madame du Troëne les invita l'un & l'autre à s'y placer. On jouoit Inès. La scene des enfans fit dire à Verglan quelques bons mots, qu'il donnoit pour d'excellentes critiques. Belzors sans l'écouter, fondoit en larmes, & ne s'en cachoit pas. Son rival le plaisanta sur sa foiblesse. Quoi, lui dit-il, des enfans te font pleurer ? Et que voulez-vous donc qui me touche, dit Belzors ? Oui, je l'avoue : je n'entends jamais sans tressaillir les tendres noms de pere de mere ; le pathétique de la nature me pénetre ; l'amour même le plus touchant m'intéresse, m'émeut beaucoup moins. Inès fut suivie de Nanine ; & quand ce vint au dénouement, O ! dit Verglan, cela passe le jeu. Que Dolban aime cette petite fille, à la bonne heure ; mais l'épouser me paroît un peu fort. C'est peut-être une folie, reprit Belzors ; mais je m'en sens capable : quand la vertu & la beauté sont réunies, je ne réponds plus de ma tête. Aucun de leurs propos n'échappoit à Madame du Troëne ; Emilie, plus attentive encore, rougissoit de l'avantage que Belzors avoit sur son rival. Après le spectacle ils virent



Digitized by Google

paſſer le chevalier d'Olcet en pleureuſes. Qu'eſt-ce donc, Chevalier, lui dit Verglan d'un air léger ? C'eſt un vieil oncle à moi, répond d'Olcet, qui a eu la bonté de me laiſſer dix mille écus de rente. — Dix mille écus ! viens donc que je t'embraſſe. Cet oncle là eſt un galant homme. Dix mille écus ! il eſt charmant. Belzors l'embraſſant à ſon tour, lui dit : Chevalier, je m'afflige avec vous de ſa mort : je ſais que vous penſez trop bien pour en concevoir une joie dénaturée. Il m'a long tems ſervi de pere, dit le Chevalier confus de l'air riant qu'il avoit pris ; mais vous ſavez qu'il étoit ſi vieux ! C'eſt un motif de patience, reprit Belzors avec douceur ; mais ce n'en eſt pas un de conſolation. Un bon parent eſt le meilleur de tous les amis ; & le bien qu'il vous a laiſſé n'en payeroit pas un ſemblable. C'eſt un triſte ami qu'un vieil oncle, dit Verglan ; & dans la regle, il faut que chacun vive à ſon tour. Les jeunes gens ſeroient fort à plaindre, ſi les vieillards étoient immortels. Belzors changea de propos pour épargner à Verglan une replique humiliante. A chaque trait de ce contraſte, le cœur d'Emilie étoit cruellement déchiré. Madame du Troëne vit avec joie l'air reſpectueux & ſenſible qu'elle prit avec Belzors, & l'air froid & chagrin dont elle répondoit aux gentilleſſes de Ver-

Digitized by Google

glan ; mais pour ménager une nouvelle épreuve, elle les invita l'un & l'autre à ſouper.

On joua : Verglan & Belzors firent un tric-trac tête-à-tête. Verglan n'aimoit que le gros jeu, Belzors jouoit le jeu qu'on vouloit. La partie étoit intéreſſante. Mademoiſelle du Toëne fut du nombre des ſpectateurs ; & la bonne mere, en faiſant ſon tri, ne laiſſoit pas d'avoir l'œil ſur ſa fille, & de lire ſur ſon viſage ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur. La fortune favoriſa Belzors. Emilie, quelque mécontente qu'elle fût de Verglan, avoit le cœur trop bon pour ne pas ſouffrir en le voyant s'engager dans une perte ſérieuſe. Le jeune étourdi ne ſe poſſédoit plus ; il ſe piqua, il doubla ſon jeu, & avant le ſouper il en étoit au point de jouer ſur ſa parole. L'humeur l'avoit pris : il fit ſon poſſible pour être enjoué ; mais l'altération de ſon viſage en écartoit la joie. Il s'apperçut lui-même qu'on le plaignoit, & qu'on ne rioit pas de quelques mots plaiſans qu'il tâchoit de dire ; il en fut humilié, & le dépit alloit s'en mêler, ſi l'on n'eût pas quitté la table. Belzors, que ni ſon bonheur, ni le chagrin de ſon rival n'avoit ému, fut doux & modeſte ſelon ſa coutume. Ils ſe remirent au jeu. Madame du Troëne qui avoit fini ſa partie, vint aſſiſter à celle-ci, très-inquiete de l'iſſue qu'elle auroit, mais deſirant



Digitized by Google

qu'elle fît ſon impreſſion ſur l'ame d'Emilie. Le ſuccès paſſa ſon attente. Verglan perdoit l'impoſſible. Le tremblement de ſa main & la pâleur de ſon viſage exprimoit le trouble qu'il vouloit cacher. Belzors, avec une complaiſance inépuiſable, lui donna des revanches tant qu'il en voulut; & quand, à force de doubler le jeu, il eut laiſſé Verglan s'acquitter juſqu'à une ſomme raiſonnable: Si vous le trouvez bon, dit-il, nous nous en tiendrons là: je crois pouvoir gagner honnêtement ce que j'étois réſolu à perdre. Tant de modération & de ſageſſe excita dans l'aſſemblée un murmure d'applaudiſſemens. Le ſeul Verglan y parut inſenſible, & dit, en ſe levant, d'un air de dédain: Ce n'étoit pas la peine de jouer ſi long-tems.

Emilie ne dormoit pas la nuit, tant ſon ame étoit agitée de ce qu'elle venoit de voir & d'entendre. Quelle différence, diſoit-elle! Et par quel caprice faut-il que je ſoupire d'être éclairée? La ſéduction ne devroit-elle pas ceſſer dès qu'on s'apperçoit que l'on eſt ſéduite? J'admire l'un & j'aime l'autre. Quelle eſt cette méſintelligence entre le cœur & la raiſon, qui fait que l'on chérit encore ce que l'on ceſſe d'eſtimer?

Le matin, ſelon ſon uſage, elle parut au lever de ſa mere. Je te trouve changée, lui dit

Digitized by Google

Madame du Troëne. — Oui, ma mere, je le ſuis beaucoup. — Eſt-ce que tu n'as pas bien dormi ? — Fort peu, dit-elle avec un ſoupir. Il faut cependant tâcher d'être jolie ; car je te mene ce ſoir aux Thuileries, où tout Paris doit s'aſſembler. Je me plaignois que le plus beau jardin de l'univers fût abandonné : je ſuis bien aiſe qu'on y revienne.

Verglan ne manqua pas de s'y rendre, & Madame du Troëne le retint auprès d'elle. Le coup d'œil de cette promenade avoit l'air d'un enchantement. Mille beautés, dans tout l'éclat d'une parure éblouiſſante, étoient aſſiſes autour de ce baſſin, dont la ſculpture a décoré l'enceinte. L'allée ſuperbe que ce baſſin couronne étoit remplie de ces jeunes nymphes, qui par leurs charmes & leurs talens attirent le deſirs ſur leurs pas. Verglan les connoiſſoit toutes, & leur ſourioit en les ſuivant des yeux. Celle-ci, diſoit-il, c'eſt Fatmé. Rien n'eſt plus tendre, plus ſenſible. Elle vit comme un Ange avec Cléon : il lui a donné vingt mille écus en ſix mois, ils s'aiment comme deux tourterelles. Celle-là eſt la célebre Corine : ſa maiſon eſt le temple du luxe ; ſes ſoupers ſont les plus brillans de Paris : elle en fait les honneurs avec des graces qui nous enchantent. Voyez-vous cette blonde ſi modeſte, & dont les regards ſe promenent languiſſamment de tous côtés ! Elle a trois amans, dont chacun ſe

Digitized by Google

flatte d'être le seul heureux. C'est un plaisir de la voir au milieu de ses adorateurs, leur distribuer des faveurs légeres, & leur persuader tour-à-tour qu'elle se joue de ses rivaux. C'est un modele de coquetterie, & personne ne trompe son monde avec tant d'adresse & de légereté. Elle ira loin sur ma parole, & je le lui ai déjà prédit. Vous êtes donc dans sa confidence, demanda Madame du Troëne? — Oh oui, ce n'est pas avec moi qu'elles dissimulent : elles me connoissent, elles savent bien qu'on ne m'en impose pas. Et vous, Belzors, dit Madame du Troëne au sage & vertueux jeune homme qui venoit de les aborder, êtes-vous initié à ces mysteres ? — Non, Madame : je veux croire que tout cela est fort amusant ; mais le charme en fait le danger. Madame du Troëne observa que les honnêtes femmes recevoient d'un air froid & réservé le salut riant & familier de Verglan, tandis qu'elles répondoient avec l'air de l'estime & de l'amitié au salut respectueux de Belzors. Elle plaisanta Verglan sur cette distinction, afin d'en faire appercevoir Emilie. Il est vrai, dit-il, Madame, qu'on me tient rigueur en public ; mais tête-à-tête on m'en dédommage.

De retour chez elle avec eux, elle reçut la visite d'Eléonore, jeune veuve d'une rare beauté. Eléonore parla du malheur qu'elle avoit eu de

Digitized by Google

perdre un époux eſtimable ; elle en parla, dis-je, avec tant de ſenſibilité, de candeur & de grace, que Madame de Troëne, Emilie & Belzors l'écoutoient les larmes aux yeux. Pour une femme jeune & belle, dit Verglan d'un ton badin, un mari eſt une perte légere & facile à réparer. Non pas pour moi, Monſieur, dit la tendre & modeſte Eléonore ; un mari qui honoroit une femme de mon âge de ſon eſtime & de ſa confiance, & dont la tendreſſe délicate n'eut jamais ni les craintes de la jalouſie, ni les négligences de l'habitude, n'eſt pas de ceux qu'on remplace aiſément. Il étoit ſans doute d'une jolie figure, demanda Verglan ? — Non, Monſieur, mais ſon ame étoit belle. Une belle ame, reprit Verglan d'un air dédaigneux, une belle ame ! Etoit-il jeune au moins ? — Point du tout : il étoit dans l'âge où l'on eſt ſenſé quand on a de quoi l'être. — Mais s'il n'étoit ni jeune, ni joli, je ne vois pas de quoi vous déſoler. La confiance, l'eſtime, les procédés honnêtes vont tous ſeuls avec une femme aimable ; rien de tout cela ne peut vous manquer. Croyez-moi, Madame, le point eſſentiel eſt de vous aſſortir du côté de l'âge & de la figure, d'unir les Graces avec les amours, en un mot d'épouſer un joli homme ou de garder votre liberté. Vos conſeils ſont les plus galans du monde, dit Eléonore en

Digitized by Google

s'en allant, mais par malheur ils ſont déplacés. Voilà une belle prude, dit Verglan dès qu'elle fut ſortie. La pruderie, Monſieur, reprit Madame du Troëne, eſt une copie exagérée de la ſageſſe & de la raiſon; & je ne vois rien dans Eléonore que de ſimple & de naturel. Pour moi, dit Belzors, je la trouve auſſi reſpectable qu'elle eſt belle. Reſpecte, mon amie, reſpecte, reprit Verglan avec vivacité: qui t'en empêche? Elle ſeule peut le trouver mauvais. Savez-vous, interrompit Madame du Troëne, qui pourroit conſoler Eléonore? c'eſt un homme comme Belzors; & ſi j'étois l'amie qu'il conſulteroit pour un choix, je l'engagerois à penſer à elle. Vous m'honorez beaucoup, Madame, dit Belzors en rougiſſant; mais Eléonore mérite un cœur libre, & par malheur le mien ne l'eſt pas. A ces mots il ſortit accablé du congé qu'il avoit cru recevoir. Car enfin, diſoit-il, m'inviter elle-même à rechercher Eléonore, n'eſt-ce pas m'avertir de renoncer à Emilie? Ah que mon cœur lui eſt peu connu! Verglan, qui l'entendit de même, eut l'air de plaindre ſon rival. Il en parla comme du plus honnête homme du monde. C'eſt dommage qu'il ſoit ſi triſte, diſoit-il du ton de la pitié; voilà ce qu'ils gagnent avec leur vertu, ils ennuyent & on les renvoie.

Digitized by Google

Madame du Troëne, ſans s'expliquer, l'aſſura qu'elle n'avoit prétendu rien dire de déſobligeant à l'un des hommes qu'elle honoroit le plus. Cependant Emilie avoit les yeux baiſſés, & ſa rougeur laiſſoit voir l'agitation de ſon ame. Verglan ne douta point que ce trouble ne fût un mouvement de joie; il ſe retira triomphant, & le lendemain il lui écrivit un billet conçu en ces mots. « Vous avez dû me trouver bien » romaneſque, belle Emilie, de n'avoir fait ſi » long-temps parler que mes yeux! ne m'accuſez » pas d'une injuſte défiance; j'ai lu dans votre » cœur, & ſi je ne n'avois eu à conſulter que » lui j'étois bien sûr de ſa réponſe. Mais vous » dépendez d'une mere, & les meres ont des » caprices. Heureuſement la vôtre vous aime, » & ſa tendreſſe a éclairé ſon choix. Le renvoi » de Belzors m'annonce qu'elle s'eſt décidée; » mais votre aveu doit précéder le ſien: je l'at- » tends avec l'impatience du plus tendre & du » plus violent amour ». Emilie ouvrit ce billet ſans ſavoir d'où il lui venoit: elle en fut offenſée autant que ſurpriſe, & n'héſita point à le communiquer à ſa mere. Je vous ſais bon gré, lui dit Madame du Troëne, de cette marque d'amitié; mais je vous dois à mon tour confidence pour confidence. Belzors m'a écrit, liſez ſa lettre.

Digitized by Google

Emilie obéit & lut : « Madame, j'honore la vertu, » j'admire la beauté, je rends justice à Eléonore ; » mais le ciel n'a-t-il favorisé qu'elle ? Et après » avoir adoré dans votre image ce qu'il a fait » de plus touchant, me croyez-vous en état de » suivre le conseil que vous m'avez donné ? Je » ne vous dirai pas combien il est cruel : mon » respect étouffe mes plaintes. Si je n'ai pas le » nom de votre fils, j'en ai du moins les sen- » timens, & ce caractere est ineffaçable ».

Emilie ne put achever sans la plus vive émotion. Sa mere fit semblant de ne pas s'en apperce voir, & lui dit : Oh ça ma fille, c'est à moi de repondre à ces deux rivaux ; mais c'est à toi de dicter mes réponses. — A moi, ma mere ! — A qui donc ? Est-ce moi qu'ils demandent en mariage ? Est-ce mon cœur que je dois consulter ? — Ah ! Madame, votre volonté n'est-elle pas la mienne ? N'avez-vous pas le droit de disposer de moi ? — Tout cela, mon enfant, est le mieux du monde ; mais comme il y va de ton bonheur, il est juste que tu en décides. Ces jeunes gens sont bien nés tous les deux ; l'état, la fortune sont à-peu-près les mêmes ; vois lequel remplit le mieux l'idée que tu te fais d'un bon mari : gardons celui-là, & congédions l'autre. Emilie, pénétrée, baisoit les mains de

Digitized by Google

ſa mere, & les arroſoit de ſes larmes. Mettez le comble à vos bontés, lui diſoit-elle, en m'éclairant ſur mon choix : plus il eſt important, plus j'ai beſoin que vos conſeils le déterminent. L'époux que ma mere m'aura choiſi me ſera cher ; mon cœur oſe vous en répondre. — Non, ma fille, on n'aime pas ainſi par devoir, & tu ſais mieux que moi-même ce qui eſt digne de te rendre heureuſe. Si tu ne l'es pas, je te conſolerai : je veux bien partager tes peines, mais je ne veux pas les cauſer. Allons, je mets la main à la plume, je vais écrire ; tu n'as qu'à dicter. Qu'on s'imagine le trouble, la confuſion, l'attendriſſement d'Emilie. Tremblante auprès de cette tendre mere, une main ſur ſes yeux & l'autre ſur ſon cœur, elle eſſayoit en vain d'obéir ; ſa voix expiroit ſur ſes levres. Hé bien, diſoit la bonne mere, auquel des deux allons-nous répondre ? finis ; ou je vais m'impatienter. A Verglan, dit Emilie d'une voix foible & chancelante. — A Verglan, ſoit ; que lui dirai-je ?

« Il n'eſt pas poſſible, Monſieur, qu'un homme » qui ſe doit comme vous à la ſociété, y » renonce pour vivre au ſein de ſa famille. Mon » Emilie n'a pas de quoi vous dédommager des » ſacrifices qu'elle exigeroit. Continuez d'embellir » le monde, c'eſt pour lui que vous êtes fait ».

Digitized by Google

— Eſt-ce là tout? — Oui ma mere. — Et à Belzors, que lui dirons-nous? Emilie continua de dicter avec un peu plus de confiance. « Vous » trouver digne d'une femme auſſi vertueuſe » que belle, ce n'étoit pas, Monſieur, vous » interdire un choix qui m'intéreſſe autant qu'il » m'honore, c'étoit même vous y encourager. » Votre modeſtie a pris le change, & vous avez » été injuſte envers vous-même & envers moi. » Venez apprendre à mieux juger des intentions » d'une bonne mere. Je diſpoſe du cœur de ma » fille, & je n'eſtime perſonne au monde plus que » vous ».

Viens toi-même, mon enfant, que je t'embraſſe, s'écria Madame du Troëne: tu remplis les vœux de ta mere, & tu n'aurois pas mieux dit, quand tu aurois conſulté mon cœur.

Belzors accourut ne ſe poſſédant pas de joie. Jamais mariage ne fut plus applaudi, plus fortuné que le leur. La tendreſſe de Belzors ſe partagea entre Emilie & ſa mere, & l'on doutoit dans le monde laquelle des deux il aimoit le plus.

*Fin du Tome premier.*

Digitized by Google

# APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier les cinq nouveaux *Contes Moraux* de M. Marmontel, qui ont pour titre : *le Mari Sylphe*, *Lauretta*, *la Femme comme il y en a peu*, *l'Amitié à l'épreuve*, *le Misanthrope corrigé*; & j'ai cru qu'ils seroient lus du public avec autant de plaisir que les premiers. Fait à Paris, ce 14 Décembre 1764.

BRET.

Digitized by Google

# TABLE
## DES CONTES

Contenus dans le premier Tome.


*Alcibiade*, page 1
*Soliman II*, 37
*Le Scrupule*, ou *l'Amour mécontent de lui-même*, 62
*Les quatre Flacons*, ou *les Aventures d'Alcidonis de Mégare*, 95
*Lausus & Lydie*, 126
*Le Mari Sylphe*, 142
*Heureusement*, 181
*Les deux Infortunées*, 207
*Tout ou rien*, 228
*Le Philosophe soi-disant*, 252
*La Bergere des Alpes*, 284
*La mauvaise Mere*, 320
*La bonne Mere*. 340


Fin de la Table du premier Tome.

74750506 Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google